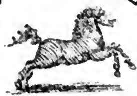
HISTOIRE DE BERTRAND DU GUESCLIN, COMTE DE LONGUEVILLE, ...




FONDO PIZZOFALCONE



HISTOIRE

DE BERTRAND DU GUESCLIN.

TOME PREMIER.

HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN,
COMTE DE LONGUEVILLE,
CONNÉTABLE DE FRANCE.

Par M. GUYARD DE BERVILLE.



NOUVELLE ÉDITION.



TOME PREMIER.



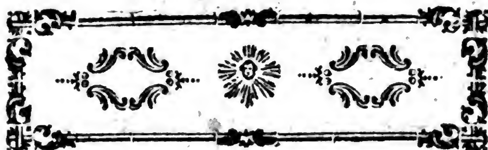
A LYON,

Chez BERNUSET, Libraire, rue Merciere.



M. DCC. LXXXVII.

AVEC PERMISSION.



PRÉFACE.

En terminant ma Préface de l'Histoire du Chevalier Bayard (1), j'ai contracté avec le Public un engagement qu'il est temps de remplir. J'ai dit : » Si mon zele est récompensé par le suffrage du Public, & sur-tout de ceux à qui j'ai eu principalement dessein de plaire & d'être utile, je ne différerai pas long-temps à leur présenter un second Ouvrage aussi intéressant & aussi instructif que la vie de Bayard «.

---

(1) Cette Préface a été écrite en 1766. On trouvera chez le même Libraire, une nouvelle Edition de l'*Histoire de Bayard*, 1787.

Je ſerois bien ingrat, ſi je manquois à témoigner ici toute ma reconnoiſſance au Public, aux Littérateurs, & ſur-tout aux Militaires, de l'accueil dont ils ont honoré ce premier Ouvrage : j'ai eu même la ſatisfaction d'être invité dans les termes les plus flatteurs, par les Journaliſtes les plus délicats, à tenir ma parole, & à donner au plutôt le ſecond Ouvrage que j'annonçois.

Des occupations indiſpenſables ont arrêté l'empreſſement que j'avois de ſatisfaire à mon engagement : j'ai même appréhendé de ne pouvoir y parvenir : mais enfin j'ai profité d'un intervalle de tranquillité pour travailler à mettre au jour l'Hiſtoire du Connétable du Gueſclin, la plus intéreſſante certainement que puiſſe fournir à un Ecrivain toute l'Hiſtoire de France.

Son étendue & le mérite du Héros auroient dû m'effrayer,

mais le courage l'a emporté ſur mes alarmes, & il m'a fallu redoubler de zele & d'attention pour remplir de mon mieux une carriere digne d'une meilleure plume ; & quoique d'habiles gens, auxquels j'ai communiqué mon Manuſcrit, m'aient raſſuré ſur ma timidité, je crois cependant devoir réclamer l'indulgence de mes Lecteurs ſur ce qu'ils trouveront de foible dans mon Ouvrage, & les prier de le pardonner à un Auteur prêt à terminer ſon quatorzieme luſtre.

J'ai dédié mon Hiſtoire de Bayard à MM. les Eleves de l'Ecole Royale & Militaire, & en leurs perſonnes à toute la jeune Nobleſſe du Royaume ; dans l'intention de leur donner un modele capable de leur inſpirer tous leurs devoirs, ſoit comme Gentilshommes, ſoit comme Guerriers ; ils y trou-

vent des exemples de valeur, de sageſſe, de mœurs & d'humanité, & de toutes les vertus chrétiennes, civiles & militaires. Je puis de même offrir l'Hiſtoire de du Gueſclin aux Officiers ſupérieurs, & à ceux que leurs dignités peuvent conduire au commandement général.

Bayard n'a que très-peu commandé en chef, l'âge où il eſt mort (1), le nombre des grands Hommes ſous qui il a ſervi (2), & ſur-tout la jalouſie de quelques-uns (3), l'ont empêché d'y parvenir. Du Gueſclin au contraire a commandé dès l'en-

(1) Il mourut en 1424, âgé de quarante-huit ans.

(2) Duc de Nemours, Comte de Lautrec, les deux Trivulces, Chabannes & autres.

(3) Entr'autres Bonnivet, Favori de François I.

trée de sa carriere (1), & les Maréchaux de France même (2) servoient sous lui, & s'en faisoient honneur bien long-temps avant qu'il fût Connétable (3).

Quelques personnes, & même quelques Journalistes, ont trouvé le style de mon Histoire de Bayard trop uni & trop peu relevé pour un style d'Histoire : d'autres y ont trouvé des longueurs de narrations. Je réponds aux uns & aux autres : 1°. Que quoique le plus grand nombre de mes Lecteurs aient été contens du style de mon premier Ouvrage, & que je ne puisse convenir que le style historique

(1) A peine âgé de trente-quatre ans.

(2) Les Maréchaux de Sancere, de Blainville & d'Andreham.

(3) En 1370, âgé de cinquante ans.

doive être trop recherché, je me ſuis cependant rendu aux reproches, & j'ai tâché de donner à celui que je préſente aujourd'hui un peu plus d'élégance & de vivacité, mais ſans donner dans le ſtyle fleuri qui n'appartient qu'aux harangues & aux panégyriques.

2°. Que comme on n'écrit point la vie des hommes ordinaires, on doit à ceux qui méritent cet honneur-là un détail de tout ce qui tend à leur gloire, & de ce qui exprime la valeur des uns, la ſageſſe, la ſcience, ou les talens des autres. Il n'en eſt pas de même d'un Auteur qui écrit l'Hiſtoire d'une Nation ou d'une Province; celui-là pécheroit contre toutes le regles & contre le bon ſens, s'il s'appeſantiſſoit ſur les détails d'un Héros ou d'un autre Perſonnage qu'il rencontreroit ſur ſon chemin. Une Hiſtoire géné-

rale ne permettroit pas de tels écarts.

3°. Que comme j'écris pour tout le monde, j'ai dû travailler à contenter tous les goûts, & qu'ici telle tirade paroîtra longue à un Lecteur ordinaire, à laquelle j'ai volontairement donné une étendue qui plaira à l'Officier supérieur, & qui fournira des exemples & même des leçons au jeune Militaire intelligent, qui les saisira avec plaisir, & en fera son profit : tel autre endroit paroîtra trop long au Militaire, qui sera lu agréablement par l'Homme de Lettres.

Peut-être encore quelqu'un me reprochera-t-il un objet qui paroîtra superflu à quelques Lecteurs : je parle de l'énumération que je fais des noms des Seigneurs ou Capitaines qui ont part aux opérations que je rapporte ; voici ma réponse : comme la Nation Bretonne contribua

plus qu'aucune autre, (comme on le verra) aux exploits de du Guesclin, sur-tout avant qu'il fût Connétable, j'ai cru devoir rendre un hommage à cette illustre & belliqueuse Noblesse, & donner aux Seigneurs & Gentils-hommes qui en descendent, le plaisir de voir les noms & les faits d'armes de leurs Ancêtres, marcher avec ceux d'un Héros qui a fait tant d'honneur à leur patrie.

Quant à lui, je me dispense d'entrer ici, comme font assez ordinairement les Ecrivains, dans des éloges excessifs, pour donner une grande idée de leur objet. Il n'y a point de Lecteur assez peu versé dans l'Histoire de notre Nation pour n'avoir pas de cet homme merveilleux la plus grande idée: mais je n'hésite point à dire que quelqu'opinion qu'on en ait, il est impossible que l'exposition toute sim-

ple de ses vertus & de ses faits ne donne la plus grande admiration. On verra un homme infatigable qui entreprend tout, & réussit par-tout: qui voit les plus grands dangers, & les affronte sans les craindre: qui ne trouve ni place trop forte pour balancer à l'attaquer & la prendre, ni armée trop nombreuse pour hésiter à la combattre & la défaire: on le verra mettre deux fois un Roi sur le Trône & l'y maintenir: faire trembler de son nom seul une Nation jusque-là victorieuse, déja en possession d'une partie de la France, & en état de s'emparer du reste: donner sans relâche la chasse aux Anglois, & délivrer le Royaume en général, & en particulier nombre de Provinces & de Villes, de la plus dure domination. On le verra enfin couronné de gloire, mourir au milieu de ses lauriers, pleuré des Anglois mê-

mes, triompher encore dans le cercueil, recevoir des honneurs funebres ſans exemple avant lui, & la ſépulture Royale.





GÉNÉALOGIE.

LA Bretagne a été de tout temps, & de l'aveu de tous les Historiens, l'une des Provinces de France & même de l'Europe les plus abondantes en Noblesse; & comme il est certain que la Noblesse doit son origine à l'état Militaire, il est conséquent que la nation Bretonne a toujours été l'une des plus belliqueuses. Ses diverses situations y ont donné lieu: tantôt possédée par ses Princes particuliers, qui avoient perpétuellement à se défendre des entreprises de leurs voisins, tantôt soumise aux Rois d'Angleterre, ou disputée par nos Rois; il étoit impossible que tous les habitans n'y fussent exercés à la guerre; aussi a-t-elle produit cette multitude innombrable de Nobles & de Guerriers, dont elle a toujours été, & est encore une pépiniere.

Dans ce grand nombre plusieurs se sont distingués plus que d'autres, ou ont été plus heureux, & ceux-là ont laissé à leur postérité ces grands noms

qui ſubſiſtent encore ſi glorieuſement. D'autres, quoiqu'auſſi anciennement Nobles & Guerriers, contens de jouir de ces deux qualités, ne ſont pas parvenus aux grandes dignités, ni aux fortunes éclatantes des premiers; & c'eſt-là ſans contredit le plus grand nombre.

Telle a été la Maiſon du Gueſclin, dont l'origine, conſtamment des plus anciennes, eſt par-là même impoſſible à fixer.

J'ai entre les mains un Manuſcrit, gros *in*-4°. très-minuté, qui conduit la filiation juſqu'à la fin du dix-ſeptieme ſiecle.

Cet Ouvrage s'accorde avec les Hiſtoriens; (entr'autres avec Hay du Châtelet, Auteur d'une vie très-détaillée de notre Héros), pour donner à ſa Maiſon une origine qui tient de la Fable, ou du Roman, ſuivant le goût des anciens Ecrivains. Ils diſent tous que vers l'an 775, ſous le regne de Charles-Magne, un Roi de Bugie en Afrique, paſſa en Europe, ſe fixa ſur la Côte Armorique avec ſa famille, y bâtit une place forte, & qu'il fut défait & chaſſé par cet Empereur; que ce Roi Maure ſe nommoit Aquin, & qu'il donna le

nom de Glay à ſon Château ; & que de ces deux mots on a formé le nom de Gléaquin, qui a réellement ſubſiſté juſques dans le ſeizieme ſiecle, conjointement avec ceux de Gléaſquin, Guéaquin, du Gueſclin & autres. Le Prince Maure, ajoute l'Hiſtoire, défait, (non par Charles-Magne, mais par un de ſes Lieutenans, car il eſt conſtant que cet Empereur n'alla jamais en Bretagne), ſe ſauva ſi précipitamment dans ſon vaiſſeau, lui, ſa femme, ſes enfans & tout ſon monde, qu'ils oublierent ou abandonnerent un enfant d'environ un an. Le vainqueur le fit baptiſer & lui donna le nom de Glay-acquin ; & telle eſt, diſent les Ecrivains, l'origine du nom & de la Maiſon du Gueſclin, ſortie de cet enfant. Tout cela, ſans être impoſſible, paroît trop fabuleux pour que nous nous y attachions.

D'autres prétendent, avec plus d'apparence, que cette Maiſon eſt une branche détachée de celle de Dinant, très-ancienne & très-illuſtre, tombée en quenouille, & fondue avec ſes grands biens dans celles d'Avaugour & de Laval. (du Châtelet certifie cette origine, & dit que les titres en ſont au Tréſor de l'Evêché de Dol).

Quoi qu'il en ſoit de l'une ou de l'autre opinion, l'Hiſtoire nous apprend quelque choſe de plus réel & de plus vraiſemblable ; c'eſt que dès l'an 1096, Olivier & Bertrand du Gueſclin, déja qualifiés Chevaliers Bannerets (1), firent le voyage de la Terre-Sainte dans la Croiſade de Godefroy de Bouillon qui fut la premiere de toutes. Voyez Froiſſard, d'Argentré, Héiſſ, Hiſtoire de l'empire, page 21 & ſuiv.

Pour abréger, nous dirons ici que la Maiſon du Gueſclin s'eſt diviſée en cinq branches, dans leſquelles les générations ont été multipliées à tel point, qu'on comprend à peine, que ces cinq

(1) C'étoit la premiere claſſe de Chevaliers, ainſi nommés, parce qu'ils avoient le droit de faire porter devant eux leur banniere particuliere à la guerre. Ce titre n'appartenoit qu'aux aînés des plus grandes Maiſons : enſuite étoient les Chevaliers Bacheliers, dont les cadets ne prenoient que la qualité d'Ecuyers. Les Bacheliers ne paroiſſent dans l'Hiſtoire que Commandans en ſecond, & leur paie étoit moindre que celle des Bannerets. Il y a la Chambre des Comptes des milliers de quittances qui en font foi. Le titre de Banneret n'eſt plus d'uſage en France, mais les Anglois l'ont conſervé.

branches ſe ſoient réduites à deux, & que ces deux ne conſiſtent chacune que dans une ſeule tête, celle d'Anjou ou de Bauſſé en la perſonne de Gabriel-Henri-Bertrand, Marquis du Gueſclin, Capitaine dans le Régiment de Noailles, Cavalerie : & celle de la Roberie en la perſonne de Dame Françoiſe-Marie du Gueſclin, épouſe de Louis-Joachim-Paris Potier, Marquis de Gêvres, Gouverneur de l'Iſle de France, en ſurvivance de N. Potier, Duc de Treſmes, Pair de France, &c. ſon pere.

On comprend aiſément qu'une Maiſon auſſi ancienne, & toujours féconde en Guerriers, a contracté dans tous les temps les plus glorieuſes alliances : c'eſt ce que témoigne le Manuſcrit que nous avons ſous les yeux, où il ſemble que l'on paſſe en revue les noms des plus grandes & des plus illuſtres Maiſons de la Bretagne. Cela nous diſpenſe d'entrer dans un détail qui conviendroit plutôt à un Généalogiſte qu'à nous, mais nous ferions tort à notre Héros & à la gloire de ſa Maiſon, ſi nous paſſions ſous ſilence l'alliance contractée en 1405, entre Catherine, fille unique de Bertrand du Gueſclin (couſin du

Connétable), & d'Isabeau d'Ancenis; (celle-ci fille d'Isabeau de Clisson), & Charles de Rohan-Guemené, fils de Jean II du nom, Vicomte de Rohan, & de sa seconde femme, Jeanne de Navarre, laquelle étoit fille de Philippe, Comte d'Evreux, & de Jeanne de France, Reine de Navarre sa femme.

Cette Jeanne de Navarre, Vicomtesse de Rohan, avoit pour frere, Charles II, Roi de Navarre, dit le Mauvais, dont notre Histoire fera de fréquentes mentions; & pour sœurs, Blanche, Reine de France, veuve de Philippe-le-Long, Marie, Reine d'Aragon, & Agnès, femme du Comte de Foix.

Du mariage de Charles de Rohan, & de Catherine du Guesclin, sortit Louis, Vicomte de Rohan, premier du nom, lequel épousa en 1443 Maurice, fille unique & héritiere de Jean de Montauban (1), Amiral de France, dont elle porta les grands biens à son mari; & d'eux sont issus les Princes de

(1) Il étoit d'une branche cadette de Rohan, & portoit les mêmes Armes, surmontées pour brisure d'un lambel d'azur à quatre pan vers le chef.

Rohan-Guemené, ceux de Rohan-Montbaſon, & ceux de Rohan-Soubiſe.

Tout le monde ſçait que la Maiſon de Rohan ne le cede à aucune autre pour l'ancienneté & l'illuſtration : que l'Hiſtoire de Bretagne, dans les énumérations des grandes Maiſons, la nomme toujours ſa premiere, & qu'elle jouit du même honneur en France ſans contredit ; qu'enfin ſa premiere origine ſe perd dans l'immenſité des temps.

Mais notre objet eſt d'écrire l'Hiſtoire du Connétable Bertrand du Gueſclin, & c'eſt ce qui doit nous occuper.

Nous avons dit que l'opinion la plus vraiſemblable eſt que ſa Maiſon eſt émanée de celle de Dinant, & voici comme les Chronologiſtes nous l'expliquent. Un cadet de Dinant, nommé Salomon, fut Seigneur du Château de Guarplic, prit le nom de du Gueſclin, (ſans avoir Maiſon ni Seigneurie de ce nom), quitta les Armes de ſa Maiſon originaire (1), s'en fit de nouvel-

(1) Elle portoit de gueules à quatre fuſées d'hermine en face, accompagnées de ſix beſaces d'hermine rangés, trois en chef, trois en pointes.

les (1), ſuivant le mauvais uſage des cadets de ce temps-là, uſage qui a confondu bien de grandes Maiſons. Ce nom ſe trouve écrit, comme nous l'avons dit, de bien de différentes manieres, mais celui que portoit le Connétable doit nous fixer dans ſon Hiſtoire.

Quoi qu'il en ſoit, ce nom, qui n'a été pendant cinq ou ſix ſiecles connu que dans ſa Province, eſt devenu illuſtre, & l'un des plus illuſtres de l'Europe, par l'éclat que lui a donné l'un des rejettons de la Maiſon, dont les faits ſont ſi beaux, ſi extraordinaires, & en ſi grand nombre, qu'ils ſouffrent à peine que l'on trouve dans toute l'antiquité un Héros à mettre en parallele avec MESSIRE BERTRAND DU GUESCLIN, COMTE DE LONGUEVILLE, CONNÉTABLE DE FRANCE.

Son pere & ſon ayeul avoient nom Robert. L'édition de 1618, dit Regnault, d'après celle de 1383. Robert II

---

(1) Les Armes qu'il prit & qui n'ont plus changé, ſont d'argent à l'Aigle de ſable, éployée à deux têtes, becquée & membrée de gueules, à la cotice de gueule miſe en bande, brochant ſur le tout, ce qui ſemble être une briſure de cadet.

fut héritier univerſel de ſon pere, ſuivant la loi de l'Aſſiſe (1): il épouſa Jeanne de Malemains, Dame de Sens près Fougeres ; la derniere & l'héritiere d'une très-illuſtre & très-ancienne Maiſon de Normandie. Ils eurent dix enfans, quatre fils & ſix filles, dont l'aîné fut le Héros dont nous donnons l'Hiſtoire.

Le ſecond fut Olivier qui le ſuivit dans toutes ſes courſes, & approcha beaucoup de ſa valeur : il fut en grande partie héritier du Connétable, Comte de Longueville, & Connétable de Caſtille après ſon frere. Les deux autres furent Guillaume & Robert, dont l'Hiſtoire ni le Manuſcrit que j'ai cité ne font aucune mention.

Des ſix filles, trois furent mariées, la quatrieme fut Abbeſſe de Saint Geor-

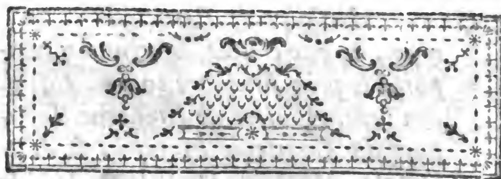
---

(1) Nommée l'Aſſiſe au Comte Geoffroy. C'eſt une Loi de l'année 1185, rendue en ſon *Parlement*, où aſſiſterent nombre d'Evêques & de Barons, par laquelle il eſt décidé que les aînés des familles nobles auroient en entier les Baronies & Seigneuries, à charge de faire aux cadets aſſez de revenu pour vivre & ſervir avec décence. Voyez l'Hiſtoire de Bretagne, année 1185.

ges de Rennes. La cinquieme fut Abbesse, ou Prieure perpétuelle des Coüets, près Nantes. La sixieme mourut jeune.



HISTOIRE



HISTOIRE DE BERTRAND DU GUESCLIN.



LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

Naiſſance de du Gueſclin. Pronoſtics qui l'ont précédée. Songe de ſa mere. Son enfance, & ſon caractere indocile. Préſages de ſa grandeur future. Son changement de caractere. Hiſtoire d'une Religieuſe. Son éducation. Son goût pour les combats. S'échappe de la maiſon paternelle. Eſt bleſſé. Ses bonnes qualités ſe développent. Fêtes en Bretagne. Tour-

nois, ce que c'étoit. Bertrand y remporte le prix sans être connu. Joie de son pere. Affaires de Bretagne. Intrigues du Comte de Montfort & de sa femme. Mort du Duc Jean III. Le Comte de Montfort cité à la Cour des Pairs de France. Vient à Paris. Perd son procès. Est pris dans Nantes. Le Roi d'Angleterre va à son secours. Philippe de Valois marche contre lui. La guerre se continue pendant huit ans, sans que l'Histoire parle de la part que du Guesclin y prit. Le Comte de Blois prisonnier à Londres est délivré, & comment. Bertrand va à Londres avec sept autres Ambassadeurs. Paroles hardies qu'il dit au Roi. Il défait les Anglois en Bretagne. Eloge de la Comtesse de Montfort. Siege de Rennes. Exploits de du Guesclin. Prend le Château de Fougeray par stratagême. Surprend le Gouverneur & le tue. Suite du siege de Rennes. Miracle à ce sujet. Les Assiégés se déterminent à se rendre. Trait admirable d'un habitant. Son succès. Bertrand met le feu dans le camp Anglois. Il leur enleve un convoi de vivres, & le conduit dans la Ville. Il y entre & rend le courage aux assiégés. Plaisant

stratagême par lequel il enleve 2000 porcs aux Anglois. Le Duc de Lancastre l'invite à le venir voir dans leur camp. Il y est reçu honorablement. Un Anglois l'appelle en duel. Sa générosité, & sa piété. Il combat l'Anglois & le tue. Machine dont on se servoit alors pour les assauts. Bertrand la brûle, & bat les Anglois deux fois dans le même jour. Le Duc de Lancastre se résout à lever le siege. On lui permet de planter son enseigne sur une des portes. Treve de trois ans. Bertrand est appellé en duel par un autre Seigneur Anglois, malgré les défenses du Duc de Lancastre. Cérémonies observées dans les Duels. L'Anglois est vaincu, & paie 100 florins d'or. Générosité de Bertrand envers un prisonnier de guerre. La guerre recommence en Bretagne, & entre la France & l'Angleterre. Siege de Dinan par les Anglois. Treve. Du Guesclin est insulté encore par un Anglois, qui lui demande le combat. Bertrand l'accepte, est vainqueur. Est félicité avec éloge par le Duc de Lancastre, qui punit sévérement l'agresseur & le condamne à 1000 florins d'or. Le Roi d'Angleterre fait une descente à Calais. Il ordonne au Duc de Lan-

castre de quitter la Bretagne, & de le venir joindre avec toutes ses troupes. Le Comte de Montfort est obligé d'abandonner le siege de Dinan.

BERTRAND DU GUESCLIN naquit vers l'an 1320, dans le Château de la Motte Broon près de Rennes, où on a conservé pendant plus de trois siecles la chambre où sa mere le mit au monde. Il fut l'aîne de dix enfans. Sa naissance, au rapport des Historiens, fut précédée & accompagnée de pronostics & de circonstances merveilleuses que nous croyons ne devoir point omettre, mais que nous ne garantissons point. 1. Le fameux Astrologue Merlin, (1) avoit annoncé, plusieurs siecles auparavant, qu'il sortiroit un jour de la Bretagne un Aigle qui prendroit son vol par la France, & passeroit les Pyrénées, accompagné d'un nombre infini d'Etourneaux. Les événemens ont donné l'explication de cette centurie, qui s'est accomplie en la personne de du Guesclin, avec d'autant plus de justesse, qu'elle se rencontre avec le blason de ses armes.

(1) Il vivoit en 430, *Voyez Moréri*,

2. Sa mere, dans les premiers jours de ſon mariage, ſongea la nuit qu'elle tenoit une boëte de bijoux, dans laquelle elle voyoit le portrait de ſon mari & le ſien : que cette boëte étoit couverte par un côté d'une ſeule pierre qui lui ſembloit un caillou, tant elle étoit brute ; que de l'autre étoient trois diamans, trois émeraudes, & trois perles, enchâſſées confuſément : que voulant faire ôter par un ouvrier cette pierre brute qui lui déplaiſoit, le Lapidaire le refuſoit, lui conſeillant au contraire de la conſerver précieuſement, & de la tenir bien propre : que l'ayant eſſuyée elle-même, cette pierre devint un diamant ſi beau, ſi éclatant, qu'elle n'en avoit jamais vu un pareil ; mais elle s'apperçut tout de ſuite qu'elle avoit perdu une de ſes perles : & elle ſe réveilla.

Cette Dame avoit trop de raiſon & de piété pour chercher l'explication d'un rêve ; cependant celui-ci lui reſta dans l'eſprit, malgré ſa raiſon qui s'y oppoſoit.

Peu de mois après, elle mit au monde ſon fils aîné, qui eut pour parrain Bertrand de Saint-Pern, (1) lequel lui

---

(1) Cette Maiſon très-ancienne & très-illuſtre en Bretagne, ſubſiſte encore.

donna son nom. Jamais un Gentilhomme n'eut une éducation plus dure & plus bisarre que du Guesclin ; il étoit né si difforme & d'une humeur si farouche, qu'il se faisoit haïr de pere & de mere, freres & sœurs, domestiques, & généralement de tout le monde. A peine commença-t-il à marcher, qu'il avoit toujours le bâton à la main, & frappoit sans distinction tous ceux qui l'approchoient. On lui donna ensuite un Précepteur, qui perdit ses peines après lui, & le quitta, rebuté de ne pouvoir adoucir ce caractere féroce, ni lui faire connoître seulement les lettres. Cela le rendoit si odieux à tout le monde, qu'il n'essuyoit que des duretés de ses parens, & des domestiques mêmes, ce qui le rendoit encore plus farouche ; ensorte que maltraité de tous, il se vengeoit de tous avec son bâton, & en revanche recevoit sans cesse autant de coups qu'il en avoit donnés.

Ce caractere désoloit la Dame du Guesclin, qui, ne pouvant croire que cet enfant fût à elle, parvint à se persuader qu'il avoit été changé par la nourrice à qui elle l'avoit confié, & perdit enfin toute tendresse maternelle pour lui. Elle souhaita mille fois que

la mort la défît d'un tel monstre; elle ne le souffrit plus à table avec ses autres enfans, & le fit manger à part comme un pestiféré. Ces traitemens, qu'il n'avoit jusques-là que trop mérités, ajouterent encore à sa férocité, & la firent éclater jusqu'à l'excès. Un jour entr'autres, voyant ses freres & ses sœurs à table, bien servis & bien caressés, il sortit de son coin comme un furieux, n'ayant encore que six ou sept ans, leur déclara qu'il étoit leur aîné, qu'il ne vouloit pas qu'ils se missent à table avant lui, ni au-dessus de lui, & qu'il prétendoit qu'ils lui cédassent à l'instant la place qui lui appartenoit, qu'autrement il la prendroit par force. Ces enfans, qu'il avoit accoutumés à le craindre, se rangerent bien vite, ensorte qu'il se trouva placé auprès de sa mere, qui n'avoit encore fait que rire de cette saillie; mais à peine fut-il à table, qu'il porta la main à tous les plats si grossiérement & si malproprement qu'elle le fit ôter, le menaçant de ne le plus faire manger qu'avec les valets. Bertrand irrité, se rapproche, & avec une force que la colere lui donnoit, pousse la table contre les autres enfans, la renverse sur eux avec les plats & tout le service.

Comme la Dame du Gueſclin ſe diſpoſoit à punir ſon fils de cette incartade, elle en fut détournée par l'arrivée d'une Religieuſe de ſes amies qui entra dans la ſalle. C'étoit la fille d'un ſavant Médecin Juif, fort inſtruit dans l'Aſtrologie, la Cabale & la Divination des Hébreux & des Chaldéens. Il avoit enſeigné à ſa fille une grande partie de ſes ſciences & de ſes ſecrets, & comme elle avoit beaucoup d'eſprit & d'intelligence, elle avoit très-bien profité des leçons de ſon pere, & en avoit fait de fort heureuſes expériences. Elle s'étoit convertie à la Foi Catholique, & avoit pris l'habit de Religieuſe, comme Sœur donnée, dans une maiſon où la clôture n'étoit pas un devoir de rigueur: d'ailleurs ſes talens & l'exercice qu'elle en faiſoit lui donnoient le privilege de ſortir librement.

Pendant qu'elle converſoit avec la Dame du Gueſclin, elle apperçut Bertrand caché dans un coin, encore ému de ce qui venoit de ſe paſſer. S'étant approchée pour le conſidérer, elle fut tout-à-coup frappée de lui trouver dans la phyſionomie quelque choſe de grand & d'heureux, le careſſa & lui dit quelques douceurs: mais il étoit ſi peu fait

à ce langage, qu'il crut qu'elle se moquoit de lui & la rebuta; il leva même son bâton pour la frapper, & la menaça de lui casser la tête, si elle continuoit. La Religieuse ne s'en étonna pas, & le prit par la main pour le considérer avec plus d'attention: après quoi étant sûre de son fait & de son jugement, elle le pria de s'adoucir, & d'entendre une grande nouvelle qu'elle alloit lui annoncer. Elle lui prédit tout de suite qu'il seroit le plus grand personnage de son siecle. Le Maître-d'Hôtel qui l'entendit, se moqua d'elle, & lui dit qu'elle entendoit bien à endormir des enfans, qu'il n'y en avoit pas un dans le monde plus mauvais & plus incorrigible que celui-là, & qu'il n'y avoit rien de bon à en espérer.

La Religieuse qui ignoroit encore que cet enfant fût le fils de la maison, demanda à la Dame à qui il appartenoit: celle-ci lui répondit, les larmes aux yeux, que c'étoit son fils aîné, qui étoit si méchant, si sauvage, qu'il ne se portoit qu'au mal, & qu'elle craignoit que tôt ou tard il ne déshonorât la famille: qu'il étoit pour son pere un objet odieux, jusques-là que pour ne le voir que le moins qu'il pouvoit, il quittoit souvent

la maison, & elle lui raconta tout ce qui étoit arrivé à Bertrand.

Cette savante fille l'écouta tant qu'elle voulut parler, pour apprendre d'elle-même tant de circonstances intéressantes sur l'enfant. Ensuite prenant la parole, Madame, lui dit-elle, au lieu de vous plaindre d'être mere d'un tel fils, remerciez le ciel de vous l'avoir donné, c'est un trésor dont vous ne connoissez pas le prix: voyez en lui dès ce moment le plus grand homme du Royaume, le plus vaillant Capitaine & le plus redoutable Chevalier de toute la Chrétienté: il sera l'honneur de votre nom, l'appui de ses freres & sœurs, & il élevera votre Maison au rang des plus illustres, des plus puissantes & des plus respectées du Royaume de France. A cela elle ajouta beaucoup de choses à l'avantage du jeune homme, avec tant d'assurance & de bon sens, que la Dame commença à changer d'opinion, & à se flatter de tout ce qui venoit de lui être annoncé.

Le lendemain la Religieuse se trouva à dîner au Château, & l'on apporta un Paon, qui étoit alors un manger à la mode: Bertrand l'ayant apperçu, quitta sa place précipitamment, prit le plat des

mains du Maître-d'Hôtel, & vint le présenter à la Religieuse avec une grace qu'il n'avoit pas encore laissé voir, la priant d'oublier ce qu'il lui avoit dit de désobligeant la veille, & de le lui pardonner, & l'assurant qu'à l'avenir il se comporteroit à la satisfaction de tout le monde : tout de suite il alla au buffet, fit verser du vin dans une coupe, le lui apporta, & la pria de le boire pour l'amour de lui.

La Religieuse charmée d'un changement qui étoit son ouvrage, redoubla ses caresses, & lui répéta ce qu'elle lui avoit prédit, qu'il seroit un jour le plus grand homme de son siecle, qu'il sortoit d'un sang trop noble & trop illustre pour démentir jamais son origine, & que ce qu'elle venoit de voir de sa part confirmoit ses conjectures. Hélas! répondit Bertrand, avec un soupir, je ne l'espere pas, mon éducation est trop négligée, je suis ici le jouet de tout le monde, & le dernier valet de la maison m'insulte impunément!

La mere surprise à l'excès de l'entendre parler si raisonnablement & pour la premiere fois, fit compliment à la Religieuse d'avoir opéré un si grand miracle, lui dit qu'elle ne l'oublieroit ja-

mais, & qu'elle lui en auroit toute sa vie obligation. Bertrand l'entendit, & lui fit cette réponse que l'on n'attendoit pas d'un enfant de son âge, & encore moins de lui, qui n'avoit jamais parlé sagement, que cependant tout les Ecrivains ont rapportée. » Le fruit, dit-il, » qui ne meurit jamais ne vaut rien, » mais celui qui meurit tard est tou» jours bon «.

La Dame du Guesclin plus étonnée qu'auparavant, flottoit encore entre l'espérance que la Religieuse venoit de lui donner, que l'action & les paroles de son fils sembloient confirmer, & l'incertitude d'un heureux avenir si éloigné de sa pensée; la tendresse maternelle la faisoit pencher vers la confiance, mais elle n'osoit s'y livrer. D'un autre côté le nombre de ses enfans qui étoit déja de sept, lui faisoit souhaiter que l'horoscope de l'aîné s'accomplît, & qu'il devînt le soutien de la maison, & un second pere pour ses cadets; mais elle n'avoit vu jusque-là de sa part rien que de vicieux, ensorte qu'elle ne pouvoit se fier à la prédiction, ni croire qu'un changement si subit pût être durable. Dans cette variation d'idées, elle fit entrer la Religieuse dans un cabinet,

& y mena le jeune Bertrand. Elle avoua à cette fille fon incrédulité fur ce qu'elle lui avoit dit de flatteur. Celle-ci recommença à confidérer l'enfant; fes traits, fes mains, & dit très-fenfément à la mere: » Madame, il eft vrai que la » chiromancie & la phyfionomie font » des fciences conjecturales; Dieu s'eft » réfervé à lui feul la connoiffance de » l'avenir: tout ce que nous favons, » c'eft que le vifage eft le miroir de » l'ame, & que les traits de la main » ont une grande relation avec les prin» cipales parties du corps: c'eft par là » que nous jugeons du tempérament, » des inclinations & des paffions des » hommes: l'expérience confirme fou» vent nos conjectures, & ce que je » viens d'obferver encore fe rencontre » tellement avec nos principes, que je » n'héfite point à vous certifier que cet » enfant deviendra un homme d'une » vertu & d'une valeur extraordinaires; » qu'il fera capable de concevoir les plus » grands projets & capable de les exé» cuter: qu'il eft impoffible qu'enfin » tant de mérite & tant de qualités ex» cellentes ne le conduifent à la plus » haute fortune «.

La mere commençant à ajouter foi

à ce dernier diſcours, raconta à la Religieuſe le ſonge ſingulier que nous avons rapporté. Celle-ci lui dit que les circonſtances de ce ſonge ne ſervoient qu'à confirmer ſes bonnes conjectures : que quoique les rêves ne fuſſent que l'effet des vapeurs corporelles, & qu'il y eût de la ſuperſtition à leur donner une entiere confiance, cependant il étoit conſtant que quelques-uns ont quelque choſe de ſurnaturel & comme de divin ; qu'ils ſont des eſpeces d'avertiſſemens de la Providence ſur l'avenir : que l'expérience en étoit journaliere, & que l'Ecriture-Sainte même en préſentoit des exemples ſans nombre : que celui qu'elle venoit de lui raconter devoit être regardé du côte avantageux, & comme un pronoſtic aſſuré de l'état futur de ſa famille. Enſuite elle le lui expliqua en détail : la boëte, dit-elle, où étoit votre portrait & celui de votre mari, ſignifie votre Maiſon & votre famille collectivement, & les pierreries qu'elle contenoit, vos enfans nés & à naître : mais ce grand diamant, qui de brute qu'il paroiſſoit, eſt devenu ſi éclatant, déſigne infailliblement votre fils aîné, que vous devez élever avec tout le ſoin & l'attention poſſible, ſi

vous voulez le voir un jour dans tout son brillant. Les trois autres diamans sont ses trois cadets, qui tous auront leur mérite, mais n'approcheront pas du sien : les trois émeraudes vous annoncent que vous aurez trois filles mariées, qui seront des modeles de vertu & de sagesse, dont la couleur de l'émeraude est le symbole : & les trois perles signifient trois autres filles qui vivront dans l'état de virginité; mais celle des trois qui a disparu à vos yeux vous marque que vous aurez la douleur d'en perdre une. Enfin, ajouta-t-elle, je reviens encore à votre aîné; ce que nous venons de voir vous & moi de sa part, ce changement miraculeux de caractere comparé à celui qu'il a laissé voir jusqu'ici, confirme absolument ma bonne opinion de l'avenir.

La Dame déja flattée par la tendresse maternelle, acheva de se persuader; elle se livra avec plaisir aux prédictions avantageuses que la Religieuse lui assuroit si positivement, & pour commencer à les faire réussir, elle défendit à tous ses domestiques de se comporter vis-à-vis de Bertrand comme ils avoient fait jusqu'à ce jour-là, & leur ordonna de le traiter avec douceur & respect.

Celui-ci commença dès le moment à être un autre enfant : de jour en jour un nouveau caractere se développa ; il devint doux, docile & même prévenant avec ceux mêmes qui l'avoient tant de fois offensé, & la mere de sa part se confirmoit avec une satisfaction inexprimable dans des espérances si flatteuses.

Quelques jours après cet événement, le Seigneur du Guesclin qui étoit absent, revint au Château après un voyage assez long, sans penser au plaisir qui l'y attendoit : il trouva son aîné si différent de ce qu'il l'avoit laissé, qu'il le comprenoit à peine. Sa femme lui rendit compte de tout ce qui s'étoit passé depuis peu de jours, & du brillant horoscope que la Religieuse avoit tiré & confirmé : il en fut d'abord peu flatté croyant qu'il y auroit de la superstition & de la petitesse d'esprit à saisir de pareils augures ; & particuliérement celui qui promettoit à Bertrand qu'il seroit le plus grand homme de son siecle & le plus grand Seigneur : cela révoltoit son imagination & sa raison : il y voyoit une impossibilité plus décidée que tous les horoscopes du monde. Cependant ce changement extraordinaire dont il fut

témoin, & qui ne varia plus, commença à le perfuader : il en conçut des efpérances plus flatteufes, voyant que l'efprit de Bertrand étoit devenu doux, que fa conduite n'avoit plus rien de bas, & que fon jugement fe développoit de jour en jour très-avantageufement. Sur ces douces obfervations, il fe détermina à prendre lui-même le foin de fon éducation, & apporta toutes fes attentions à cultiver l'heureux naturel qu'il découvroit dans fon fils, joint à des talens qui fe montroient peu à peu, & qui promettoient les plus grandes fuites pour l'avenir.

Dès-lors il commença à l'entretenir des guerres où il s'étoit trouvé, des faits qui lui étoient perfonnels, & de ceux dont il avoit été témoin, & qui méritoient d'être racontés, enfuite il lui faifoit récit des conquêtes d'Alexandre, de Céfar & des autres grands Capitaines anciens & modernes, & il remarquoit avec plaifir que les yeux de l'enfant s'animoient, & que fon attention fe fixoit à fes difcours, au point de s'écrier quelquefois avec enthoufiafme : Ah ! que ne fuis-je en âge d'imiter de fi grands hommes & de fi belles actions !

Quand il eut atteint quelques années

de plus, & assez de forces pour les exercices, son pere lui apprit à tirer de l'arc, & successivement à se servir de la hache, de l'épée & de la lance, ensuite à monter à cheval, lutter, sauter, jetter la barre, & enfin à ranger des soldats en ordre de bataille, soit infanterie ou cavalerie. Le pere qui présidoit toujours aux exercices du jeune homme, étoit transporté de joie du goût qu'il le voyoit y prendre, de son application, & de ses dispositions supérieures à son âge.

A peine Bertrand eut-il quatorze ans, qu'il s'essaya à mettre en pratique les leçons qu'il avoit reçues : il forma un petit régiment de deux ou trois cens enfans de son âge, se fit leur Général, les partagea en Compagnies, & leur donna des loix : il leur enseigna les marches & contre-marches, à se ranger en bataille, à combattre & à aller à l'assaut, au moyen de petits forts qu'il avoit fait construire & qu'il faisoit attaquer & défendre : enfin il leur enseignoit tout ce qu'il avoit appris, à tirer de l'arc, & tous le autres exercices militaires. Il sembloit que la nature en lui avoit prévenu les talens que la pratique seule donne à d'autres : il récompensoit ses soldats & les punis-

ſoit avec une autorité de ſa part, & une obéiſſance de la leur, qui avoient quelque choſe de ſingulier, & qui préſageoient bien ce qui devoit un jour en réſulter: tant cette petite troupe étoit bien inſtruite, ſoumiſe, diſciplinée & obéiſſoit avec reſpect.

Cependant ces exercices-là ne ſe faiſoient pas ſans dangers: il y avoit tous les jours quelqu'un de bleſſé & même griévement. Le Général lui-même en avoit ſi ſouvent ſa part, que rarement il ſortoit du champ de bataille ſans être couvert de ſang & de meurtriſſures: ſes parens ne s'en effrayoient point, au contraire, ils comparoient ſon tempérament guerrier à celui de Cyrus, à qui on avoit prédit la Monarçhie de l'Orient, en conſéquence de l'empire qu'il exerçoit ſur de jeunes Bergers: de même le Seigneur du Gueſclin ſe confirmoit dans les grandes eſpérances qu'on lui avoit données de ſon fils, & de ſa grandeur future.

Mais comme les parens des enfans bleſſés lui faiſoient tous les jours des plaintes de l'état où on les rapportoit à la maiſon, & que ce Seigneur jugeoit de-là que ſon fils y étoit expoſé comme les autres, & que quelqu'accident pour-

roit renverſer ſes eſpérances, non-ſeulement il lui défendit ces exercices militaires, mais il fit la même défenſe à tous les ſujets de ſa Terre d'y laiſſer revenir leurs enfans. La Dame avoit encore des alarmes plus vives & plus tendres, par l'aſſurance dont elle ſe flattoit que Bertrand ſeroit infailliblement l'honneur de ſa Maiſon, & une ſource de fortune pour ſes autres enfans, que par conſéquent elle & ſon mari ne pouvoient veiller trop ſoigneuſement à ſa conſervation.

Bertrand forcé d'obéir, parce que l'occaſion de combattre ne ſubſiſtoit plus, & par le refus des peres d'y expoſer leurs enfans, n'en perdit pas le goût pour cela. Il s'étoit bien corrigé de ſes anciens défauts, mais ſon inclination militaire l'emportoit, & n'étoit pas un vice : auſſi depuis les défenſes de ſon pere d'aſſembler ſa petite armée, quand il rencontroit quelqu'un de ſes anciens ſoldats, il s'en dédommageoit en le forçant à lutter contre lui à coups de poings ou de bâton, & ſouvent il renvoyoit ſon athlete avec un bras caſſé. Les parens firent de nouvelles plaintes, enſorte que ſon pere, voyant qu'il ne gagneroit rien par des remontrances, prit

le parti de le renfermer dans une chambre bien sûre, & dont il ne pût s'échapper, ſans cependant le priver des viſites des Gentilshommes ſes amis ou ſes parens, qu'il chargeoit de lui remontrer qu'il ſe déshonoroit en ſe battant avec des Payſans, nés pour le reſpecter & pour le ſervir : que cela étoit trop au-deſſous d'un Gentilhomme, dont toute la conduite doit avoir l'honneur pour objet ; & on ne manquoit pas de lui rappeller cette belle parole d'Alexandre, dont l'Hiſtoire lui avoit fait tant de plaiſir à entendre. Ce Prince étant un jour preſſé par Philippe, Roi de Macédoine ſon pere, de ſe mettre en rang avec les jeunes Citoyens d'Athènes pour le prix des Jeux Olympiques, lui répondit qu'il le feroit volontiers, s'il ſe trouvoit là quelque Roi ou fils de Roi, avec qui il lui convînt de diſputer le prix. Par cette glorieuſe comparaiſon on lui faiſoit ſentir combien ſes procédés avoient été juſques-là au-deſſous de ſa naiſſance, & capables de l'éloigner de la grande élévation que le ciel lui deſtinoit, & à laquelle lui-même ſe flattoit de parvenir.

Bertrand ſenſiblement pénétré de ces remontrances, promettoit bien d'en

faire ſon profit & de ne plus s'attirer les mêmes reproches, mais ſon pere ne s'y fioit pas encore, tellement qu'il le tint quatre mois entiers dans cette eſpece de priſon, où il ſe déplaiſoit ſi fort qu'il ſaiſit la premiere occaſion qu'il trouva de s'en échapper : une ſervante de la maiſon vint dans ſa chambre pour lui rendre quelque ſervice : Bertrand ſortit bruſquement, enferma la fille à la clef, & dans un clin d'œil gagna la campagne. Le premier homme qu'il rencontra fut un valet du Château, conduiſant une charette attelée de deux jumens, dont l'une étoit ſans ſelle, ſans bride & ſans fers : Bertrand la prit, & ſans autre équipage qu'une corde pour licol, ſauta deſſus & prit le plus diligemment qu'il put le chemin de Rennes, pour ſe réfugier chez un oncle, frere de ſon pere, qui y réſidoit, & duquel il ſavoit être tendrement aimé, & eſpéroit par ſon entremiſe faire plus aiſément ſa paix avec ſes parens.

L'oncle ne ſe trouva pas à la maiſon quand il arriva, mais ſeulement ſa femme, qui jugea à l'équipage & à l'habillement du jeune homme qu'il ne s'étoit ſauvé de la maiſon paternelle que par libertinage, & ſe diſpoſoit déja à

le renvoyer, lorſque l'oncle rentra de la ville, & trouva ſon neveu, qui lui conta le ſujet de ſon évaſion & lui demanda un aſyle. Le Gentilhomme l'embraſſa, le reçut très-bien, & lui promit de le réconcilier avec ſon pere.

Bertrand paſſa trois mois à Rennes, ſans qu'il lui arrivât rien de digne de l'Hiſtoire: au bout de ce temps il ſut qu'il devoit ſe faire dans la grande place le Dimanche ſuivant un combat à la lutte, & ſe promit bien d'être de la fête. La tante qui connoiſſoit ſa paſſion pour ce genre d'exercice, réſolut de l'en empêcher, & pour cela le mena avec elle à l'Egliſe pour l'y arrêter pendant les Vêpres & le Sermon: il l'y accompagna en effet, mais bientôt il lui échappa, la laiſſa dans l'Egliſe & courut où ſon goût dominant l'appelloit. Il eut la conſtance de regarder tranquillement les combattans s'eſcrimer, ſans aucun deſſein de ſe mettre de la partie: mais l'un d'eux avoit déja vaincu douze des plus forts athletes, & s'attiroit les regards & les applaudiſſemens des ſpectateurs, lorſque Bertrand ſe ſentit piqué & jaloux de la gloire de ce vainqueur. Il oublie toutes les promeſſes faites à ſon pere de ne ſe jamais compromettre en

de pareils combats, s'avance vers ce combattant & se présente pour lutter. Celui-ci marche à lui d'un air audacieux, comptant qu'un enfant de seize ans ne lui coûteroit qu'un tour de main : mais il en fut tout autrement : cet enfant le terrassa après avoir soutenu long-temps le combat, & lui arracha la victoire & le prix de la lutte qu'il croyoit déja tenir, prix qu'il paya bien cher, car en renversant son homme avec tous les efforts dont il étoit capable, il se donna si violemment du genou contre une pierre, qu'il faillit s'évanouir de la douleur qu'il ressentit, son genou étant entamé très-profondément, ensorte qu'il fallut le reporter à bras d'hommes jusque chez son oncle, où il se mit au lit.

Quand la tante revint de l'Eglise, & qu'elle le vit en si mauvais état, elle ne manqua pas de le haranguer par une vive mercuriale de s'être échappé d'avec elle, pour aller se faire estropier, au lieu d'assister au Service Divin. Il n'avoit rien à opposer à de si justes réprimandes, sinon de protester avec serment de ne se plus compromettre avec des gens si fort au-dessous de lui, & de lui demander pardon de sa faute. Cependant sa

blessure fut assez considérable pour le tenir neuf jours au lit, après lesquels il passa encore un mois à Rennes assez sagement pour recouvrer les bonnes graces de son oncle, qui obtint sa réconciliation avec son pere, auquel il le renvoya.

Le Seigneur du Guesclin reçut son fils avec beaucoup d'amitié, & lui donna un cheval & des armes, avec permission de se trouver aux fêtes des Gentilshommes, c'est-à-dire, aux Tournois & autres exercices militaires, mais sous la condition expresse qu'il n'y combattroit point; & le pere eut encore la précaution d'en prévenir tous ses amis, & de les prier, attendu la grande jeunesse de Bertrand, de ne le point admettre aux assauts, qu'il n'eût acquis plus d'âge & plus de force. (On sait ce que c'étoit que les assauts, c'étoit des exercices violens où les Gentilshommes combattoient homme à homme dans la barriere avec la lance mornée & l'épée rabattue, armés de toutes pieces, pour faire montre de leur force, de leur valeur, & de leur adresse. Ils se donnoient souvent en l'honneur des Dames, & chaque combattant portoit les couleurs de la sienne).

Bertrand avoit atteint sa dix-septieme

année, & étoit devenu si différent de lui-même, & de ce que ses premieres années avoient donné lieu d'attendre de lui, que ce n'étoit plus le même homme. De farouche & grossier, il s'étoit rendu doux, civil, obligeant & prévenant pour tout le monde, & sur-tout tellement charitable pour les pauvres, qu'il n'en refusoit aucun, jusque-là qu'il se dépouilla souvent de ses propres habits pour en couvrir l'indigent. Un Ecrivain contemporain ajoute à ces bonnes qualités que jamais personne n'éprouva de sa part une parole désobligeante, & n'entendit de sa bouche un mot de médisance, ou qui tînt du jurement ou du blasphême. Aussi s'acquit-il l'amitié, l'estime & le respect de tout le monde, mais sur-tout la tendresse de son pere, qui voyoit de jour en jour se développer ces beaux fruits qui devoient produire un jour son élévation prédite : en un mot, autant son aspect lui avoit été autrefois odieux, autant tout dans cet enfant lui certifioit l'événement de ses espérances. Il le voyoit bâtir sa fortune & sa grandeur future & la gloire de toute sa Maison, sur le fondement de toutes les vertus humaines, avec une joie que rien n'altéra pendant trois années que ce cher fils

passa auprès de lui, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il eût atteint sa vingtieme année accomplie.

(1338.) Dans le temps dont nous venons de parler, toute la Province de Bretagne étoit en fêtes au sujet du mariage de Jeanne, héritiere du Duché, Comtesse de Penthievre, surnommée la Boiteuse, avec Charles de Châtillon, Comte de Blois. Le Seigneur du Guesclin & nombre d'autres Chevaliers Bretons firent publier un Tournoi en l'honneur des Dames : ils envoyerent leur cartel par toute la France & en Angleterre, pour inviter les braves des deux Nations à venir y combattre. Le rendez-vous étoit à Rennes, & le prix étoit un diamant de grande valeur, que le victorieux devoit recevoir de la Dame la plus qualifiée.

Le Seigneur du Guesclin se rendit à Rennes au jour prescrit, avec le plus somptueux équipage qu'il lui fût possible, laissant son fils au Château. Il étoit impossible qu'un jeune homme dont la passion de tels exercices s'étoit tant de fois déclarée, pût résister à la tentation de se trouver-là. Le pere ayant emmené tous ses chevaux, Bertrand n'eut d'autre ressource qu'une jument du haras,

avec laquelle il se rendit à Rennes dans un équipage pitoyable, que sa difformité ne relevoit pas à beaucoup près: elle lui attira au contraire les regards de tout le monde & les railleries de ceux qui ne connoissoient ni son mérite ni sa naissance; mais ceux qui l'avoient connu pendant le séjour qu'il avoit fait à Rennes, le vengeoient avantageusement, en publiant ses vertus & ses rares qualités.

Dans le mauvais état où nous venons de le représenter, il se mit dans la foule des spectateurs. Là, quand les combattans parurent, montés sur des chevaux superbes & richement harnachés, les hommes couverts de lambrequins (1), où l'or & les pierreries éclatoient, & chargés de plumes; que les trompettes & tous les instrumens sonnerent, le cœur lui tressaillit d'une violente force. Les acclamations des spectateurs à l'arrivée des champions, acheverent d'agiter ce cœur né pour la gloire, & lui

(1) c'étoit de grandes bandes d'étoffes ou de rubans brodés ou tissus d'or & d'argent, qui descendoient de l'armet ou casque du Cavalier jusques sur la croupe du cheval. Les Rois & Princes les garnissoient de pierres précieuses.

firent sentir durement les obstacles que son état & sa figure lui opposoient : hélas ! disoit-il, pourquoi suis-je né si disgracié que je ne puisse plaire aux Dames ? Ce n'est que pour cela sans doute que mon pere n'a pas voulu me mettre d'une si belle fête, & me donner moyen de montrer dès aujourd'hui ce que je sais faire ?

Bertrand s'occupoit de ces tristes réflexions en regardant les courses & les beaux faits dont il étoit témoin, & ses regrets de n'être que témoin n'en étoient que plus vifs, lorsque sa bonne fortune le servit à son gré, & lui procura un moyen inespéré de satisfaire sa passion pour l'honneur, & d'entrer dans la carriere à son tour.

Il vit un Gentilhomme qui, ayant fourni les courses d'ordonnance (1) quittoit les rangs & se retiroit en sa maison : Bertrand le suivit, monta à sa chambre, & se jetta à ses genoux, le conjurant de lui prêter un cheval & des armes pour qu'il eût l'honneur d'entrer dans la lice ;

---

(1) C'étoit certain nombre de courses que le Juge du camp fixoit, tantôt trois, tantôt six, & souvent neuf coups d'épées, de lances, & de hache.

il se nomma, & protesta de n'oublier jamais une si grande faveur, & de la reconnoître toute sa vie & en toutes rencontres. Le Gentilhomme, à qui le nom de du Guesclin étoit fort connu, fut ravi de voir une si belle émulation dans un si jeune Ecuyer (1) ; il l'en applaudit & lui accorda sa demande avec joie, l'arma lui-même, & ordonna qu'on lui équipât un cheval frais le plus lestement qu'il seroit possible.

Il seroit difficile de peindre ici la satisfaction du jeune homme, jamais il n'en avoit goûté une pareille, & sa joie ne pouvoit être égalée que par l'espérance du succès.

Bertrand animé de ces sentimens entre dans la carriere, & se met en rang. A l'instant un Chevalier du parti des tenans se présente à l'autre bout de la carriere, Bertrand hausse la main pour signal qu'il accepte le combat, les trompettes se font entendre, & les deux Champions se joignent à bride abattue, & s'abandonnent l'un contre l'autre. Dès

(1) Nous avons déja dit que le titre de Chevalier n'appartenoit qu'aux aînés des grandes Maisons ; tant que le pere vivoit, le fils aîné ne prenoit que la qualité d'Ecuyer.

le premier coup de lance Bertrand enleva la viſiere à ſon ennemi, (ce qui étoit le chef-d'œuvre de ce genre de combats, où il étoit d'ordonnance que le caſque ne fût pas attaché) : & du même coup heurte ſi violemment le cheval qu'il le renverſe avec ſon Cavalier, que l'on enleve évanoui de la chûte, & le cheval tellement maltraité qu'il en mourut. L'athlete revenu de ſon évanouiſſement veut avoir ſa revanche, & n'eſt pas plus heureux, enſorte qu'il ſe retire.

Le Seigneur du Gueſclin, qui étoit auſſi l'un des tenans, ſortit alors des rangs, pour fournir la ſeconde courſe du vainqueur ; Bertrand ſe préſenta pour le ſoutenir, mais reconnoiſſant ſon pere à ſon Ecu & à ſa cotte d'armes, il s'arrêta tout court, baiſſa ſa lance, & fit une profonde inclination à ſon adverſaire : cette action ſurprit toute l'aſſemblée, & l'on penſa que c'étoit un effet de la réputation que le Seigneur du Gueſclin s'étoit acquiſe d'être l'un des plus forts, des plus vaillans & des plus redoutables Chevaliers qu'il y eût au monde.

Un troiſieme combattant du même parti ſe préſenta pour venger la défaite du premier, & n'eut que le même ſuc-

cès. Du premier coup le jeune homme lui enleva son casque, qui tomba douze pieds plus loin, & renversa l'homme de dessus son cheval. Enfin Bertrand, toujours inconnu, fournit quinze courses pareilles & avec la même fortune, & donna à toute l'assemblée autant d'admiration que d'impatience de savoir qui il étoit, ensorte qu'on engagea un seizieme athlete à se mettre sur les rangs & à tâcher de lui enlever la visiere. C'étoit un Chevalier de Normandie, généralement reconnu pour le plus adroit de toute l'Europe. Le Chevalier se présente, demande la course, Bertrand l'accepte, & ils s'approchent. Le Normand réussit & enleve la visiere de ce victorieux, qui fut vu & reconnu. Quelques Ecrivains ont dit que dans la premiere rencontre Bertrand l'avoit serré de si près que de son bras gauche il l'avoit enlevé de la selle, & porté ainsi jusqu'au bout de la lice, mais cela n'est ni vraisemblable, ni confirmé. Quoi qu'il en soit, la victoire du jeune Héros fut consommée par cette derniere course, les applaudissemens retentirent de toutes parts; & les plus hardis commencerent à le redouter.

Mais, qui pourroit exprimer la sur-

prise du Seigneur du Guesclin, sa joie, son admiration, ses mouvemens de tendresse à la vue de son fils, de cet inconnu dont il avoit vu avec ravissement les exploits sans le connoître? Il courut à lui avec vivacité, le serra dans ses bras, le félicita de la gloire dont il venoit de se couronner en présence des Princes & de toute leur Cour, & l'assura qu'en toute occasion il le mettroit en état de soutenir un si glorieux commencement.

Toute la Noblesse prit part à la joie du pere & au triomphe du fils, à qui le prix du Tournoi fut adjugé d'une voix unanime & sans jalousie. Il fut conduit à la Cathédrale par tous les Chevaliers, suivis d'une foule de peuple, il rendit graces à Dieu d'une si heureuse journée, & du même pas sa reconnoissance le conduisit chez le Gentilhomme son bienfaiteur, qui lui avoit procuré tant d'honneurs : son pere & lui exprimerent leurs sentimens dans les termes les plus touchans, & lui-même sentoit une joie & une satisfaction inexprimable d'avoir contribué à leur gloire. De-là toute la compagnie conduisit Bertrand dans la salle du festin, où le Duc lui-même joignit ses applaudissemens à ceux des Prin-

ces & Seigneurs de sa Cour, & de tous les Ordres de la Ville.

Peu de temps après ce que nous venons de rapporter, il survint une guerre qui agita toute la Bretagne violemment, & par contre-coup la France & l'Angleterre, parce que ces deux Couronnes prirent interêt, l'une pour un parti, l'autre pour l'autre. Comme du Guesclin eut beaucoup de part dans les opérations de la France, son histoire nous oblige à entrer dans un détail que nos Lecteurs ne nous reprocheront pas, tant parce que ce trait historique intéresse la Monarchie, que parce que notre recit épargnera la peine de le chercher ailleurs.

Artus II, Duc de Bretagne, avoit laissé quatre fils, trois de sa premiere femme, & un de sa seconde. Jean III, l'aîné, succéda à son pere, & régna jusqu'à sa mort arrivée en 1341, sous le nom de Bon Duc. Le second fut Guy, Comte de Penthievre, qui mourut avant son frere, ne laissant qu'une fille, nommée Jeanne la Boiteuse. Pierre le troisieme mourut sans alliance, & le quatrieme étoit Jean, Comte de Montfort, par sa mere, qui épousa Jeanne de Flandres, dont il eut cinq filles & un fils. Le Duc Jean n'ayant point d'en-

sans, la Couronne de Bretagne, suivant la coutume de la Province, appartenoit de plein droit après sa mort à Jeanne sa niece, née en 1319, comme représentant Guy son pere, aîné du Comte de Montfort. Ce Prince cependant connoissant le caractere ambitieux du Comte de Montfort & de sa femme, & instruit des intrigues qu'ils formoient déja, pour s'assurer sa succession au préjudice de Jeanne, crut devoir prendre aussi des précautions pour en prévenir les effets. Il résolut de la marier de son vivant & de lui donner un époux capable de balancer la puissance d'un concurrent aussi redoutable que le Comte de Montfort.

Après bien des irrésolutions le choix du Duc se fixa sur Charles de Châtillon-sur-Marne (1), Comte de Guise, frere puîné de Louis, Comte de Blois, & depuis lui-même Comte de Blois, après la mort de son frere.

Ce Seigneur avoit personnellement tout ce qui pouvoit lui procurer une si grande alliance, soit du côté de la naif-

(1) L'une des plus illustres Maisons de l'Europe, éteinte en 1764.

ſance, ſoit par ſes grandes qualités : ſa mere, Marguerite de France, étoit ſœur de Philippe de Valois, régnant alors, & par-là proche parente du Duc de Bretagne Jean, dont la premiere femme étoit de la Maiſon de Valois.

Quand le bon Duc propoſa ce mariage aux Etats aſſemblés, & aux Seigneurs, tous unanimement exprimerent leur répugnance. La crainte que le Prince avoit que ſon frere ne s'emparât de ſa Couronne, lui fit concevoir un projet bien biſarre, qui étoit d'abandonner dès ce moment ſa Province au Roi de France, à charge de jouir toute ſa vie du Duché d'Orléans, avec des penſions proportionnées à un ſi grand échange. Les Seigneurs & les Etats en ayant été inſtruits ſe raviſerent, & préférerent l'alliance de leur Prince avec le Comte de Blois, à condition qu'il prendroit le nom, les armes & le cri de Bretagne, & qu'il en ſeroit reconnu & proclamé Duc lors du décès du Duc régnant, expreſſément du chef de ſa femme. Cette condition accordée, le mariage fut arrêté en pleins Etats dans l'année 1338, & célébré peu après avec une magnificence & une ſolemnité juſque-là ſans exemple : & ce fut à l'occaſion de

ces nôces que fut fait le Tournoi dont nous avons parlé, & où notre Héros âgé de dix-huit ans, fit son coup d'essai avec tant de bonheur & de gloire.

Le Duc satisfait du succès de son projet, voulut lui donner le dernier degré de solidité, en ordonnant aux Seigneurs, aux Barons & aux Etats de rendre leurs hommages aux nouveaux époux, ce que tous firent sans exception, & préterent serment de reconnoître Charles Comte de Blois, en vertu de son mariage avec Jeanne héritiere présomptive, pour leur Prince & Souverain légitime, à l'instant du décès du Duc Jean.

Quand ce Prince eut ainsi mis la derniere main à cette grande & importante opération, & que son esprit fut satisfait, il se contenta d'une vie douce & paisible tant qu'il plairoit à Dieu de le conserver en ce monde.

(1341.) Cet état de tranquillité, tant pour le Prince que pour les Sujets, dura jusqu'au mois d'Avril 1341. Jean avoit l'année précédente accompagné Philippe de Valois en Flandre, & au commencement de celle-ci, il reprit le chemin de ses Etats par la Normandie, & tomba malade à Caën d'une maladie

aſſez précipitée, qui en peu de jours le mit au tombeau.

Le Comte de Montfort ſaiſit le moment où ce Prince abandonné des Médecins & ſans reſſources, étoit déja fort affoibli du côté de l'eſprit, pour le prier de l'inſtituer ſon ſucceſſeur à ſon Duché de Bretagne : il lui remontra que s'il perſiſtoit à maintenir ce qu'il avoit fait en faveur de la Comteſſe de Penthievre, & de ſon mari le Comte de Blois, c'étoit déshonorer la gloire de ſon aïeul Pierre de Dreux, & le luſtre de ſa poſtérité; que certainement la nation Bretonne n'obéiroit pas avec plaiſir à une femme, qu'une pareille ſujeſtion lui paroîtroit au-deſſous de ce génie belliqueux qui l'animoit, qu'enfin la domination d'un Etranger au préjudice & à l'excluſion de la Maiſon de Dreux paroîtroit inſupportable aux Nobles & aux Peuples. A ces motifs il en ajouta quantité d'autres ſi vifs & ſi preſſans, que ce Prince moribond en fut ébranlé & même effrayé. Cependant il reprit ſes ſens, & répondit au Comte de Montfort : » Vous ſavez, comme moi, que l'inſtitution d'héritier n'a pas lieu en Bretagne : ce que j'ai fait n'en eſt pas une, ce n'eſt que l'obſervation de la Loi,

ſuivant laquelle la Comteſſe de Penthievre doit me ſuccéder comme préſomptive héritiere dans l'ordre de la naiſſance. Au reſte, je n'ai rien fait que de l'avis de mon Conſeil, & avec le concours des Etats, & la ſituation où vous me voyez ne me permet plus de diſcuter les conſidérations qui m'ont déterminé. Les momens me deviennent trop précieux, pour que je m'occupe d'autres choſes que de mon ſalut, en abandonnant à Dieu, devant lequel je vais bientôt paroître, les affaires de ce monde, & ce qui arrivera quand je n'y ſerai plus ».

Il mourut en effet le lendemain; ſon corps fut porté comme il l'avoit ordonné à Ploermel, & inhumé (1) avec tous les honneurs qui lui appartenoient.

A peine les obſeques étoient-elles achevées, que Jean, Comte de Montfort commença ſes intrigues. Il aſſembla ſes amis, mit dans ſes intérêts la ville de Nantes, & ſurprit celle de Rennes. De-là il courut à Limoges qui

---

(1) Dans l'Egliſe des Carmes où on le voit encore ſur ſon tombeau, armé de toutes pieces, ſon écu ſemé de Bretagne, & deux épées dans ſes mains.

appartenoit à la Comteſſe de Penthievre, du chef de ſa grand'mere; ſaiſit les tréſors que le défunt Duc Jean y avoit dépoſés, puis il paſſa en Angleterre, obtint la protection d'Edouard III, qui ne ſouhaitoit autre choſe que de brouiller les affaires; enfin il revint en Bretagne, où il confirma ſes amis dans ſon parti, en les inſtruiſant des meſures qu'il avoit priſes pour réuſſir, & tout cela avec une ſi grande diligence que toutes ces courſes & ces opérations ne lui coûterent pas trois mois.

Cependant Charles de Blois étoit reſté tranquille, ſe fiant ſur la ſolidité de ſes droits, enſorte que ſon adverſaire étoit déja armé & en campagne avant qu'il eût ſeulement penſé à prévenir ſes deſſeins ambitieux. Sa reſſource fut d'implorer l'autorité ſouveraine du Roi, comme ſuzerain, les Ducs de Bretagne étant alors Pairs de France (1), & il fit aſſigner Jean, Comte de Montfort, à comparoître en la Cour des Pairs à Paris, pour y voir, le Roi préſent, décider leur différend.

Ce Comte s'y rendit avec confiance,

(1) Cette Pairie avoit été érigée par Philippe-le-Bel.

accompagné de plus de quatre cens Gentilshommes & d'un train magnifique. Il fut reçu à la Cour avec toutes les marques possibles de bienveillance : mais pendant l'instruction du procès, s'appercevant que le crédit de son adversaire prenoit le dessus (1), il prit sur le champ son parti, & quitta Paris si secrétement, lui troisieme, & si diligemment, qu'il étoit déja à Nantes avant que l'on s'apperçût de son évasion. De là il écrivit au Roi pour s'excuser d'être parti sans avoir pris sa per-

(1) Le Roi lui avoit dit ces paroles peu de jours après son arrivée : Comte de Montfort, je m'émerveille pourquoi & comment vous avez osé entreprendre le Duché de Bretagne où vous n'avez nul droit, car il y a plus prochain que vous, que vous en voulez desheriter ; & pour mieux vous en efforcer, vous êtes allé à mon adversaire le Roi d'Angleterre, & l'avez de lui relevé, ainsi comme on m'a conté .... Ah ! chier Sire, s'écria le Comte, ne le croyez pas, car de ce vous êtes mal informé, & sauf votre grace, m'est avis que vous vous en meprenez, car je ne sais nul si prochain du Duc mon frere derniérement trépassé que moi .... Le Roi lui répondit, sous quinze jours l'affaire sera jugée par les Pairs de France .... Le Duc fit bonne contenance, mais dès le jour même il prit son parti.

miſſion. Ces excuſes aſſez mal fondées furent reçues comme elles le méritoient. Le Roi ordonna que l'inſtruction du procès fût continué, enſorte qu'en peu de jours intervint le fameux Arrêt de Conflans, du 7 Septembre 1341, par lequel le Roi, en ſa Cour de Parlement, prononça lui-même l'adjudication du Duché de Bretagne à Charles de Blois, & débouta le Comte de Montfort de toutes prétentions. L'arrêt prononcé, le Roi ſans déplacer fit ce Prince Chevalier; & celui-ci, dans la même ſéance, rendit hommage au Roi qui lui dit : » *Beau neveu, vous avez pour vous jugement de bel héritage. Or, vous hâtez de le conquérir ſur celui qui le tient à tort, je ne vous y faudray mie* «.

La difficulté n'étoit plus que de faire exécuter l'Arrêt : Montfort prétendoit faire valoir ſes droits par ſa valeur & par la force des armes; il avoit des troupes ſur pied, & il s'étoit fortifié dans pluſieurs des principales Places.

(1342.) Charles de Blois ſe rendit en Bretagne, muni de l'Arrêt de la Cour des Pairs, au commencement de l'année 1342. (c'eſt-à-dire après Pâques.) Il avoit eu le temps de lever une puiſſante armée tant en France qu'en Bretagne,

& il étoit acompagné de ce qu'il y avoit de plus illustre & de plus brave Noblesse des deux Nations. (1) Il débuta par assiéger la ville de Nantes, qu'il soumit à son obéissance. Ce fut à ce siege que Bertrand du Guesclin âgé de vingt-un à vingt-deux ans commença à donner des preuves d'une valeur héroïque.

Le Comte de Montfort, trouvé & fait prisonnier dans Nantes, fut conduit à Paris, & enfermé dans le Château du Louvre, où il demeura quatre ans; mais

(1) Aussi-tôt que l'Arrêt fut prononcé, tous les Seigneurs Bretons qui étoient à la Cour, & les Princes & Seigneurs François lui offrirent leurs services, & le rendez-vous fut à Angers, où les Ducs de Normandie, de Bourgogne & de Bourbon, le Comte d'Alençon, le Comte de Blois, frere du nouveau Duc, le Comte d'Eu, Connétable de France, le Vicomte de Rohan, se rendirent en diligence. Ils menerent 5000 hommes d'armes, 3000 Genois commandés par les Nobles Doria & Grimaldi, & grand nombre d'Arbalêtriers. Ils prirent d'abord Chantoceaux qui étoit une des clefs de la Bretagne, & allerent tout de suite devant Nantes qui résista long-temps, mais que l'on força à ouvrir ses portes en brûlant les maisons de campagne des Habitans. Le Comte de Montfort qui se trouva dans la ville, fut fait prisonnier.

il étoit bien avantageusement remplacé par la Comtesse sa femme, dont le courage & la valeur infatigable la mettoient en parallele avec toutes les Héroïnes des siecles passés.

Charles de Blois après la réduction de Nantes conduisit ses troupes devant Vannes (1) pour s'en rendre maître. Les Anglois assemblés en corps d'armée près d'Hennebon, voulurent attaquer son camp pendant une nuit fort obscure & donner du secours aux assiégés : ils surprirent en effet la premiere garde, & la pousserent en désordre jusque dans le camp où elle donna l'alarme. Le bonheur des assiégeans voulut que cette attaque se fit justement au quartier de du Guesclin qui fut d'abord sur pied, prit vingt soldats Bretons, la plupart Gentilshommes, & à leur tête fondit comme un lion sur les Anglois, les arrêta tout court, & les repoussa eux-mêmes jusque dans leur camp, & tout cela en si peu de temps qu'avant que les Officiers fussent

(1) Cette ville est fameuse par la conquête que César en fit, après une victoire qui lui coûta si cher, que de son aveu les Bretons vaincus en eurent autant d'honneur que le vainqueur même.

armés, il n'y avoit plus personne à combattre, & par ce trait de valeur il sauva peut-être la fortune de son parti.

Arnoud ou Raoul d'Andrehan (1), étoit à cette armée avec le Vicomte de Rohan, Allain septieme : comme ce dernier se faisoit armer pour aller où étoit l'alarme, un des gens de d'Andrehan vint leur annoncer que tout étoit terminé, & leur apprit l'aventure. Tous ces braves Seigneurs & les Capitaines qui se trouverent avec eux ne savoient lequel étoit le plus étonnant, que les Anglois eussent osé attaquer un camp si bien fortifié, ou la valeur de ce jeune Gentilhomme qui les avoit chassés avec seulement vingt soldats ; & le Vicomte, par un transport d'admiration, s'écria : « Voilà un Officier qui parviendra bien haut, si sa fortune répond à sa vertu ».

Le Roi d'Angleterre, dont le fils du Comte de Montfort avoit fiancé la troi-

(1) Seigneur Breton, déja très-distingué par sa valeur. Il s'attacha au service du Roi, devint Maréchal de France, & fut tué en Décembre 1370. On le loue de ce qu'étant plus ancien dans le service, il cédoit par-tout le commandement à du Guesclin, même étant Maréchal de France. Il avoit porté jadis l'oriflamme.

ſieme fille, qu'il épouſa peu après, fit en perſonne une deſcente en Bretagne pour le ſecourir. Il attaqua Vannes au mois de Septembre, & envoya des coureurs vers Nantes, dont ils brûlerent les Fauxbourgs, & firent beaucoup de dégâts aux environs. Le Roi Philippe apprenant cette nouvelle paſſa lui-même en Bretagne, à la tête d'une puiſſante armée, & alla mettre le ſiege devant Hennebon; mais la brave & vigilante Comteſſe de Montfort étoit dans la Place, & la défendit ſi bien que le Roi fut forcé de lever le ſiege. Sur ces entrefaites deux Cardinaux que le Pape avoit envoyés dès l'année précédente, avec qualité de Légats, pour moyenner la paix entre les deux Rois, qui n'y avoient pas réuſſi, s'entremirent d'accommoder les affaires de Bretagne, & parvinrent à obtenir une treve de trois ans, au moyen de laquelle ces deux Princes s'en retournerent chacun chez eux.

L'Hiſtoire du Connétable du Gueſclin s'interrompt ici, juſqu'en l'année 1351, c'eſt-à-dire huit ans. Il eſt étonnant ſur-tout que Hay du Chatelet qui en a compoſé un très gros volume, qui a écrit avec tous les renſeignemens poſ-

ſibles, qui étoit lui-même Gentilhomme Breton, & qui par toutes ces raiſons étoit plus à portée que perſonne de nous inſtruire des événemens d'un ſi long intervalle, ne nous les ait pas tranſmis, & qu'il ait paſſé ſous ſilence la part que ſon Héros doit y avoir priſe, & même qu'il ait omis de nous inſtruire de ſa vie privée, s'il étoit poſſible que du Gueſclin eût paſſé huit ans dans la repos.

Le même Hiſtorien nous fournit la preuve du contraire, dès la premiere occaſion où il remet Bertrand aux priſes avec les Anglois; il dit que ſitôt qu'ils entendirent ſon cri de guerre, NOTRE-DAME GUESCLIN, ce cri qui leur étoit redoutable, les effraya tellement, que tout plia, qu'il en fut tué un grand nombre, & preſque tout le reſte fait priſonnier.

Cela prouve évidemment que du Gueſclin a milité pendant ces huit années, & qu'il a milité contre les Anglois dans ſa Province même, puiſqu'il ne fut préſenté au Roi, & n'entra à ſon ſervice que dans l'année 1356. Il faut donc conclure que du Gueſclin s'étoit fait connoître aux Anglois pour ce qu'il étoit, & qu'il les avoit accou-

tumés à s'alarmer de son nom, & de ce cri de guerre, contre lequel on verra dans cette Histoire qu'ils ne se rassurerent jamais.

Pour remplir donc ce vuide autant qu'il est en nous, nous dirons ici ce que nous en trouvons de plus intéressant dans l'Histoire.

Pendant la treve des trois ans dont nous venons de parler, les deux Rois, (de France & d'Angleterre) conjointement avec les deux Cardinaux Légats du Pape, travaillerent à moyenner une paix solide, mais non-seulement ils n'y réussirent pas, la treve même fut rompue par les Anglois (1). Alors les hostilités recommencerent en France plus vivement que jamais. Le Duc de Normandie à la tête de cent mille hommes entra dans la Guienne, où la guerre se fit avec fu-

(1) Leur prétexte fut que le Roi avoit fait trancher la tête à quelques Seigneurs François & Bretons qui avoient favorisé le parti de Montfort & des Anglois, & par-là avoit violé la treve. Ces Seigneurs étoient Olivier de Clisson, dont le fils devint Connétable, Geoffroy de Malestroit & son fils, & plusieurs autres. Geoffroy de Harcourt, Seigneur Normand, sauva sa tête par la fuite.

reur,

reur, & sans avantages décidés de part ni d'autre.

(1346). Elle ne fut pas moins vive en Bretagne : le Roi d'Angleterre envoya à Jean de Montfort un secours considérable, le Roi de France y en envoya un autre de douze mille combattans au Comte de Blois, conduits par Galois de la Beaume, & par le Duc de Bourbon, les Vicomtes de Rohan & de Léon, Charles de Blois, (frere cadet du contendant) & trois autres Seigneurs. Cette troupe, jointe à celle du Comte de Blois, alla droit à Rennes, qu'elle assiégea & prit. Ensuite elle attaqua Saint-Aubin-du-Cormier, prit la Place & la brûla.

Le Roi d'Angleterre de son côté, fit une descente en Picardie avec une puissante armée : Philippe de Valois en mena lui-même une plus nombreuse à sa rencontre & lui livra la malheureuse bataille de Crecy, où il périt vingt mille François, tant Seigneurs, que Gentilshommes & Soldats. Mais cela n'est pas de notre sujet, du Guesclin n'ayant aucune part à ce qui se passoit hors de sa Province.

Pendant que la guerre se continuoit avec chaleur en Bretagne, la Comtesse

de Montfort, Régente, envoya à Londres Amaury de Cliſſon demander la protection d'Edouard, & lui faire hommage de la Bretagne.

Le Comte de Blois aſſiégea tout enſemble Hennebon & Auray, deux des plus fortes Places de la Province, & qui tenoient pour Montfort. Les Anglois donnerent du ſecours à la premiere, & forcerent Charles de Blois d'en lever le ſiege.

Louis d'Eſpagne, qui fut depuis Connétable de France, prit Guerrande, la brûla & fit paſſer au fil de l'épée toute la garniſon, & tous les habitans, hommes, femmes & enfans, & brûler juſqu'aux Egliſes.

Il ſe paſſa encore en Bretagne quantité d'autres hoſtilités que les Hiſtoriens rapportent très-laconiquement, ſans ordre & ſans dates. Tel fut le ſiege de Breſt par Montfort & ſa priſe, où Gauthier de Cliſſon qui y commandoit pour le Comte de Blois, mourut de ſes bleſſures : il s'empara enſuite de Dinant par ſtratagême : Spinefort qui défendoit la Place ayant été pris dans une ſortie, Montfort l'envoya aux pieds des murs garotté en criminel, & fit ſommer les habitans de lui rendre la Place, qu'au-

trement il alloit faire pendre leur Gouverneur ; & ils obéirent.

Le Lecteur comprend aisément qu'il est impossible que la Bretagne étant ainsi agitée par deux prétendans qui ne cesserent de se combattre, du Guesclin n'ait pris aucune part dans cette guerre, sur-tout étant attaché au parti de Charles de Blois & de Jeanne la Boiteuse sa femme, par inclination, par devoir & par serment, comme on l'a vu, & comme on le verra par la suite.

(1351.) Le Comte de Blois qui avoit été fait prisonnier à la Roche d'Airien, & conduit en Angleterre, traita de sa rançon, & donna pour ôtage ses deux fils, moyennant quoi il eut la liberté de revenir en Bretagne, pour y travailler au paiement de sa rançon, mais à condition de ne pouvoir s'armer contre le Roi d'Angleterre qu'elle ne fût entiérement payée. Les deux jeunes Princes furent conduits à Londres par une Ambassade brillante, dont étoit chef le Seigneur de Beaumanoir, Maréchal de Bretagne, dans le parti du Comte de Blois, avec Yves de Cheruel, Bertrand de Saint Pern, Martin de Fléchieres, Penhoüet, & du Guesclin, tous qualifiés Ambassadeurs. Edouard, qui se

piquoit de magnificence, les reçut avec tout l'éclat poſſible, leur donna des fêtes, & entr'autres le plaiſir d'un Tournoi dans ſa Capitale, mais il en eut un chagrin bien vif. Un Seigneur de ſa Cour qu'il aimoit ſinguliérement, fut un des champions, & combattit contre l'un des Seigneurs de l'Ambaſſade, dont il reçut un coup ſi violent, quoique ſans doute involontaire, qu'il fut tué ſur la place. Le Roi Anglois en eut une telle douleur, qu'il ceſſa de traiter les Bretons comme auparavant; il leur laiſſoit au contraire voir ouvertement ſa mauvaiſe humeur. Un jour entr'autres, il leur fit une propoſition ſur le projet qu'il avoit de ménager une treve entre Charles de Blois, & le Comte de Montfort, & leur en préſenta les conditions, leur ordonnant de les ſigner, pour parvenir, diſoit-il, à une paix définitive. Il ſavoit bien qu'ils n'avoient pas de pouvoirs pour un pareil traité, mais il commençoit à s'ennuyer d'une guerre étrangere, déja bien longue, & qu'il lui coûtoit trop cher. Il leur demanda donc d'un ton plus altier que de coutume, ſi ces propoſitions ne leur paroiſſoient pas juſtes, & s'ils n'obſerveroient pas la treve. Tous garderent le ſilence, dans la crainte de

l'irriter davantage, mais du Guefclin prit la parole & lui dit : » Sire, nous garderons la treve, comme vous la garderez ; fi vous le rompez, nous la romprons «.

Edouard, déja chagrin & qui cherchoit peut-être l'occafion de venger la mort de fon Favori, s'emporta, & répliqua avec vivacité, » quelqu'un veut-il me reprocher que j'aie violé une treve que j'aurois fignée ou confentie ? On ne le peut fans injuftice & fans infolence. Je prendrois cela pour une injure irréparable, dont je faurois bien punir les auteurs «. Ces paroles lui échapperent avec un fi grand emportement, que les Seigneurs Bretons en furent effrayés, mais Cheruel lui répliqua refpectueufement qu'il le prioit de pardonner cette réponfe inconfidérée à la vivacité d'un jeune homme qui avoit parlé avant que de penfer. Le Roi s'appaifa, & après avoir réfléchi fur cette réponfe, il y trouva autant de bon fens que de liberté, & fe tournant vers fes Courtifans, il leur dit : je reconnois bien-là la nation Bretonne, hardie jufqu'à l'intrépidité. Il fe trouva par hafard auprès du Roi un Aftrologue qui confidéra Bertrand avec attention, &

dit au Prince : voilà un jeune homme dont la physionomie a quelque chose d'extraordinaire, & promet de grandes choses ! Il y a, dit le Roi, encore quelque chose de plus grand dans ce qu'il vient de faire. Ainsi ce qui avoit offensé Edouard tourna à l'avantage de du Guesclin & de sa patrie.

Les Ambassadeurs, après leur commission faite, prirent congé du Roi & retournerent en Bretagne. A peine y étoient-ils que Bertrand apprit que deux partisans du Comte de Montfort, Robert Richer, Chevalier, du pays de Retz, & Jeannequin la Toigne, Anglois, couroient la campagne & faisoient de grands désordres. Il résolut d'aller les combattre, & pour cela manda à ses deux cousins les Seigneurs de Mauny, à Luc de Maléchat, à Henry & Jean Hongard, au Sire de Coëtquen, & à Olivier de Porcon, de venir le joindre avec ce qu'ils pourroient lui amener de braves hommes : quand ils furent arrivés avec un nombre de gens d'élite, du Guesclin les mena à la rencontre de ces deux coureurs, dont il battit la troupe, & les fit prisonniers tous les deux. La Toigne lui paya pour sa rançon six cens florins, en lui di-

ſant : gardez bien cet argent-là pour me le rendre dans peu, ce qui arriva en effet : cet Anglois ſurprit Bertrand quelques mois après proche Dinant, ſe fit rendre ſes florins, & ſix cens autres pour ſa rançon. Peu après Bertrand fit priſonnier un Anglois, & enſuite fut forcé de ſe rendre à un autre nommé Adas, Officier dans la troupe commandée par Robert Knolles (1) : mais il ne tarda pas à en avoir ſa revanche. Jeanne de Combourg, Baronne de Teinteniac, donnoit une fête à d'autres Dames dans ſon Château de Montmuran : du Gueſclin en étoit avec Arnould d'Andrehan. Ils ſurent-là que Hue de Caurelée étoit dans les environs avec cent quarante hommes, dévaſtant tout le pays : ils poſterent trente Archers dans un défilé par où l'ennemi devoit paſſer néceſſairement. Les Archers à la faveur du lieu les arrêterent & en donnerent avis au Château. Les deux Capitaines accoururent avec leurs gens, défirent le

(1) Knolles, Knowles ou Canolle, grande & illuſtre Maiſon d'Angleterre où elle ſubſiſte encore. Elle avoit de grands biens dans la Guienne, où il en eſt reſté une branche ſous le nom de Canolle.

parti Anglois, & Caurelée demeura prisonnier.

(1356). Les Anglois, depuis la malheureuse bataille de Poitiers, s'étoient rendus tellement puissans en France, qu'il sembloit que la Monarchie alloit être renversée. Le Duc de Lancastre leur chef, accompagné de Philippe de Navarre, Comte d'Evreux, frere de Charles le Mauvais, (alors prisonnier en France pour raisons d'Etat) tenoit la Normandie. Il crut que les circonstances & les troubles du Royaume lui étoient favorables pour passer en Bretagne, & protéger le parti du jeune Comte de Montfort, qui avoit depuis peu épousé la troisieme fille du Roi d'Angleterre. Ce Duc, pour effectuer son projet, part avec toutes ses forces, & les conduit à Hennebon, où se tenoit la Comtesse de Montfort. Elle reçut ce secours avec toute la joie possible, comme une ressource assurée, pensant que le Dauphin, Régent de France, surchargé d'affaires épineuses, ne pourroit favoriser Charles de Blois. Elle tint sur cela conseil avec le Prince Anglois & les Capitaines de son armée ; il fut résolu que l'on iroit assiéger Rennes, & l'on partit pour exécuter ce projet

avec tous les Bretons du parti de Montfort.

Ceux du Comte de Blois se tenoient sur leurs gardes depuis l'arrivée dès Anglois, & quand ils surent que la Capitale étoit menacée d'un siege, les principaux Seigneurs se jetterent dans la Place pour la défendre. Le Sire de Penhoët, devenu chef de l'armée (parce que Beaumanoir, Maréchal de Bretagne étoit en l'état de prisonnier, quoique libre sur sa parole, & par conséquent ne pouvoit faire ses fonctions), avoit avec lui Bertrand de Saint-Pern, & bon nombre de vaillantes troupes, tant Capitaines que Soldats.

Du Guesclin n'arriva pas à temps pour s'enfermer dans Rennes, comme les autres, mais il n'en servit pas moins utilement, & peut-être mieux qu'il n'auroit fait dans la ville. Il prit la campagne comme un partisan, côtoyoit perpétuellement les Anglois, défaisoit leurs convois, enlevoit leurs quartiers, détroussoit leurs Vivandiers & leurs Marchands, les battoit aux fourrages, & leur faisoit tous les jours des prisonniers; en un mot, ils les incommodoit de toutes les manieres, mais toujours avec tant de sagesse & de conduite, que jamais les

Anglois ne purent l'attaquer à leur avantage : il étoit tout près d'eux au moment qu'ils le croyoient bien loin, & jamais ils ne le trouverent où ils le cherchoient. Un jour entr'autres il fit prisonnier le Baron de la Pôolle, l'un des plus considérables d'entr'eux, tant par sa naissance, que par l'estime qu'il s'étoit acquise dans les armes : sur quoi les soldats de du Guesclin disoient, que l'*Aigle Bretonne avoit plumé la Poule Angloise.* Bertrand lui offrit la remise de sa rançon, à condition qu'il iroit demander au Duc de Lancastre, & qu'il en obtiendroit pour lui & ses gens la permission d'entrer dans Rennes, & que s'il ne l'obtenoit pas, il reviendroit auprès de lui en son état de prisonnier. La Pôolle alla trouver le Duc qui lui répondit : » Je me garderai bien d'accepter une pareille condition, & de donner un tel secours aux assiégés : j'aimerois mieux apprendre qu'il seroit entré dans la ville cinq cens Archers, que du Guesclin tout seul «. La Pôolle avec cette réponse revint joindre son vainqueur & se constituer prisonnier.

Le siege de Rennes fut très-long & dura tout l'hiver qui fut fort rigoureux : malgré cela du Guesclin n'interrompit

point fes courfes. La plupart du temps, il n'avoit les nuits, lui & les fiens, que le ciel pour couvert, & les forêts de Rennes & de Châteaubriant pour retraites, ce qui fatiguoit extrêmement les hommes & les chevaux; mais il étoit tellement aimé de fes gens, qu'ils ne fe refufoient à rien fous fes ordres.

Il projetta d'attaquer un Château, appellé Fougeray, fitué dans la forêt de Teillé, & d'en chaffer les Anglois. L'entreprife étoit hardie & difficile à exécuter. Ils y étoient au nombre de plus de deux cens, le Château étoit bien fortifié & muni de vivres, d'armes, de machines, &c. Et fur-tout il étoit commandé par un vaillant & expérimenté Capitaine, nommé Robert Brembro. Du Guefclin ne voyant pas d'apparence de l'avoir de vive force, eut recours à un ftratagême bien hardi & bien dangereux : il fe tint long-temps caché dans les environs du Château, jufqu'à ce qu'un jour il fut que Brembro étoit forti pour faire une courfe avec une partie de fon monde : Bertrand prit feulement trois de fes hommes des plus déterminés, fe traveftit avec eux en bucherons, ayant chacun une charge de bois fur le corps, & après avoir mis fa

troupe en embuſcade & l'avoir inſtruite de ce qu'elle auroit à faire, il ſe préſenta à la porte du Château, demandant ſi on vouloit acheter leurs charges, ce que la ſaiſon & le froid cruel qu'il faiſoit favoriſoit. Le portier les fit entrer, acheta le bois & appella des hommes pour le recevoir : pendant ce marché, le pont étoit reſté abattu, les quatre aventuriers déchargerent leur bois au devant de la porte, d'un air ſi mal adroit qu'elle ne pouvoit plus ſe fermer. Dans l'inſtant du Gueſclin prend une hache qui étoit pendue ſous ſon habit de payſan & aſſomme le portier, deux de ſes compagnons en firent autant à deux des ſoldats qui étoient venus pour prendre le bois, le quatrieme qui ne fut que bleſſé alla donner l'alarme & attira cent ſoldats à la porte. Bertrand alors cria NOTRE-DAME GUESCLIN, cri ſi redoutable aux Anglois, & ſoutint ſi vigoureuſement les cent hommes, avec ſes trois compagnons, qu'ils les repouſſerent dans le Château. Au ſignal qu'il donna, la troupe embuſquée parut & entra : enſuite elle leva le pont ſuivant les ordres qu'elle avoit, de peur que Brembro & ſa ſuite ne revinſſent pendant l'expédition & ne l'envelop-

passent en devant & en arriere. Quand le pont fut levée, le combat devint sanglant & furieux, il falloit vaincre ou mourir, n'y ayant plus de retraite. Sept Anglois s'acharnerent sur du Guesclin, qui n'avoit pour arme qu'une grande coignée qu'il avoit arrachée à un des leurs, mais il s'en servoit si vigoureusement qu'il en renversa deux à ses pieds : cela rallentit l'ardeur des autres qui ne combattirent plus qu'avec précaution. Cependant il étoit blessé à la tête, & son sang couloit sur son visage & dans ses yeux, ce qui lui offusquoit la vue & commençoit à l'affoiblir; mais ses gens le voyant en si grand danger redoublerent de courage, enfoncerent les ennemis, & le délivrerent. Alors tout ce qui résista fut passé au fil de l'épée, & le reste fait prisonnier, & le Château demeura au pouvoir des vainqueurs, qui trouverent le dîner prêt, & se firent fête du repas préparé pour Brembro & ses Officiers.

Bertrand, dont la blessure, qui auroit été considérable pour un autre, n'étoit pas capable de retarder les exploits d'un moment, se contenta d'y faire mettre un premier appareil, & visita le Château, les fortifications & les provi-

sions, ensuite, dès que ses hommes & les chevaux furent refaits, il en prit cinquante, & alla s'embusquer sur la route que Brembro devoit naturellement prendre pour rentrer dans sa Forteresse : la chose réussit à son gré, Brembro paroît sans se défier de rien, & donne dans l'embuscade. Le charger, le défaire & le tuer lui-même fut pour du Guesclin l'affaire d'un moment : ceux qui n'y périrent pas furent mis à rançon, & le butin que ce parti Anglois rapportoit devint la proie des victorieux, qui le conduisirent avec les prisonniers dans le Château même de Fougeray. Les meubles, effets & deniers furent partagés entre les soldats (car du Guesclin ne se réservoit jamais que la gloire de l'invention & de l'exécution). Après qu'il eut pris les mesures nécessaires pour la conservation de sa conquête, & qu'il y eut mis une garnison suffisante, il retourna à ses courses contre les Anglois occupés au siege de Rennes.

Il y avoit déja plus de six mois que ce siege duroit : les assiégeans avoient beaucoup souffert de la rigueur de la saison, & avoient été tellement maltraités par ceux de la ville, que le soldat ne vouloit plus entendre parler ni d'assaut,

ni d'escalade. Le Duc voyant qu'il ne réussiroit pas dans son premier projet, & qu'il y avoit déja perdu beaucoup de monde, prit le dernier parti qui lui restoit, qui fut de tâcher d'affamer la ville, & il la serra de si près, que rien ne pouvoit plus y entrer ni en sortir.

Mais comme le siege avoit été prévu, la Place s'étoit aussi tellement pourvue de vivres, que ce blocus ne l'effrayoit point. D'ailleurs le peuple étoit résolu à souffrir les dernieres extrémités, partagé entre sa fidélité & son attachement au Comte de Blois, à qui il avoit prêté serment, & son aversion insurmontable pour la domination Angloise. Ces motifs contribuerent à faire traîner le siege en longueur, sans que les assaillans pussent en appercevoir le terme. Le Duc de Lancastre, aussi fatigué que ses troupes, tint un conseil de guerre dans lequel on décida de faire une mine ou galerie sous terre, que l'on conduiroit jusqu'au milieu de la ville, & par laquelle on feroit couler autant de monde qu'il en faudroit pour la prendre. Le projet s'exécuta, & on travailla avec tant d'ardeur & de diligence, qu'en moins de six semaines,

cette galerie étoit preſque au moment d'être achevée, lorſque quelques habitans crurent entendre un bruit ſouterrain. L'inquiétude les prit; & pour s'en éclaircir, on fit mettre en divers endroits des baſſins de cuivre, & des balles de plomb dedans à platte-terre, pour découvrir le lieu du travail. Quelques hiſtoriens prétendent que les Anglois l'avoient pouſſé juſqu'au puits qui eſt dans l'Egliſe de Saint-Sauveur; que les cloches de cette Egliſe ſonnerent pour avertir les habitans du danger qui les menaçoit; & qu'une ſtatue de la ſainte Vierge, qui y ſubſiſte encore, étendit la main, & indiqua du doigt le lieu où les ennemis travailloient. Quoi qu'il en ſoit de ce miracle, qui n'eſt pas bien avéré, la mine fut découverte, & Bertrand de Saint-Pern, qui avoit été chargé d'en rechercher le cours, eut auſſi la commiſſion de faire l'ouverture de la terre; il mit des travailleurs à l'œuvre, & ſe tint prêt avec un nombre d'hommes d'élite, à ſe jetter dans la mine, dès qu'elle ſeroit découverte ſuffiſamment. A peine eut-on creuſé dix ou douze pieds, que l'on rencontra les Anglois. Saint-Pern, ſoutenu des Capitaines Dupont & Saint-

Barthelemi, & de tous ses gens, saute l'épée à la main dans la mine, les Anglois fuyent, on en tue autant qu'on en attrape, on pousse les autres jusqu'au fond de la galerie, on met le feu aux mairains, ou arcs de bois qui soutenoient les terres, lesquels étant consumés, toute la galerie se recombla.

Quand cette disgrace fut rapportée au Duc de Lancastre, il entra en fureur, & dans sa colere, il jura de ne point quitter la Ville, qu'il n'eût lui-même planté ses enseignes sur l'une des portes.

Cependant la longueur de ce siege, & la multitude de peuple renfermé dans Rennes, commencerent à faire appercevoir une prochaine disette de vivres. La consternation devint en peu de jours si générale, que Penhoüet & les Commandans de la garnison sentirent la nécessité de recourir aux expédiens, & furent sur le point, pour derniere ressource, de proposer aux assiégés, habitans ou soldats, de faire une sortie générale; mais après qu'il en eut été mûrement délibéré dans le Conseil de guerre, on abandonna ce projet comme trop dangereux, & d'une trop difficile exécution.

On ſe détermina à faire aſſembler tous les habitans dans l'Hôtel-de-Ville à portes ouvertes, à laiſſer à chacun la liberté de donner ſon avis. La ſalle fut bientôt remplie, & Penhoüet ayant fait faire ſilence, parla le premier, comme Gouverneur, & comme Chef des troupes; il propoſa en peu de mots deux objets: l'un, qu'il ſavoit que les vivres étoient preſque entiérement conſommés, & que cela exigeoit une prompte réſolution: l'autre qu'il étoit très-bien inſtruit que les Anglois étoient dans le même cas, & ne pouvoient ſoutenir le ſiege long-temps. Sur cela il s'éleva un murmure général dans l'aſſemblée; on délibéra, & le réſultat fut qu'il falloit ſe rendre, en tâchant d'obtenir du Duc de Lancaſtre une capitulation la plus honorable que l'on pourroit.

La réſolution en étoit priſe, & on alloit l'exécuter, lorſqu'un Bourgeois, très-affectionné au Comte de Blois & à la patrie, ſe leva & demanda audience; & l'ayant obtenue, dit: » Meſſieurs, le parti que l'aſſemblée vient de prendre me paroît un peu précipité; il n'y va de rien moins que de la ruine ſans reſſource de notre

Prince & de toute la Bretagne : nous ne devons donc pas faire un pareil traité sans sa participation, & sans l'en avoir prévenu. Voici ce que j'ai à vous proposer : je contreferai l'homme qui s'est sauvé de la Ville pour un mécontentement, & me hazarderai à passer dans le camp des Anglois ; je leur dirai en confidence que l'on attend dans la ville à tout moment un renfort de quatre mille hommes d'armes François ou Allemands : j'enseignerai au Duc la route qu'ils doivent prendre, & que s'il veut aller à leur rencontre & les combattre, il les défaira infailliblement, & qu'aussi-tôt la Ville sera forcée de se rendre. En un mot, j'espere réussir dans mon projet, m'évader ensuite secrétement, & me rendre à Nantes pour instruire notre Prince de l'état de la Ville. Je sais bien que je cours risque de la vie, & que le Duc me fera mourir, si je ne le persuade pas ; mais j'en fais de bon cœur le sacrifice à Dieu, à mon Prince & à vous : je n'ai qu'une grace à demander à l'assemblée, c'est que si je péris dans mon entreprise, elle veuille bien pourvoir aux besoins de ma femme, & à l'éducation de mes enfans ".

On conçoit bien qu'une telle propoſition fut reçue avec un applaudiſſement général ; & pour commencer à la mettre en exécution, on ſonna toutes les cloches en ſigne de réjouiſſance publique, & la nuit ſuivante retentit du ſon des trompettes & des hautbois. Le lendemain on fait une ſortie, le brave Bourgeois ſe met parmi les ſoldats, ſe laiſſe prendre priſonnier, & demande à parler au Duc de Lancaſtre, à qui il débita ſes plaintes contre ſes concitoyens, & exécuta tout le reſte de ſon projet, avec une naïveté qui trompa le Duc, en ſorte qu'il ſe détermina à partir la nuit ſuivante pour aller au devant des quatre mille hommes prétendus & les combattre ; & pour réuſſir plus ſûrement, il prit avec lui l'élite de ſes troupes.

Le Bourgeois, pour comble de bonheur, trouva le moyen d'échapper à ſes gardes, & de prendre en diligence le chemin de Nantes. Il fut rencontré par les gens de du Gueſclin, qui le conduiſirent devant lui : le Bourgeois lui raconta ſon ſtratagême, & le ſuccès qu'il avoit eu. Bertrand le reconnut pour l'avoir vu autrefois à Rennes, & dans le tranſport de ſa joie, il ſe re-

tourna vers ses gens : marchons hardiment, leur dit-il, nous entrerons aujourd'hui dans la Ville ; & par précaution & de peur de surprise, il se fit accompagner par le Bourgeois, & envoya à sa place un des siens au Comte de Blois.

Du Guesclin, arrivé au point du jour près du camp des Anglois, fait faire halte d'une heure, pour laisser prendre haleine à sa troupe, fatiguée d'avoir marché toute la nuit; ensuite il va droit vers le camp, où on ne l'attendoit pas, charge la garde avancée, la met en fuite, & la suit de si près qu'il entre dans le camp pêle mêle avec les fuyards. Ce fut alors que lui & ses compagnons déployerent toute leur valeur. Ils mettent le feu aux tentes & aux logemens, massacrent tout ce qui se présente, en un mot font du camp un spectacle de meurtres, de feu & de sang.

De-là la troupe victorieuse prend le chemin de Rennes, & rencontre sur sa route deux cens chariots de farines & de viandes que les paysans conduisoient aux Anglois ; Bertrand les fait tous défiler vers la ville, & y entre lui-même & les siens à la tête de ce convoi, avec les prisonniers & le butin

qu'il avoit fait dans le camp ennemi.

Pour concevoir la joie qu'un secours si considérable donna aux assiégés, il faudroit pouvoir se représenter la désolation d'une grande Ville réduite à la famine, ou s'y être trouvé soi-même. Du Guesclin fut reçu en triomphe, & aux acclamations de la garnison & du peuple; tous lui prodiguoient les noms de sauveur de leur patrie, de leur honneur & de leur liberté.

Cette vigoureuse opération eut tout son effet; les Anglois dépêcherent aussitôt un courier au Duc de Lancastre, pour l'en instruire, & lui apprendre que le secours attendu par les assiégés étoit entré dans Rennes. Il crut d'abord que les quatre mille hommes qu'il étoit allé chercher avoient pris un autre chemin que celui qu'on lui avoit indiqué: il retourna à son camp où il trouva tout en feu ou en cendres, & la terre jonchée de morts & de blessés, avec une alarme générale & un dégât inestimable.

Du Guesclin fut à peine entré dans la Ville, qu'il commença par faire payer aux paysans la valeur de leurs marchandises, leur disant qu'il vouloit bien pour cette fois seulement leur faire

cette grace, mais qu'ils se gardassent bien d'y retourner, parce qu'autant qu'il lui en tomberoit à l'avenir entre les mains, autant il en feroit pendre. Il leur ordonna ensuite d'aller trouver le Duc de Lancastre, de lui remettre de sa part cent bouteilles d'excellent vin, dont il les chargea, de lui dire que tant qu'il en souhaiteroit encore, il en auroit toujours à son service, mais sur-tout de lui faire entendre que s'il lui avoit permis d'entrer dans la Ville quand il le lui avoit demandé comme une grace, il lui auroit épargné la peine de s'y introduire au prix de tant de sang Anglois : qu'enfin il l'assuroit de son respect, & le supplioit de le mettre au rang de ses plus dévoués serviteurs.

Les Paysans s'acquitterent de leur commission, rendirent compte au Duc de ce qu'ils avoient vu, de la grace que du Guesclin leur avoit faite, & qu'il n'avoit avec lui que soixante hommes. Le Prince tomba dans un tel étonnement qu'il prit pour un songe ce qu'il voyoit de ses yeux; d'un autre côté il admiroit la générosité d'un ennemi si estimable, en un mot toute cette aventure ensemble passoit son imagination.

Du Guesclin, après avoir congédié les Paysans, se fit instruire par les Capitaines de tout ce qui s'étoit passé depuis le commencement du siege, des assauts que l'on avoit soutenus, & des sorties qu'ils avoient faites. On lui fit voir les fortifications & les machines de guerre, & on le promena par toute la Ville. En faisant cette ronde, il apperçut de dessus les remparts un troupeau de plus de deux mille porcs, appartenans aux Anglois, paissans dans une prairie, nommée le Pré-Raoul, tout proche du fossé : il imagina aussitôt le projet de les avoir & de priver les ennemis d'une provision si considérable, & il l'exécuta sans déplacer.

Vis-à-vis de ce pré, & de la riviere qui le séparoit de la Ville, il y avoit une fausse-porte que l'on tenoit toujours fermée; Bertrand l'ayant fait ouvrir, il y fit amener une truye, & plaça deux cens hommes pour empêcher les Anglois de traverser son opération. Alors il fit tenailler bien fort les oreilles de cet animal pour le faire crier de toutes ses forces : à ses cris, tous les cochons se mirent à la nage, passerent la riviere & étoient déja entrés par la porte au nombre de plus de douze cens,

cens, avant que les Anglois s'en apperçussent assez à temps pour sauver le reste. Quelques-uns accoururent, mais les soldats placés pour protéger l'opération, en tuerent une trentaine & en prirent autant. Les assiégés réjouis de ce nouveau renfort monterent sur les murailles pour insulter les Anglois en les appellant *beaux gardeurs de cochons*, & en contrefaisant le cri de ces animaux. De si heureux commencemens & ces rafraîchissemens inespérés sauverent la Ville toute prête à tomber dans les mains des Anglois, & rehausserent le courage abattu des habitans.

Ce jour là même au soir, toute la Cour du Duc de Lancastre & ses Capitaines étant chez lui, il fut question de Bertrand du Guesclin. Le Baron de la Pôolle, qui avoit été quelque temps son prisonnier, & témoin de sa conduite, raconta ce qu'il avoit vu, comment il se gouvernoit avec les troupes sous ses ordres, sa sagesse pour se préparer à quelqu'action, & les bons traitemens qu'il faisoit aux ennemis vaincus. Le Prince resta un moment comme en extase, & dit : Si Dieu conserve un tel Capitaine jusqu'à l'âge d'homme

conduire au logis du Capitaine du Guefclin, pour le lui rendre lui-même. Tu n'iras pas loin pour cela, dit Penhoüet en le lui montrant, le voilà qui vient à nous, accompagné de quelques Gentilshommes, vêtu d'un jupon noir, & fa hache pendue à fon col. Il n'eft pas poffible, répondit le Héraut, que ce foitlà cet homme dont on raconte de fi grandes chofes; celui-là a plutôt l'air d'un voleur de grands chemins que d'un Capitaine. C'eft pourtant lui, reprit Penhoüet, mais garde-toi bien de lui rien dire de femblable, il t'abattroit bientôt la tête avec fa hache.

Le Héraut profita de l'avis; il s'approcha de du Guefclin, & fe jettant devant lui à deux genoux, lui dit: *Sire*, le Duc de Lancaftre, mon maître, m'envoie de fa part vers vous, pour vous prier de le venir voir en fon camp, & vous préfenter le fauf-conduit dont il m'a chargé. Bertrand fit lire tout haut le fauf-conduit, & répondit au Héraut que le Prince lui faifoit trop d'honneur, pour qu'il n'eût pas celui d'aller lui baifer les mains. Cela dit, il retourna à fon logis pour fe préparer à cette vifite, choifit trois chevaliers pour l'accompagner, & commanda à fon *Chambellan*

de donner au Héraut cent florins d'or (1), & un jupon de velours. Après son diner, il partit lui quatrieme, aux termes du sauf-conduit, & précédé du Héraut, & en sortant de la Ville, il trouva quatre Seigneurs Anglois que le Duc avoit envoyés au devant de lui pour l'accompagner & lui faire honneur.

Le bruit de sa venue étoit répandu dans le camp des Anglois, & en avoit attiré un grand nombre sur la route que du Guesclin devoit prendre, tant ils avoient envie de voir ce Guerrier si redoutable : mais les discours qu'il entendoit tout en marchant le divertissoient : l'un le trouvoit laid & boursoufflé, un autre le trouvoit noir ; d'autres disoient qu'il avoit les poings carrés, cependant tous le regardoient avec admiration.

Enfin il arriva chez le Prince qui l'at-

(1) C'étoit une monnoie d'or frappée par Ordonnance de Philippe de Valois, du 6 Mai 1349, du poids de 64 au marc à 21 k. au prix de 52 l. 1 f. 6 d. le marc. Au temps dont nous parlons, ces florins étoient augmentés jusqu'à 30 f. tournois, c'est-à-dire 96 l. le marc, & ils vaudroient, au prix de l'or monnoyé actuel, au prix de 720 l. le marc, 11 l. 4 f. Ainsi 100 florins d'or vaudroient aujourd'hui 1120 l.

tendoit avec empressement, & qu'il trouva environné de tout sa Cour; il avoit été reçu à la porte par Jean Chandos & le Baron de la Pôolle : introduit dans la salle, il mit un genou en terre, suivant l'usage de ce temps-là. Le Duc le releva promptement, & lui dit : » Soyez le bien-venu, je suis très-sensible à la peine que vous avez bien voulu prendre de venir jusqu'ici à ma priere. J'ai oui parler de vous si avantageusement que je désirois avec ardeur le plaisir de vous voir, & de vous assurer en personne de toute mon estime & de toute ma bienveillance ».

Bertrand répondit respectueusement qu'il se trouvoit trop honoré de l'occasion de baiser les mains d'un si grand Prince, que son invitation étoit pour lui un ordre auquel il s'étoit fait un devoir d'obéir, qu'il seroit toujours prêt à lui rendre ses respects & lui offrit ses services contre qui que ce fût, sauf le Prince dont il étoit engagé par son serment à suivre le parti. Le Duc fut sans doute piqué de l'exception, & demanda qui étoit ce Chef de parti, laissant voir un peu d'humeur dans sa question : mais Bertrand lui répondit très-librement que ce Chef de parti n'é-

toit pas si peu connu, que son Altesse ne sût que c'étoit le Comte de Blois, à qui le Duché de Bretagne appartenoit légitimement. Le Duc se radoucit, & quoique surpris de la hardiesse de la réponse, il lui dit assez doucement : Brave Bertrand, avant que cette question se décide dans le sens que vous l'entendez, elle coûtera la vie à cent mille hommes. Du Guesclin ne voulut pas relever cette repartie de peur d'aigrir la conversation, & de manquer à ce qu'il devoit à un si grand Prince, qui venoit de le combler d'honneur, il conclut par une plaisanterie. Eh bien, Monseigneur, lui dit-il, avec un air de gaieté, il en coûtera la vie à cent mille hommes, & plus si vous voulez, ce sera autant de robes pour les survivans. Le Prince rit de cette saillie, embrassa Bertrand, & lui dit : vaillant du Guesclin, soyez des nôtres, je vous ferai Chevalier & vous donnerai tels emplois & telles dignités que vous voudrez, & tant de biens que vous en serez content.

Bertrand se sentit en quelque sorte offensé de la proposition, sa vertu s'en trouvoit blessée, le feu lui en monta au visage & dans les yeux : » Monseigneur,

répondit-il, en regardant le Prince fixement, vos offres me feroient honneur si j'étois en état de les accepter, mais ma foi est engagée, elle n'est plus à moi, & je me déshonorerois si je m'oubliois jusqu'à la violer : en un mot j'appartiens à Charles de Blois, tant par mon serment, que parce que je ne puis en honneur reconnoître un autre Souverain que lui. Quant aux offres que Votre Altesse a la bonté de me faire, je ne puis mieux lui en paroître digne qu'en les refusant, & vos sentimens sont si grands & si nobles, que vous-même, Monseigneur, commenceriez à me mépriser dès le moment que j'aurois accepté vos bienfaits. Mais quand les choses seront pacifiées, & que je serai rendu à moi-même, si Votre Altesse veut bien me faire l'honneur de se souvenir de moi & d'employer mon épée, je suis tout à ses ordres, & je la suivrai au bout du monde ; heureux si je puis un jour contribuer à lui mettre une couronne sur la tête ».

Le Duc charmé d'un discours si sensé & si digne d'un vrai Gentilhomme, se retourne vers sa compagnie, & dit ; voilà parler en homme plein de raison & d'honneur. Dans ce moment la con-

versation fut interrompue par l'incartade d'un Chevalier Anglois, Guillaume Brembro, qui, sans respecter la présence du Prince, ni la circonstance qui avoit amené là notre Héros, fendit la presse, vint droit à du Guesclin, & lui dit : Bertrand, j'ai une priere à vous faire ; vous êtes Gentilhomme, & vous avez trop d'honneur pour me la refuser : vous avez surpris le Château de Fougerai, & tué de votre main Robert Brembro mon parent ; il faut m'en faire raison ; je vous demande que nous fassions ensemble trois coups d'épée, & j'espere que Monseigneur voudra bien nous donner sûreté pour notre combat. Bertrand lui tendit fiérement la main ; & lui dit : Je n'ai jamais refusé personne, je vous accorde votre demande de trois coups d'épée, & encore trois autres, si le cœur vous en dit. Le Duc, qui n'avoit pas entendu cet appel, le sut d'abord ; il désapprouva le procédé de Brembro : mais puisque vous avez, dit-il aux deux champions, la parole l'un de l'autre pour combattre, je vous donne jour à demain dans mon camp & en ma présence, & tout sera disposé pour cela, avec liberté & sûreté toute entiere, foi de Prince.

Brembro étoit homme de qualité : fon pere, Richard Brembro, avoit été chef de la troupe Angloife à la mémorable bataille des trente (1), comme le Sire de Beaumanoir l'avoit été de la troupe Bretonne. Son action donna lieu à des foupçons défavantageux à la gloire & à la dignité du Duc de Lancaftre : quelques-uns penferent qu'il n'avoit invité du Guefclin à le venir voir, & ne lui avoit fait tant d'amitiés, que pour le faire infulter par Brembro, & le commettre vis-à-vis du plus vaillant & du plus adroit Gendarme qui fût en Angleterre. Mais cela eft deftitué de toute apparence : le Prince jouiffoit d'une réputation de vertu, d'honneur & de probité, hors de toute atteinte.

Après que le combat fut accepté & indiqué, le Duc fit fervir une collation, & quand du Guefclin prit congé de lui, il lui fit préfent du plus beau & du plus grand de fes chevaux, que Bertrand reçut avec reconnoiffance, pour ne point laiffer voir de foupçon, & même il promit au Prince de s'en fervir dans le com-

(1) Cette bataille fe donna le 27 Mars 1351, entre Joffelin & Ploermel. Les Bretons en eurent tout l'honneur.

bat du lendemain : après quoi il fut reconduit lui & les ſiens avec les mêmes cérémonies qu'à ſa venue.

Le Héraut, après le départ de du Gueſclin, apprit au Duc qu'il en avoit été gratifié de cent florins d'or & d'un habit de velours, (générosité alors digne d'un Roi) ce qui fut pour les Anglois un nouveau ſujet d'admiration, ſur-tout de la part d'un Guerrier que l'on ſavoit ne pouvoir être riche.

Bertrand rentré dans la Ville, raconta au Chevalier de Penhoüet tout ce qui s'étoit paſſé chez le Duc, & n'oublia pas le défi de Brembro, & qu'il avoit accepté le combat pour le lendemain. Ce Commandant en prit de l'ombrage, & craignant que du Gueſclin n'y trouvât pas toute la ſûreté qu'on lui avoit promiſe, d'autant qu'il connoiſſoit la nation Angloiſe pour ne rien faire ſans quelque deſſein formé, il répondit à du Gueſclin, qu'il ne lui permettroit pas d'expoſer ſa vie ſur la foi d'une nation ennemie, & qu'il le conſigneroit à toutes les portes de la Ville. Bertrand lui oppoſa la parole du Duc qui avoit trop d'honneur pour ſe prêter à une perfidie, qu'au ſurplus ſa parole étoit donnée, qu'il étoit réſolu à la te-

nir, & à s'exposer à tout événement, plutôt que de ne pas se trouver au rendez-vous, sur-tout ayant le serment d'un grand Prince. Il ne risquoit rien en effet, le Duc avoit trop de probité & de générosité, & il en avoit donné pendant cette guerre mille preuves dignes de servir d'exemple.

Le lendemain Bertrand se munit des Sacremens de l'Eglise (1), revint chez lui pour se faire armer; & se mit en chemin : mais il trouva les rues pleines de peuple qui s'opposoit à sa sortie, & au danger où l'on alloit être de perdre une tête si chere : cela ne put le fléchir, il gagna la porte de la Ville où il trouva le Seigneur de Penhoüet, Gouverneur, accompagné des principaux Capitaines qui l'attendoient pour lui souhaiter bon voyage & tout succès. Bertrand s'adressa au Gouverneur & lui dit : » La parole que j'ai donnée, & que je vais accom-

(1) Les mœurs sont bien changées depuis la sagesse & la rigueur avec lesquelles nos Rois ont réprimé la fureur des duels. Nous les regardons comme des crimes, alors on s'y préparoit par la priere, & le vainqueur alloit du champ de bataille à l'Eglise rendre grace à Dieu d'avoir pour l'ordinaire coupé la tête à son ennemi.

plir, m'oblige d'obtenir votre permisſion, puiſque vous repréſentez ici la perſonne même du Duc notre Souverain légitime. Penhoïet lui répondit : « Allez, brave Bertrand, allez, ſoutenez la gloire de votre parti & de la nation : perſonne ne peut mieux que vous faire connoître que les Bretons ſont invincibles ». Le congé ainſi obtenu, du Gueſclin ſe fit apporter un peu de vin & de pain qu'il trempa trois fois, en l'honneur de la Sainte Trinité. Enſuite il ſe fit lacer ſon caſque, tout garni de plumes & de lambrequins flottans juſque ſur la croupe de ſon cheval, ſon Ecu pendu à ſon col, & ſon épée au côté. Prêt à partir, il ſalue de la tête à droite & à gauche toute la compagnie, & il alloit paſſer la porte, lorſque ſa tante, dont nous avons parlé, vint pour s'oppoſer à ſon départ ; mais n'obtenant rien, elle deſira au moins de l'embraſſer peut-être pour la derniere fois : Madame, lui répondit-il, ayez la bonté de faire préparer un bon dîner ; je vous promets que j'aurai l'honneur de le manger avec vous.

Enfin il ſortit de la Ville : le Héraut l'attendoit hors des portes avec les trompettes du camp Anglois qui commence-

rent leurs fanfares dès qu'il parut, & celles de la Ville leur répondirent. Brembro étoit déjà sur le champ de bataille, aussi bien que le Duc & toute sa Cour : Bertrand arrive, & aussi-tôt le signal est donné.

Les deux champions étoient armés de toutes pieces, & montés très-avantageusement, l'Ecu pendu au col & l'épée au côté. Ils se retirerent chacun à un bout du camp pour prendre leur course, se mesurant des yeux comme deux lions animés, & jamais combattans ne fondirent l'un sur l'autre avec tant de fureur. La premiere course fut heureuse pour du Guesclin, il blessa son ennemi légérement, mais il reçut sur son bouclier un si furieux coup qu'il en fut ébranlé. A la seconde course il n'y eut rien de fait, quoiqu'ils fissent sortir le feu de leurs armes par les coups terribles qui se porterent. A la troisieme, Brembro entama l'armure de son adversaire, & l'auroit lui-même fendu du haut en bas, si cette piece n'eût été de la meilleure trempe.

Les conditions étoient remplies, & le combat devoit finir-là; mais Bertrand dit à Brembro : jusqu'ici je vous ai ménagé, par égard pour la présence du

Prince, mais si vous le voulez, nous fournirons encore une quatrieme carriere en l'honneur des Dames, & vous verrez tout ce que je sais faire. Le Duc l'accorda sur les instantes prieres de l'un & de l'autre. Brembro piqué de cette bravade de du Guesclin, espéroit en avoir raison, & se disposa à employer toute sa force & toute son adresse : en effet il courut avec tant de fureur que son épée perça l'Ecu de Bertrand si fort qu'il ne put la retirer. Celui-ci profita de l'événement & lui donna de la sienne un coup si violent au défaut de ses armes, qu'il lui passa dans le corps jusqu'à la garde. Brembro chancella deux ou trois fois sur son cheval, & tomba mort. A l'instant du Guesclin saisit les rennes du cheval, & ayant encore l'épée de Brembro passée dans son Ecu, il fit un tour au-devant du Prince, lui fit un profond salut tout à cheval, le remercia de lui avoir accordé le combat, & de l'avoir honoré de sa présence, & il ajouta; Monseigneur, je suis venu avec un cheval & une épée, & en voici le double. Le Prince le félicita du succès & le combla d'éloges, tandis que les Seigneurs Anglois étoient furieux de la victoire qu'un François avoit rem-

portée fur le plus redoutable de leur nation.

Le Héraut fe préfenta pour reconduire du Guefclin dans la Ville, & reçut pour récompenfe le cheval du vaincu, & ce fut pour lui un nouveau fujet d'exalter la générofité du vainqueur. Sa rentrée dans Rennes fut un vrai triomphe, les acclamations retentiffoient de toutes parts, & les Eglifes d'actions de grace, comme fi cette victoire eût décidé de toute la guerre ; alors Bertrand tint parole à fa tante, & alla dîner avec elle.

Ces deux événemens, la vifite que Bertrand avoit faite au Prince, & fon combat, avoient opéré une treve de deux jours, pendant lefquels les Anglois s'étoient néanmoins difpofés à faire un dernier effort Ils s'étoient de longue-main pourvus de pieces de bois pour conftruire une machine, nommée alors *Beffroy ;* c'étoit un efpece de tour quarrée de vingt pieds en tout fens, de la hauteur des murailles de la Place affiégée : elle avoit plufieurs étages, & un pont roulant que l'on pouffoit jufqu'au parapet des murs, enforte que les affiégés & les affiégeans combattoient de la main à la main. On met-

toit dans cette tour autant d'hommes qu'elle en pouvoit contenir, & ceux d'enhaut étoient ſans ceſſe rafraîchis & ſoutenus, & en retirant leur pont, ils avoient une retraite pour ſe mettre à couvert des traits des aſſiégés, dans le cas d'une trop longue réſiſtance. L'utilité de ces machines étoit d'épargner aux aſſiégeans les peines & le danger de l'eſcalade qui eſt toujours meurtriere, & les travaux de la mine & de la ſappe. Ces tours ne craignoient que le feu, & pour les en garantir on les couvroit de fer-blanc, ou de cuir de bœuf; mais l'uſage en eſt devenu inutile depuis l'invention du canon.

Le Duc de Lancaſtre avoit négligé cet expédient, comptant d'avoir la Ville par famine; mais après qu'elle eut été renforcée par l'arrivée de notre Héros, & qu'il l'eut, comme nous l'avons dit, remplie de vivres, le Duc ne vit plus d'autre moyen de s'en rendre maître, que de faire conſtruire un Beffroy, ce qui fut fait en une nuit, les bois étant tout prêts. On conduiſit la machine juſqu'aux pieds des murs à force de rouleaux. Si-tôt qu'elle fut placée, le ſoldat alla à l'attaque avec fureur, & les aſſiégés la ſoutinrent ſi bien, que ce

premier assaut n'eut d'autre succès pour les Anglois, que d'avoir tué beaucoup de braves gens, détruit bien de la Noblesse Françoise, & rempli la Ville de consternation & de douleur.

Les Chefs eux-mêmes se trouvoient dans le plus grand embarras, la plupart de leurs hommes de guerre étoient morts ou blessés, & il ne leur restoit presque plus que la bourgeoisie, qui ne marchoit qu'à sa volonté, & n'étoit pas capable de soutenir des assauts, pendant que les ennemis étoient en état de recommencer tous les jours, & même plusieurs fois. Leur ressource étoit donc de brûler cette fatale machine, mais l'entreprise n'étoit pas facile : les Anglois avoient mis à sa garde un corps de huit cens hommes, postés à leur avantage, pour repousser les assiégés s'ils tentoient cet expédient.

Il étoit réservé à du Guesclin de vaincre tant d'obstacles. Voici comme il en conçut le projet, & comment il l'exécuta. Il fit sortir cinq cens Arbalêtriers, chargés chacun d'une fascine souffrée ; & il disposa en dedans de la Ville cinq cens hommes, & quelque cavalerie pour le soutenir en cas de besoin. Au point du jour il se met à la tête de la

premiere troupe, son épée à une main, & une torche à l'autre. Les Anglois qui gardoient la tour avec grand soin voyant cette opération, sont d'abord sur pied, mais Bertrand les charge si brusquement qu'il en met en un instant trois cens sur le carreau, les autres ne purent soutenir l'impétuosité de l'attaque & s'enfuirent. Aussi-tôt il court vers la machine, brise la porte à coups de hache, fait main-basse sur ceux de dedans, y fait jetter les fascines, y met le feu lui-même, brûle la tour de fond en comble avec une centaine d'hommes, qui avoient gagné le haut pour échapper à l'épée, & qui périrent par le feu. Il resta constamment avec les siens à voir brûler la tour, pour empêcher les Anglois de tenter d'éteindre l'incendie. Enfin tout tomba en ruines & en cendres.

Le Duc de Lancastre, voyant de loin cette disgrace, voulut en avoir sa revanche à l'instant sur les cinq cens Arbalêtriers. Il commanda au Comte de Pembroc de prendre mille hommes, & d'aller en dilligence gagner l'intervalle entre la tour brûlée & la Ville, pour couper à la troupe de du Guesclin sa retraite dans la Place. Les assié-

gés voyant cette manœuvre firent aussitôt sortir leurs cinq cens hommes de réserve, pour ne pas laisser périr un Chef si utile & des hommes qui venoient de rendre à la Ville un service aussi signalé. Du Guesclin de son côté reconnut la banniere du Comte de Pembroc, & pénétrant son dessein, n'attendit pas qu'il lui vînt un renfort plus puissant, il dit à sa troupe ce peu de mots, il faut vaincre ou mourir : & marcha résolument vers la Ville pour attaquer ces mille Anglois qui lui barroient la retraite, & qui d'abord se défendirent vaillamment : mais quand ils se virent chargés en queue par les cinq cens hommes de la Ville, la terreur les saisit si fort, qu'à peine firent-ils de la résistance, & ils resterent presque tous sur la place.

Le Duc, pour être plus assuré de la victoire, avoit encore commandé mille hommes de pied & deux cens hommes d'armes, à la tête desquels il marcha en personne : son dessein étoit de mettre du Guesclin entre lui & le Comte de Pembroc, & de le charger en arriere & en flanc, mais il ne tarda pas à voir revenir ce Comte avec les débris de ses mille hommes, qui en moins d'un de-

mi-quart d'heure avoient été taillés en pieces. La fureur s'empara de lui, il doubla le pas pour atteindre du Guesclin avant qu'il pût rentrer dans la Ville. Mais celui-ci, dont la troupe étoit doublée par la jonction du secours de la Place, au lieu de fuir, comme le Duc s'y attendit, fit volte-face, & marcha au-devant de lui. Ils se joignent, s'attaquent avec une impétuosité réciproque, quoique la partie ne fût pas égale; mais du Guesclin étoit à la tête des siens, & ils se croyoient invincibles sous ses ordres; leur confiance & leur valeur supplée au nombre, jamais le Duc ne put les rompre. Bertrand se conduit avec tant de sagesse & de prudence, qu'il gagne la Ville par la plus belle retraite dont il y eût exemple. Il eut l'honneur d'exécuter son projet, brûler la machine, & battre les Anglois deux fois en moins de trois heures, d'avoir couvert la terre de leurs morts, & de n'avoir perdu que cinq hommes.

Il y auroit du superflu à décrire ici la réception qui lui fut faite, ce seroit tomber dans les répétitions; les acclamations & les éloges se renouvellant à chaque opération de notre Héros.

Les Anglois s'en lasserent enfin. Ils avoient épuisé tous les moyens possibles pour se rendre maîtres de Rennes, rien ne leur avoit réussi, & ils jugerent que la valeur Bretonne acheveroit de les ruiner. D'ailleurs ce qui leur restoit de soldats étoit épuisé de fatigues, & tellement rebuté de tant de pertes, & du peu de succès qui en avoit résulté, qu'ils ne vouloient plus entendre parler ni d'assauts, ni de combats. La misere commençoit à se faire sentir dans leur camp, & déja les Chefs craignoient quelque révolte faute de paiement, car il y avoit trois mois que le soldat n'avoit reçu de montres. Ils craignoient encore que les maladies ne se joignissent à la misere, & que le reste de leurs hommes ne pérît à leurs yeux.

Le Duc dans ces circonstances, tint un Conseil de guerre où il fut décidé que de toute nécessité il falloit lever le siege : mais le Prince y trouvoit sa gloire compromise. Il avoit fait un serment solemnel de ne point quitter la partie, qu'il n'eût planté lui-même sa banniere sur l'une des portes de la Ville : d'un autre côté, il lui sembloit bien dur, à l'âge qu'il avoit, après avoir toujours combattu avec tant de gloire &

gagné tant de batailles, d'être forcé à renoncer à la prise d'une Ville qui n'avoit presque plus d'autre défense que sa bourgeoisie, tandis que son neveu le Prince de Galles, à l'âge de vingt-six ans venoit de s'immortaliser auprès de Poitiers par la défaite d'une armée de quatre-vingt mille hommes, & par la prise du plus grand Roi du monde (1). Ne sachant donc quel parti prendre, voici à quoi il s'arrêta. Il chargea cinq ou six Seigneurs de passer dans la Ville sous prétexte de négociations, de se promener par-tout, eux & leur suite, de tout voir & de tout examiner, sans pour cela porter aucunes paroles au Gouverneur ni aux autres Chefs, se réservant sur leur rapport d'aviser ce qu'il auroit à faire.

Les assiégés accepterent le prétexte de la négociation; & reçurent dans leur Ville ces Seigneurs & leur suite : mais jugeant que ce n'étoit qu'une ruse pour voir de près leur situation, ils songerent à leur rendre finesse pour finesse. Du Guesclin fut celui de tous qui pro-

(1) La bataille de Poitiers où le Roi Jean fut pris, fut donnée le Dimanche 18 Septembre 1356.

posa le meilleur expédient : ce fut de commander à tous les Marchands de choses comestibles de mettre en parade sur leurs boutiques tout ce qu'ils en avoient, & pour faire paroître plus d'abondance, de dresser des tonneaux, & d'en couvrir le fond, comme si ces tonneaux étoient pleins & comblés. Ce stratagême trompa les Anglois, que l'on fit exprès promener par toute la Ville ; ils crurent qu'elle étoit pourvue de vivres pour long-temps, & firent au Duc un rapport qui l'en persuada, comme ils le pensoient eux-mêmes.

Il restoit à savoir comment il se tireroit de son serment, & comment il satisferoit son honneur & son scrupule. On imagina de proposer aux assiégés de consentir que le Prince entrât dans la Ville, lui dixieme, comme s'il eût été victorieux, qu'il montât sur les murailles, & plantât de sa main son enseigne sur l'une des portes, qu'aussi-tôt il leveroit le siege. La proposition agréée des assiégés, fut acceptée du Prince qui l'exécuta dès le lendemain. Il entra dans la Ville où il reçut tous les honneurs dûs à un vainqueur, & à un Prince de sa naissance, & si respectable à tous égards. Penhoüet se trouva à la porte

avec du Guesclin & les autres Chefs, & lui en présenta les clefs. Ensuite le Duc fut complimenté par tous les Ordres & Communautés, enfin traité magnifiquement à dîner & régalé de présens : après quoi il monta sur les murailles & planta lui-même sa banniere sur l'une des portes. Alors du Guesclin lui demanda agréablement où seroit la guerre après la levée du siege. Le Prince lui frappa sur l'épaule & lui répondit sur le même ton : Vaillant Bertrand, soyez sûr que je vous le ferai savoir. Après cette cérémonie il descendit & reprit le chemin de son camp. Comme il sortoit de la Ville, quelques habitans faillirent à tout gâter. Ils monterent sur la porte où étoit encore la banniere, & l'arracherent en criant assez haut pour se faire entendre : » Il a bien été dit qu'elle y seroit mise, mais non pas qu'elle y resteroit », & ils la jetterent sur le pont, précisément aux pieds du Duc qui en fut vivement offensé, & auroit voulu pouvoir retirer sa parole, mais elle avoit été donnée avec trop d'appareil, pour qu'il pût s'en dédire.

Quelques Ecrivains ont pensé que le Duc avoit levé le siege en conséquence d'une

d'une treve de trois ans, du jour de la Saint Jean 1356, conclue à Bordeaux, dans laquelle la Bretagne étoit comprise. D'autres ont dit au contraire que le peu de succès du Duc en Bretagne avoit contribué à la treve, & à y comprendre les deux prétendans. Quoi qu'il en soit, le Duc exécuta ses conventions, leva le siege avec toutes les circonstances que nous venons de rapporter, & quitta la Province, emmenant avec lui moins de la motié de ceux qui y étoient entrés avec lui.

(1357.) La treve étant conclue & signée, Charles de Blois rentra dans Rennes, & commença, par des actions de piété, à rendre graces au ciel de sa tranquillité; il fit des aumônes abondantes, & des bienfaits aux Eglises, & il récompensa selon ses facultés ceux qui l'avoient bien servi.

Du Guesclin se trouvant un jour à son lever, le Prince instruit des choses merveilleuses qu'il avoit faites, lui en témoigna sa reconnoissance en présence de toute sa Cour, & en même temps lui remit la patente de la donation qu'il lui faisoit de la Seigneurie de la Roche d'Airien, qui étoit un détachement de la Comté de Penthievre, le priant de

l'accepter, non comme le prix de sa valeur incomparable, mais seulement comme un témoignage de sa bienveillance, en attendant qu'une meilleure fortune le mît, comme il l'espéroit, en état de reconnoître plus dignement ses bons serviteurs, dont sa valeur même lui en fourniroit tôt ou tard les moyens.

Bertrand reçut avec respect ce bienfait présenté de la propre main de son Prince, & dit modestement qu'il n'avoit encore rien fait qui pût mériter une telle faveur : que l'honneur d'être né sujet de la Duchesse son épouse, l'obligeoit par devoir à faire beaucoup plus qu'il n'en avoit eu jusque-là les forces : que ce bienfait du Prince étoit un nouvel engagement de consacrer toute sa vie à ses Souverains, & de n'en reconnoître jamais d'autres. Le Prince l'embrassa tendrement, en lui disant : c'est-là ce que j'attends de vous, & le passé m'est caution de l'avenir ; ensuite il le fit Chevalier.

Du Guesclin profita de cet intervalle de repos pour aller voir son pere, retiré en sa Seigneurie de la Motte Broon, & après quelque séjour dans la maison paternelle, il alla à sa Terre de Pontorson qui lui appartenoit du chef de Jeanne

de Malesmains sa mere, comptant se délasser là des trois ou quatre campagnes très-laborieuses qu'il venoit de faire. Mais un Chevalier Anglois ne lui en laissa pas le loisir long-temps.

La Nation entiere ne pouvoit lui pardonner la mort de Brembro, qu'ils avoient regardé comme le plus brave & le plus adroit d'entr'eux, & tous ne respiroient que vengeance. Guillaume Troussel, plus animé que les autres contre Bertrand, demanda au Duc de Lancastre la permission de lui envoyer le cartel. Le Prince qui estimoit du Guesclin, non-seulement refusa à Troussel sa demande, mais encore lui défendit de passer outre, attendu qu'il n'y avoit pas sujet de demander raison d'un combat qui s'étoit fait dans toutes les regles. L'Anglois encore plus irrité résolut de faire à du Guesclin une querelle personnelle, pour avoir occasion de venger la mort de Brembro son ami & son frere d'arme. Il avoit un parent prisonnier de Bertrand, & qui étoit auprès de lui à Pontorson. Il lui écrivit un billet par lequel il lui redemandoit ce parent, & s'engageoit à en payer à certain terme la rançon telle qu'il en conviendroit avec son prisonnier. Du Guesclin ayant vu

la demande de Troussel, & déja instruit du refus du Prince, lui renvoya son billet, & lui fit dire qu'il n'en tenoit aucun compte, & qu'il ne rendroit le prisonnier que quand la rançon auroit été payée comptant & en entier. C'étoit-là justement ce que l'Anglois demandoit, il ne vouloit qu'un prétexte pour chercher querelle : peut-être aussi du Guesclin le lui fournit-il volontairement, pour prévenir quelque trahison. Quoi qu'il en soit, Troussel lui envoya un Gentilhomme lui dire qu'il se tenoit très-offensé du mépris qu'il avoit fait de sa lettre & de ses offres, & qu'il lui en demandoit raison à trois coups d'épée, trois coups de lance, & trois coups de dague.

Le Maréchal d'Andrehan étoit alors Lieutenant-Général pour le Roi en Basse Normandie. Du Guesclin s'adressa à lui pour avoir la permission de combattre, & l'obtint. Ce Seigneur, comme Juge né, assigna le jour & le lieu, & imposa pour condition que le vaincu paieroit cent florins d'or pour le repas de la Noblesse qui s'y trouveroit, ce qui fut accepté des deux partis.

Mais le Duc de Lancastre fut très-irrité de ce que Troussel avoit désobéi

à la défense qu'il lui avoit faite, & provoqué du Guesclin alors malade d'une fievre quarte & très-affoibli. Il ordonna à Trousfel de retirer sa parole, ou au moins de différer le combat, ajoutant qu'il lui seroit honteux de combattre un homme en un tel état, & que la victoire même lui seroit déshonorante. L'Anglois forcé d'obéir en écrivit à du Guesclin, dont la réponse fut que la partie étoit liée, le jour pris, & la Noblesse invitée à s'y trouver, qu'ainsi il ne vouloit pas de délai, & qu'il lui restoit assez de force pour le satisfaire & le vaincre ; & que s'il manquoit au rendez-vous, il publieroit par-tout qu'il étoit un homme sans honneur, indigne de la qualité de Chevalier, & de porter une épée. Troussel fit voir cette réponse au Duc de Lancastre, qui ne put plus refuser la permission de combattre.

Le jour venu, le Maréchal d'Andrehan se trouva au champ de bataille qu'il avoit fait disposer avec toutes les cérémonies usitées. Il avoit avec lui deux Gentilshommes, non suspects aux deux Champions, pour être avec lui Juges du combat : deux Hérauts étoient à chaque bout du camp. Alors les deux combattans, accompagnés chacun de deux

Parrains, deux Ecuyers, deux Coustillers (1) & de deux Trompettes, entrerent dans les tentes destinées pour chacun d'eux, l'une à un bout de la carriere, l'autre à l'autre bout : les armes furent apportées au milieu de la place, & bénites par un Prêtre : ensuite les deux combattans s'avancerent, on leur fit lecture des causes de leur combat, ils les approuverent & ratifierent, après quoi on leur entrelaça les deux mains de l'un dans celles de l'autre, on les posa ainsi sur le livre des Evangiles, & on leur fit jurer que la cause qu'ils défendoient étoit juste, que leurs armes n'étoient pas enchantées, qu'ils n'avoient sur eux ni charmes, ni rien de magique, & qu'enfin ils se comporteroient en preux & loyaux Chevaliers.

Quand tout cela fut fait, on les arma, leurs Parrains leur ceignirent l'épée, les Ecuyers leur présenterent les chevaux & les Coustillers les lances & les dagues (poignards). Alors ils se retirent chacun dans sa tente, les assistans se mirent aux quatre coins, & les combattans dans

(1) C'étoit des Officiers à la suite des Chevaliers, inférieurs aux Ecuyers.

le milieu. Les Hérauts publierent que personne ne favorisât l'un ou l'autre par signes des yeux, ou des mains, ou de la voix, & ordonnerent un profond silence. Les trompettes sonnent, les athletes montent à cheval, & commencent à s'ébranler. A la premiere course du Guesclin ne fut pas heureux : il reçut dans son Ecu un si furieux coup, qu'il en perdit les arçons, & la foiblesse où il étoit le fit chanceller si fort qu'il faillit à tomber : ses amis en tremblerent, & le crurent perdu. (C'étoit la plus brillante Noblesse de la Province, le Maréchal de Beaumanoir, Olivier de Mauny, Bertrand de Saint-Pern, le Vicomte de la Belliere, nommé Robert Raguenel, dont la fille épousa ensuite notre Bertrand, & quantité d'autres, tous ses compagnons d'armes.) Mais il les rassura bientôt, il se remit en selle, fournit vigoureusement la seconde course & répara le désavantage de la premiere. Les champions coururent pour la troisieme fois, & Bertrand du premier coup de lance perça son homme de part en part dans l'épaule, & le renversa sur la place mortellement blessé. Le vainqueur saute à terre, & va à lui pour lui couper la tête, mais le Maréchal d'Andrehan,

Juge du camp, jetta entr'eux deux une baguette de bois doré, pour signe que le combat étoit fini.

Alors les Parrains s'approcherent, Troussel se rendit, paya les cent florins d'or, & du Guesclin fut proclamé vainqueur. Ensuite il y eut un autre combat, mais non à outrance, de quatre Gentilshommes Bretons ou Normands, contre autant d'Anglois, à lances mornées, & à fer rabattu, seulement pour le plaisir de l'assemblée, & l'honneur en demeura aux premiers.

Le parent de Troussel, celui dont la rançon avoit occasionné le combat, étoit présent : Bertrand lui adressa la parole ; ne croyez pas, lui dit-il, que ce soit par avarice que j'ai refusé les offres de votre parent pour votre liberté, je vous la donne dès ce moment, allez faire la somme dont nous étions convenus, & je vous donne un an pour me payer.

Le Lecteur n'a pu lire ce que nous rapportons sans avoir fait ses réflexions sur cet étrange & cruel usage des duels, & sur la bisarrerie du cérémonial, ainsi nous nous dispensons de joindre ici les nôtres : nous en avons déja exposé quelques-unes dans l'Histoire du Chevalier Bayard ; mais alors les mœurs plus cor-

rigées avoient supprimé ces ridicules superstitions pratiquées deux siecles avant lui. Elles sont devenues encore plus épurées, & on a senti enfin ce que ces combats avoient de funeste & de contraires aux loix divines & à l'humanité. Les loix des Princes y ont apporté le dernier remede, & en ont corrigé notre siecle entiérement, & graces à Dieu, on ne voit plus cette effusion de sang qui a détruit tant de noblesse, & éteint tant de grandes Maisons dont il ne reste plus que les noms dans l'Histoire.

Ce qu'il y avoit de plus insensé dans les siecles d'ignorance, c'étoit la simplicité de faire servir ces combats de démonstration quand les preuves manquoient ; c'étoit de les voir ordonner par les Juges Ecclésiastiques & même par de grands Prélats : c'étoit de voir des hommes étrangers à la question ou au procès se battre pour la cause d'autrui ; c'étoit que des femmes & même des Reines accusées d'adultere ou d'autres crimes, s'en purgeassent ou succombassent selon le succès d'un combat, la vigueur ou le bonheur de leurs champions. Mais ce qui étonne le plus, c'est que l'on trouve encore dans de vieux Rituels les oraisons que l'Eglise avoit consacrées à

la bénédiction des armes, & à la conservation des combattans.

On s'étonne encore de voir jusqu'où la barbarie étoit portée dans ces temps-là, & dont nous venons de donner un exemple. Le vaincu restoit à la discrétion du vainqueur, qui ordinairement lui coupoit la tête, ou l'achevoit de tuer autrement. L'humanité au moins a prévalu depuis, & il arrive encore quelques combats de nos jours, l'homme blessé ou seulement désarmé, est quitte avec son adversaire. Mais retournons à notre sujet, & à la guerre de Bretagne.

(1359.) Aussi-tôt que la treve arrêtée à Bordeaux, comme nous l'avons dit, entre les Rois de France & d'Angleterre, fut expirée, ces deux Couronnes armerent plus vivement qu'auparavant : les deux prétendans à celle de Bretagne en firent de même, mais bien foiblement, parce que les forces leur manquoient, à l'un & à l'autre. Mais le Duc de Lancastre entra dans la Province & changea la face des affaires. Il débuta par assiéger Dinant; c'étoit, & c'est encore, une Ville assez grande dans son enceinte, mais sans défense, mal peuplée, & alors sans munitions, sans soldats, & sans chefs pour y commander. Dès

que le Sire de Penhoüet, que nous avons vu commander dans Rennes, en eut la nouvelle, il vint se jetter dans la Place pour la défendre : ses meilleurs amis l'y suivirent de près, sur-tout du Guesclin qui étoit en Normandie, & qui accourut avec tout ce qu'il put assembler de Gentilshommes des environs de Pontorson (1). La Ville soutint vigoureusement plusieurs assauts, mais pour peu que l'on y perdît d'hommes, c'étoit toujours beaucoup, ensorte qu'elle étoit tous les jours au point d'être forcée à se rendre, ou à être exposée à sa ruine & à la fureur du soldat. Dans cette extrémité, les Chefs firent proposer une capitulation, portant que si dans quinze jours le Comte de Blois ne faisoit la paix, ou ne se présentoit en force pour faire lever le siege, la Ville seroit remise entre les mains du Duc de Lancastre. Ce Prince accepta la condition, au moyen de laquelle il y eut une suspension d'armes : le Bourgeois eut la liberté de sortir de la Ville & d'y rentrer, &

(1) Ces Gentilshommes n'étant pas Bretons & n'ayant aucun intérêt dans cette guerre, ne furent là que pour apprendre le métier sous un si bon Maître.

même de commercer avec les Bretons qui étoient dans le camp ennemi.

Pendant cette treve du Guesclin fut encore insulté par un Anglois, & forcé d'en prendre vengeance par un duel. Ce fut à l'occasion d'un jeune frere qui se trouvoit auprès de lui, & nouvellement sorti de Page. Ce jeune homme, sur la foi du traité, alla un matin se promener hors la Ville, dans un pré, à la vue du camp Anglois, & exercer son cheval. Il étoit très-richement vêtu, & le cheval pareillement enharnaché. Après quelques heures d'exercice, il reprenoit le chemin de la Ville, lorsqu'il fut rencontré par un Seigneur Anglois de la premiere qualité, Thomas de Kantorbie, frere de l'Archevêque de Cantorbery, Primat d'Angleterre. Kantorbie demanda au jeune du Guesclin, d'un ton très-arrogant, qui il étoit, & pourquoi il se trouvoit-là. Le jeune homme lui répondit très-civilement, lui dit son nom, & qu'il étoit frere du Capitaine du Guesclin, & que sur la foi de la treve, il étoit sorti pour prendre l'air, & exercer son cheval. Kantorbie, qui avoit avec lui cinq ou six de ses gens, tous bien armés, prit brusquement le jeune Breton

par le bras, en lui disant : je vous fais prisonnier. Vous n'avez pas ce droit-là, lui répondit l'autre avec fermeté, nous sommes en treve, & vous m'attaquez trop à votre avantage. Mais la partie n'étoit pas égale, il fallut céder à la force, & se rendre. L'Anglois en chemin l'insultoit encore : il y a long-temps, disoit-il, que j'en veux à votre frere, & que je cherche l'occasion de lui faire quelque déplaisir, en revanche des outrages sans nombre qu'il a faits à ma nation : je veux voir comment, après avoir tant fait parler de lui, il fera pour vous tirer de mes mains, car quelque chose qui puisse en arriver, je ne vous relâcherai jamais pour moins de mille florins d'or de rançon : il a gagné assez de bien à la guerre pour faire cet effort-là, ou bien il ne vous reverra plus.

Le jeune homme sage & prudent lui répondit que son frere étoit un pauvre Gentilhomme, qui ne faisoit la guerre que pour acquérir de la gloire & non des richesses ; qu'il avoit autant d'honneur qu'aucun Capitaine de son temps, & qu'il étoit à l'abri de tout reproche : que non-seulement sa prétention de mille florins étoit injuste, mais qu'il espéroit bien que la violence

qu'il lui faiſoit ſeroit blâmée & déclarée contraire aux droits de la guerre & à la treve actuelle. Ils arriverent enfin au logis de Kantorbie, qui consigna le jeune du Gueſclin, comme priſonnier, à deux archers de ſa Compagnie.

Le haſard voulut qu'un Ecuyer Breton qui avoit ſervi chez le pere de du Gueſclin, ſe trouva là : il reconnut le jeune homme qu'il avoit vu enfant, ſe fit conter l'aventure, & en homme affectionné à la famille, courut promptement en inſtruire Bertrand. Il le trouva ſur la place à Dinant, regardant une partie de longue paume : & l'ayant tiré à part, il lui raconta ce qu'il venoit de voir, & l'inſulte faite à ſon frere par Kantorbie. Du Gueſclin furieux monte à cheval, ſort de la ville, & en un inſtant arrive au camp ennemi. A ſon abord il eſt ſalué & careſſé par tous ceux qui le rencontrent ; mais ſans s'arrêter il ſe rend au logis du Duc de Lancaſtre, où il trouva le jeune Comte de Montfort, Robert Canolle, le Comte de Pembroc, & tous les principaux Officiers. Tous lui firent beaucoup de civilités & d'amitié ; Montfort lui-même, quoique fâché de le voir

dans le parti de son ennemi, ne pouvoit refuser son estime & son admiration à un homme qui jouissoit de celles de tout le monde. Introduit auprès du Duc de Lancastre, il le trouva jouant aux échecs avec Chandos, & le salua un genou en terre. Le Prince quitte le jeu, court à lui, l'embrasse & le conduit dans une embrasure de fenêtre, pour l'entretenir plus librement, le remercie de sa visite, & lui en témoigne sa satisfaction, sans que Bertrand lui parle encore du sujet de sa venue. Leur conversation fut interrompue un moment, & Chandos en profita pour embrasser du Guesclin, & lui dire les choses les plus obligeantes, & finit par l'engager à accepter son dîner avec un nombre de ses amis, qui l'estimoient & l'honoroient infiniment. Du Guesclin lui répondit qu'il ne boiroit ni ne mangeroit qu'il n'eût satisfaction d'une injure qui venoit de lui être faite par un Anglois. Quelle qu'elle soit, répliqua Chandos, notre Prince a trop d'honneur, & vous aime trop pour ne pas vous rendre justice à l'instant. Le Duc entendit cela, & se fit expliquer le fait par Bertrand, qui le détailla comme nous venons de le faire, & il insista

ſur la violation de la treve & ſur l'injuſte prétention d'une rançon de mille florins d'or : » Meſſire Bertrand, lui dit le Duc, vous allez en avoir raiſon tout à l'heure ». Et il envoya un Héraut à Thomas de Kantorbie pour lui ordonner de ſe rendre à l'inſtant même auprès de lui. Il arrive avec le Héraut, le Duc lui conte la plainte de du Gueſclin, lui reproche l'infraction de la treve, & lui ordonne de rendre dans le moment le jeune Gentilhomme & de réparer l'injure. Il ajouta que ce procédé n'étoit pas d'un homme d'honneur, & que la honte en rejailliſſoit ſur toute la nation.

Kantorbie reçut les reproches du Prince avec une arrogance inſolente, mais qui bientôt lui coûta cher. Il eut l'audace de lui dire qu'il s'étonnoit fort que le Seigneur du Gueſclin ſe plaignît de ce qu'il avoit fait, qu'il devoit aſſez ſavoir les loix de l'honneur, pour juger que ſon action étoit dans les regles, que ſon frere étoit légitimement ſon priſonnier, & qu'il le ſoutiendroit corps à corps contre quiconque ſeroit aſſez hardi pour dire le contraire : enfin oubliant le reſpect qu'il devoit à la préſence du Prince, il jetta à terre

son gage de bataille. A peine le gage toucha-t-il la terre, que Bertrand le releva, & prenant Kantorbie par la main, il lui dit : » Vous avez eu la témérité de jetter votre gage de bataille pour le soutien d'une mauvaise cause, mais je vous ferai voir tout à l'heure que vous êtes un méchant, un traître, & un homme sans foi; & tous les Seigneurs qui sont ici présens, en jugeront ». Et moi, répondit Kantorbie, je vous ferai repentir en leur présence de la fausseté que vous venez de dire; & vous verrez que je suis homme d'honneur, & qu'ils me connoissent pour tel.

Il sortit aussi-tôt pour aller s'armer & se mettre en état de combattre : Chandos offrit à du Guesclin des armes & le meilleur de ses chevaux; l'offre fut acceptée, & bientôt tout fut prêt de part & d'autre.

Comme cette scene se passa dans le camp Anglois, sous les murs de Dinant, la nouvelle en fut bientôt répandue dans la ville & y causa une alarme générale, tant on craignoit pour une tête si précieuse; mais voici quelque chose de bien singulier, & qui rassura tout le peuple.

Nous avons parlé plus haut de Robert Raguenel, Vicomte de la Belliere, Seigneur de très-grande qualité, & nous avons dit que sa fille devint femme de du Guesclin. Cette Demoiselle se nommoit Tiphaine Raguenel; elle étoit ornée de toutes les graces du corps & de celles de l'esprit, qu'elle avoit fort cultivé en tous genres de sciences, entr'autres celle de l'Astrologie, alors fort à la mode, & elle avoit donné tant de preuves de son savoir en cette partie, que ses pronostics étoient regardés comme des Oracles, & lui avoient acquis le nom de Tiphaine la Fée.

Cette aimable Fée apprenant la rumeur qui agitoit la ville, sortit dans la rue, & fut à l'instant environnée de curieux, à qui elle fit signe de lui donner audience. Alors elle leur dit de ne rien craindre, que du Guesclin sortiroit du combat victorieux, & rentreroit le soir même dans la ville. Ce peu de mots rassûra tous le monde; ils furent sçus dans un instant de tout le peuple, & tout de suite la joie succéda à la douleur, & l'espérance devint générale.

Un jeune Gentilhomme de la Com-

pagnie de Bertrand, témoin de cet horoscope, & qui aimoit tendrement son Capitaine, courut l'en instruire, & lui dire que sur la parole de la belle Tiphaine, il pouvoit combattre avec toute assurance de vaincre l'Anglois. Du Guesclin fut sensible au zele de son jeune soldat; mais il rit de sa simplicité d'ajouter foi à une prédiction : cela est bon, lui dit-il, pour des femmes; mais un homme de cœur ne donne pas dans de pareilles superstitions, & ne compte que sur son épée, son courage, & plus que tout, sur l'assistance du Ciel.

Penhoüet, Gouverneur de Dinant, & Chef de l'armée, voyant que les Anglois cherchoient tous les jours de nouvelles querelles à du Guesclin, & qu'il étoit moralement impossible que quelque jour il ne succombât, se défia qu'il pouvoit y avoir quelque artifice dans le cas présent, & il résolut de s'opposer de toutes ses forces au combat, ou tout au moins à ne le permettre que dans l'enceinte de sa Place, & non dans un camp ennemi & suspect. Il se hâta d'envoyer par un Héraut une lettre au Duc de Lancastre, pour lui demander en grace que le combat ne se fît pas dans son camp, mais dans la

Ville même, où il y avoit une place toute disposée, & que s'il vouloit lui faire l'honneur & aux combattans de s'y trouver, il lui enverroit pour sa sûreté autant d'ôtages qu'il en souhaiteroit. Le Duc comprit assez le motif & la justice de cette demande, pour l'accorder de bonne grace; il renvoya le Héraut avec ordre de dire au Gouverneur de lui envoyer vingt de ses principaux Officiers pour ôtages, & qu'ensuite il entreroit dans la Ville lui vingtieme, & qu'il y conduiroit lui-même les deux champions. Tous cela se fit en un moment, le Prince fut reçu avec tous les honneurs qui lui étoient dûs, il fut le Juge de combat, & donna les ordres comme il auroit fait dans son camp. Il prévint, par ce trait de sagesse & d'honneur, les soupçons qu'on auroit pu prendre, si du Guesclin eût eu du malheur, soupçons qui auroient intéressé sa gloire & celle de la nation, & qui auroient eu bien de la peine à s'effacer.

Les combattans furent bientôt en place, chacun à un bout du camp, & n'attendoient plus que le signal, lorsque le Comte de Pembroc & Chandos s'approcherent de du Guesclin pour lui pro-

poser un accommodement, sans en venir aux extrémités ; ils convinrent que Kantorbie étoit dans son tort ; mais, disoient-ils, sa faute est plutôt une légéreté, qu'un mauvais dessein, ainsi vous devez vous tenir pour satisfait qu'il confesse publiquement avoir failli, & que votre frere vous soit rendu sans rançon. » Sans rançon, s'écria Bertrand avec véhémence, est-il prisonnier ? Mais voici ce que j'exige par oui ou par non. Si Kantorbie veut éviter le combat, qu'il vienne me présenter son épée, la tenant par la pointe, & qu'il se mette à ma discrétion «. Les deux négociateurs lui répartirent que Kantorbie n'accepteroit jamais des loix si ignominieuses. Tant pis pour lui, dit du Guesclin, il sera mal conseillé s'il ne les accepte pas : je jure par le grand Dieu vivant que je lui arracherai aujourd'hui son épée avec la vie, & qu'il servira d'exemple à ceux qui doivent faire profession d'honneur, de ne pas violer les traités, ou bien j'y périrai moi-même.

Les deux Seigneurs voyant qu'il n'y avoit rien à gagner, se retirerent, & allerent porter cette réponse à Kantorbie. Alors le Duc donna le signal, & à l'instant les deux combattans fondirent l'un

ſur l'autre avec une égale fureur. Les coups qu'ils ſe portoient faiſoient voler les étincelles, en ſi grande quantité, que les ſpectateurs s'en étonnoient. Bientôt l'épée de Kantorbie lui échappe de la main, Bertrand ſaute à terre, la ramaſſe, la jette hors de la barriere, & comptant la victoire aſſurée ſur un ennemi déſarmé, il reſte à pied, & ſe contente de le pourſuivre à la courſe : mais il étoit armé de toutes pieces, & ſentant que le poids de ſes armes alloit bientôt épuiſer ſes forces, & que ſon ennemi, qui couroit toujours bien monté, ne tendoit qu'à le fatiguer pour lui faire paſſer ſon cheval ſur le corps, & le fouler aux pieds, il changea de penſée. Il s'aſſit à terre auſſi tranquillement que s'il eût été dans ſon jardin, & délaça ſes genouilleres, s'attendant bien que Kantorbie n'alloit pas manquer de venir fondre ſur lui, ce qui arriva. Mais quand du Gueſclin le vit proche, il l'évita adroitement; & comme le cheval étoit pouſſé trop vivement pour pouvoir s'arrêter tout court, Bertrand lui paſſa ſon épée large de quatre doigts dans le ventre juſqu'à la garde. Le cheval ſe cabra & fit tant de ſauts & de bonds que Kantorbie craignit qu'il ne

s'abattît & ne l'engageât ſous lui : c'eſt pourquoi il mit pied à terre le mieux qu'il put, & vint contre Bertrand avec fureur, & la dague au poing. Celui-ci l'attendit fermement, & eut le temps de remettre ſon épée dans le fourreau, pour ne combattre qu'à armes égales & ſans avantage. Alors il s'élança ſur Kantorbie, & l'ayant tellement ſerré de toute la force de ſes bras, que l'autre en étouffoit, il le jetta contre la terre ſi violemment, qu'il y reſta froiſſé & bleſſé au point de ne pouvoir s'en relever : enſuite Bertrand lui ayant délacé le caſque, lui briſa le viſage à coups de poings, & de ſes gantelets de fer, dont il acheva de l'étourdir; enfin il tira ſon épée pour lui couper la tête; mais dix Seigneurs Bretons & autant d'Anglois vinrent à lui pour l'en empêcher, & eurent bien de la peine à y réuſſir, tant Bertrand étoit animé : laiſſez-moi faire, leur dit-il, que je vous défaſſe de ce faux & perfide Chevalier ; je ne veux le rendre qu'au Prince lui-même, s'il m'ordonne de lui laiſſer la vie. Sur cela Penhoüet s'avança, & lui dit qu'il le lui demandoit au nom du Prince. Bertrand l'accorda, & Kantorbie fut emporté ſur une claie comme

un corps mort, après avoir confeſſé que ſa cauſe étoit injuſte.

Du Gueſclin alla d'abord faire la révérence au Duc, & lui dit : Jugez, Monſeigneur, ſi la cauſe de Kantorbie étoit juſte, & s'il a été en droit de faire mon frere priſonnier. » Vous avez ſi vaillamment ſoutenu votre droit, répondit le Prince, que je vous avoue avec vérité que jamais l'on n'a vu un combat ſi beau; je publierai par-tout ce que j'ai vu, & je vous aſſure que bienheureux eſt le Prince *qui nourrit un tel Chevalier*, il ne peut manquer d'avoir de grands avantages ſur ſes ennemis ». Auſſi-tôt le Duc fit amener en ſa préſence le jeune du Gueſclin, lui fit rendre tout ſon équipage, & ayant mandé Kantorbie, il lui reprocha ſa mauvaiſe action, & plus encore ſa témérité de l'avoir oſé ſoutenir, le condamna à payer ſur le champ mille florins d'or au jeune homme, le fit déſarmer, donna ſes armes au vainqueur, & enfin le chaſſa de ſa Cour & de ſa préſence.

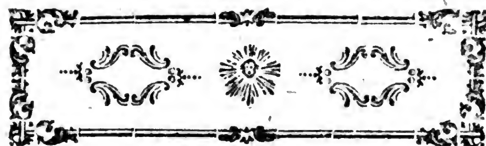
De-là le Prince fut invité à ſe rendre dans la ſalle du feſtin, que les habitans avoient fait préparer avec toute la magnificence que leur état préſent leur avoit permis;

permis ; il y trouva toutes les Dames de la Ville bien parées, qui l'attendoient pour le voir souper. Le repas fini, il leur fit l'honneur de s'arrêter à causer avec elles pendant une heure, puis il reprit le chemin de son camp, les principaux de la Ville l'accompagnerent jusque chez lui, & il leur rendit leurs ôtages.

Le lendemain il reçut un courier du Roi son frere qui lui mandoit qu'attendu le longueur des affaires de France, & l'indécision de l'Assemblée des Etats Généraux pour la rançon de leur Roi, il avoit pris le parti de descendre en personne à Calais, où il étoit déja avec toutes ses forces, qu'ainsi il lui enjoignoit très-expressément d'abandonner la guerre de Bretagne, en quelqu'état qu'elle fût, & de se rendre auprès de lui en toute diligence. En conséquence de ces ordres, si précis & si positifs, il fut publié dans tout le camp, que l'on eût à se disposer à partir, ce qui s'exécuta dix jours avant l'expiration de la treve accordée à ceux de Dinant, en dépit du Comte de Montfort, qui fit son possible pour retenir l'armée Angloise, jugeant bien que son départ le forceroit à renoncer à la prise de la Ville, que même il ne pourroit plus

tenir la campagne sans risquer sa perte & celle du peu de troupes qui lui restoient : de façon que quand le Duc décampa, il en fit autant & partit pour Hennebon, & se rendit auprès de la Comtesse douairiere sa mere. Ainsi le siege fut levé, & la Ville de Dinant échappa au danger de tomber dans les mains ou des Anglois , ou du Comte de Montfort.

Fin du premier livre.



HISTOIRE DE BERTRAND DU GUESCLIN.



LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Etat pitoyable où la France étoit réduite en 1358. Entreprise des Anglois. Evénement qui occasionne la paix. Traité de Bretigni. Les Etats le désavouent. La guerre recommence. Du Guesclin entre au service du Roi Jean. Ses premiers exploits contre les Anglois. Il va en Bretagne. Epouse Tiphaine Raguenel. Insolent propos d'un Capitaine Anglois. Bertrand le bat & le

fait prisonnier. Il va en Guienne, attaque un fort Château. Se casse une jambe, sans cesser de se battre contre cinq hommes. Est transporté à Nantes. Le Comte de Blois lui fait confidence de son projet de rompre la treve. Avis de Bertrand. Un Anglois l'attaque à Saint-Méen, est battu & pris. Perfidie de Felleton. Belle action & courage d'une sœur de Bertrand, Religieuse. Exploits de du Guesclin, qui se succedent sans relâche. Générosité d'un Anglois. Projet de Guerre dans le Conseil de Charles de Blois. Bertrand y est déclaré Général en chef. Le Comte de Montfort sommé par Charles de Blois. Sa réponse. Siege de Bécherel. Les deux armées prêtes à combattre. On fait une treve. Bertrand est donné en ôtage. Infidélité de Montfort. Bertrand s'échappe. Il détruit deux partis d'Anglois qui ravageoient la Bretagne. Le Roi Jean retourne prisonnier en Angleterre. Perfidies de Charles le Mauvais. Mort du Duc de Bourgogne. Question sur sa succession. Du Guesclin vient au secours du Dauphin. Malheur qui lui arrive au siege de Melun. Il va contre le Roi de Navarre. Lui prend ses Places en Nor-

mandie. Mort du Roi Jean. Sacre de Charles V. Bertrand défait le Captal de Buch. Grandes suites de cette victoire. Le Roi lui donne le Comté de Longueville avec le titre & l'autorité de Maréchal de Normandie. Ses succès dans la Province. Siege de Valognes. Insolence du Commandant Anglois. Sa défaite. Malheur de huit de ses Officiers. Autres exploits & prises de villes sur le Roi de Navarre. Du Guesclin va en Bretagne. Mort de son pere. Fin de la Treve. Bataille d'Aurai où le Comte de Blois est tué. Malheureuses suites de cet événement. Du Guesclin est fait prisonnier de Chandos. Portrait du Comte de Blois. Ses vertus, & ses fautes à sa derniere bataille. Disgression contre l'Astrologie judiciaire.

Ce que nous avons vu jusqu'ici de notre Héros, suffiroit pour donner à un Guerrier dont la carriere seroit finie, la réputation d'un grand Capitaine, d'un Officier sage & heureux, mais pour du Guesclin, ce ne fut que des coups d'essais, des préludes de ses exploits futurs. La Bretagne ne suffisoit pas à sa gloire. Aussi les merveilles que

nous allons rapporter de lui ont-elles étonné toute l'Europe, & porté la gloire de ſon nom juſqu'aux extrémités de la terre.

(1358.) On vient de voir qu'Edouard III, Roi d'Angleterre, Prince le plus heureux de ſon ſiecle, étoit repaſſé à Calais avec les Princes ſes fils, & toutes ſes forces. Il comptoit qu'avec ſes troupes toujours victorieuſes, rien ne lui réſiſteroit, & qu'il alloit ſe mettre la Couronne de France ſur la tête. Le Roi Jean étoit ſon priſonnier, depuis la bataille de Poitiers. Le Royaume agité depuis long-temps par les gens de guerre, n'avoit ni troupes, ni Chefs pour les commander, & les diviſions inteſtines, jointes aux factions des Grands, & aux déſordres cauſés par le Roi de Navarre, Charles le Mauvais, achevoient de mettre la déſolation dans le plus floriſſant Royaume de l'Europe. Mais le ciel nous donna des preuves évidentes d'une protection particuliere.

Les Anglois ne furent pas heureux au ſiege de Rheims, & moins encore à leurs tentatives contre la Ville de Paris. Ils furent quarante jours devant Rheims, réſolus à y entrer & y faire couronner leur Roi; mais les habitans ſoutinrent le ſiege avec tant de zele & de vigueur,

que ce Prince fut forcé d'y renoncer. De-là il alla à Châlons, & parcourut toute la Champagne, jusqu'à Sens & Auxerre. Les Bourguignons se rançonnerent moyennant deux mille florins d'or, & il n'entra pas dans leur Province. Il rançonna aussi le Nivernois, & prit sa route par le Gâtinois pour venir à Paris, ravageant par-tout où il passoit.

Son fils, le Prince de Galles, assiégea la forteresse d'Ussayes près Provins, s'en rendit maître, & y fit nombre de prisonniers de qualité, les Seigneurs de Bonville, d'Orgeville, de Braque, des Barres, tous Chevaliers, & quantité d'autres, & à la fin de Mars de l'année suivante, il se campa depuis Chartres & Mont-l'Hery, jusqu'à Corbeil.

(1360.) Là, il fut proposé entre Edouard & le Duc de Normandie (que nous nommerons dorénavant le Régent) un projet de pacification par Frere Simon, Général des Dominiquains, Légat du Pape *ad hoc*, qui assembla les Députés des deux parties à Longjumeau, où l'on ne put convenir de rien, ce qui fit qu'Edouard s'approcha de Paris avec toute son armée, & se logea à Montrouge, Vanvres, Châtillon, Vaugirard, Gentilly, & autres Villages, d'où il fit

un grand nombre de tentatives contre la Capitale, mais toutes sans succès : de quoi irrité, il brûla beaucoup de Villages, & fit des dégâts inestimables. Ensuite il prit sa route par Chartres pour aller traiter avec la même rigueur la Normandie, & le pays du Maine.

Mais à peine son camp fut-il assis sous les murs de cette Ville, qu'il survint un orage terrible & une pluie accompagnée de grêle d'une grosseur surnaturelle, laquelle avec le tonnerre qui tomboit perpétuellement, lui tua grand nombre de soldats, & donna à Edouard lui-même une telle frayeur de périr-là, qu'il fit un vœu solemnel de faire sans délai la paix avec le Régent, auquel il députa pour cet effet l'Abbé de Cluny, aussi Légat du Papa *ad hoc*, tout récemment arrivé.

Ce Prince ne balança pas à accepter la proposition, & envoya dix Ambassadeurs pour traiter ; Jean de Dormans, Evêque de Beauvais, Chancelier de France, Jean de Melun, Comte de Tancarville, le Maréchal de Boucicault, les Seigneurs de Montmorenci, de Vignay, de Grollée (1), avec quatre des

(1) Une des plus anciennes & des plus

principaux Bourgeois de Paris, qui tous se rendirent à Bretigni près de Chartres; & de la part du Roi d'Angleterre, s'y trouverent le Duc de Lancastre, les Comtes de Northampton, de Warwik, de Suffolc & autres Chevaliers.

L'appointement se fit le 8 Mai 1360, & portoit : que l'on abandonneroit à Edouard pour la rançon du Roi Jean, le Poitou avec les Seigneuries de Thouars & Belleville, les Provinces de Guienne, Agenois, Perigord, Limosin, Gaure, Quercy, Bigorre, Tarbes, Rouergue & Angoumois en toute souveraineté, & avec hommage des Seigneurs en relevantes : de plus, Montreuil-sur-Mer, Calais, Guynes, le pays de Merc, Boulogne-sur-Mer, Saugate, Ham, Valles & Oignies : en outre trois millions d'écus d'or (1), payables à divers termes. Qu'au moyen de ce traité le Roi d'An-

---

illustres Maisons du Dauphiné, éteinte depuis peu d'années.

(1) Ecu d'or. C'étoit une monnoie d'or fin de 64 au marc, par Ordonnance du Roi Philippe de Valois de 1349, qui vaudroit aujourd'hui au prix courant de 720 l. le marc d'or monnoyé 11 l. 5. s.; ainsi trois millions d'écus d'or monteroient à 33750000 l.

gleterre, & le Prince de Galles son fils, renonceroient à toutes prétentions, droits & titres sur le Royaume & Couronne de France, à la souveraineté sur le Duché de Normandie, l'Anjou, la Touraine & pays du Maine, & à l'hommage des Duché de Bretagne & Comté de Flandres. Qu'ensuite de ce traité ratifié par le Dauphin Régent, on ameneroit le Roi à Calais, & que là on feroit le premier paiement de six cens mille écus d'or, & le reste aux termes convenus, moyennant plus de trente ôtages qui seroient livrés pour être conduits en Angleterre, entr'autres les deux fils du Roi, le Duc de Bourgogne son frere, & les autres choisis parmi les plus grands Seigneurs du Royaume.

Le Comte de Warwick resta en France pour faire exécuter le traité de Bretigny, mais les Anglois l'observerent bien mal, & au contraire continuerent à courir les grands chemins, détrousser les voyageurs, voler & tuer sur les routes, brûler les villages, & faire plus de maux que d'autres n'auroient fait en pleine guerre.

Cependant le Roi Jean fut amené à Calais, & rentra dans Paris au mois de

Décembre suivant, ce qui donna lieu à de grandes fêtes, mais cela n'étant pas de notre sujet, nous retournons à notre Histoire & à du Guesclin.

Le traité que nous venons d'exposer étoit si violent & si impraticable, que les Etats Généraux en refuserent l'exécution. Le Roi alors ne douta plus d'avoir à rentrer en guerre avec les Anglois. Il songea de bonne heure à se pourvoir de Serviteurs & de Généraux capables de bien commander ses armées, tous les anciens étant morts ou hors de service. Le Maréchal d'Andrehan se trouvant alors auprès du Roi, prit occasion de lui parler de du Guesclin comme d'un homme extraordinaire, & raconta ce qu'il lui avoit vu faire en Bretagne. Le Roi en avoit entendu parler en Angleterre comme de la terreur de la nation Angloise; il souhaita de le voir, & de l'engager à son service par des bienfaits & des dignités, sachant déja sur-tout que Bertrand étoit l'homme du monde le plus franc, le plus droit & le plus fidele aux Princes qu'il servoit. Il lui fit l'honneur de lui écrire de sa main, & envoya sa lettre par un Gentilhomme de sa Maison. Il lui marquoit que la renommée avoit tellement publié ses hauts

faits d'armes, qu'il les avoit appris chez ses ennemis mêmes, & que cela lui faisoit souhaiter de le voir.

Du Guesclin se sentit bien honoré d'une pareille lettre, partit sans délai de Pontorson, qui étoit son séjour ordinaire dans les intervalles de paix ou de longues treves, & se rendit auprès du Roi, & à ses ordres. Le Maréchal d'Andrehan le présenta à Sa Majesté, dont l'accueil répondit à l'honneur de l'invitation : » Je veux, lui dit ce Prince, que vous soyez désormais l'un de mes bons Serviteurs ; & si vous acceptez mon service, les dignités & les récompenses ne vous manqueront pas : la premiere charge vacante sera pour vous, & dès ce moment je vous donne une Compagnie de cent Lances (1), avec le Gouvernement de Pontorson ». (2) Du Guesclin remercia le Roi de tant de faveurs, mais il exposa à Sa

(1) Cent Lances, signifie la même chose que cent hommes d'Armes : c'étoit alors un honneur réservé presque aux seuls Princes du Sang, & il ne s'accordoit aux Gentilshommes qu'en faveur d'un mérite extraordinaire, ou de quelque action très-signalée.

(2) Pontorson, est une Ville ancienne-

Majesté qu'étant Breton, son devoir l'engageoit dans le service du Comte de Blois : que son métier étant de faire la guerre, il avoit contracté un lien indissoluble avec un grand nombre de compagnons d'armes ses amis ou ses parens, tous braves Gentilshommes, dont il avoit eu le bonheur de s'attirer la confiance & l'affection, qui comptoient sur lui, & sur lesquels il comptoit, s'étant tous engagés par serment à courir la même fortune, & dont par conséquent il ne pouvoit se séparer; mais que s'il plaisoit à Sa Majesté de les prendre à son service, & les appointer en gens de guerre, il répondoit sur sa tête de leur fidélité.

Le Roi, qui en apprenant les exploits de du Guesclin, avoit été informé aussi de la valeur de ses compagnons d'armes, saisit la proposition, & régla leurs appointemens. La bravoure de la nation Bretonne en général lui étoit assez connue, pour qu'il estimât ne pas devoir

---

ment forte place de guerre : elle est en Normandie, Evêché d'Avranches, sur le bord de la Mer, & limitrophe à la frontiere de Bretagne.

laisser échapper l'occasion d'en acquérir l'élite, pour en engager d'autres à entrer à son service, & donner plus de zele pour lui & pour sa Couronne.

Du Guesclin ensuite prit congé du Roi, & en le quittant il lui porta une parole qui auroit paru téméraire dans la bouche d'un autre, qui étoit que partout où, fort ou foible, il rencontreroit des Anglois, il les attaqueroit en quelque nombre qu'ils fussent, & que Sa Majesté en auroit bientôt des nouvelles.

Ainsi il partit de la Cour comblé de bienfaits & de caresses, & se rendit en Bretagne pour y mettre sur pied sa Compagnie de cent Lances dont le Roi venoit de l'honorer. Ce fut l'affaire de peu de jours, & l'affluence de ceux qui se présenterent pour en être, auroit suffi pour en faire une seconde & une troisieme. Il forma la sienne dans Pontorson dont il étoit Gouverneur, & personnellement Seigneur. Peu après il la mit aux champs, pour remplir la promesse qu'il avoit faite au Roi, & lui donner les premieres preuves de son zele.

Il y avoit en Normandie deux Capitaines Anglois, Windsor & Plébi, qui à la tête de mille ou douze cens chevaux,

faisoient un dégât horrible, & ravageoient tout ce qui tenoit le parti du Roi. Dès que du Guesclin le sut, il se mit sur leurs traces, & les atteignit bientôt. Ces deux Officiers instruits par leurs coureurs qu'il étoit près d'eux, se retrancherent pour la nuit dans un Village ; mais voyant que leurs retranchemens leur nuiroient plus qu'ils ne leur seroient utiles, & que leur Cavalerie, qui étoit toute leur force, ne pourroit s'étendre, & leur deviendroit inutile, que d'ailleurs ils seroient embarrassés du train de chevaux, de bagages & de voitures qui les suivoient : sachant encore que du Guesclin étoit trop habile homme, pour leur donner le temps de se fortifier, & ne les pas attaquer dans une position si peu avantageuse, ils lui envoyerent un Héraut, chargé de lui faire une proposition qui peut-être n'a jamais été faite que cette fois-là, savoir, que pour leur faire la guerre en galant homme, il ne lui convenoit de les combattre qu'en plaine, afin que la valeur des uns & des autres parût dans toute son étendue. Bertrand accepta le parti, tant par générosité que parce que sa troupe étoit excédée de fatigue, étant venue de loin & ayant marché le jour

& la nuit : ainsi la treve fut proclamée pour cette nuit-là.

Le jour venu, du Guesclin à la tête de sa troupe, tomba sur les Anglois avec sa valeur ordinaire, & après six heures de combat bien soutenu de leur part, ils furent défaits si complétement que tout fut tué ou pris, & les deux Capitaines forcés de se rendre à discrétion. Par ce moyen la Normandie fut délivrée des ravages de ces coureurs.

Après cet exploit, dont le Roi reçut une très-grande satisfaction, Bertrand voyant tout le pays en assurance, & que rien ne pouvoit plus le troubler, crut pouvoir se donner quelque relâche, & avec le congé du Roi, il alla à Nantes faire sa cour à Charles de Blois qui s'y tenoit avec sa femme Jeanne la Boiteuse. Sur sa route, les peuples accouroient en foule pour voir cet homme célebre dont ils entendoient dire tant de choses merveilleuses, & qui avoit rendu de si grands services à leur patrie. Dans les Villes où il s'arrêtoit on lui rendoit les honneurs publics, comme à un Souverain, & tant les principaux de chaque Ville, que les Bourgeois lui offroient des présens, qu'il n'acceptoit que quand il ne pouvoit pas s'en défendre. On rap-

porte même un trait singulier qui mérite sa place ici. Un Bourgeois vint lui faire offre d'un objet considérable que du Guesclin refusa absolument : cet homme revint, fit de nouvelles instances avec le double de son premier présent, & fut encore refusé : il revint une troisieme fois avec son présent triplé : du Guesclin surpris, aussi bien que tous les assistans, lui demanda la raison d'un procédé si extraordinaire. Je ne connoissois pas tout votre mérite, lui dit-il, quand je vous ai fait mes premieres offres, vos refus m'ont fait connoitre votre générosité, c'est pour cela que j'ai doublé & triplé mon présent; alors il lui fit des instances si pressantes, que du Guesclin ne put s'empêcher d'accepter ce qu'il lui offroit.

Enfin il arriva à Nantes, avec l'appareil d'un triomphe, précédé & suivi d'une foule de peuple qui le combloit de bénédictions, & faisoit retentir l'air de cris de joie.

Charles de Blois le reçut comme un homme à qui il avoit les plus grandes obligations : il l'embrassa tendrement, puis le prenant par la main; venez, lui dit-il, brave Bertrand, que je vous présente à une Dame qui aura grand

plaisir à vous voir, & tout de suite le conduisit à l'appartement de la Princesse, à qui il l'annonça en ces termes : Voici, Madame, le vaillant Bertrand du Guesclin que je vous amene. A ces mots la Duchesse quittant un ouvrage de broderie qu'elle tenoit, & oubliant sa supériorité, lui jetta les bras au col avec autant d'ardeur qu'elle eût pu embrasser son mari ; les larmes lui vinrent aux yeux : soyez le bien-venu, brave Bertrand, lui dit-elle, je sais les grands exploits dont vous avez signalé votre attachement & votre zele pour nous, je sais les obligations que nous vous avons, & que tout ce que nous possédons ne suffiroit pas pour les reconnoître : vous êtes notre principale espérance, & le plus ferme appui de notre bon droit. Du Guesclin rougit, tant de la faveur qu'il avoit reçue de sa Souveraine, que de ses expressions, & lui répondit modestement : Madame, j'ai l'honneur d'être né votre sujet, je n'ai rien fait jusqu'ici que ce que j'ai dû faire en cette qualité, & je ne cesserai de vous rendre tous les services que mon devoir m'impose.

Tout étoit alors paisible en Bretagne au moyen de la treve subsistante entre les deux contendans, & dans l'attente d'un

traité définitif, mais bien difficile à conclure. Cependant on ne s'occupoit à Nantes que de plaifir, de fêtes & de Tournois, où l'on peut s'imaginer la part que du Guefclin dut prendre. Le comte de Montfort faifit l'occafion du féjour de Bertrand auprès du Comte de Blois pour le lui rendre fufpect : il fit répandre par des émiffaires, jufque dans le cabinet de Charles, que la grande faveur que du Guefclin avoit acquife auprès des troupes & du peuple, étoit capable de renverfer également les deux parties, & d'autant plus, que la nation fatiguée d'une guerre déja bien longue, & qui n'étoit pas prête à finir, pourroit bien d'un commun confentement le reconnoître pour Duc, & que fi cela arrivoit, il fauroit bien s'y maintenir ; que peut-être les Rois de France & d'Angleterre lui prêteroient la main, & qu'en tout cas ce feroit un troifieme parti qui acheveroit de ruiner la Province. Ils ajoutoient encore d'autres raifons qui parvinrent enfin jufqu'au Prince, mais ne firent aucune impreffion fur fon efprit. Il répondit à ces donneurs d'avis : » Je fuis certain que Bertrand n'a acquis la grande réputation dont il jouit & l'affection de tout le monde, que par

ſon mérite & ſes vertus : il n'eſt capable ni d'une ambition qui feroit tort à ſa gloire, ni d'une trahiſon qui le déshonoreroit. Je ſuis sûr que ſi on lui offroit le titre de Duc de Bretagne à mon préjudice, il le refuſeroit : & de mon côté ſi la Bretagne ne pouvoit être tranquille & heureuſe, comme je l'ai toujours ſouhaité, qu'à ce prix-là, je le verrois ſans regret prendre ma place. De telles rumeurs ne ſont que des traits de malice de ſes ennemis & des miens, & je riſquerai tout plutôt que de prendre le moindre ombrage d'un homme ſi eſtimable ».

Du Gueſclin fut informé de tout cela, & voulut un jour s'en expliquer avec le Prince, qui lui ferma la bouche avec ce peu de mots ; je vous connois aſſez, & je ne connois pas moins nos ennemis communs.

(1360.) Peu de jours après, le Comte de Blois voulant fixer Bertrand auprès de lui, ſongea à le marier, & jetta les yeux ſur Tiphaine Raguenel, cette ſavante Fée dont nous avons parlé. Il en fit faire la propoſition à Guillaume Raguenel, Vicomte de la Belliere, frere aîné de Tiphaine, qui la reçut avec grand plaiſir, & le mariage ne tarda

à se faire, que le temps qu'il fallut à du Guesclin pour en donner avis à son pere & avoir son consentement. C'étoit pour lui une alliance également honorable & avantageuse : la Demoiselle étoit de la premiere qualité, lui portoit de grands biens, & elle étoit douée de toutes les graces du corps, & sur-tout de celles de l'esprit & du cœur.

Quand les fêtes furent finies, Bertrand se rendit à son Gouvernement de Pontorson, & prit sa route par le Château de la Motte Broon, pour voir son pere, & lui présenter sa femme, & peu de jours après il arriva à Pontorson. Toute la Noblesse y vint en foule pour féliciter les nouveaux époux, qui de leur côté avoient pris leurs mesures pour recevoir leurs parens, leurs amis ou voisins avec magnificence. On s'y occupa de Tournois, de courses de bagues & autres exercices militaires qui furent interrompus par la nouvelle que reçut du Guesclin qu'une troupe Angloise étoit descendue à la Hogue, port de Mer à peu de distance de Pontorson. Sur le champ il envoya des coureurs pour les reconnoître & lui en rendre compte, & par provision il en donna avis à toutes les garnisons des Places voi-

ſines, pour qu'elles ſe tinſſent ſur leurs gardes.

Le rapport des coureurs fut que Jean Felleton avoit mis à terre trois cens Lances qu'il menoit en Bretagne. Au bout de deux heures, Felleton & quelques-uns des ſiens s'avancerent juſqu'aux portes du Château, & appellerent du Gueſclin, qui ſe préſenta aux crénaux, & l'Anglois lui tint ce ridicule & arrogant diſcours : » Y a-t-il aſſez long-temps que vous vous amuſez à faire l'amour ? Votre jeune femme va vous faire oublier que vous êtes un grand homme de guerre, & faire de vous un Gentilhomme caſanier. Je ſuis venu exprès, pour me battre avec vous ſeul à ſeul, ſi vous oſez ſortir de votre Château ou de votre Tanniere ; ou bien je vous donne le choix que nous combattions vingt contre vingt, ou tel nombre que vous voudrez, ou bien que cinq de mes Anglois ſe battent contre vingt de vos Bretons ». Du Gueſclin ne lui répondit rien, Felleton lui tourna le dos, en diſant ; je vais m'établir en place d'où je viendrai ſouvent manger vos chapons, & il s'en alla. Bertrand le rappella & lui dit : » J'ai eu la patience d'écouter juſqu'au bout vos rodomontades, elles m'ont réjoui, quoique

je ne fois pas accoutumé à en entendre de pareilles, & elles ne me font pas grande peur. Je n'accepte pas le combat que vous m'offrez, je veux vous défaire en corps vous & vos gens, mais je vous prie de ne pas fatiguer ces beaux Guilledins que je vois-là, parce que j'irai dans peu les chercher, & vous remercier de la peine que vous avez prife de les bien choifir en Angleterre, & de les amener jufqu'ici ». Après cette réponfe, Bertrand fe retira fans vouloir attendre de réponfe.

Les Gentilshommes Normands & Bretons témoins de l'audace de Felleton, en furent vivement indignés, & fe préparoient déja à fortir en armes pour le charger ; mais du Guefclin modéra leur ardeur en leur jurant que bientôt il leur feroit voir de près des ennemis fi vains & fi téméraires. Auffi-tôt il commanda à tout ce qu'il avoit d'hommes auprès de lui de fe préparer en diligence à marcher au premier ordre ; & en même-temps, fit dire aux garnifons du Mont S. Michel & de Beuvron, de fe trouver le lendemain à heure nommée à tel endroit qu'il indiqua. Enfuite il fe prépara lui-même pour l'exécution de fon projet.

Le lendemain à l'heure marquée il sortit de Pontorson, n'y laissant d'hommes que la garde nécessaire : les garnisons qu'il avoit mandées se trouverent au rendez-vous, & il les passa en revue. Il s'y trouva cent Lances bien montées & deux cens Arbalêtriers à pied. Avec ce corps de troupes il marcha avec tant de diligence, qu'en vingt heures il atteignit Felleton dans les landes de Meillac, quoique les Anglois eussent marché sans s'arrêter, bien sûrs qu'il les suivroit de près. Ils marchoient en ordre de bataille, & enseignes déployées. Du Guesclin envoya d'abord un Héraut à Felleton pour lui dire qu'il venoit querir ses beaux Guilledins, & lui demander raison des propos qu'il lui avoit tenus, & voir si vingt Brétons pourroient bien se défendre contre cinq Anglois.

Felleton engagé d'honneur à combattre, répondit au Hérault ; allez dire à votre Maître que mes Guilledins serviront à conduire les prisonniers que je vais faire après qu'ils m'auront demandé quartier. Ensuite il se retourna vers les siens, & leur dit : » Mes compagnons, notre bonne fortune

tune nous donne ici l'occasion de nous signaler dès notre entrée de Bretagne ; quelque aisée & assurée que soit la victoire que nous allons remporter, elle ne nous en sera pas moins glorieuse, & ne contribuera pas moins à établir notre réputation d'être les plus vaillans hommes de la terre. Ce du Guesclin qui a tant fait parler de lui, vient se jetter entre nos mains, vengeons-nous une bonne fois de tout le mal que notre nation a éprouvé de sa part. Ne craignons point ses stratagêmes ordinaires, notre nombre surpasse celui de ses gens, comme nous les surpassons en valeur, ainsi la victoire nous est assurée. » La troupe lui répondit avec ardeur qu'il ne différât pas à les mener au combat, pour punir cet ennemi juré de leur nation. Trois Chevaliers, des plus braves d'entre eux, firent vœu au Ciel de tuer du Guesclin, ou de périr eux-mêmes, tant leur fureur contre lui étoit animée.

Le Héraut n'étoit pas encore de retour auprès de du Guesclin, que celui-ci apperçut les Anglois venant à lui au petit pas & rangés en fort bon ordre ; il rangea aussi les siens en

bataille, & ſa contenance guerriere & aſſurée lui tint lieu de harangue, & leur communiqua toute ſa bravoure. Les deux troupes s'approcherent, déja leurs lances volent en éclats de part & d'autre; le carnage eſt déja grand, & la victoire ne ſe décide pas encore: l'acharnement eſt égal de chaque côté: enfin on en vint aux haches d'armes d'une part & de l'autre, & aux épées: ce n'eſt plus un combat général, c'eſt autant de combats ſinguliers, chacun choiſit ſon homme; la même ardeur & la même animoſité ſont égales dans chaque ſoldat: tous combattoient pour leur gloire, leur vie & leur liberté. Bertrand tue de ſa main deux de ceux qui avoient fait ſerment d'avoir ſa vie: le troiſieme étoit bleſſé mortellement d'un coup de fleche dès le commencement de l'affaire. Felleton fut trois fois fait priſonnier par les Bretons, & trois fois délivré par les ſiens. Mais Bertrand qui avoit enſemble ſa gloire à ſoutenir, & ſon injure perſonnelle à venger, fit des choſes incroyables, & décida lui ſeul la victoire: il portoit par-tout la terreur & la mort, & ſembloit armé plutôt de la foudre que

d'une épée. L'opiniâtreté Angloise céda à sa valeur ; Felleton fut pris une quatrieme fois, & resta prisonnier, ayant été terrassé d'un coup de lance par un Gentilhomme Breton, nommé Roland Bodin : deux autres Capitaines Anglois eurent le même sort, ce qui mit l'épouvante par-tout ; en sorte que le soldat Breton abattoit tout ce qui se présentoit, résolu à tout passer au fil de l'épée, si Bertrand, que personne n'avoit jamais surpassé en humanité dans la victoire, n'eût fait cesser le carnage : ainsi tout ce qui avoit échappé au glaive fut pris à rançon.

Il commença par faire panser ses blessés & ceux des ennemis, & enterrer les morts, ensuite il partagea judicieusement le butin & les prisonniers à sa troupe, & renvoya les garnisons dans leurs places. Il retint pour lui les trois Capitaines, Jean Felleton, Guillaume Isannay & la Grée : & le premier reçut là une bonne leçon pour l'avenir de ne pas commencer par être insolent.

Bertrand pendant son séjour à Nantes auprès de Charles de Blois, avoit fait connoissance & lié amitié avec un Seigneur François de grande considé-

ration, commandant pour le Roi en Guienne, nommé Jean de Xaintré. Ce Seigneur lui écrivit pour le faire souvenir qu'ils s'étoient promis réciproquement d'unir leurs forces dès qu'il y auroit quelque occasion de rendre un bon service au Roi, & de combattre les Anglois : que cette occasion se présentoit, parce qu'ils tenoient en Poitou un château nommé Essay, dont la garnison désoloit tous les environs : que la saison étoit favorable pour attaquer ce Château environné de marais impraticables en tout autre temps. Du Guesclin ne balança pas un moment : il laissa les trois prisonniers à Pontorson, libres, & sur leur parole de ne point s'échapper sans avoir payé leur rançon, & partit pour la Guienne avec une belle troupe d'hommes de son choix, & sur lesquels il comptoit, & se trouva au rendez-vous convenu. L'arrivée de du Guesclin, & sa jonction avec un homme aussi recommandable que Xaintré, donna l'allarme aux Anglois ; ils cesserent de courir la compagne & se renfermerent dans leurs Places, s'attendant bien d'y être attaqués, ce qui ne tarda que jusqu'au lendemain.

Dès le jour même le château d'Eflay fut investi, & le jour fuivant les deux chefs avec toutes leurs forces, montant enfemble à environ quatre mille hommes s'en approcherent. Il y eut une conteftation honorable entre Xaintré & Bertrand : le premier pour faire les honneurs de fon gouvernement, voulut déférer le commandement à du Guefclin, qui le refufa, fur ce que n'ayant aucune commiffion du Roi pour la Guienne, & n'étant venu qu'en qualité d'auxiliaire, il ne devoit que recevoir des ordres, & non pas en donner : la difpute alla plus loin encore : Xaintré vouloit fi abfolument que Bertrand commandât en chef, qu'il menaça de quitter l'armée ; & moi, dit du Guefclin, je vais reprendre le chemin par où je fuis venu, plutôt que de commander ici. Les autres Capitaines s'affemblerent en Confeil de Guerre, & les firent convenir qu'ils auroient chacun leur quartier féparé, & leurs troupes indépendantes, qu'il feroit fait deux attaques que chacun commanderoit en chef, & que celle où les Anglois fe fixeroient pour défendre ou attaquer feroit réputée le quar-

tier général, en cas qu'il fallût se réunir. Ces deux grands Capitaines eurent encore de la peine à accepter cet arrangement, & ne se rendirent qu'aux instances des Officiers & à la nécessité du service.

La place fut donc attaquée de deux côtés, les nôtres perdirent quelques hommes d'abord; mais s'étant mis à l'abri des coups de traits, ils serrerent le Château si vivement que rien n'en pouvoit sortir, ni aucun secours y entrer : & les mesures étoient si bien prises, que les Anglois ne pouvoient jamais surprendre le camp françois, ni le forcer. Les échelles furent placées & le Château attaqué de toutes parts. Du Guesclin étoit monté le premier sur la muraille, & y avoit planté son enseigne en faisant son cri, NOTRE-DAME GUESCLIN; mais cet honneur faillit à lui coûter la vie : comme il se mettoit à poursuivre les ennemis qui, voyant les Bretons maîtres des murailles, se sauvoient dans la Place d'armes, & comptoient se former en corps, & à force de résistance obtenir quartier, du Guesclin mit le pied sur une piece de bois pour aller à eux; mais ce bois étoit tellement pourri qu'il manqua

sous lui, en sorte qu'il tomba de quinze ou vingt pieds de haut dans la cour du Château, & se cassa une jambe. Cinq Anglois qui le virent tomber, & qui le reconnurent à ses riches armes, coururent à lui pour le tuer & le dépouiller. Ce fut là qu'il eut besoin de tout son courage & de toutes ses forces : il eut le temps de se ranger contre une muraille, de s'y adosser, soutenu sur sa bonne jambe, & de s'armer d'une longue hache qu'il portoit toujours. Le premier Anglois qui l'aborda fut assommé du premier coup, un moment après il en mit encore deux hors de combat, & il se défendit si vigoureusement contre les deux autres, malgré tous les efforts qu'ils firent pour le joindre, & la douleur excessive qu'il ressentoit, qu'il eut le bonheur d'être secouru par un brave gentilhomme Breton, Jean Hongar, qui l'apperçut dans cette dangereuse situation. Hongar accourut à lui, tua un des deux soldats, mit l'autre en fuite & s'approcha de Bertrand qui tomba dans ses bras sans connoissance. Hongar le crut mort, le voyant tout en sang, & appella quelques compagnons à qui tout en larmes il demanda du secours:

ils l'envelopperent dans leurs manteaux, appercevant encore quelques signes de vie, & l'emporterent dans sa tente.

Les Bretons voyant porter de la sorte ce brave chef, qu'ils chérissoient & estimoient généralement, le crurent tué, & dans le premier mouvement de leur affliction, firent tomber leur vengeance sur les Anglois qu'ils lui sacrifierent jusqu'au dernier. Ensuite ils mirent le feu au Château & commençoient déja à démolir les murailles, lorsque l'on vint tempérer leur douleur en leur annonçant que Bertrand n'avoit point reçu de coup mortel, que tout son mal étoit une jambe cassée, & qu'ainsi ils étoient assez vengés : ils crurent que cette consolation ne tendoit qu'à les tromper, & que l'on ne vouloit qu'arrêter leur fureur, en un mot que Bertrand étoit mort : ils s'écrierent tous d'une voix qu'au moins les ruines de la Place lui serviroient de monument, & rendroient témoignage à la postérité de leur affection & de sa valeur.

(1362.) Cette destruction exécutée, & la blessure de du Guesclin, occasionnerent la séparation de ses troupes

d'avec celles de Xaintré ; Bertrand fut transporté à Nantes, distante de plus de cinquante lieues, pour y attendre sa guérison, qui ne fut parfaite qu'au bout de trois mois. Son Prince, Charles de Blois, l'honora de ses fréquentes visites, & l'entretint souvent de ses plus secretes affaires & de ses desseins. Un jour entre autres il vint le voir avec l'air d'un homme agité de quelque chose d'extraordinaire, & lui dit que quoique la treve subsistante entre lui & le Comte de Montfort ne dût expirer qu'à la Saint Michel, il s'étoit résolu de rappeller ses amis auprès de lui, & de former son armée en corps dès le commencement d'Avril, & de le faire son Lieutenant-Général ; qu'ainsi il souhaitoit qu'il se trouvât à Nantes pour ce temps-là, afin de résoudre ensemble leurs opérations.

Du Guesclin qui connoissoit le Prince pour religieux observateur des traités, & qui ne l'étoit pas moins lui-même, fut étrangement surpris de ce discours, & ne put s'empêcher de se récrier & de parler à Charles avec beaucoup de liberté & de force : » Seigneur, lui dit-il, je manquerois au

respect que je vous dois & au zele que vous m'avez toujours connu pour votre gloire & pour votre service, si je ne vous expliquois pas ma pensée avec toute franchise : il est constant qu'une treve ne se peut violer sans perfidie, vous en êtes incapable; mais si vous l'étiez, vous ruineriez toutes vos affaires : quel jugement pensez-vous que vos amis en porteroient, & croyez-vous que des gens d'honneur voulussent se prêter à un projet qui vous déshonoreroit ? Quel jugement en porteroit toute l'Europe, qui vous regarde comme un grand Prince & plein d'honneur, si vous donniez cet avantage à votre ennemi ? Votre cause, toute juste qu'elle est, ne paroîtroit plus soutenable : les traités les plus secrets doivent être observés scrupuleusement, à plus forte raison la foi donnée publiquement & confirmée par des sermens solemnels, doit-elle être inviolable. Et quand vous n'auriez pas toutes ces considérations humaines, ne craignez-vous pas que le Ciel même n'en prenne vengeance & ne vous abandonne à celle de votre ennemi ? «

Le comte de Blois avoit écouté ces remontrances avec une attention triste

& sombre, dont il sortit pour y répondre : » cher Bertrand, dit-il, vous ne m'avez pas dit là un mot que je ne me sois dit à moi-même ; j'y reconnois votre attachement pour moi, votre grand cœur & votre magnanimité. Je sens comme vous que je risquerois de passer pour un parjure, & que mes ennemis profiteroient de l'occasion pour me déshonorer ; mais ne pensera-t-on pas autrement quand j'aurai exposé & publié mes raisons ? Et ne me rendra-t-on pas justice sur cette prétendue infraction de la tréve, & ma résolution de faire la guerre, quand je démontrerai que le Comte de Montfort ne l'a pas entretenue, cette prétendue treve, qu'il n'a pas congédié ses troupes, & que les Anglois de son parti n'ont pas cessé un seul jour de maltraiter les gens du mien ? N'ont-ils pas continué leurs hostilités, rançonné les Bourgeois de mes Places, & fait des prisonniers ? Pourquoi respecterois-je un traité qu'ils ont mille fois violé ? D'ailleurs Montfort est-il pour moi un ennemi légitime ? C'est un usurpateur, un sujet révolté : ainsi mon projet est juste, & dans toutes les regles de l'honneur & de la générosité, & ne

vous en faites plus une peine, mon cher du Guesclin; j'ai tout pesé scrupuleusement, & j'espere que mes raisons vous toucheront & que vous ne me refuserez plus d'y entrer & de me donner cette derniere marque de votre déférence pour mes intentions ".

Du Guesclin persuadé par les raisons qu'il venoit d'entendre ne contesta plus, & pour s'y conformer, il promit au Prince de se trouver à Nantes le 15 Mars, avec toutes les troupes qu'il pourroit rassembler.

Alors se trouvant en état de monter à cheval, il prit congé du Comte de Blois, & partit pour son gouvernement de Pontorson; & à peine étoit-il sorti de Nantes qu'il apprit que Richard de Grévaques, Capitaine Anglois, battoit la campagne pour tâcher de le surprendre dans sa route & l'enlever. Il sçut que ce Capitaine étoit en garnison dans Ploërmel, & que de-là il faisoit des courses dans tous les environs, & levoit des contributions sur les Paroisses depuis Rennes jusqu'à Nantes. (1) Du Guesclin qui

(1) L'intervalle est de dix-sept lieues de Bretagne.

marchoit avec fes Compagnons ordinaires, fe détourna de fon chemin pour fe mettre à la pourfuite de ce Capitaine, & lui épargner la peine de le chercher : celui-ci le fçut, & fe tint fur fes gardes, pour ne pas être furpris par un ennemi fi redoutable, & tâcher au contraire de le trouver au dépourvu. Il apprit que du Guefclin étoit logé à l'Abbaye de Saint-Méen (1) & fes troupes dans la Ville : il marcha toute la nuit & arriva proche de cette Ville une heure avant le jour; il envoya deux de fes gens traveftis en payfans à la découverte; ils lui rapporterent que tout étoit dans le repos & dans le filence, finon un petit corps-de-garde de quinze ou vingt hommes à l'entrée du Bourg, qui feroit aifé à forcer. Alors Grévaques difpofe fes gens, marche fans bruit, fond fur le corps-de-garde, & tue les premiers qui fe préfentent; les autres fe fauvent & vont donner l'allarme aux troupes de du Guefclin. Grévaques attaque d'abord la maifon où étoient fes équipages, avant que

(1) Abbaye de l'Ordre de Citeaux, Diocefe de Saint-Malo, & tout auprès.

personne fût en état de se défendre : les valets résisterent tant qu'ils purent, quelques Gentilshommes vinrent à leur secours avec des soldats & des habitans, mais la partie étant trop inégale, il y eut de la perte du côté des Bretons, entre autres de trois Capitaines dans les troupes de du Guesclin, très-braves & très-estimés, Geoffroy le Vayer, Raoul de Kergoüet, & le Seigneur de Romillé. Cependant tous les habitans se mirent en armes, & sauverent la maison que Grévaques attaquoit ; de son côté il craignit que ses gens occupés au pillage, ne fussent chargés & défaits, & crut qu'il seroit plus à propos d'aller attaquer du Guesclin, avant qu'il eût le loisir de se mettre en défense.

Il marcha donc droit à l'Abbaye, où Bertrand avoit déja mis en bataille les gens de guerre qui s'étoient rassemblés près de sa personne. Il étoit prêt à en sortir pour secourir les siens, quand on lui annonça que Grévaques venoit l'attaquer : alors il rangea sa troupe dans le préau, qui étoit grand & vaste, & fit ouvrir les portes. Grévaques arrive, & s'apperçoit qu'il est attendu, mais il n'étoit plus temps

de reculer, ni de délibérer; ainsi il fond sur la troupe de Bertrand avec vivacité. Le combat fut long & incertain; mais à la fin Grévaques eut la douleur de voir tomber mort à son côté son fils, jeune homme de très-grande espérance, & quantité de ses principaux Officiers; le reste s'amollit, & ce pere désolé fut forcé de se rendre à la merci de du Guesclin avec son gendre & son beau-frere, qui tous remirent leurs épées au vainqueur. Ainsi finit cette entreprise où du Guesclin courut le plus grand danger, & qui délivra la Province d'un ennemi bien puissant & bien destructeur.

Bertrand alors continua son chemin vers Portorson dont il n'étoit pas loin, & y fit conduire Grévaques & les autres prisonniers; mais il ne s'y rendit pas sans avoir encore une aventure des plus singulieres.

On a vu ci-devant que du Guesclin partant de son Gouvernement de Pontorson, y avoit laissé plusieurs prisonniers, & entre autres, ce Felleton, qui l'avoit insulté si audacieusement, & qui devoit venir manger ses chapons. Celui-ci avoit payé sa rançon & recouvré sa liberté; mais il

avoit recommencé dès le jour même son premier métier, & avec deux cens hommes qu'il avoit rassemblés, il battoit la campagne, rançonnant ou pillant par-tout où il passoit. Du Guesclin le rencontrant à trois lieues de Pontorson, l'attaque sans lui donner le temps de se reconnoître, le bat, lui tue une partie de son monde, prend le reste, & le conduit lui & les siens prisonniers au même Château d'où il n'étoit sorti que depuis deux ou trois jours. Bertrand arriva chez lui avec l'appareil d'un triomphe; une troupe victorieuse d'une part, une autre troupe de prisonniers de l'autre, ornoient son char. Sa femme, Tiphaine Raguenel, dont on ne peut faire un plus grand éloge que de dire qu'elle étoit digne de lui, courut à sa rencontre, & lui fit un accueil que nous aurions de la peine à décrire. Elle ne pouvoit assez se féliciter de revoir ce Héros couvert de lauriers, & qui étoit revenu des bras de la mort, comme par miracle : parmi les prisonniers qui suivoient le vainqueur, elle reconnut le Seigneur Felleton, & lui dit d'un air ironique, comme il le méritoit; comment, brave Felleton,

vous voilà encore? c'est trop pour un homme de cœur comme vous, d'être battu deux fois dans l'intervalle de douze heures, une fois par la sœur, une autre par le frere. Bertrand ne comprenant pas ce discours énigmatique, la Dame le lui expliqua.

» La nuit derniere, lui dit-elle, tout étant ici dans le plus profond silence, votre sœur la Religieuse (1) couchée avec moi, & toutes deux bien endormies, elle a été divinement avertie en songe d'un grand danger qui nous menaçoit : elle s'est éveillée en sursaut, s'est levée, a pris des armes, & l'épée à la main a couru à l'endroit qui lui avoit été désigné dans son rêve : elle a trouvé une échelle toute dressée contre la fenêtre de la chambre de mes femmes, & les Anglois déja presque en haut; elle les a renversés, & trois d'entre eux se sont tués en tombant : tout de suite elle a appellé du secours, & donné l'allarme dans le Château : tout le

(1) Julienne du Guesclin, qui fut ensuite Abbesse de S. George à Rennes, & mourut fort âgée en 1405.

née de converser avec tout le monde ; & que vous avez corrompu quelqu'un de la maison pour favoriser par une trahison un projet odieux.

Felleton fut outré de ce dernier reproche, d'autant plus qu'il étoit réel ; Bertrand l'approfondit, & trouva que deux femmes de chambre de sa femme étoient complices : il n'eut besoin de personne pour les punir, & se rendant justice lui-même militairement, il les fit lier ensemble dans un sac & jetter à la riviere (1).

Peu de temps après, les Anglois ayant recommencé leurs courses en Normandie, Bertrand recommença aussi à les combattre. Ils s'étoient emparés du château de la Roche Tesson, qu'ils avoient fortifiés, y avoient mis quatre cens hommes de garnison, & de-là ils mettoient quinze lieues de pays à contribution, & comptoient être en sûreté dans une Place si forte. Mais du Guesclin y ayant mené douze cens hommes, fit sapper un pan de

(1) C'étoit alors le supplice des femmes, & la premiere qui fut pendue, le fut sous Charles VII.

la muraille, & la breche s'étant trouvée suffisante, il fit donner l'assaut, monta le premier, & força le château. Le Capitaine fut tué avec bon nombre de ses gens, le reste pris à rançon. Le Roi pour récompense lui fit présent de cette terre, dont son frere Olivier jouit après lui comme son héritier, & la fille unique d'Olivier la porta dans la maison de Gouyon de Matignon (1).

Du Guesclin qui jusques-là n'avoit pas encore éprouvé le moindre revers de fortune, en éprouva un enfin; mais sa gloire ni sa réputation n'en reçurent point la moindre altération.

Hue (*Hugo*) de Caurelée, l'un des plus recommandables Capitaines qui fussent parmi les Anglois, ravageoit les terres du Seigneur de Craon, qui ne se sentant pas en état de le combattre, pria Bertrand de joindre ses troupes aux siennes, pour chasser cet ennemi. Celui-ci ne se fit pas prier deux fois, & lui conduisit lui-même ses hommes, & s'étant mis ensemble sur les voies de Caurelée, pour le

(1) Grande & illustre Maison de Bretagne, passée en Normandie.

combattre, ils le trouverent au pays du Maine, dans une lande, entre la Croisille & Juvigny. Les deux partis rangerent leurs troupes en bataille, & au premier choc, les gens de Craon prirent la fuite, ensorte que du Guesclin resta seul avec les siens qui n'étoient qu'environ cent hommes. Bertrand si lâchement abandonné ne perdit pas courage; au contraire il anima ses gens, & leur commanda de se tenir serrés, & d'attendre l'ennemi. Les Anglois tinrent conseil & résolurent d'attaquer cette petite troupe; mais Caurelée eut assez d'honneur & de générosité pour leur proposer de tenter une négociation avant que de combattre : on s'y accorda, & il envoya un Héraut à du Guesclin pour lui représenter que les Anglois étoient six contre un, qu'il y auroit de la témérité de sa part de tenter une aventure si inégale, & qu'en son particulier il auroit regret de défaire d'aussi braves gens, & sur-tout lui qu'il estimoit infiniment, qu'ainsi il lui conseilloit d'entrer en composition, & qu'il le trouveroit raisonnable.

Bertrand communiqua aux siens cette proposition que tout le monde trouva

honnête & généreuse, d'autant qu'il y auroit eu de l'imprudence à se compromettre si inégalement ; & l'on convint entre les parties que du Guesclin & les siens s'en retourneroient librement & sûrement ; que leur rançon seroit de trente mille florins d'or ; que Bertrand ni aucun des siens ne pourroient s'armer que la rançon ne fût payée ; Bertrand voulut donner des ôtages, mais Caurelée ne voulut point d'autre caution que sa parole.

Du Guesclin de retour chez lui ne perdit point de temps : il vendit ses meubles & son argenterie, & emprunta jusqu'à concurrence de la somme, qu'il envoya très-peu de temps après à Caurelée par un Gentilhomme, sans permettre qu'aucun des siens, soldats ou autres y contribuassent, & retira sa parole & celle de sa troupe. Les Historiens observent ici que les profits étoient toujours pour ses gens, & les dommages toujours pour lui seul.

(1363.) Cependant le temps approchoit de tenir à Charles de Blois la parole que Bertrand lui avoit donnée de se trouver auprès de lui au milieu du mois de Mars ; il partit donc de chez lui le 10, après avoir donné

ordre à ses troupes d'être prêtes à marcher à la fin du mois. Les Seigneurs du même parti s'y trouverent dans les premiers jours d'avril : il se tint plusieurs conseils pour arranger les opérations, & décider par où on commenceroit à attaquer Jean de Montfort. Quelques-uns firent de grandes difficultés sur l'infraction de la treve, & furent d'avis d'attendre son expiration, & de tout surseoir jusques-là ; ils disoient que tout le monde trouveroit étrange que tant de gens d'honneur eussent violé un traité qui n'avoit plus que six mois à courir ; enfin ces braves Bretons pensoient que ce seroit déroger à leur ancienne & austere vertu : mais on leur opposoit ce que le Prince avoit exposé à du Guesclin sur le même sujet ; que Montfort n'étoit point un ennemi légitime, mais un sujet révolté, un usurpateur : que lui-même, & les Anglois pour lui, ce qui étoit la même chose, ne l'avoient pas observée : qu'il étoit de notoriété générale qu'ils n'avoient pas cessé un seul jour de faire des courses, de surprendre des Places, d'enlever des prisonniers & de piller le peuple.

Ces raiſons ayant eu leur effet, & tous étant d'accord, il fut réſolu que ſans délai & le plus ſecrettement poſſible, on aſſembleroit les troupes, & que l'on marcheroit contre les Places qui tenoient pour le comte de Montfort : enſuite il fut queſtion de nommer un. Général en chef. Le comte de Blois en avoit donné parole à du Gueſclin, mais pour ne point donner de jalouſie, (ce qui eſt ſouvent cauſe des mauvais ſuccès,) il mit la choſe en délibération avec tous les Seigneurs de ſon parti, qu'il avoit raſſemblés pour ce ſujet; & leur dit : » Vous ſavez que la plus grande force d'une armée conſiſte en celui qui la commande, que ce proverbe eſt bien ſage, qui dit qu'une troupe de Cerfs commandés par un Lion, eſt plus forte qu'une troupe de Lions commandés par un Cerf. Vous êtes tous capables de commander mon armée, ainſi je ne ſuis embarraſſé que du choix, & quand je le ferois, j'aurois regret de n'avoir pu vous nommer tous; mais je ne veux point faire de jaloux, je veux au contraire qu'en obéiſſant au chef qui ſera nommé, chacun de vous penſe obéir à celui qu'il aura lui-

même

même choifi. C'eft donc à vous à décider, & je m'en rapporte à votre choix : fi le Maréchal de Beaumanoir étoit libre de porter les armes, nous n'aurions pas à délibérer, mais vous favez qu'il ne peut s'armer jufqu'à ce que les Princes mes enfans qu'il a conduits en Angleterre foient dégagés ». Le difcours du Prince étant fini, Beaumanoir prit la parole & fe plaignit amérement de ce que cette circonftance l'empêchoit de lui rendre fes fervices, & il ajouta, que quand il en auroit la liberté, il le fupplieroit de déférer cet honneur au vaillant du Guefclin, à qui il appartenoit de commander en chef, & qu'il ne regretteroit que de ne pouvoir fervir fous lui. Du Guefclin voulut parler pour s'en excufer, mais il fut interrompu par une acclamation générale : tout le monde s'écria que Beaumanoir n'avoit dit que ce que tous avoient penfé : que la vertu & la fageffe de Bertrand étoient trop connues pour qu'il eût un concurrent ; qu'enfin ils fouhaitoient l'avoir pour Général. Le Comte de Blois, charmé que fon choix fût celui de tous les Seigneurs, le nomma Général en chef, fans lui permettre de

parler pour s'en défendre, & lui mit en main un bâton d'argent semé d'hermines pour marque de sa dignité & de son pouvoir.

Du Guesclin rendit grace au Prince de l'honneur qu'il lui faisoit, & dit à la Compagnie, qu'il ne pouvoit manquer de bien remplir une fonction si importante avec les plus vaillans hommes du monde, & les plus expérimentés Capitaines, & ayant à soutenir la meilleure cause qui eût jamais été défendue.

Aussi-tôt il donna tous les ordres nécessaires, ensorte que dès le 15 d'Avril, il se trouva avoir sur pied trois mille hommes d'armes (1), quatre mille archers à cheval, & neuf mille hommes de pied, & en outre tous les plus grands Seigneurs de Bretagne.

---

(1) Les hommes d'Armes ont varié en divers temps. Sous le Roi Jean, je trouve que chaque homme d'Arme menoit avec lui deux Ecuyers & deux Coustilliers : ensuite ils n'ont plus eu que trois hommes. Les Cahiers des Etats Généraux tenus à Blois en 1576, accordent au Roi 3000 hommes d'Armes faisant 12000 chevaux. Les hommes d'Armes devoient être tous Gentilshommes.

Quand cette armée fe trouva en état marcher, du Guefclin fut d'avis que Charles de Blois envoyât un Héraut à Jean de Montfort, avant que de fe mettre en mouvement, pour ne pas paroître avoir voulu le furprendre, & qu'il lui mandât que les plaintes de fes Sujets, & les vexations continuelles des foldats, le forçoient à prendre les armes pour réprimer tant de défordres, & pour le fommer de fe rendre auprès de lui, & de lui rendre compte de fa conduite : que de plus, il lui fît hommage des terres qu'il tenoit en Fief du Duché de Bretagne, qu'il réparât les dommages que fes gens avoient caufés, qu'il fe remît à l'obéiffance, & lui rendît le refpect & les devoirs dont un Sujet eft tenu envers fon Souverain; qu'autrement il étoit en état de l'en châtier.

Le Comte de Montfort répondit à ces fommations que Charles de Blois fe trompoit d'exiger des foumiffions & un refpect que lui-même lui devoit : qu'il étoit informé qu'il avoit affemblé des troupes ; mais qu'il ne s'en étoit pas mis en peine, ne pouvant croire qu'il ofât rien entreprendre

au préjudice de ſon ſerment; que cette conſidération l'avoit empêché de ſe mettre en état de défenſe, mais que s'il avoit la témérité de paſſer outre, il trouveroit par-tout plus de réſiſtance qu'il ne croyoit, & que quant à lui, il ſçauroit bien le faire repentir de ſon manque de foi.

Le Héraut ayant rapporté cette réponſe, du Gueſclin ſe mit en mouvement, & marcha devant la ville de Carhaix, qui tenoit pour le Comte de Montfort, qui étoit bien ſituée, avec une bonne garniſon. Le ſiege dura ſix ſemaines, au bout deſquelles les aſſiégés manquant de vivres & ayant perdu beaucoup de monde, capitulerent; la garniſon ſortit vies & bagues ſauves, & le bourgeois fut libre de reſter.

Après que l'on eut pris toutes les meſures pour la ſûreté de la place, l'armée marcha vers Bécherel : c'étoit un Château extrêmement fortifié, où le Comte de Montfort tenoit une bonne garniſon ſous les ordres de Lantimer, brave & renommé Capitaine Anglois, & ce Château dominoit la ville de Rennes. Le Gouverneur ſe voyant inveſti par une ſi grande ar-

mée, & ne doutant pas qu'il n'eût tous les jours quelque assaut à soutenir, capitula, à condition que si dans quinze jours Jean de Montfort ne se présentoit pas avec une armée capable de faire lever le siege, il rendroit sa place au Comte de Blois, & il eut la permission d'en donner avis au Comte de Montfort.

Les six semaines qu'avoit duré le siege de Carhaix, avoient donné à ce Prince le temps d'assembler ses amis. Il leur avoit écrit les lettres les plus pressantes de se rendre auprès de lui, pour le venger lui & son parti de l'infidélité du Comte de Blois, & de l'infraction de la treve. Ses représentations étoient si vives, que tous accoururent irrités du procédé de Charles de Blois, sans faire réflexion qu'ils ne l'avoient pas eux-mêmes observée un seul jour, & qu'ils n'avoient cessé de molester ceux de l'autre parti.

Lorsque Montfort reçut les lettres de Lantimer & la nouvelle du siege de Bécherel, il avoit déja rassemblé une belle armée, qui ne demandoit qu'à aller faire preuve de son courage, & punir le Comte de Blois. Il marcha donc avec toutes ses forces au

ſecours de Bécherel. Mais du Gueſclin qui prévoyoit bien ce qui devoit arriver, & que Montfort viendroit pour lui faire lever le ſiege de cette place dont il vouloit abſolument ſe rendre maître, avoit couru la campagne, enlevé & fait conduire dans ſon camp tous les vivres & les munitions, ravagé ce qu'il n'avoit pû emporter, & rompu les moulins, afin que les ennemis ne puſſent trouver aucune reſſource, pas même le fourage : outre cela il avoit fait environner ſon camp de foſſés larges & profonds, & les terraſſes en étoient paliſſadées & flanquées de redoutes : en un mot tout étoit ſi bien prévu pour les munitions & pour la défenſe, qu'il n'y avoit pas d'apparence que Jean de Montfort oſât ſe préſenter pour l'attaquer.

Il vint cependant juſqu'à la vue du camp, & l'ayant fait reconnoître, ſon Conſeil jugea qu'il n'y avoit pas lieu de l'attaquer ſans un danger évident. Il prit donc le parti de ſe poſter avantageuſement pour faire un blocus, & attendre que les aſſiégeans fuſſent forcés de ſe rendre à diſcrétion faute de ſubſiſtance, qu'alors il

feroit maître de la campagne & de leur donner telles loix qu'il voudroit. Mais par la prévoyance de du Guesclin, il se trouva bien-tôt lui-même manquer de tout ; ensorte qu'il craignit qu'un plus long séjour dans un pays dévasté ne ruinât son armée, & qu'il ne se trouvât lui-même réduit aux extrémités où il avoit espéré de réduire son ennemi.

Comme l'arrivée de Montfort avoit anéanti les conventions faites avec Lantimer, du Guesclin avoit repris le siege & donné nombre d'assauts : dans ces circonstances Lantimer avoit fait sçavoir au Comte de Montfort qu'il ne lui restoit presque plus de monde, & que les maladies & les blessures en mettoient une bonne partie hors de service, ensorte qu'il ne pouvoit plus tenir que trois ou quatre jours. Tout cela fit résoudre le Comte de Montfott à attaquer le camp de Charles de Blois, ne doutant pas de l'emporter, tout fort qu'il étoit, parce qu'il se proposoit de le faire attaquer par toutes ses forces, & que Bertrand ne pouvoit, sans dégarnir ses quartiers, lui opposer assez de monde pour le soutenir & le repousser. Ainsi il com-

manda que toute l'armée se tînt prête & sur les armes, pour marcher au premier ordre. Le lendemain à la pointe du jour, il se présenta à la vue des lignes, chargea & défit la garde avancée, & déjà ceux qui devoient commencer l'attaque se jettoient dans les fossés, lorsqu'il crut devoir prévenir l'effusion du sang qui alloit se faire : il envoya donc au Comte de Blois un Héraut, & lui manda que le combat qui alloit se faire ne manqueroit pas de coûter la vie à un grand nombre de leurs amis : que pour ne pas exposer tant de braves gens, il lui proposoit de vuider leur querelle en combattant seul à seul. Le Comte de Blois vouloit accepter le défi, mais les Seigneurs de sa Cour lui firent comprendre que c'étoit un coup de désespoir du Comte de Montfort, qui se voyant engagé dans un pas dangereux, & hors d'état d'attaquer une armée plus forte que la sienne, vouloit remettre le tout au hazard d'un combat singulier : que tout au plus le parti pourroit-il être acceptable si les deux armées étoient en présence, & égales en nombre & en valeur. Mais que les affaires de la guerre de-

vant être ménagées avec beaucoup de prudence, il ne convenoit pas au Prince de perdre son avantage, ni de mettre but à but dans un combat particulier un ennemi beaucoup plus foible que lui : qu'ainsi il falloit renvoyer le Héraut avec cette réponse négative, & le charger de dire à Montfort que pour qu'il ne crût pas que ce fût faute de courage de la part du Prince, ni de ses gens, on lui offroit la bataille générale en tel lieu qu'il lui plairoit de choisir : car Charles jugeoit bien que son armée auroit du désavantage dans la défense des lignes.

Le Héraut renvoyé avec cette réponse, ne fit qu'aller & revenir pour déclarer que le Comte de Montfort acceptoit la bataille, dans les landes d'Evran, & qu'il s'y rendroit avec toutes ses forces, huit jours après, c'est-à-dire le huit Juillet. Le Comte de Blois fut très-satisfait de la nouvelle, comptant sur une victoire assurée, & remercioit Dieu de cet expédient qui alloit terminer une guerre si longue & qui coûtoit déja tant de sang.

Aussi-tôt il y eut cessation d'armes

publiée, on fit de part & d'autre sonner la retraite, & on ne pensa plus des deux côtés qu'à se préparer pour le jour de la bataille.

Charles de Blois n'avoit pas pensé que son ennemi eût voulu hazarder une bataille générale avec si peu de troupes qu'il en avoit; mais comme Montfort ne vouloit que sauver le Château de Bécherel & en faire lever le siege, que d'ailleurs il ne pouvoit rester où il étoit, & dans la disette de tout, il préféra d'accepter la bataille, comptant beaucoup sur la valeur de ses troupes.

La nouvelle d'une bataille prochaine donna lieu à plusieurs intéressés dans les deux partis, de se rendre dans l'un & dans l'autre armée, pour prendre part à cette importante journée, & y acquérir de la gloire. Enfin ce jour également attendu par les deux contendans arriva. Le Comte de Montfort fit de son armée trop corps, le premier Anglois seulement, sous les ordres de Jean Chandos & de Gauthier Hüet, composé de cinq cens hommes d'armes, mille archers & deux mille hommes de pied. Il se mit à la tête du second, consistant

en deux cens Gentilshommes Bretons, parmi lesquels étoient plusieurs grands Seigneurs, tels qu'Olivier de Cliſſon, alors tout jeune, & qui devint Connétable de France : Tanneguy du Chatel, Olivier de Cadoudal, trois cens hommes d'armes, douze cens archers & deux mille cinq cens hommes de pied, tous Bretons. Le troisieme, composé d'Anglois, Bretons, Gascons, Normands, sous la charge d'Olivier de Tresiguidi, Seigneur Breton, de Robert Knolles & du Seigneur de Montaigu, Anglois, formoit un corps de quatre cens hommes d'armes, huit cens archers & douze cens hommes de pied. Ainsi son armée étoit en total de douze cens hommes d'armes, non compris les deux cens Gentilshommes, trois mille archers, & six mille hommes de pied, & l'on combattit en gros bataillons.

Charles de Blois partagea auſſi son armée en trois corps de batailles, l'un de mille hommes d'armes, quinze cens archers & trois mille cinq cens hommes de pied, & il en donna le commandement à du Guesclin, au Sire de Léon & à Jean de Laval, Sire de Châtillon en Vandelais : il prit pour lui la seconde

bataille, composée de douze cens hommes d'armes, quinze cens archers & quatre mille hommes de pied, ayant auprès de lui le jeune Comte de Laval, les Sires de Rochefort, de Rieux & de Maleſtroit. Il avoit mis la troiſieme ſous les ordres du Vicomte de Rohan & du Sire de Retz (1), elle comprenoit le reſte de l'armée, ſavoir huit cens hommes d'armes, mille archers & deux mille cinq cens hommes de pied, François, Bretons & Allemands.

Les deux armées étoient rangées l'une comme l'autre ſur deux lignes, dont la plus avancée contenoit les premiere & troiſieme batailles; & à peu de diſtance étoient les ſecondes batailles comman-

(1) Cette Maiſon ne ſubſiſte plus. Je trouve dans l'Hiſtoire qu'un Maréchal de France, du nom de Retz, fut brûlé vif à Paris ſous Charles VII, par Arrêt du Parlement, pour cauſe de magie; Philippes de Commines le rapporte auſſi. Il y a apparence que les biens de ce Seigneurs furent confiſqués au Roi par le même Arrêt, & qu'un ſiecle après Catherine de Médicis fit donner le Comté de Retz au Seigneur de Gondy, ſon parent & ſon favori, en faveur duquel fut érigée la Duché-Pairie, qui paſſa enſuite à la Maiſon de Leſdiguieres, & de celle-ci à la Maiſon de Villeroy, qui la poſſede encore.

dées par les deux Princes en perfonnes. Le Comte de Montfort, dont les bataillons n'étoient pas fi nombreux que ceux de fon ennemi, avoit fort étendu fon armée de peur d'être enveloppé par le plus grand nombre : il avoit encore eu la précaution d'ordonner à fes troupes de fe partager en petits corps au premier fignal, afin d'occuper davantage celles de fon adverfaire.

La priere étoit déja faite, & les Chefs des deux armées avoient déja exhorté leurs gens à bien faire, lorfque les Evêques qui fe trouvoient d'une part & de l'autre, touchés de voir leurs compatriotes prêts à s'entre-détruire, s'avancerent dans l'intervalle qui féparoit les deux camps, & firent fufpendre la marche. Enfuite ils fe mirent à conférer enfemble, & demanderent fufpenfion d'armes pour une heure, tandis qu'ils alloient réfléchir fur les moyens d'un accommodement : ce qui fut accordé entre les deux partis par refpect pour leur caractere.

Du Guefclin n'étoit pas d'avis de cette treve, ni que l'on écoutât aucunes propofitions : il vouloit abfolument que l'on combattît, prévoyant qu'un délai, fi court qu'il fût, rallentiroit l'ardeur

des troupes, & il repréſentoit au Comte de Blois les grands avantages qu'il avoit ſur ſon ennemi par le nombre & la valeur de ſes ſoldats. Les autres Seigneurs lui répondoient que l'occaſion étoit la plus favorable pour terminer le différend, d'autant que Montfort ſentant ſa foibleſſe, ſe contenteroit aiſément, plutôt que de hazarder tout à l'événement d'une bataille, qu'il prévoyoit aſſez ne pouvoir gagner : que d'une autre part l'inégalité des forces n'étoit pas toujours une aſſurance bien certaine, témoin la bataille de Poitiers, qui ſervira long-temps de preuve qu'une grande armée peut être battue par une très-petite.

Le Comte de Blois ſe rangea de ce dernier avis, & accorda la treve d'une heure : le Comte de Montfort fut plus difficile à réduire : les Anglois ne vouloient ni treve, ni médiation, & vouloient combattre : mais les Seigneurs Bretons de ſon parti lui firent comprendre que ſi les conditions qui ſeroient propoſées ne lui convenoient pas, le pis-aller ſeroit toujours de demander la bataille. Ainſi il conſentit à la converſation des Prélats pour une heure.

Le réſultat de leur délibération fut aſ-

sez singulier. Ils proposerent que le Duché fût divisé en deux portions égales, que chacun des Princes prît la qualité de Duc de Bretagne avec les hermines pleines. Mais les deux Princes ne voulurent de ces conditions ni l'un ni l'autre : le Comte de Blois disoit que cette proposition lui avoit déja été faite à Calais, lorsqu'il étoit sans armée, & qu'il l'avoit rejettée, qu'ainsi il n'y avoit point de raison à la lui renouveller à la tête d'une armée aussi puissante que la sienne : que d'ailleurs cela répugneroit à son contrat de mariage, qui prétendoit soutenir au péril de sa vie : qu'il ne souhaitoit rien plus sincérement que le bonheur & le repos des peuples, mais qu'il ne consentiroit jamais à partager le Duché, ni le titre de Duc.

Le Comte de Montfort disoit, & avec beaucoup de justice, que ce partage n'opéroit rien de solide ; qu'il n'y avoit nulle apparence que le Comte de Blois & lui pussent jamais vivre en paix dans une Province divisée en deux Principautés : que quand ils seroient capables de régner en bonne intelligence chacun dans leur ressort, rien ne pourroit garantir la même union entre leurs successeurs. De façon que la bonne volonté

des Prélats demeura pour le moment ſans effet, & qu'ils ſe ſéparerent.

Mais la rupture de cette négociation chagrina tous les ſoldats : ils commencerent à murmurer tout haut, & à dire qu'il y avoit de la cruauté à les forcer de répandre le ſang de leurs parens, de leurs amis, de leurs compatriotes pour un différend ſi facile à terminer : que les deux Princes devoient s'accommoder, ſinon qu'ils en trouveroient eux-mêmes les moyens, & qu'il étoit évident que cela ne venoit que des Anglois qui étoient intéreſſés ſeuls à perpétuer le trouble & les malheurs de toute la Province. Enfin leurs plaintes allerent ſi loin que les Capitaines craignirent qu'ils ne ſe révoltaſſent.

Les Anglòis furent en furent alarmés ; ils connoiſſoient la haine que les Bretons leur portoient, & tremblerent que ceux des deux armées ne ſe réuniſſent pour les exterminer. Les deux Princes n'étoient pas plus tranquilles ; ils appréhendoient, chacun de leur côté que la réunion des Bretons n'opérât la proclamation définitive de l'un ou de l'autre. Dans ce déſordre général les Prélats revinrent à la charge, perſuaderent que dans cette émotion un ac-

commodement étoit nécessaire, que le partage d'une Principauté en deux parties également souveraines n'étoit pas sans exemple, que ce qui étoit arrivé ailleurs pouvoit bien se pratiquer en Bretagne : enfin ils travaillerent si bien qu'ils réussirent; le traité fut conclu & rédigé conformément à leur projet, & il fut dit que de la Bretagne on feroit deux Souverainetés égales. Les deux Princes s'entrevirent, s'embrasserent & jurerent l'exécution de ce traité, qui fut nommé le traité des Landes d'Evran.

Alors les soldats firent retentir l'air de cris de joie, ils passerent d'un camp dans l'autre, & s'embrasserent avec toute l'amitié possible. En attendant que ce partage pût se faire par des Commissaires, & que ces Commissaires fussent nommés, ont convint de se donner de part & d'autre des ôtages : de la part du Comte de Blois furent donnés les Seigneurs de Rohan, de Léon, de Retz, de Maleftroit, de Châtillon, de Rieux, de Rochefort & de Beaumanoir. Mais le Comte de Montfort exigea absolument que du Guesclin fût du nombre, dans l'idée qu'en l'absence d'un si grand Capitaine, le Comte de Blois n'oseroit jamais enfreindre le traité. Quand ces

ôtages prirent congé de Charles pour se rendre à Guerrande & autres Places suivant leurs destinations, il leur demanda leurs avis sur ce traité ; chacun en dit son sentiment, mais Bertrand lui dit avec sa franchise ordinaire : » Monseigneur, je suis fort aise que vous ayiez la paix, mais vous la payez bien cher. Nous avons manqué une belle occasion de vous faire seul Duc de Bretagne. »

L'accord fait entre les deux Princes manquoit d'une formalité qui le rendit sans effet, c'étoit la ratification de Jeanne la Boiteuse, née Duchesse de Bretagne, femme du Comte de Blois : elle la refusa constamment, & ne voulut rien écouter, quelques efforts que l'on fît pour la résoudre : ensorte qu'au bout de quelques semaines on se rendit mutuellement les ôtages. Du Guesclin s'étoit déja mis lui-même en liberté, & il eut à cette occasion un procès fameux contre Guillaume Felleton, dont nous avons déja parlé, & qui avoit été un des arbitres dans la négociation du traité d'Evran. Il avoit consenti volontiers à être du nombre des ôtages pour Charles de Blois ; mais il avoit représenté à l'assemblée, qu'étant engagé au service du Duc d'Orléans, il ne pouvoit ser-

vir d'ôtage que pendant un mois. Le Comte de Montfort l'avoit accepté fur ce pied là, & l'avoit remis entre les mains de Robert Knolle, Capitaine Anglois, qui eut pour lui tous les égards qu'il méritoit, & lui donna une entiere liberté dans fa maifon. Au bout d'un mois, Bertrand fe voyant libre, fuivant les conditions de fon engagement, remercia fon hôte de toutes fes attentions & fe retira à Vitré, accompagné par quelques Chevaliers qui l'étoient venu chercher, & par un des Ecuyers de Knolle. Felleton ayant appris fa retraite en fut irrité, & prétendit que du Guefclin avoit manqué à fa parole. Il lui écrit le 13 Novembre 1363, & lui manda qu'il étoit fort furpris qu'un Chevalier dont la conduite avoit toujours été irréprochable, & qui s'étoit acquis tant de gloire dans les guerres, eût manqué à fa parole & fe fût évadé furtivement de chez fon hôte; qu'il devoit fe reffouvenir qu'il avoit promis de demeurer en ôtage jufqu'à ce que la ville de Nantes eût été délivrée au Comte de Montfort; & qu'en cas qu'il niât le fait, il le lui foutiendroit *par fon corps*, en préfence du Roi de France. Bertrand lui répondit, qu'a-

vec l'aide de Dieu, il comparoîtroit devant le Roi ou devant le Duc de Normandie, le Mardi avant la Mi-Carême, nia abſolument qu'il ſe fût engagé à ſervir d'ôtage pendant plus d'un mois; & promit de prouver *par ſon corps*, la vérité de tout ce qu'il avançoit, comme tout Chevalier devoit le faire en pareil cas. Sa lettre eſt datée du 19 Décembre de la même année (1).

---

(1) Nous croyons faire plaiſir à nos Lecteurs, de leur mettre ſous les yeux la lettre de du Gueſclin, comme le ſeul monument authentique qui nous reſte de ce grand Homme. Elle eſt conçue en ces termes. » A Monſieur » Guillaume de Feltonn. J'ai veu unes lettres » que eſcrites m'avez, contenant la fourme » qui s'enſuit : *Mons Bertrand du Guerclin,* » *jay entendu, par Jean le Bigot voſtre Ecuyer,* » *que vous avez ou devez avoir dit que ſi nul* » *homme vourroit dire que vous n'aurez bien &* » *loyalement tenus vos hoſtages à cauſe du* » *traictié de la paix de Bretaigne, en la maniere* » *que vous l'aviez promis le jour que Monſieur* » *de Montfort, Duc de Bretaigne, & Monſieur* » *Charles de Blois avoient emprins de combattre* » *enſemble ſur la querelle de Bretaigne, & que* » *vous n'étiez tenus de tenir hoſtages, fors un* » *mois tant ſeulement, vous voudriez défendre* » *devant vos Juges. Surquoy je vous face aſſa-* » *voir que vous promites oudit jour, par la foy* » *de voſtre corps, & entraſtes hoſtage, que*

Quelqu'assurance cependant qu'eût Bertrand de la justice de sa cause, il ne la crut pas dans le cas de pouvoir être décidée par le duel ou par la guerre comme le prétendoit Felleton. Il savoit d'abord que la loi divine défend les duels, & il avoit appris dans une multitude d'affaires que ses envieux lui avoient suscitées, quels étoient les cas où ils peuvent être permis par les loix. Pour n'avoir donc rien à se reprocher, il prit le sage parti de faire plaider

» *vous devriez demorer sans y départir, jusques à tant que la ville de Nantes seroit rendue audit Monsieur de Montfort, Duc de Bretaigne, ou que vous auriez congié de mondit Seigneur; laquelle foi & hostage vous n'avez bien ne loyalment tenue, ains faussement l'avez faillie, & de ce sui presst à l'aide de Dieu par mon corps de prouver contre vous, comme Chevalier doit faire devant Mons. le Roy de France. Tesmoing mon scel à cette cédule apposé & mis le XXIII jour de Novembre, l'an mil trois cens soixante & trois, Guillaume de Feltonn.* Si vous fas assavoir que o l'aide de Dieu je feray devant le Roi de France notre Sire, dedens le Mardy avant la Mequaresme prochain venant, si il est ou Reaume de France en son povoir, & ou cas que il ny feroit, je ferai o l'aide de Dieu devant Mons. le Duc de Normandie, celle journée, & quant est de ce que

ſon affaire devant le Roi ou le Dauphin ; & de ſe ſoumettre entiérement à leur déciſion. Il ſe rendit à Paris au temps marqué, & comparut devant le Dauphin ; Felleton s'y trouva auſſi ; c'étoit le Mardi avant la Mi-Carême, qui cette année-là tomboit au 26 de Février. Le Dauphin aſſembla le Par-

---

» vous dites ou avez dit que je deuſſe eſtre
» hoſtage, juſques à tant que la ville de
» Nantes fuſt rendue au Comte de Montfort,
» & que j'aye ma foy & mes hoſtages fauſ-
» ſement faillis & tenus, en cas que reſpons
» vous en appartiendroit & le voudriez main-
» tenir contre moi, la je diré & maintendré
» devant l'un d'eutz en ma leal deffence que
» mauveſement avez menti, & y feray ſe
» Diex pleſt tout preſt pour y garder & def-
» fendre mon honneur & eſtat encontre vous,
» ſi reſpons vous en ſiet, & pour ce que je
» ne weil longuement eſtre en ceſt debat o
» vous, je vous fas aſſavoir ceſte fois pour
» toutes, par ces lettres ſcellées de mon ſcel
» le IX jour de Décembre, l'an mil trois
» cent ſoixante & trois.

» BERTRAN DU GUERCLIN. »

Cette lettre eſt inſérée dans l'Arrêt du Parlement qui ſe trouve dans le premier volume des Mémoires pour ſervir de Preuves à l'Hiſtoire de Bretagne *in-fol.* Paris 1742, & qui eſt tiré des Archives de la Chambre des Comptes.

lement, & fit plaider l'affaire en présence du Roi de Chypre, des Pairs de France, & d'un grand nombre de Barons, Chevaliers, Ecuyers, Clercs, & autres personnes que la curiosité avoit rassemblées. La Cour, après avoir entendu l'exposé du différend & les raisons alléguées de part & d'autre, déclara, le 28 Février, que *le gage de duel ou la guerre*, ne tomboit point sur une affaire de cette nature. Le motif de l'Arrêt fut la loi qui ne permettoit les duels qu'au défaut de preuves testimoniales. Or du Guesclin avoit déclaré en présence de plus de deux cens Chevaliers ou Ecuyers, qu'il ne pouvoit servir d'ôtage que pendant un mois, & il avoit satisfait à sa promesse, comme en faisoient foi les Chevaliers qui l'étoient venu prendre chez Robert Knolle. Felleton avoit donc tort de l'appeller en duel pour prouver un fait attesté par plus de deux cens personnes vivantes. Au surplus le Parlement rejetta la demande de cent mille francs faite par Bertrand pour ses frais, dommages & intérêts.

Cette affaire étant terminée, du Guesclin se rendit à Guingamp, d'où il manda à ses gens qui étoient à Pon-

torſon de venir le joindre. Dès qu'ils furent arrivés auprès de lui, il ſongea à quitter Guingamp pour retourner à ſon gouvernement ; mais comme il ſe préparoit à ſortir de cette ville, il fut fort étonné d'en trouver les portes fermées, & une foule d'habitans qui barroient le paſſage : il en demanda la raiſon aux plus diſtingués des Bourgeois, diſant que perſonne des ſiens ne devoit avoir fait de dettes ni dommage à qui que ce fût, qu'il l'avoit trop expreſſément défendu ; que ſi cela étoit, il alloit non-ſeulement ſatisfaire aux dettes, mais réparer les dommages au quadruple. Il lui fut répondu que ce n'étoit pas ce qui aſſembloit tout ce peuple à ſes pieds, que perſonne n'avoit rien à demander à lui ni aux ſiens, que c'étoit pour le ſupplier de ne les pas abandonner dans les maux qu'ils ſouffroient de la part de deux Capitaînes Anglois, Roger Davy & Thomelin, qui occupoient les Châteaux de Piſtivien & de Trogoſt, & de-là faiſoient tous les déſordres poſſibles, pilloient les campagnes, maltraitoient les habitans avec barbarie, les faiſoient priſonniers & levoient des contributions exceſſives ; que s'il vouloit leur faire cette grace, ils étoient

étoient en état de lui fournir six mille bons hommes de guerre, sur lesquels il auroit toute autorité, & qu'il ne lui manqueroit ni argent, ni vivres, ni munitions, ni machines. Sur cela tout le peuple se prosterna, les hommes nues têtes, les femmes échevelées, & tous s'écrioient ensemble, HOMME DE DIEU, ne nous abandonnez pas, HOMME DE DIEU, secourez-nous, HOMME DE DIEU, VAILLANT BERTRAND, sauvez-nous, nous & nos familles de ces ennemis cruels, & donnez-nous cette tranquillité que vous avez procuré à tous ceux qui ont eu recours à vous. En faisant ces cris, ils répandoient des torrens de larmes, qui toucherent Bertrand jusqu'au cœur, & qui lui en arracherent à lui-même par compassion & par humanité.

Il se rendit à des plaintes si douloureuses & si justes, & promit de faire ce qu'ils souhaitoient de lui avec tant d'ardeur. Le peuple passant de la douleur à la joie, fit des acclamations aussi éclatantes que si la victoire sur les Anglois étoit déja gagnée. » L'excellent Bertrand, se disoient-ils les uns aux autres, en se rencontrant dans les rues, & s'embrassant les larmes aux yeux, l'ex-

cellent Bertrand, le bon Capitaine, l'Homme de Dieu, nous est resté, il a eu pitié de nous ». Il seroit impossible de rien ajouter à un éloge pareil, & c'est sans contredire le plus éloquent qui ait jamais été fait.

Du Guesclin, qui ne remettoit jamais au lendemain ce qu'il pouvoit faire dans le jour, ne différa pas son opération d'un moment: il assembla ses Capitaines, pour délibérer ensemble sur les moyens d'assiéger ces deux funestes Châteaux, Pistivien & Trogost. Le bruit répandu de cette entreprise parvint bientôt aux deux Capitaines Anglois; & sçachant à qui ils alloient avoir affaire, ils n'oublierent rien pour se mettre en bon état de défense, & se pourvoir de toutes choses.

D'un autre côté, tous les habitans de la Comté de Penthievre, jaloux d'avoir l'honneur de servir sous du Guesclin, se rendirent auprès de lui avec tant d'empressement, qu'en huit jours de temps ils formerent un corps de six mille hommes bien déterminés, sans ses troupes particulieres. Avec ces forces, il marcha droit au Château de Pistivien, le plus fort des deux, & envoya un Héraut à Roger Davy qui le

tenoit, pour le sommer de rendre sa place & sa personne. Il lui mandoit » qu'il étoit temps de faire raison au peuple opprimé de tous les maux qu'il lui avoit causés ; que s'il vouloit rendre sa forteresse sans attendre la force des armes, il lui promettoit que le peuple lui pardonneroit ; mais que s'il attendoit l'événement, & qu'il s'exposât à être forcé, il devoit tout craindre d'un peuple à qui il avoit fait souffrir tant de maux ». Davy répondit au Héraut : « Je connois la valeur de celui qui vous envoye, mais dites-lui que je suis résolu à me défendre jusqu'à la mort, & à m'ensevelir sous les ruines de ma place ». Sur cette réponse Bertrand prit son parti.

Ce Château de Pistivien étoit situé au milieu d'un étang vaste & profond ; & on n'y abordoit que par une langue de terre, où deux voitures auroient eu peine à passer de front, & que pour plus grande précaution Davy avoit fait étrecir en plusieurs endroits. Il étoit outre cela environné de hautes murailles, & d'un fossé à fond de cuve, qui régnoit tout à l'entour, en dedans des murailles. On ne pouvoit donc en approcher, que par le moyen de bateaux,

combler le fossé ; & les échelles ayant été dressées contre le mur intérieur du Château, les troupes l'assaillirent avec beaucoup d'ardeur. Mais les ennemis ne se défendoient pas avec moins de résolution ; s'étant attendus à cette attaque, ils avoient fait provision de tout ce qui étoit nécessaire pour leur défense, ensorte qu'ils accabloient les assiégeans de feux & de pierres, & renversoient les échelles avec ceux qui y étoient montés. Le Général voyant le peu de succès de cette escalade, s'avise d'un autre expédient. Il envoie mille hommes, mettre le feu à une des portes du Château ; ceux-ci se portent avec fureur à cette expédition, brûlent la porte & se précipitent dans la Place au travers des flammes qu'ils venoient d'allumer eux-mêmes.

Davy averti que cette porte étoit brûlée, ne pouvoit le croire, & pour s'en assurer, il y vint accompagné de cent des siens, abandonnant la principale muraille : alors voyant que la porte étoit effectivement brûlée & enfoncée, la fureur le prend, il fond comme un lion, renverse & assomme tout ce qui paroît devant lui ; fait fuir ceux qui échappent à ses coups, & pousse lui-

même une charrette ſous le portail pour y ſervir de barricade, & arrêter les aſſaillans. On mit encore le feu à cette charrette, & cependant l'aſſaut ſe donnoit de toutes parts : enfin cinq ou ſix Bretons gagnerent le haut de la muraille, & y planterent l'enſeigne de leur Général.

Du Gueſclin voyant qu'il alloit être le maître de la place, crut devoir en empêcher le pillage, ſur-tout par égard pour la femme du Gouverneur; il ordonna à deux cens des ſiens de monter ſur la muraille, & d'empêcher qui que ce fût d'y monter après eux, & même fit ôter les échelles : enſuite il paſſe à travers ceux qui étoient à la porte, va droit à Davy, & lui dit : Seigneur Davy, vous voyez que votre réſiſtance eſt déſormais inutile, votre place eſt à nous, rendez-vous à moi, & je vous ferai telle compoſition que mérite un brave Officier comme vous. Davy lui répondit, qu'il voyoit bien qu'il n'étoit plus temps de s'oppoſer à un homme à qui tout cédoit, que contre un autre il auroit réſiſté juſqu'à la mort, mais qu'il n'avoit aucun regret de rendre ſon épée à un ennemi ſi généreux, & à un homme digne de conquérir toute la terre : voilà,

dit-il, mon épée, & je vous rends en même temps l'arbitre de ma fortune & de mon honneur. Bertrand lui tendit la main, ne prit point l'épée, & lui dit qu'il ne vouloit d'autre caution que sa parole. La garnison se soumit aussitôt, mais les soldats, & sur-tout ceux du canton qui avoient tant souffert des maux dont ils s'étoient plaints à Bertrand, vouloient tout passer au fil de l'épée. Du Guesclin eut l'autorité de les en empêcher, & de sauver le Château du pillage ; il calma cette fureur populaire, conserva une partie des biens de Davy, & employa l'autre partie à récompenser ceux de ses troupes qui avoient le mieux fait. Il relâcha sans rançon les soldats pauvres qu'il trouva dans le Château, sans autre condition que de ne point porter les armes contre lui, pendant un terme qu'il leur prescrivit : mais ceux d'entre ces soldats qui étoient Bretons, prirent parti dans ses troupes, & le Château de Pistivien fut démantelé.

De-là du Guesclin marcha vers Trogost, qui n'étoit pas une place d'aussi grande résistance que la premiere : Thomelin qui y commandoit voyant le fort de Pistivien qu'il croyoit imprenable,

n'attendit pas d'être forcé pour capituler. Si-tôt qu'il vit que l'on se disposoit à lui donner l'assaut, il composa, & rendit sa place à du Guesclin, qui lui permit à lui & à sa garnison de se retirer vies & bagues sauves.

C'est ainsi que Bertrand, comme un autre Hercule, purgeoit la terre des monstres ou des tyrans qui la ravageoient. Il est inutile de dire les bénédictions des peuples après ces deux expéditions, lorsqu'il les quitta pour se rendre dans son Gouvernement de Pontorson; leur reconnoissance égala l'empressement avec lequel ils lui avoient demandé le bienfait qu'il venoit de leur accorder.

(1364.) Du Guesclin arriva enfin chez lui, accompagné de Davy son prisonnier, & comptoit jouir d'un repos jusqu'alors inconnu pour lui, dans les bras de sa vertueuse femme, l'incomparable Tiphaine. Mais à peine y avoit-il huit jours qu'il étoit tranquille, que le Dauphin, Charles Duc de Normandie, Régent du Royaume, lui manda de se rendre auprès de lui. On a vu ci-devant que Bertrand s'étoit engagé au service du Roi Jean, alors de retour en France de sa prison d'Angleterre.

Ce Roi y étoit retourné, tant parce que le traité fait à Bretigni pour sa rançon & sa délivrance ne s'exécutoit pas, que parce que la plupart des Provinces cédées aux Anglois par ce traité, refusoient de passer sous leur domination, soutenant qu'un Roi de France n'a pas le droit de démembrer sa Couronne, ni de disposer ainsi de ses Provinces & de ses Sujets. Quoi qu'il en soit, le Roi Jean étoit passé en Angleterre, & avoit laissé au Dauphin son fils la Régence du Royaume, avec une autorité absolue.

Ce Prince avoit alors sur les bras un ennemi irréconciable, tant de lui, que de la Maison Royale, & de toute la Nation : c'étoit Charles le Mauvais, Prince du Sang, & Roi de Navarre. Il possédoit des appanages considérables en Normandie, qui ne lui servoient qu'à fouler les Sujets du Roi, & à favoriser les courses des Anglois, tant dans cette Province, que dans tout le Royaume; & menaçoit encore d'y exciter des troubles à l'occasion dont il s'agit.

Avant le départ de Jean pour l'Angleterre, Philippe Duc de Bourgogne, dernier de cette race, étoit mort en 1361, le 22 Novembre, âgé de seize

ans, & sans enfans, quoiqu'il fût déja marié, mais son âge l'avoit tenu jusque-là éloigné de sa femme (1). Outre le Duché & la Comté de Bourgogne, il possédoit encore les Comtés d'Artois & de Boulonois. A sa mort le Roi Jean s'étoit porté pour héritier de toute cette grande succession, attendu que c'étoient tous fiefs démembrés de la Couronne; & en partant pour l'Angleterre, il laissa au Dauphin à faire valoir ses droits.

Charles le Mauvais réclama la Bourgogne, & prétendoit en exclure le Roi: il se fondoit sur le droit de représentation de Marguerite de Bourgogne son aïeule maternelle, femme du Roi Louis Hutin, dont il étoit l'héritier.

On répondoit pour le Dauphin, que la Bourgogne étoit un fief masculin, qu'il avoit été donné dans l'année 1030, en appanage à Robert de France, frere cadet de Henri premier, dont la postérité venant à s'éteindre par la mort de Duc Philippe, le fief retournoit de droit à la Couronne, suivant la loi incontes-

---

(1) Marguerite, fille du Comte de Flandres, qui fut ensuite femme de Philippe, quatrieme fils du Roi Jean, lequel fut depuis Duc de Bourgogne.

table en France pour la réversion des fiefs. Charles répliquoit, qu'avant le Codicile de Philippe le Bel, de l'an 1314, il n'avoit encore jamais été fait mention de l'exclusion des filles aux successions des appanages ; que ce Codicile ne parloit que de la Province de Poitou que ce Prince donnoit à son second fils, & par conséquent que la clause n'étoit propre & ne devoit avoir lieu que pour le Poitou : au lieu que le démembrement de la Bourgogne fait en l'an 1030, ne pouvoit être assujetti à une loi faite trois siecles après : d'autant qu'il n'avoit été fait aucune mention de réversion, ni aucune autre condition : qu'ainsi les filles des appanagistes n'étoient exclues de succéder par aucune loi, & qu'il étoit dans tous les droits de son aïeule. La réponse du Dauphin à ces raisons captieuses, étoit que la réversion étoit tellement annexée à la nature des appanages, qu'il n'avoit jamais été nécessaire de la stipuler : qu'elle s'entendoit par elle-même ; qu'en tout cas ç'eût été une clause surabondante, & qu'une preuve décisive que la réversion étoit de l'essence & de l'institution des appanages, c'est que quand l'usage pratiqué sous la premiere race

de partager le Royaume eut été abrogé, on avoit alors introduit les appanages en faveur des mâles seulement, & que jamais les filles de France n'avoient été dotées qu'en deniers : sinon dans les cas ou pour raisons d'Etat, on leur avoit quelquefois donné des terres ; que ce n'avoit jamais été que comme engagistes, ou pour sûreté de leurs dotes en deniers, ce qui ne constituoit pas des appanages successifs : qu'autrement les filles des appanagistes auroient un meilleur sort que les filles de France même, qui n'ont jamais d'appanages, ce qui seroit contraire aux loix fondamentales du Royaume, si les unes avoient le droit que n'ont pas les autres, de succéder & de porter les démembremens du Royaume à des Maisons étrangeres : qu'en un mot, c'étoit une prétention qui offensoit le droit public, la raison & la tranquillité de la nation, que les filles des Rois ne pouvant succéder aux terres réunies à la Couronne, les filles des appanagistes y succédassent à leurs peres ou ayeux.

Ces raisons décisives n'étant pas capables d'ébranler un esprit de la trempe de Charles le Mauvais, il en vint à la force ouverte. Sa Sœur Blanche de Navarre, Reine de France, & veuve de

Philippe de Valois, prit parti pour son frere : on lui avoit donné pour son douaire la Ville de Melun avec son territoire : elle y fit entrer des troupes à lui sous les ordres du Basque de Mareuil. Le Régent jugea qu'il falloit se débarrasser d'un si dangereux voisin, & voulut d'abord aller en personne mettre le siege devant Melun ; mais connoissant le Basque pour brave & expérimenté Capitaine, il crut ne devoir pas aller à cette entreprise sans avoir avec lui des Officiers dignes d'être opposés à ce Commandant ; c'est ce qui fit qu'il manda à du Guesclin qu'il eût à se rendre auprès de lui pour une grand & difficile entreprise, où il auroit besoin de son bras, & pour laquelle il lui donnoit rendez-vous à Melun, où il alloit l'attendre avec la plus grande impatience.

Bertrand, qui, comme nous l'avons dit, s'étoit retiré chez lui dans le dessein d'y jouir de quelque repos, voulut d'abord s'excuser, & renvoyer le Gentilhomme du Dauphin avec une réponse honnête mais négative : il s'en expliqua avec Tiphaine Raguenel qui ne fut pas du même avis : » il n'est pas encore temps pour vous, lui dit-

elle, d'être ſans emploi : le Ciel en vous donnant les grands talens dont il vous a comblé, vous a fait un devoir de les employer ; ſon intention eſt que vous procuriez le repos de tout le monde, & que vous n'en preniez point : à peine êtes-vous au milieu de la carriere que vous avez à fournir, & que la providence vous a impoſée, vous ne pouvez la remplir que par vos travaux. Vous connoiſſez toute l'affection que j'ai pour vous, & avec quel plaiſir je jouirois de votre préſence ici ; mais je conſens, parce que je le dois, à votre éloignement, & j'attends ma conſolation ſur votre abſence, des beaux faits que la renommée m'annoncera de votre part. Si cet éloignement vous chagrine, je ſuis prête à partir avec vous, & je vous ſuivrai au milieu des armées, ſi vous l'exigez de moi ; mais je crois que les affaires domeſtiques exigent ma préſence ici, & que je vous y ſerai plus utile, que ſi je vous ſuivois. Je ſçais, vous dis-je, combien votre bras eſt néceſſaire à toute la Chrétienté, & à la France ſur-tout : il ne me conviendroit pas, en vous retenant, de priver votre patrie de la gloire qu'elle tire de vous, ni la France des eſpé-

rances qu'elle a conçues de vos exploits, ni vous-même des honneurs qui vous attendent ». Alors elle tira de ſa poche des tablettes précieuſement garnies, & ajouta : Ne penſez pas que ce que je viens de vous dire parte de l'imagination échauffée d'une femme, tout cela eſt écrit, & je l'ai lu dans le grand livre du Ciel, où Dieu lui-même a tracé votre illuſtre vie en caracteres ineffaçables. Au reſte, ne vous attendez pas que votre vertu ſoit toujours heureuſe ; la fortune vous traverſera plus d'une fois : prenez ces tablettes, conſervez-les pour l'amour de moi, & les conſultez quelquefois ; vous y trouverez des conſeils qui ne ſerviront pas peu à remédier aux accidens qui vous arriveront ».

Du Gueſclin les reçut de bonne grace, & remercia la Dame de ſes bons avis, mais il lui répondit, comme Hector à Andromaque, que ſa deſtinée étoit décidée dès le moment de ſa naiſſance, qu'elle étoit dans les mains de la Providence, qui diſpoſeroit de lui à ſon gré, & qu'il y étoit entiérement ſoumis. Cependant il ſe réſolut à partir & à aller joindre le Dauphin. Roger Davy apprenant que du Gueſclin alloit

faire ce voyage, le fit prier de trouver bon qu'il l'accompagnât, l'assurant qu'il le regardoit comme un bienfaiteur, qu'il lui devoit la vie, qu'il en seroit éternellement reconnoissant, le suivroit dans toutes ses entreprises, & ne prendroit jamais d'autre parti que le sien. Du Guesclin qui le connoissoit pour un brave & vaillant Chevalier, n'hésita point à lui accorder sa demande; & quoi qu'il en pût tirer une grande rançon, il aima mieux l'acquérir au service de la France, que d'en faire son profit particulier. Il le mit au nombre de ses amis, lui donna auprès de sa personne un rang proportionné à sa naissance & à sa valeur, après avoir pris de lui son serment de fidélité. Bertrand eut la satisfaction de n'être pas trompé dans l'idée qu'il en avoit conçue : ce brave Officier ne le quitta plus, lui rendit de très-bons services, & fut tué en combattant auprès de lui à la bataille d'Auray.

Le Dauphin sçachant que du Guesclin étoit en route pour le joindre, avoit fait investir Melun, mais il ne voulut pas qu'il fût donné un assaut avant son arrivée, & il l'annonçoit à sa Cour : mon vaillant Breton, di-

soit-il, sera ici bien-tôt avec ses troupes invincibles, & nous le verrons avec plaisir. L'impatience du Prince & l'estime qu'il montroit pour Bertrand ne manquerent pas de lui faire des jaloux à la Cour, & il ne manqua pas non plus de gens qui auroient souhaité que le succès n'eût pas rempli les espérances du Dauphin.

Dès qu'il fut arrivé avec deux cens lances, il alla rendre ses respects à ce Prince, qui l'embrassa en disant avec une espece de transport; je sçavois bien que le brave Bertrand ne manqueroit pas à venir me trouver quand il sçauroit l'état de mes affaires. Ensuite s'appercevant que les Seigneurs de sa Cour regardoient du Guesclin avec surprise, & ne trouvoient pas dans sa figure celle d'un Héros, vous voyez, leur dit-il, le plus hardi & le meilleur Chevalier du monde, vous le verrez en besogne. Ensuite le Prince tint un Conseil de Guerre où Bertrand assista, & il fut résolu que sans autre délai on donneroit un assaut le lendemain, & on indiqua le lieu de l'attaque des Bretons en particulier.

Les ordres & les arrangemens donnés dès le soir, la charge sonna au

& Bertrand tomba à la renverſe, la tête la premiere dans le foſſé qui étoit plein d'eau.

Le Begue de Villaines, perſonnage illuſtre dans l'Hiſtoire, l'ayant apperçu, cria au ſecours, en diſant qu'il vaudroit mieux manquer à prendre la Ville que de perdre un tel Chevalier. Le Régent l'avoit vu monter à l'échelle, & ne le reconnoiſſant pas, dit, ce ne peut être là que du Gueſclin, il n'y a que lui de capable d'un coup ſi hardi : en parlant encore il vit ſa chûte, & envoya bien vîte cinq ou ſix de ſes gardes pour le retirer, ce qu'ils firent heureuſement. Mais quand on lui eut délacé ſon caſque, on le crut mort, parce qu'il ne donnoit aucun ſigne de vie. Les Médecins du Prince ordonnerent qu'on le mît dans un fumier chaud, ce que l'on fit, & il ne revint de ſon évanouiſſement qu'au bout d'une heure. Sa premiere parole fut de demander ſi l'aſſaut étoit fini, & ſi la Ville étoit priſe : & ayant appris que non, il ſe fit habiller, & malgré tout le monde il retourna au combat : puis voyant que l'on n'avanceroit rien ce jour-là par l'eſcalade, il prit vingt de ſes Bretons & alla aux barrieres de la porte de la

Ville, où il tua quelques ennemis, & il étoit au point d'entrer lorsque l'on leva le pont. Le Régent & ceux qui l'accompagnoient, témoins de toute cette aventure, remarquerent avec admiration ce dernier & extraordinaire trait de valeur.

Cependant la nuit vint, on battit la retraite pour se disposer à recommencer le lendemain avec plus de vigueur; mais les assiégés prévinrent leur malheur, en capitulant & se soumettant à l'obéissance du Dauphin.

Le Prince ne put se refuser de faire devant toute sa Cour l'éloge de du Guesclin, & pour récompenser sa valeur il le combla de bienfaits qui exprimerent son estime & sa magnificence. De Melun, le Prince, la Cour & l'armée revinrent à Paris, & là il fut décidé de faire la guerre au Roi de Navarre en Normandie. Il avoit en propre plusieurs Places fortes entre Rouen & Paris, & par leur moyen il incommodoit considérablement ces deux Capitales. Du Guesclin fut nommé Commandant en chef de l'armée que l'on destina à combattre Charles le Mauvais. Il se rendit donc en Normandie, & se joignit d'abord aux Bour-

geois de Rouen, lesquels s'étoient assemblés au nombre de dix mille hommes, & s'étoient donné pour Chef un nommé Jacques Lieur, sous les ordres duquel ils assiégeoient une Place nommée Roulleboise sur la Seine. Elle étoit occupée pour le Navarrois par Wautaire Austrade, Bruxellaire, qui s'étoit tellement rendu formidable, que personne n'osoit aller ou venir de Rouen à Paris sans passe-port de lui, & que tout commerce étoit interrompu, tant par terre que par la riviere.

Cette Bourgeoisie armée fut bien réjouie du secours que du Guesclin lui amena, & sur-tout de sa présence, & ne douta plus qu'avec un si brave Chef, & d'aussi bonnes troupes que les siennes, elle ne réduisit bien-tôt la forteresse à se rendre : (ce secours étoit de cinq cens hommes d'armes (1), & de deux mille hommes de pied). Cependant le siege tiroit en longueur, parce que la Place étoit bonne & forte, la garnison nombreuse & composée de tous vieux soldats, & Austrade leur

---

(1) Nous avons déja dit que 500 hommes d'armes faisoient 2000 chevaux.

Commandant un très-grand homme de guerre.

En attendant la fin de cette expédition, Bertrand imagina de se rendre maître de Mantes, qui appartenoit au Roi de Navarre, distante de Rouilleboise de deux lieues. L'entreprise n'étoit pas aisée, car la Ville étoit bien fournie de munitions, & avoit une forte garnison. Il eut recours à la même ruse qui l'avoit déja rendu maître du château de Fougeray. Ici il se travestit lui dixieme en vigneron, & aux portes ouvrantes de la Ville, il se présenta, & passa avec ses compagnons, feignans d'aller travailler aux vignes; & par provision, il avoit embusqué trente des siens à cent pas de-là derriere une grange, sous les ordres d'un Gentilhomme Breton, Guillaume de Launoy. Ces prétendus vignerons passerent sur la planchette, & comme ils étoient encore entre les deux portes, il se présenta pour sortir une charrette, en sorte que l'on baissa le grand pont. Deux de nos vignerons saisirent le moment, couperent les traits des chevaux pour empêcher que le pont ne fut levé, ensuite avec les haches & les épées qu'ils avoient sous leurs habits de toile,

ils tuerent quelques-uns de ceux du Corps de garde. Alors Bertrand donna son signal à ses trente hommes, qui arriverent sur le champ, criant Launoy, qui étoit le mot de ralliement. Ils se rendirent maîtres de la porte & donnerent l'allarme aux Bourgeois qui étoient encore presque tous au lit. Aussi-tôt arriva le reste de la troupe commandée pour cette expédition, & qui étoit conduite par Louis de Châlon, Comte d'Auxerre, jeune Seigneur de grande espérance, qui fondit dans la Ville, & joignit Bertrand. Celui-ci sur le champ dépouille son habit de vigneron, se met à la tête des siens, & faire retentir la Ville de ce cri formidable, NOTRE-DAME GUESCLIN. La Bourgeoisie se réfugie dans la grande Eglise qui étoit très-fortifiée, & où ils espéroient se défendre : Bertrand y mena ses gens de guerre, & somma les habitans de se rendre. Après quelques difficultés, il fut arrêté par la capitulation, que tous les soldats ou habitans qui voudroient continuer dans le service du Roi de Navarre, sortiroient le bâton blanc à la main : que les Bourgeois qui voudroient se soumettre à l'obéissance du Roi, pour-

roient rester, que leurs biens leur seroient conservés ; qu'ils prêteroient serment de fidélité entre les mains de du Guesclin, qui le recevroit au nom du Régent Duc de Normandie, qu'enfin ils donneroient des ôtages. Il fut arrêté aussi que les armes & les munitions de bouche & de guerre seroient remis à des Commissaires François.

Aussi-tôt la Ville de Mantes réduite, les habitans représenterent à du Guesclin que la Ville de Meulan, appartenante aussi au Navarrois, étoit si proche d'eux, que tant que les Navarrois y seroient, il n'y auroit pour eux aucun repos ni sûreté, qu'ainsi ils le supplioient de la réduire à l'obéissance du Roi. Du Guesclin convint de leurs raisons, & remit le siege de Meulan, après la prise de Roulleboise.

(Froissard dit que ce fut le Maréchal de Boucicault, qui prit Mantes, & qui commanda au siege de Roulleboise. Il raconte que ce Maréchal suivi de cent Cavaliers vint à Mantes tout courant, qu'il demanda qu'on lui ouvrît les portes, & qu'on lui donnât un asyle contre les Navarrois qui le poursuivoient : leur jura qu'il étoit leur ami, & qu'il n'étoit venu que pour les

les servir, &c. Que les portes lui furent ouvertes pour lui & les siens, & que Bertrand avec sa troupe le suivoit de si près qu'il entra avec lui : qu'aussi-tôt on cria *St. Yves du Guesclin, à la mort Navarrois.* Mais ce récit n'a aucune apparence, tant par le silence des autres historiens, que parce que le Maréchal de Boucicault n'étoit pas homme à faire une surprise aussi indigne de lui, ni un serment pour abuser de la confiance des gens qui lui rendoient le service qu'il leur demandoit; mais cela n'étant pas de notre sujet, nous ne porterons pas plus loin la critique que l'historien de du Guesclin fait fort au long de ce narré de Froissard).

Quoi qu'il en soit, Mantes étant soumise, du Guesclin retourne au siege de Roulleboise, laissant dans la Ville le jeune Comte d'Auxerre, en qualité de Gouverneur, & le chargeant de disposer toutes choses pour le siege de Meulan. Arrivé au camp, il fit de nouveau sommer Austrade de lui rendre la Place, & sur son refus ordonna le lendemain matin un assaut général. On y combattit de part & d'autre avec tant de valeur que les assiégeans furent trois

fois repoussés, & retournerent trois fois à la charge. A la derniere ils avoient Bertrand à leur tête, en sorte qu'animés par la présence d'un aussi vaillant chef, ils emporterent la forteresse. Austrade & toute sa garnison furent passés au fil de l'épée. Du Guesclin resta dans la Place jusqu'au lendemain, qu'il fit abattre & raser la tour, & ensuite se rendit à Mantes avec toute l'armée. Il y joignit le Comte d'Auxerre, fit prendre toutes les machines destinées au siege de Meulan, & tous ensemble partirent pour s'y rendre.

Meulan étoit devenue bien intéressante au Roi de Navarre, par la perte de Mantes & la ruine de Roulleboise. La Ville étoit grande, riche, bien peuplée, ceinte de bonnes murailles, avec une forte tour, & un pont fortifié sur la Seine, au moyen duquel ce Prince dominoit la navigation, & rien ne passoit qu'en payant des droits excessifs & arbitraires, qui lui servoient à entretenir une puissante garnison.

Toutes ces considérations engagerent du Guesclin à en faire le siege. Les bourgeois de Rouen, qu'il avoit trouvés devant Roulleboise, & qu'il avoit aidés à la détruire, voulurent par

reconnoissance & pour l'honneur de servir sous lui, l'accompagner dans sa nouvelle entreprise : ils trouvoient une sorte de satisfaction à considérer la sage conduite d'un homme qui leur rendoit leur repos, & la sûreté de leur commerce.

Il envoya d'abord sommer le Gouverneur & les habitans de lui rendre la Place; mais cet Officier se moqua de cette sommation, & fit voir au Héraut, que les femmes, les filles & les enfans, portoient des pierres pour la défendre. Sur le rapport du Héraut, Bertrand fit avancer son armée, la rangea en bataille dans la plaine qui est sous les murailles le long de la riviere, & donna ses ordres aux Officiers de faire des quartiers pour le campement des troupes, & de placer les machines : & lui avec le Comte d'Auxerre & d'autres Officiers, il fit le tour de la Ville pour reconnoître l'endroit le plus favorable pour l'attaque. Leur premier sentiment fut de s'emparer du pont, parce que les assiégeans, étant une fois maîtres de la riviere, en tireroient de grands avantages pour réduire la Ville. Mais après avoir délibéré plus attentivement, ils jugerent que ce pont leur

donneroit autant de peine que la Ville même, à laquelle il faudroit ensuite s'attacher ; qu'en prenant la Ville d'abord, le pont seroit nécessairement à eux ; que d'ailleurs ce pont ne seroit d'aucune utilité aux assiégés pendant le siege, attendu qu'ils ne pourroient tirer par-là aucun secours, ni en hommes, ni en munitions, puisqu'il n'y avoit plus personne dans le canton du parti du Roi de Navarre : au-lieu que l'avantage de la riviere étoit tout entier du côté des François, parce qu'elle étoit couverte de bateaux de Rouen pour Paris, tous garnis de bons hommes, qui avoient intérêt de favoriser les assiégeans, & de nuire aux Navarrois.

La conclusion fut conséquente à cette délibération : il fut arrêté que l'on attaqueroit la Ville seulement ; mais on ordonna aux troupes bourgeoises de Rouen qui étoient sur les bateaux, d'observer si les Navarrois ne laisseroient pas le pont pour aller renforcer la garnison de la Ville, & dans ce cas là de s'en emparer.

Le lendemain du Guesclin parut dès la pointe du jour, armé de toutes pieces, à la tête de ses troupes, &

fit fonner l'affaut. Il ordonna que les échelles fuffent plantées de tous les côtés aux murailles : lui-même à la tête de deux cens hommes court vers une porte de la Ville, fait rompre les barrieres à coups de haches : & comme le pont-levis étoit levé, il en fait jetter un, au moyen duquel il met lui-même le feu à l'autre, & fait enfoncer la porte. Alors le courage manqua aux affiégés, leurs gens de guerre fe retirerent dans la tour, abandonnant la Ville & les bourgeois à la difcrétion du vainqueur, qui mit tout au pillage, à fang ou à rançon.

Après ce premier fuccès, il s'agiffoit d'avoir la tour qui étoit forte, bien munie, & pleine de braves hommes. Du Guefclin s'avança fur le foffé, appella le Gouverneur, & lui dit : » je viens vous demander votre Place, n'attendez pas pour me la rendre les dernieres extrémités, & ne vous opiniâtrez pas à la défendre plus long-temps contre moi : je la recevrai au nom du Régent, je vous donnerai un fauf-conduit, pour vous retirer vous & les vôtres par-tout où vous voudrez ; mais fachez que je fuis réfolu à ne point partir d'ici que la tour ne foit à moi. Le Gouver-

neur, homme fier & audacieux, lui répondit laconiquement, » vous prendrez cette tour quand vous aurez des aîles : car si vous ignorez l'art de voler, je ne vous crains point. » On jugea par cette réponse que ce Gouverneur & les siens attendroient la derniere extrémité ; ainsi on fit avancer les machines, entre lesquelles étoient quelques pieces de canon ; (1) on les fit tirer contre la tour, mais soit qn'on ne fût pas encore l'art de s'en bien servir, ou par la force de la pierre, les boulets n'y faisoient aucun effet. Alors du Guesclin commanda à ses travailleurs de miner (2) la tour jusques dans ses fondemens, afin de la renverser. Il fut si bien obéi, qu'au bout de quelques jours la mine fut en état ; mais avant d'y

---

(1) L'invention des canons étoit encore nouvelle. Les Anglois s'en étoient servi les premiers à la bataille de Crecy en 1346, mais le service n'en étoit pas encore bien exécuté.

(2) La façon de miner les tours & les murailles n'étoit pas telle qu'elle est de nos jours. Elle consistoit à saper les fondations, & soutenir les terres avec des pieces de bois que l'on nommoit mérins, auxquels on mettoit le feu ; & quand ces bois tomboient, les murs ou tours se renversoient.

mettre le feu, il fit faire une nouvelle & derniere sommation au Gouverneur de se rendre. Celui-ci ne rabattant rien de son obstination, on mit le feu aux mérins, & la mine fit bien-tôt son effet; la tour se fendit en deux, & une moitié tomba dans les fossés. Le Gouverneur & les siens furent trop heureux d'implorer la clémence du vainqueur: on leur accorda la vie, & on les envoya prisonniers à Paris.

Le Régent commanda que le reste de cette tour fût abattu, ainsi que les murailles de la ville; mais on fortifia le pont, & l'on y mit une bonne garnison, pour l'empêcher de retomber au pouvoir des Navarrois.

Le Roi de Navarre, vivement affligé de la perte de ces trois places, fit lever & rassembler le plus de troupes qu'il put, feignant de vouloir les reprendre, mais en effet pour mettre à couvert son Comté d'Evreux, & les autres possessions qu'il avoit en Normandie, & dont il se voyoit en grand danger d'être dépouillé. Jean de Grailly, Captal (1) de Buch, son sujet, lui amena quatre cens hommes d'armes

(1) Ce titre signifioit Seigneur, en latin

Gascons, qu'il avoit levés pour son service; Jean Joüel, Seigneur Anglois, lui fournit aussi quelque nombre d'hommes d'armes; quelques autres de ses amis lui amenerent encore d'autres troupes, tant cavalerie qu'infanterie, ensorte que le tout ensemble montoit environ à dix mille hommes, dont il fit Général en chef le Captal de Buch, comme le Seigneur le plus qualifié, & le Capitaine le plus expérimenté.

Charles étant un jour avec ses Capitaines, leur exprimoit le regret sensible qu'il avoit de la perte des trois places que du Guesclin venoit de lui enlever, & ne put s'empêcher de rendre justice à ses beaux faits, & de leur dire : » Tant que cet Officier sera au service du Roi de France, on ne pourra lui faire la guerre qu'avec désavantage ». Le Captal de Buch, brusque & présomptueux comme un Gascon qu'il étoit, lui répondit : avant la fin du mois je vous l'amenerai pieds & poings liés. » Mon cousin, repliqua le Prince, vous êtes brave & bien affectionné à mon service, je suis assuré que vous vous

---

Capitalis, & n'a jamais appartenu qu'aux Seigneurs de Buch.

comporterez vaillamment, mais quoiqu'un Breton ne soit pas si alerte qu'un Gascon, croyez-moi, celui-là n'est pas si aisé à prendre que vous vous l'imaginez, vous en jugerez par vous-même, & vous aurez besoin de tout votre courage & de toute votre expérience pour vous défendre de lui, & pour l'attaquer. » Eh bien, reprit le Gascon, je ne serai jamais vis-à-vis de lui si-tôt que je le souhaite ».

(1364.) [Dans ces circonstances, arriva la nouvelle de la mort du Roi Jean, décédé à l'Hôtel de Savoie à Londres, le 10 Avril. Son corps fut embaumé & conduit en France par le Comte d'Eu, Prince du Sang, & d'autres Seigneurs qui l'avoient suivi en Angleterre : il fut d'abord déposé à l'Abbaye Saint-Antoine à Paris, ensuite porté à Saint-Denis, le 27 Mai, par les Conseillers du Parlement, & inhumé parmi ses ancêtres]. Ce Prince n'avoit que cinquante-six ans, & quatorze de regne : il avoit d'excellentes qualités ; mais il ne fut pas heureux : il étoit libéral jusqu'à la profusion, & brave jusqu'à la témérité, comme il parut à la journée de Poitiers, où il perdit par sa faute la plus grande partie de la Noblesse du Royau-

me : enfin, dit son histoire, il fut bon Soldat & mauvais Capitaine.

Quand les obseques du Roi décédé furent faites, le Dauphin devenu Roi se disposa à partir pour Rheims, & s'y faire sacrer. Du Guesclin qui étoit resté en Normandie, apprit les préparatifs que faisoit le Navarrois, il en donna avis à Charles V, & lui demanda ses ordres qu'il alla attendre à Rouen, & de-là il écrivit à ses amis qu'il avoit besoin de gens de guerre : aussi-tôt il lui en vint en foule conduits par tout ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume. Le service étoit si agréable sous lui, lui-même étoit un si bon modele pour ceux qui vouloient apprendre la guerre; & d'ailleurs ils se piquoit tellement d'exalter les belles actions & de les faire valoir, que c'étoit à qui auroit l'avantage d'être sous son commandement. Il fut donc joint par Louis de Châlon, Comte d'Auxerre; le Comte de Tonnerre, son frere; les Seigneurs de Hannequin, Maître des Arbalêtriers (1); de Beaumont, Manceau, & de son frere, dit Hevef-

(1) C'étoit alors ce qu'a été depuis le titre de Colonel-Général de l'Infanterie.

querque ; du Vicomte de Bournonville, qu'il fit Chevalier ; de Rambures, de Scepi, de Villequier, de Betancourt, de Frontebos, de la Treille, du Begue de Villaine, de Cayeu, de Gravelle, de Renty, de Beaujeu, de Vienne, de Poitiers & autres, tant Seigneurs que Gentilshommes de différentes Provinces ; & de plus ceux de Gascogne, Petiton de Courton, le Souldick de l'Estrade, Aymon de Pommyers, Perducas d'Albret, s'y trouverent avec leurs Compagnies complettes, & à bannieres déployées. Il avoit encore de ses amis inséparables auprès de lui, son frere Olivier, Guillaume Bouestel, Olivier de Mauny, Eustache de la Houssaye, Roland du Bois, & plusieurs autres, tous de la premiere Noblesse de Bretagne (1).

Toutes ces troupes étant rassemblées à Rouen, Bertrand les conduisit au Pont-de-l'Arche, où il savoit que le Captal de Buch devoit arriver bien-

(1) Il seroit difficile de faire un plus bel éloge d'un Commandant en chef qu'un concours si grand & si empressé de servir sous lui, comme fait ici la plus illustre Noblesse du Royaume.

tôt. Ayant envoyé des coureurs pour en ſavoir des nouvelles, il commanda que tout le monde ſe tînt prêt à tout événement, & les exhorta tous à ſe diſpoſer à bien faire, en commençant par des exercices de piété, & la réception des Sacremens, pour obtenir, leur diſoit-il par la pénitence, la miſéricorde & le ſecours de Dieu, qui s'eſt réſervé le titre de Dieu des armées, & de diſtributeur des victoires.

Quand on fut arrivé au Pont-de-l'Arche, il ſortit de la ville pour faire une derniere revue de ſon armée : il la trouva de douze cens hommes d'armes (4800 chevaux) & de trois à quatre mille hommes de pied, tous gens d'élite. Il parcourut les rangs, & harangua ſes ſoldats, à la maniere des Généraux Romains ; il ſe félicitoit de ſa bonne fortune, qui avoit raſſemblé ſous ſes ordres les plus vaillans hommes du monde, leur repréſentoit la juſtice de la cauſe pour laquelle ils ſe diſpoſoient à combattre, & les exhortoit à donner à leur nouveau Roi un préſage heureux du bonheur de ſes armes pour l'avenir. Les troupes répondirent à ces diſcours par des cris unanimes DE VIVE LE ROI : Allons, vaillant Bertrand, s'écrioient

les soldats, allons, tant que nous serons animés par votre présence & votre valeur, nous ne trouverons rien d'impossible. Après cela on marcha sans savoir encore où trouver les ennemis, lorsqu'au bout d'un quart-d'heure, arriverent les coureurs qui avoient été envoyés la veille à la découverte, & qui déclarerent n'avoir rien rencontré ni rien appris des ennemis, ni de leur marche. Du Guescliin s'en mit en colere, les renvoya, & leur dit, que s'ils ne lui rapportoient pas des nouvelles certaines du Captal de Buch, & de sa troupe, il les feroit pendre. Un vaillant Capitaine de la troupe de Bertrand, nommé Guy de Bayeux, (& par sobriquet, l'Archi-Prêtre) se présenta & s'offrit à aller à la découverte de l'armée ennemie, promettant de lui en rendre bon compte, d'autant que c'étoit le seul service qu'il pût lui rendre, & qu'il ne pouvoit combattre contre le Captal de Buch, dont il étoit Vassal; son offre fut acceptée, ensorte qu'il ne se trouva pas à l'armée lors de la bataille dont nous allons parler.

De son côté, le Captal de Buch cherchoit les François & souhaitoit les rencontrer plutôt que plus tard ; il savoit

que son armée étoit de mille hommes plus forte que celle de du Guesclin : qu'outre cela, la plus belle partie de la Noblesse étoit occupée de la cérémonie du sacre du Roi, laquelle finie, cette Noblesse pourroit bien venir renforcer l'armée Françoise, & lui tomber sur les bras : au lieu que remportant la victoire, comme il y comptoit, avant cet événement, il avançoit merveilleusement les affaires du Roi de Navarre, & se mettoit en état de prévenir les nouvelles troupes que Charles V pourroit envoyer contre lui. Pendant qu'il tiroit ainsi son horoscope à son avantage, un Héraut du Roi d'Angleterre se présenta à lui : il lui demanda des nouvelles de l'armée Françoise, s'il l'avoit rencontrée, ses forces, & son ordre de bataille. Le Héraut lui dit tout ce qu'il en savoit, & entr'autres que dans l'armée de du Guesclin il y avoit des Gascons : » *Hé donc !* s'écria le Captal, en s'adressant aux siens : *des Gascons ! nous trouverons à qui parler, Gascons contre Gascons. Cap Saint Antonin, ils se promeneront.* »

Alors il commanda que chacun se tînt dans son poste, puis laissant derriere lui une montagne qui est entre Evreux & Cocherel, il s'avança sur une petite col-

ſine qui lui découvroit une plaine bordée par la riviere d'Eure : le lieu lui parut avantageux pour attendre l'armée Françoiſe : il étoit couvert à droite par un bois taillis, où il avoit jetté cent hommes pour n'être pas ſurpris de ce côté-là : de l'autre la colline deſcendoit en pente douce dans la prairie que bordoit la riviere, & formoit là un coude. Il partagea ſon armée en trois corps, ſans l'arriere-garde, qu'il avoit poſtée dans le lieu le plus élevé pour qu'elle pût découvrir ce qui ſe paſſeroit. Enſuite s'arrangeant ſur la ſituation du lieu où il ſe trouvoit, il forma ſa bataille en croiſſant, la gauche plus avancée que la droite, & le bagage derriere. Il avoit encore un grand avantage qui étoit la liberté de tirer des vivres d'Evreux & de toute la campagne voiſine.

Le lendemain, 16 de Mai, ſur les dix heures du main, Bertrand parut avec toute ſon armée : il paſſa le pont de Cocherel, & ſe poſta dans la plaine, ayant derriere lui la riviere d'Eure, ſur laquelle, & proche du village, étoit ce pont dont il s'étoit rendu maître, le Captal n'ayant pas jugé à propos de s'en emparer, & voulant laiſſer ce paſſage à ſon ennemi pour venir à lui.

Bertrand divisa son armée en trois corps, le premier tout de Bretons sous ses ordres. Le second corps étoit aux ordres du Comte d'Auxerre, avec tous les Seigneurs François, Normands, Picards & Bourguignons. Le troisieme, composé de Gascons, étoit commandé par Guillaume Bouestel, Seigneur Breton, sans doute à cause de l'absence du Seigneur d'Albret à qui cet honneur appartenoit, s'il n'eût pas été alors au sacre du Roi. Il avoit rangé ces trois corps sur deux lignes, comme il avoit fait dans les Landes d'Evran, & il avoit commandé aux Gascons de faire une arriere-garde, ou corps de réserve, qui lui fut, par événement, d'un grand usage. Alors chaque Seigneur avancé dans les armes avoit son cri, qui servoit de ralliement aux combattans. Il fut donc question de savoir quel cri on prendroit pour servir à toute l'armée : on en fit d'abord l'honneur au Comte d'Auxerre, & tous vouloient que le cri fût, NOTRE-DAME D'AUXERRE, attendu qu'il n'y avoit-là personne qui lui fût égal en qualité, titres & richesses. Mais il eut la modestie de le refuser sur ce qu'il étoit encore un jeune homme, & un novice au fait des ar-

mes, en comparaison des grands & renommés Capitaines qui étoient présens, dont il se feroit honneur de prendre des leçons & de servir sous eux. Alors tous conclurent unanimement que le cri seroit donc NOTRE-DAME GUESCLIN. Bertrand s'en défendit & demanda que l'on prît celui du Maître des Arbalêtriers, (Baudouin de Hennequin) soutenant que sa charge lui donnoit un rang si distingué, qu'il n'y avoit pas à balancer à lui déférer cet honneur : mais on persista pour le cri, NOTRE-DAME GUESCLIN; & les soldats à qui ce mot avoit toujours été de bon augure, craignant qu'on ne le changeât, s'écrierent : MONTJOYE S. DENIS, NOTRE-DAME GUESCLIN. Ainsi le cri resta, non-seulement en l'honneur du Général, mais en vertu de l'estime & de la confiance de toute l'armée.

Les choses ainsi réglées, du Guesclin fit crier par-tout le camp que quiconque ne se sentiroit pas assez de courage pour faire son devoir pouvoit se retirer librement; mais aussi que quiconque fuiroit seroit pendu sans miséricorde. Pas un seul soldat ne fut tenté de sortir, au contraire tous avoient impatience de combattre, & se disoient

les uns aux autres : avec ce brave & invincible Général, & sous son cri pour ralliement, nous sommes certains de la victoire.

Alors Bertrand envoya un Héraut au Captal de Buch pour lui demander la bataille, & lui dire qu'il l'attendoit dans la plaine, n'y ayant pas de raison à penser que les siens voulussent combattre les hommes & le lieu tout à la fois : que si cependant quelques-uns de ses braves, par exemple, Jean Jouel, ou le Seigneur de Sacquainville, ou tels autres Capitaines qui le voudroient, avoient envie de rompre une lance, ils trouveroient des Chevaliers capables de leur répondre.

Le Captal chargea le Héraut de dire à du Guesclin qu'il connoissoit assez ses intentions, que grace à Dieu, il savoit son métier, & que dans le moment d'une bataille générale, il n'y avoit pas lieu de s'amuser à des combats singuliers. Il y avoit de la prudence à lui de ne pas quitter sa position pour descendre dans la plaine, car son poste étoit tout à son avantage, mais notre Héros trouva bien le moyen de le lui faire enfin quitter.

Sur la fin de cette même journée, les

fourageurs de l'armée Françoise, ayant fait du fourage dans la prairie, & faisant leurs trousses pour retourner au camp, furent surpris par les Navarrois qui les chargerent, & en tuerent quelques-uns. Les autres voyant ce désordre se réunirent pour secourir leurs camarades, & venger la mort de ceux qui avoient péri : ils fondirent sur les ennemis avec tant d'ardeur, qu'ils en tuerent la plus grande partie, mirent les autres en fuite & emmenerent nombre de chevaux. Toute l'armée alors se prépara au combat, pensant qu'il viendroit du secours à ceux qui venoient d'être battus, & que cela pourroit engager une affaire générale : mais le Captal demeura ferme dans son poste, ce qui confirma l'idée que l'on avoit qu'il ne s'en débusqueroit pas.

Sur ces entrefaites arriva au camp François Enguerrand de Hesdin, Chevalier en grande estime, seul & sans suite, mouillé comme un homme qui auroit été plongé dans la riviere, ce qui étoit vrai, & voici son aventure. Comme il savoit qu'il devoit y avoir bataille entre les deux armées, il se fit un point d'honneur de s'y trouver sous les ordres de du Guesclin, & s'étoit mis en route

avec quelques Gentilshommes Picards, ses voisins, qui avoient la même intention. Ils avoient passé la nuit à Vernon, où se trouvoit Blanche de Navarre, Reine douairiere de France, veuve de Philippe de Valois, laquelle sachant qu'il y avoit dans la ville des Chevaliers François qui alloient joindre l'armée de France, & voulant favoriser d'autant son frere le Roi de Navarre, fit fermer les portes, & défendit qu'on les laissât sortir. Mais Enguerrand de Hesdin, qui avoit un excellent coursier, feignant de se promener dans la ville, gagna le pont, & au grand étonnement des gardes qui étoient en faction, fit franchir le parapet à son cheval, & sauta à la riviere qui là est forte, & profonde, ensorte qu'il ne put jamais gagner les bords, mais il laissa nâger son cheval au fil de l'eau, jusqu'à ce qu'il trouva un lieu propre pour aborder.

La Reine admira comme les autres spectateurs ce trait de hardiesse, & dit: si tous les serviteurs du Roi sont aussi résolus que ce Cavalier, je crois que le Captal de Buch va avoir bien des affaires, ainsi que nos Navarrois; Dieu veuille qu'ils s'en tirent à leur honneur.

Tout ce jour là les armées furent en préfence, & le lendemain au lever du foleil, elles fe remirent dans le même ordre de bataille, & au même lieu que chacune avoit occupé. Les vivres étoient prêts à manquer du côté de du Guefclin : le Captal le favoit par fes efpions, & il efpéroit fatiguer l'armée par la faim, ou que la difette les réfoudroit à prendre un dernier parti & à le venir attaquer dans fon pofte, fe promettant de l'avantage du lieu un moyen infaillible de les défaire.

Il régnoit entre les deux armées un filence profond, & elles s'obfervoient fans faire le moindre mouvement, lorfqu'un Chevalier Anglois defcendit dans la prairie, & envoya fon Ecuyer demander de fa part à faire un coup de lance contre le plus vaillant de l'armée Françoife. Tous ambitionnerent l'honneur d'aller le combattre; mais du Guefclin en donna la préférence & la permiffion à Roland du Bois, Gentilhomme Breton, dont la force & l'adreffe étoient connues, & qu'il jugeoit, par expérience, capable de foutenir l'honneur des armes du Roi. Du Bois fe préfente vis-à-vis de l'Anglois, le combat s'engage, & l'Anglois reçoit un fi vi-

goureux coup de lance dans le corps, qu'il tombe percé de part en part. Déja du Bois tenoit le cheval du vaincu par la bride & commençoit à marcher vers le camp, lorsque six Chevaliers Anglois vinrent à bride abattue pour lui ôter le cheval des mains, & enlever le mort: à l'instant six Bretons vont à leur rencontre en toute diligence, les joignent, les attaquent, en tuent deux, en font autant prisonniers, & mettent les deux autres en fuite.

On commençoit à croire que cette petite bataille de six contre six alloit en engager une plus grande & peut-être générale, & Bertrand prenoit déja ses mesures pour cela; mais le Captal ne s'ébranla pas, & au contraire empêcha que personne quittât sa place.

Il étoit évident, par ce que nous venons de dire, que si Bertrand ne vouloit pas aller attaquer le Captal sur sa colline où il étoit très-fort, celui-ci n'étoit pas moins décidé à ne pas descendre dans la plaine, où il auroit perdu son avantage. Ainsi ils resterent en présence l'un de l'autre, encore une heure ou deux, pendant lesquelles du Guesclin assembla à la tête de l'armée les principaux Capitaines & Seigneurs, &

leur remontra que ne voyant pas qu'il fût fage ni même poffible d'attaquer le Captal dans fon fort, fans un danger évident d'être battus, il avoit imaginé un moyen de l'attirer dans la plaine, fur quoi il leur demandoit leur avis: » c'eft, dit-il, de feindre de nous retirer, & de commencer par faire défiler les bagages, & paffer la riviere, qu'enfuite les troupes fuivent & défilent auffi. Si les Navarrois ne fe mettent pas en devoir de nous charger en queue, nous pafferons tous, & nous trouverons bien quelqu'autre occafion de les joindre & de les combattre. S'ils defcendent pour charger notre arriere-garde, nous reviendrons fur nos pas, & nous les attaquerons fans leur donner le temps de remonter: car n'en doutez pas, s'ils viennent ce fera en affez grand nombre pour faire quelqu'effort notable fur nos derniers, & ils n'attendront pas que nous ayions tous paffé le pont, & pendant que les nôtres les foutiendront, nous reviendrons à leur fecours, ils reviendront de même au fecours des leurs, & ainfi la bataille deviendra générale, ou bien il n'y en aura point du tout. Si nous combattons, ils n'auront plus l'avantage du lieu, fi nous nous reti-

rons, ce sera sans honte, puisqu'il est décidé de ne les point attaquer où ils sont ».

L'expédient fut généralement admiré & accepté ; les Seigneurs se séparerent, & l'ordre fut donné tout bas de rang en rang. Le bagage commence à défiler, & passe le pont, les Gascons le suivent de près, & ensuite le second corps, commandé par le Comte d'Auxerre. Les Anglois voyant cela tinrent conseil, Jean Joüel soutint que du Guesclin fuyoit, & que l'on alloit manquer l'occasion de gagner une belle bataille & de rendre un grand service au Roi de Navarre. Le Captal au contraire, le Basque de Mareuil & de Sacquainville, soutenoient que c'étoit une ruse, & disoient ; nous avons affaire à des gens qui ne connoissent pas la peur, & qui entendent trop bien le métier pour rien faire sans dessein. Jean Joüel irrité de ces raisons, va trouver ses Anglois, leur remontre que le Captal fait une grande faute de ne pas tomber sur une armée qui fuit, étant lui-même en bataille, & le plus fort ; puis prenant son parti brusquement, il met l'épée à la main, pousse son cheval en criant Saint Georges,

Georges, qui est le cri d'Angleterre, & se fait suivre par les siens. Le Captal & Sacquainville ne purent s'empêcher de le suivre & de fondre sur la queue de l'Armée Françoise. C'étoit justement où du Guesclin les attendoit Le Comte d'Auxerre revient sur le champ, & met son corps en bataille: Bouestel & les Gascons qui avoient passé le pont en font autant, de sorte qu'en un moment les deux armées se trouverent dans la plaine & en présence, à la portée du trait. Du Guesclin fait sonner la charge, le Captal & ses Capitaines s'apperçoivent qu'ils ont été pris pour dupes, que l'impétuosité de Joüel les avoit engagés au-delà de ce qu'ils avoient réglé entr'eux: ils souhaitoient s'en dédire ou remettre la partie; mais il n'étoit plus temps. Les Navarrois se rangent en bataille autrement qu'ils n'étoient sur la colline, & se forment comme les François.

Le Captal envoya à du Guesclin un Héraut pour lui dire que si les vivres lui manquoient, il lui en fourniroit volontiers, & lui laisseroit & à ses troupes la liberté de se retirer où il voudroit, promettant de ne les point charger: & le Héraut avoit ordre de dire comme

de lui-même, que ce seroit un grand dommage de répandre le sang de tant de braves hommes de part & d'autre. » Vous me paroissez un bon Orateur, lui répondit du Guesclin, & pour récompenser votre éloquence, je vous donne cent florins d'or & un beau cheval ; mais dites à ceux qui vous ont envoyé, que je vais sur vos pas pour les combattre : quant aux vivres que vous m'offrez, je n'en ai pas besoin, je sais bien où en prendre : tous ceux de votre armée seront à moi avant que le soleil se couche, & je souperai au quartier du Captal : dites à ses officiers de cuisine qu'ils tiennent mon repas tout prêt, & mon couvert mis ».

Le Héraut partit avec cette réponse, & du Guesclin le suivit avec toute son armée : il est impossible d'exprimer l'ardeur des soldats ; ils se regardoient comme allant à la gloire & à une victoire assurée. Les Navarrois s'avancent au-devant des nôtres, & les archers de chaque parti ayant lâché leurs traits, les gens d'armes se joignent, & le combat devient épouvantable. Ces braves hommes de part & d'autre font des prodiges de valeur, & des actions si merveilleuses, qu'elles passent toute croyan-

ce. Un Chevalier Breton, Thibaut du Pont, y combattoit avec une épée de fix pieds de longueur, & pefant douze livres, avec laquelle il faifoit voler les têtes & les bras de tout ceux qu'il atteignoit; à force de travail fon épée fe rompit, auffi-tôt il tire de deffous fes vêtemens une grande hache, & en trois coups il abattit trois têtes. Du Guefclin de fon côté faifoit le devoir de Soldat & de Général, il combattoit & commandoit tout enfemble; il avoit l'œil partout, foutenoit ceux qui étoient prêts à plier, & fa préfence raffuroit ceux qui fléchiffoient : il parloit, il exhortoit de tous côtés à la fois. *Or avant, mes amis,* crioit-il, *la journée eft à nous. Pour Dieu, fouvieigne vous que nous avons un nouveau Roi en France; qu'aujourd'hui fa couronne foit honorée par nous.* Le foldat étoit tellement animé, que l'on n'a jamais vu de combat plus acharné.

Dans la mêlée, du Guefclin fut apperçu par le Bafque de Mareuil qui lui cria de toute fa force, à moi, Bertrand, à moi : (ce Bafque paffoit pour être d'une bravoure extraordinaire.) Bertrand fe retourna pour voir qui étoit l'audacieux ennemi qui le provoquoit; il fondit fur lui comme un lion, & lui

porta un si terrible coup qu'il le renversa comme un homme assommé, & il se mit en devoir de lui couper la tête; mais il en fut empêché par les Anglois que le lui tirerent des mains. Alors le combat fut terrible autour d'eux: le Vicomte de Beaumont y périt percé de mille coups, le Basque tua de sa main Baudouin d'Hannequin, Maître des Arbalêtriers; mais à l'instant même le Comte d'Auxerre lui fendit la tête d'un coup de hache. Jean Joüel, qui avoit été l'auteur de cette cruelle journée, s'avança tellement parmi les François, qu'il fut mis par terre & laissé pour mort sur la placé.

La bataille se soutenoit cependant entre les deux partis, de maniere que la victoire ne se déterminoit encore d'aucun côté: les Anglois avoient perdu la meilleure partie de leurs Capitaines, entr'autres trois neveux du fameux Chandos, Maréchal de Guienne, dont nous avons déja parlé plusieurs fois; cependant ils ne perdoient point leurs rangs, & se défendoient vigoureusement. Du Guesclin voyant cela, commanda à Eustache de la Houssaye, Seigneur Breton, de prendre deux cens lances, de faire le tour d'un petit bois qui étoit à la

droite des ennemis, & de venir de-là au grand galop les charger en queue : ce qui se fit si heureusement & si à propos, que cela décida la journée ; car pendant que du Guesclin occupoit les Anglois par devant & leur donnoit assez d'affaires, la Houssaye & ses gens par derriere les tuoient sans qu'ils osassent seulement tourner la tête.

D'un autre côté, l'arriere-garde ou corps de réserve des Gascons avoit défait l'arriere-garde des Navarrois, ensorte qu'ils se trouverent en état d'agir au moment où la Houssaye commençoit la charge dont nous venons de parler. Les Gascons donnerent avis à du Guesclin de leur succès contre l'arriere-garde Navarroise, & il leur fit dire de se tenir prêts au premier ordre, qui ne tarda qu'un moment ; car si-tôt qu'il sut l'avantage qu'avoit eu la Houssaye, il envoya ordre aux Gascons de donner, ce qu'ils firent sur le champ, en prenant les ennemis en flanc, & par-là déciderent la victoire.

Thibault du Pont, ce redoutable Breton dont nous venons de parler, joignit dans ce moment le Captal & le saisit par le haut de son casque si fortement, qu'il ne put se débarrasser,

quoiqu'il fit tous ses efforts pour l'atteindre d'une dague qu'il avoit à la main. Les François vinrent à l'appui, & donnerent au Captal tant de coups qu'il fut en danger de périr là : du Pont lui crioit cependant qu'il se rendît ou qu'il l'alloit tuer, lorsque du Guesclin parut. Le Captal lui tendit la main, en disant : il faut céder à la valeur de ce brave Général, je me rends à lui. Bertrand reçut sa foi, & le laissa à la garde du même Thibault du Pont : avec le Captal, fut pris aussi le Seigneur de Sacquainville.

Ces deux Chefs étant prisonniers, le reste des Navarrois se soumit aux loix du vainqueur. Ainsi de toute leur armée, il ne se sauva personne, tout fut tué ou mis à rançon. Telle fut la catastrophe de ce vaillant Captal, qui devoit mener au Roi de Navarre notre Héros pieds & poings liés.

Comme le carnage finissoit, on annonça à du Guesclin qu'il paroissoit un corps de cent quarante lances qui venoient au secours des Anglois : il commanda sur le champ un détachement de cavalerie pour les aller combattre : en un moment ils furent défaits, & tués sur la place, excepté quelques-uns

qui fe rendirent ; & leur Chef qui prit la fuite, & alla porter la nouvelle de fa défaite au Gouverneur de Nonancourt, petite Place à trois lieues de Dreux, & autant du champ de bataillle.

Tel fut l'événement de la bataille de Cocherel qui fe donna le 17 Mai 1364, & qui dura depuis une heure après midi jufqu'au foir. Les Hiftoriens varient fur quelques circonftances, mais le fait eft que cette victoire fut complette ; que du Guefclin gagna le champ de bataille & les drapeaux ; qu'il fit les Chefs prifonniers, & qu'il eut la dépouille des morts avec tout le bagage. Jean Joüel que l'on a vu bleffé & tombé comme mort, fut trouvé encore vivant; mais il mourut le lendemain à Vernon où on l'avoit tranfporté, & où l'armée victorieufe fe rendit le jour fuivant.

La Reine Blanche n'ofa refufer l'ouverture des portes ; on y fit le partage du butin à toute l'armée, & on y conduifit les prifonniers, qu'on envoya delà à Paris. Le Roi étoit encore à Rheims pour la cérémonie de fon facre, & au moment même qu'il entroit à l'Eglife cette agréable nouvelle lui fut apportée par un courier dépêché exprès, & le flatta comme un bon augure.

Cette victoire, due à la sagesse & à l'habileté de notre Héros, eut des effets essentiels pour le Royaume entier & pour le Roi en particulier. On sait assez quel dangereux ennemi l'un & l'autre avoient en la personne de Charles le Mauvais, & combien sa haine décidée pour la Maison Royale, à laquelle il appartenoit, lui faisoit chercher les moyens de nuire à la nation; ce qu'il ne trouvoit que trop aisément dans ses liaisons avec les Anglois, ses possessions en Normandie lui procurant la facilité de les introduire dans le Royaume & d'y favoriser leurs courses. La journée de Cocherel, en affoiblissant ce terrible ennemi, préserva la France des maux dont elle étoit menacée de sa part. Elle contribua beaucoup à la rétablir des calamités du regne précédent, & à lui rendre par dégré son ancien éclat sous le gouvernement du nouveau Monarque qui mérita de son siecle même & de la postérité le surnom de SAGE. Ses suites furent encore de soumettre au Roi un nombre de places dont la fidélité étoit plus que chancellante, & qui se seroient rangées certainement du côté du Navarrois, si l'événement lui eût été favorable.

Le Roi de retour de son sacre à Paris, n'y resta que deux jours, & fit trancher la tête à Sacquainville l'un des prisonniers, parce qu'étant né son sujet, il avoit été pris les armes à la main contre son Prince. Le Seigneur de Graville (Mallet), qui étoit dans le même cas, auroit eu le même sort; mais son bonheur voulut que son fils eut un prisonnier entre ses mains, Brémot de Laval, qui lui servit d'ôtage; le jeune de Graville envoya déclarer que le traitement que l'on feroit à son pere, il le feroit à son prisonnier: ainsi ils furent échangés.

De Paris le Roi se rendit à Rouen, où sa présence acheva de dissiper les troubles de la Normandie. Là il donna à du Guesclin la dignité de Maréchal de la Province (1); & ensuite la Comté de Longueville, en échange ou reconnoissance de laquelle du Guesclin remit à Sa Majesté le Captal de Buch son prisonnier.

(1) Les grandes Provinces avoient leur Maréchal particulier, qui avoit toute autorité sur les troupes de leur Province seulement. Ils étoient subordonnés aux Maréchaux de France en guerre générale, & ceux-ci au Connétable.

Après quelque séjour en Normandie, le Roi reprit la route de Paris, & laissa à du Guesclin toute l'autorité sur les armes. Celui-ci apprit qu'il y avoit dans le Cotentin des Compagnies vagabondes, qui sous les enseignes des Anglois & des Navarrois, fouloient cruellement le pays. Il ne tarda pas à s'y rendre en bonne compagnie, le Comte d'Auxerre, & son frere, dit le Chevalier Vert, le Begue de Villaine, l'Archi Prêtre de Bayeux, Alain de Beaumont (qui ne cherchoit qu'à rencontrer des Anglois, pour venger sur autant qu'il en trouveroit la mort de son frere tué à la bataille de Cocherel), Olivier & Alain de Mauny, Eustache de la Houssaye, Roger Davy & beaucoup d'autres. Son premier exploit fut de soumettre son Château de Longueville, tenu par quelques Navarrois, qui lui en refusoient l'entrée. De-là il passa au Cotentin où les ennemis instruits de sa venue s'étoient cantonnés : il donna son avant-garde à conduire à Guillaume Bouestel, qui ayant rencontré une troupe d'Anglois, leur tua cent quarante lances, & força le reste de se sauver dans Valognes, place sans défense, mais qui avoit un Château très-fort,

bâti sur un roc, environné d'un fossé large & profond, & flanqué de tours, l'une desquelles servoit de donjon, & passoit pour imprenable. Les Anglois en se réfugiant à grande hâte dans Valognes, crioient que le Diable les suivoit, mettant tout à feu & à sang, & ne faisant quartier à aucun Anglois; Bouestel les suivit en effet avec tant de vivacité, qu'il parut devant la Ville un quart-d'heure après eux: il l'investit, & le lendemain du Guesclin arriva avec toutes ses troupes. Il fit sommer le Gouverneur de se rendre, avec menace dans le cas où il auroit la témérité de résister, de le faire pendre. Celui-ci pour réponse, porta l'audace plus loin qu'aucun autre n'eût encore fait; il dit qu'il ne se soucioit ni du Roi de France, ni de ceux qu'il avoit envoyés, qu'il étoit en état de soutenir le siege, & qu'il le soutiendroit. Mais si-tôt qu'il vit que l'on se disposoit à donner un assaut, il abandonna la Ville, & se retira dans le Château, avec tous ses hommes de guerre. Les habitans ainsi abandonnés prévinrent sagement les malheurs du siege, ils se soumirent au Roi, au nom duquel Bertrand reçut leur foi, & leur fit sentir

la modération du Gouvernement François, en les garantissant de toutes violences.

Le lendemain on forma l'attaque du Château, & les François s'y porterent avec toute la valeur possible; mais ils furent repoussés, la forteresse étant d'une défense extraordinaire. Il fallut recourir à d'autres moyens, & d'abord on songea à miner, mais le roc sur lequel le Château étoit bâti se trouva tellement dur, que les mineurs ne purent pas même se loger, en sorte que l'on envoya querir à Saint-Lô des pierriers (1).

Les assiégés voyant ces dispositions & jugeant que leurs tours ne seroient pas assez fortes pour résister aux pierriers, se réfugierent dans le donjon. Les assiégeans étoient déja maîtres de la basse cour, & firent encore sommer le Gouverneur, qui persista dans son refus; alors on mit les pierriers en batterie, mais ce furent tous coups perdus, les murs étoient si épais, & les

(1) Il y a apparence que c'étoient de petites pieces de canon qui jettoient de moyens boulets, que l'on nommoit pierres, comme on disoit pierres d'arquebuses des balles de fer de quatre onces pesant, dans le commencement de l'invention de cette machine.

pierres si bien liées, qu'il ne paroissoit pas qu'on les eût seulement touchés. Les ennemis voyant ce peu d'effet, en firent une dérision insolente. Ils avoient au haut de leur donjon une tourelle, dans laquelle étoit une cloche, & un soldat qui la faisoit sonner toutes les fois que les pierriers alloient tirer, pour en avertir les assiégés, & après le coup, un d'entre eux paroissoit aux creneaux, & avec une serviette blanche essuyoit la place qui avoit été frappée, & disoit aux assiégeans : *Vous avez grand tort de noircir nos belles pierres.* Bertrand fut vivement offensé de cette mauvaise plaisanterie, d'autant plus qu'il n'étoit pas plus avancé que le premier jour, & qu'il avoit été proposé dans le Conseil de Guerre de lever le siege, à quoi il ne voulut absolument point consentir.

Il fit faire au Gouverneur une derniere sommation, avec déclaration expresse que s'il ne se rendoit, il n'y auroit pour lui aucune composition. Celui-ci répondit que si les François vouloient lui donner trente mille livres argent de France, il sortiroit dès le soir. Du Guesclin lui fit dire qu'il n'avoit point d'argent à lui donner, qu'il au-

roit ſon Château, dût-il y reſter un an, & y appeller toutes les forces du Royaume; que par grace il lui accordoit trois jours pour prendre ſon parti, paſſé leſquels il ne le recevroit plus à compoſer.

Sur cela le Gouverneur ayant pris avis de ſon Conſeil, rendit la place, & en ſortit lui & les ſiens avec armes & bagages. Le jour de la reddition venu, elle s'exécuta honorablement de part & d'autre, mais quand les ſoldats les virent ſortir, ils les inſulterent par des huées & des cris, de quoi huit Gentilshommes faiſant partie de la garniſon, ſe tinrent tellement offenſés, qu'ils rentrerent dans la place, fermerent les portes, & leverent le pont, en jurant que jamais les François n'y entreroient qu'ils ne fuſſent morts juſqu'au dernier. Cet incident ayant été rapporté à du Gueſclin, il en fut très-mortifié, & monta à cheval pour tâcher de le réparer; il fait le tour de la Place, appelle ces Gentilshommes, leur remontre le tort qu'ils ont de s'être piqués de ſi peu de choſe, & encore plus de violer la foi publique, & les articles d'une capitulation accordée; qu'ils ſçavoient bien que les Officiers n'avoient

pas approuvé l'infolence de leurs foldats, & qu'ils devoient pareillement la méprifer : qu'ils n'ignoroient pas les loix de la guerre, & que leur procédé le forceroit à en venir avec eux aux dernieres rigueurs, qu'ainfi il leur confeilloit de fe mettre dans leur devoir, & de ne point s'opiniâtrer dans une réfiftance inutile, & qui ne pouvoit avoir d'autres fuites pour eux que les derniers malheurs.

Ces Gentilshommes lui répondirent que l'affront qu'on leur avoit fait tomboit fur toute leur nation autant que fur eux, qu'ils ne vouloient pas furvivre à leur déshonneur ; qu'ils ne craignoient point la mort, & qu'ils étoient réfolus à périr les armes à la main ; qu'au moins auroient-ils la fatisfaction de laver l'infulte dans le fang de quelques-uns de ceux qui la leur avoient faite. Du Guefclin, fâché de la témérité de ces Gentilshommes, ne put s'empêcher d'admirer leur bravoure, & auroit bien voulu trouver un moyen de les garantir du péril certain où ils couroient, mais auffi l'exemple étoit trop dangereux pour refter impuni. Il commanda donc un affaut général avec autant d'appareil que fi la tour eût été pleine de foldats.

Les huit assiégés ne témoignerent pas le moindre effroi, & se mirent en défense comme si la partie eût été égale : ils regarderent sans émotion planter les échelles de tous côtés, & leurs ennemis y monter les boucliers sur leurs têtes ; mais ils voyoient bien aussi que les échelles étoient trop courtes pour atteindre à la hauteur de la tour, en sorte que ne craignant point l'escalade, ils laisserent tomber des pierres & des piéces de bois qui balayerent les échelles, & tuerent beaucoup de monde. On essaya d'entamer les murailles avec le pic & le marteau ; mais ce fut en vain, & on ne sçavoit plus comment on parviendroit à les forcer, lorsque l'on découvrit une porte de fer secrette qui donnoit sur le fossé : on saisit cette ressource, la porte est bientôt en pieces. Les Gentilshommes sans effrayer, se barricadent, ferment toutes les autres portes, en sorte qu'il faut les combattre pied à pied. Enfin on les poussa jusque dans le donjon, les soldats furieux y entrerent en foule, & précipiterent ces huit hommes dans le fossé, où ils se mirent en pieces. Leurs têtes furent mises au bout de huit lances sur la tour pour servir d'exemple, & en puni-

tion de leur faute. Du Guesclin les plaignit, & peut-être s'il avoit pu les avoir vifs, son humanité n'auroit-elle puni que quelques-uns, & pardonné aux autres.

Valognes étant réduite à l'obéissance du Roi, Bertrand se détermine à en aller faire autant à Douvres.

Cette derniere Place, petite par elle-même, étoit intéressante par un Château très-fort, servant d'asyle à un bon nombre d'Anglois & Normands, qui couroient la campagne, levoient des contributions jusqu'aux portes de Caën, & tenoient tout le pays en allarme. Il étoit nécessaire de remédier à ces désordres; mais la force du Château rendoit l'entreprise difficile & dangereuse: de plus, du Guesclin & ses compatriotes craignoient qu'un siege trop long ne les empêchât de se rendre auprès de Charles de Blois, qui assembloit ses amis pour aller faire lever le siege d'Auray, actuellement assiégé par le Comte de Montfort. Ils ne doutoient pas qu'il ne fût donné là une bataille, que même elle ne fût décisive, & se seroient cru déshonorés s'ils ne s'y étoient pas trouvés. Bertrand étoit dans une vraie inquiétude à cet égard, il vouloit être

à cette bataille, & il ne vouloit pas abandonner le siege de Douvres : un incident singulier le tira de peine.

Pendant le siege de Valognes, Olivier de Mauny, avec quelques compagnies de l'armée de du Guesclin, avoit assiégé Carentan, & après l'avoir pris d'assaut, avoit amené avec lui le Gouverneur, nommé Pierre le Doux, Gentilhomme Normand. Se trouvant ensemble tous les deux auprès de du Guesclin, celui-ci leur dit qu'il voudroit bien avoir promptement Douvres & le Pont d'Yvé qu'il assiégeoit en même temps, & demanda à le Doux, comme en plaisantant, s'il ne pourroit pas lui fournir quelque moyen facile & surtout abrégé : oui, lui répondit le Doux, j'en sais un très-abrégé & dont je réponds. Vous n'avez qu'à faire investir ces deux forteresses, & faire crier par vos troupes, NOTRE-DAME GUESCLIN; croyez que ce cri-là effrayera vos ennemis, & fera autant d'effet que dix mille hommes. Vous me faites bien de l'honneur, repondit Bertrand, je n'ai pas la vanité de croire cela; mais par provision je vais suivre votre conseil. Il commença par le Pont d'Yvé, qu'il fit assaillir de toutes parts, &

qu'il prit d'emblée; mais Douvres ne fut pas si aisé à avoir. Il y avoit dans la Ville un Commandant Anglois, nommé Hüe de Carvalay, avec une forte garnison d'Anglois, de Navarrois & de Normands, ceux-ci pour la plûpart nés sujets du Roi, qui soutinrent l'assaut si vigoureusement que les François furent repoussés. Du Guesclin s'avisa de faire là, ce que le Duc de Lancastre avoit fait à Rennes, c'est-à-dire, de faire miner sous les murailles & sous les fossés; ce qui se fit promptement & heureusement, ensorte que les assiégés ne s'en apperçurent point d'abord; mais un verre de vin mis par hazard sur une fenêtre, fut tellement agité, qu'une partie du vin fut répandu. Cela leur donna l'allarme, ils ne douterent pas que l'on ne fît une mine pour les surprendre, prêterent l'oreille, suivirent le bruit, & ayant trouvé l'endroit, ils firent contreminer. Les mineurs François s'en apperçurent bientôt, & en avertirent du Guesclin, qui prit tout d'un coup son parti; ce fut de faire donner au moment même un assaut général pour occuper les assiégés, pendant que lui septieme se coula dans la mine, suivi de deux cens

hommes à qui il en donna l'ordre, & précédé par dix travailleurs pour remuer la terre. Du Guesclin sous terre rencontra les ennemis au moyen de l'ouverture de sa mine, tout proche de l'endroit où il contreminoit : aussitôt il s'élance sur eux l'épée à la main, en criant *Guesclin* : ce cri leur donna une telle frayeur, que tous se jetterent à ses genoux & lui demanderent la vie. Ainsi s'accomplit la prophétie de Pierre le Doux. La Place fut prise, Hüe de Carvalay avec tous les Anglois & Navarrois furent mis à rançon ; mais pour les Normands, qui s'y trouverent, nés sujets du Roi, Bertrand leur fit couper la tête à tous.

Toutes ces opérations faites, il fut proposé d'aller à St. Sauveur le Vicomte, que tenoient les Navarrois ; mais la partie fut remise après la guerre de Bretagne, où l'armée avoit ordre exprès du Roi d'aller au secours de Charles de Blois, d'autant plus que Bertrand venoit de recevoir un courier de ce Prince, qui le pressoit de se rendre auprès de lui, avec tous ses Chevaliers, à Guingam, où étoit le rendez-vous général.

On quitta donc la Normandie, pour

passer diligemment en Bretagne. Cette armée, sous les ordres de du Guesclin, étoit composée d'un grand nombre de personnes de qualité, la plûpart nommées ci-devant, de braves & expérimentés Capitaines, & de vaillans soldats : elle étoit de deux mille hommes d'armes, (sept à huit mille cavaliers) & de deux mille hommes de pied. Outre les Seigneurs dont on a vu les noms dans le cours de cette histoire, en grand nombre, du Guesclin avoit encore avec lui les Seigneurs de Carlonet, de Budes-Guébriant, de la Riviere, de Launay, de Plusquaëllec, de Bouestel, de Broon, de Guy, de Bayeux, de Baujeu, (du pays de Forez) de Frontigny, (Bourguignon) Henry de Pierre-fort, Aymart de Poitiers, le Sire de Poix, (Savoyard) & nombre d'autres.

Comme il étoit en marche le premier jour, il fut joint par un courier qui lui étoit dépêché exprès, avec la nouvelle que son pere étoit à l'extrémité, & qu'il n'avoit que le temps de se rendre auprès de lui, s'il vouloit le voir encore. Cette triste nouvelle le força de quitter l'armée, dont il laissa la conduite au Comte d'Auxerre, au Be-

gue de Villaine & à Guy de Bayeux, & il prit le chemin du Château de la Motte-Broon, accompagné d'Olivier, son frere, & de ses deux amis intimes, le Sire de Beaumanoir, & Mauny; celui-ci son proche parent.

A son Arrivée, son pere étoit abandonné des médecins, & avoit même perdu la parole; mais quand on lui eut annoncé son fils Bertrand, ce pauvre moribond ressentit une joie si vive, que la voix & la connoissance lui revinrent. Il rappella ce qui lui restoit de force, embrassa tendrement ce cher fils, & le serrant dans ses bras, lui dit, » je ne puis t'exprimer, mon cher fils, la consolation que je ressens de te voir encore avant que de mourir: je l'ai demandée à Dieu, & je lui rends graces de ce qu'il permet que je meure entre tes bras: je le remercie de la satisfaction qu'il me donne de te voir victorieux & conquérant, & ce qui rend mon contentement parfait, c'est la confiance que j'ai que puisque Dieu t'a tant de fois favorisé de son assistance, & conservé dans les occasions où tu as été en danger de périr, tu as sans doute vécu dans sa crainte & son amour. Je le prie de tout mon cœur de t'y main-

tenir par sa grace toute ta vie, & que tu te souvienne que tous les honneurs & les succès de ce monde sont passagers, mais que la gloire que tu acquéreras par tes vertus sera d'une éternelle durée. " Bertrand fondant en larmes, n'eut pas la force de lui répondre: alors le vénérable mourant lui donna & à ses autres enfans sa bénédiction, lui recommanda de servir de pere à ses freres & sœurs, & leur ordonna de l'honorer & de lui obéir, espérant qu'il feroit à l'avenir leur bien & leur bonheur, comme il avoit fait & faisoit encore leur gloire. Cela dit, il perdit tout-à-fait la parole, & rendit l'ame une heure après.

Du Guesclin rendit à son pere les derniers devoirs, arrangea l'essentiel des affaires sans perte de temps, & partit pour l'armée.

Il se joignit encore à lui un nombre de Seigneurs du premier rang, le Sire de Tinteniac, avec son gendre Jean de Laval, Seigneur de Châtillon, Charles de Dinant, le Seigneur Raguenel, Vicomte de la Belliere, frere de sa femme, les Seigneurs de Montbourcher & de Poëtquen, & autres. Le Vicomte de Rohan vint avec les Gentils-

hommes ses vassaux, à la rencontre de du Guesclin, pour lui faire ses complimens de condoléance sur la mort de son pere, & le suivit avec tous ceux qui l'accompagnoient, & de plus, Bertrand avoit envoyé à Jugon un jeune Gentilhomme nommé le Moine, de Béthune, qui avoit été élevé son page, pour rassembler & lui amener le plus qu'il pourroit des braves gens. Ce page fut dans la suite, dit l'historien, un des plus braves Chevaliers de son temps.

Le Comte de Blois & Jeanne de Bretagne, sa femme, apprenant que du Guesclin étoit près d'arriver à leur secours, avec cette belle troupe, & bon nombre de François & de Bretons, tous gens d'élite, lui firent l'honneur d'aller au-devant de lui, avec tout ce qu'il y avoit de plus grand à leur Cour ; les Sires de Léon, de Rieux, de Rochefort, d'Ancenis, de Retz, de Malestroit, de Quintin, de Tournemine, de Kergotlet, du Pont & de Lohéac. Il ne manquoit-là que le Comte de Laval ; mais il faisoit alors la guerre en Guienne pour le Roi, contre les Anglois. Le Prince & la Princesse furent ravis de joie à la vue de l'armée que du Guesclin leur amenoit, & qui avoit sous sa conduite

conduite remporté autant de victoires qu'elle avoit rendu de combats : ils rentrerent dans Guingamp avec toute cette belle compagnie, & tous les Chefs, & là ils leur exprimerent leur reconnoissance avec tous les témoignagnes possibles d'amitié.

On tint conseil & on décida d'abord de faire la revue générale des troupes pour être en état de juger plus sûrement des résolutions à prendre, & pour cet effet il fut convenu que le 19 Septembre 1364, toute l'armée se rangeroit en bataille dans les Landes à la vue de Josselin, & Bertrand s'en chargea. Le jour venu, le Prince & la Princesse se rendirent à cette revue, & on trouva qu'il y avoit quatre mille hommes d'armes, & six mille archers, en tout près de dix-huit mille combattans.

Le Comte de Montfort de son côté, occupé aux siege d'Auray, étoit instruit journellement de tout ce qui se passoit dans le camp de son adversaire. Il assembla les Chefs de son armée, Jean Chandos, Connétable d'Aquitaine, Robert Knolle, Gauthier Huet, Mathieu de Gournay, Hue de Caurelée, Lantimer Guillaume Felleton, Olivier de Clisson, & beaucoup d'autres Seigneurs

Bretons, Anglois & Navarrois, pour leur exposer l'état présent de ses affaires, les prier de lui donner sincérement leurs avis sur la justice de ses droits, & sur ce qu'il devoit faire religieusement dans une occasion si intéressante. Ils lui répondirent unanimement qu'ils estimoient sa cause si juste, qu'ils étoient tous disposés à mourir pour la soutenir. Le Comte leur répliqua, qu'il seroit au désespoir que tant d'honnêtes gens, & ses plus chers amis hasardassent leur vie, & que pour l'empêcher il étoit déterminé à tenter un dernier effort auprès de Charles de Blois pour parvenir à un accommodement. En effet, il lui envoya un Héraut chargé de lui représenter qu'il y auroit de leur part de la cruauté, à répandre tant & de si beau sang pour leur querelle particuliere; qu'ils devoient en conscience & en honneur l'un & l'autre prévenir un si grand mal; qu'il lui offroit encore une fois d'exécuter le traité des Landes d'Evran, & de partager le Duché, qu'il l'en conjuroit au nom de Dieu & de tout son cœur, comme devoit faire un bon Chrétien & un bon parent : que pour lui faire voir la droiture de ses intentions, il lui proposoit, que si lui

Comte de Montfort mouroit ſans enfans mâles, ou que ſes enfans ou petits-enfans ſe trouvaſſent dans ce cas ſuppoſé, le Duché de Bretagne ſeroit réuni en entier en faveur du Comte de Blois ou de ſes deſcendans : & qu'en attendant l'exécution de ce traité, la Ville d'Auray & ſon château ſeroient mis en dépôt entre les mains du Sire de Beaumanoir, & d'Olivier de Cliſſon. Toute la compagnie applaudit à ce projet, & loua le Comte du ſacrifice qu'il offroit de faire pour le bien & le repos de la patrie; Chandos entr'autres lui dit : vous offrez plus que l'on ne pourroit vous demander raiſonnablement.

Le Héraut préſenté au Comte de Blois & à ſa femme, fit ſon meſſage, & la choſe fut miſe en délibération. Les avis furent partagés & débattus fort long-temps; enfin on détermina qu'il n'y avoit pas lieu à entrer en aucune négociation, que cet expédient n'étoit qu'un ſtratagême imaginé par le parti de Montfort pour gagner du temps, & pour éviter la bataille, comme il avoit fait aux Landes d'Evran : que le droit de Charles étoit inconteſtable, qu'il avoit pour le ſoutenir une belle armée & les plus vaillans hommes de

l'Europe : qu'enfin l'occasion présente étoit avantageuse, qu'on regretteroit de n'en avoir pas profité.

Le Héraut fut donc congédié avec une réponse conforme à la délibération du Conseil, & chargé en outre de dire que le meilleur moyen pour parvenir à une bonne & solide paix étoit une bataille définitive sur laquelle le Comte de Montfort pouvoit compter à quatre jours de-là. Le Comte fut étrangement surpris d'une réponse si fiere, d'autant qu'il connoissoit le Comte de Blois pour un Prince très-modéré, & que de sa part il comptoit s'être mis à la raison. Chandos prit feu, & dit : pour le coup, s'en est trop, il n'en faut plus parler.

Dans cette conjoncture, le Gouverneur d'Auray, Hartecelle, envoya à Charles de Blois un soldat de sa garnison pour l'instruire qu'il étoit dans une telle extrémité, qu'il s'étoit engagé à rendre sa Place & le Château au Comte de Montfort le lendemain du jour de S. Michel, à soleil levant, si dans l'intervalle il n'étoit secouru. Sur cette nouvelle Charles de Blois prit son parti, & ordonna que toute l'armée fût en état de combattre le lendemain au matin, qui étoit le 25 Septembre. Dès le

point du jour tout étoit sur pied & en ordre de bataille, Charles y parut avec un air de satisfaction qui lui pronostiquoit une victoire assurée.

La Duchesse sa femme, qui étoit présente, lui dit en l'embrassant les larmes aux yeux : » Allez à la bonne heure & à la grace de Dieu, soutenez notre juste cause qui est la vôtre, puisque nos intérêts sont inséparablement unis : cependant ne recevez aucun accommodement qu'à condition que le titre de Duc de Bretagne vous sera cédé sans partage » : Madame, lui répondit-il, vous serez seule Duchesse de Bretagne, ou j'y perdrai la vie. Ensuite il prit congé d'elle & partit, ne comptant ni l'un ni l'autre qu'ils ne se reverroient plus.

La Princesse permit au Comte d'Auxerre, & à son frere Louis de Châlons, qui n'étoient pas nés ses sujets, de l'embrasser, vu qu'ils étoient d'une naissance très-illustre. De tous les Seigneurs Bretons, trois seulement eurent cet honneur-là, le Vicomte de Léon & celui de Rohan, tous deux ses proches parens, & Bertrand du Guesclin, en considération de son mérite, & de ses services passés. Ensuite la Princesse s'en retourna

à Nantes pour attendre les nouvelles de l'événement.

Le Comte de Blois se rendit le Jeudi 26 Septembre à l'Abbaye de Lanvaux (1) & y coucha, & l'armée se campa dans un parc voisin fermé de murs, à la vue du château d'Auray. Les assiégés voyant cela en témoignerent leur joie par des feux qui durerent toute la nuit, & par le bruit de leurs trompettes, auxquelles celles de Charles de Blois répondirent.

Le Comte de Montfort jugea qu'il n'y avoit pas pour lui un moment à perdre. Par le conseil de Jean Chandos, le plus brave & le plus prudent de ses Capitaines, il fit sortir son armée de ses retranchemens, ne s'y croyant pas assez bien posté pour attendre une attaque, & pensant qu'il lui seroit plus avantageux de combattre en plaine, que de se défendre dans un lieu étroit. Il avoit encore une autre raison, qui étoit qu'en quittant son camp, il relevoit le courage de ses troupes & faisoit voir à Charles de Blois qu'il ne craignoit point la nombreuse armée qu'il étaloit devant

(1) Petite Abbaye de Bernardins au Diocese de Vannes.

lui. Il sortit donc de son camp, rangea son armée en bataille, vis-à-vis celle de Charles de Blois. Il avoit été tenté quand il l'avoit vu se camper dans un lieu clos de murs, d'aller l'attaquer brusquement, sans lui donner le temps de se reconnoître. Mais Olivier de Clisson, son fidele ami, qui avoit toujours suivi sa fortune, & avoit passé avec lui en Angleterre une partie de sa jeunesse, lui remontra qu'il étoit possible à la vérité qu'il réussît, mais que son avantage ne seroit pas grand; que dans l'état où étoient les choses, il valoit mieux ne rien faire du tout, que de faire à demi, parce qu'infailliblement il y perdroit beaucoup de monde sans avoir remporté une victoire décisive; enfin, qu'il falloit tout d'un coup abattre la tête de l'hydre, qu'il avoit vu renaître tant de fois: qu'au reste, il ne lui seroit pas glorieux, qu'il agiroit même contre les loix de la guerre & de l'honneur, s'il attaquoit une armée arrivante, fatiguée & occupée à faire ses logemens, qu'il sembleroit avoir voulu dérober une victoire par une espece de surprise contre toutes les regles; sans compter qu'il pourroit aussi bien être battu que victorieux, ayant affaire à gens qui entendoient le mé-

tier, & à de vaillans soldats. Hüe de Caurelée, Robert Knolles, & tous les autres chefs appuyerent la remontrance d'Olivier de Clisson, ensorte que ce projet fut rejetté.

Le comte de Montfort résolu à combattre en plaine, donna le commandement en chef à Jean Chandos, qui partagea ses troupes en trois corps, avec un corps de réserve ou arriere-garde. Le premier étoit aux ordres de Robert Knolles & Gauthier Huet, tous deux Anglois, & de Richard Brulé, Breton. Le second corps fut commandé par Olivier de Clisson, & le Sire de Kaër, tous deux Bretons, & par Mathieu de Gournay, Anglois : Chandos réserva le troisieme corps pour le Prince, qu'il entendoit ne pas quitter. Ensuite il fit venir Hüe de Caurelée pour le charger de l'arriere-garde, avec cinq cens chevaux, & ordre de ne pas quitter son poste qu'il n'en eût avis exprès de lui. Caurelée fut vivement offensé d'être placé en lieu de réserve, mais Chandos lui fit entendre que dans l'état des choses le corps de réserve ne devoit être confié qu'à un Officier des plus sages & des plus braves, & qu'il l'avoit choisi par préférence : Caurelée s'appaisa &

prit le poste qui lui étoit destiné.

Chandos ayant considéré la position de l'armée du comte de Blois, commandée en chef par du Guesclin, rangea la sienne dans le même ordre, c'est-à-dire, en trois corps, non compris l'arriere-garde, distans l'un de l'autre d'un espace considérable, ensorte que Robert Knolles étoit opposé à du Guesclin, le comte de Montfort à Charles de Blois, & Olivier de Clisson au comte d'Auxerre ; & sur une seconde ligne son arriere-garde.

Bertrand étant le premier rangé en bataille, commandoit le premier corps, composé de ses anciens & vaillans compagnons d'armes Normands & Bretons : au second étoient la plus grande partie des Seigneurs François, commandés par le comte d'Auxerre & le Begue de Villaines : au troisieme étoit Charles de Blois en personne, avec tous les Seigneurs Bretons, & l'arriere-garde fut confiée au Sire de Rieux, qui avoit avec lui les Barons de Retz & du Pont, & le Sire de Tournemine.

Les armées furent en état de combattre avant midi, & elles s'y attendoient. Elles étoient séparées par un ruisseau qui traversoit la plaine, & où la

mer montoit dans les grandes marées ſeulement. Chandos avoit laiſſé entre lui & ce ruiſſeau un grand eſpace vuide afin de tenter les François de le paſſer & de s'y ranger, jugeant que ce mouvement mettroit quelque dérangement dans leur corps de bataille, & que s'ils ſe mettoient ce ruiſſeau à dos, il leur nuiroit, ce qui arriva.

On reſta dans cette poſition juſqu'à la nuit. Dans cet intervalle, Charles de Blois couroit de rang en rang exhortant ſes ſoldats à bien faire. Il leur repréſentoit la juſtice de la cauſe qu'ils avoient à ſoutenir, l'ambition démeſurée de ſes ennemis, qui, ſans aucun droit ni fondement ſolide, avoient occaſionné la déſolation du Duché de Bretagne, & la perte de plus de deux cens mille de leurs compatriotes; que le jour enfin étoit venu de mettre fin à une guerre injuſte & pénible qui duroit depuis vingt-trois ans, & de couronner tant de travaux par une victoire glorieuſe & déciſive. De ſon côté, le comte de Montfort repréſentoit à ſes capitaines l'engagement qu'ils avoient contracté de ſoutenir ſa cauſe, par le jugement qu'ils en avoient porté eux-mêmes : il leur mettoit devant les yeux

les démarches ſans nombre qu'il avoit faites auprès de Charles de Blois, les offres réitérées de ſacrifier une partie des droits les plus légitimes, pour parvenir à une paix ſolide, & empêcher l'effuſion du ſang de ſes compatriotes, & les malheurs que la guerre entraîne après ſoi : la mauvaiſe foi de ſon ennemi dans la violation de la treve, & ſon obſtination invincible à ſoutenir des prétentions injuſtes. Enfin, ajouta-t-il, il faut combattre, votre valeur & votre bonne volonté pour moi, m'aſſurent du ſuccès ; mais s'il eſt arrêté dans les décrets de la Providence, que je ne dois pas être Duc de Bretagne, je ſouhaite que la premiere fleche qui ſera tirée, en m'arrachant la vie, épargne celle de mes amis. Et ſi quelqu'inquiétude agite mon eſprit dans les circonſtances préſentes, c'eſt de penſer que je ne puis être victorieux ſans l'effuſion du ſang d'une portion de mes ſujets que l'erreur a entraînés dans le parti de mon injuſte rival.

Sur le ſoir Gauthier Huet, Anglois, du parti de Montfort, ſort des rangs, va juſqu'au bord du ruiſſeau qui coupoit la plaine, & demande ſi quelque

brave Breton vouloit faire un coup de lance. Hervé de Kaërgouet du parti de Blois, monte à cheval, & passe le ruisseau. Les deux champions courent l'un contre l'autre, & le Breton donna à l'Anglois un si violent coup de lance qu'il le renversa par terre & le désarma : ensuite il lui rendit son cheval & ses armes pour s'en servir au jour de la bataille, & revint joindre le camp, sans avoir gagné autre chose que beaucoup d'honneur, & la réputation d'homme généreux.

Ensuite de cet assaut, les valets de part & d'autre s'étant rencontrés à l'abreuvoir où ils menoient les chevaux, se battirent ; quelques compagnies se détacherent pour les secourir ; mais elles furent rappellées, parce qu'on ne vouloit ni d'un côté ni de l'autre engager d'affaire ce jour-là ; il fut même fait défense que personne sortît de son rang à peine de la vie. Et tout au soir le comte de Montfort commença à défiler vers son camp, & Charles de Blois en fit autant, pensant que son ennemi méditoit de l'attaquer pendant la nuit : c'est pourquoi il commanda à Guillaume de Launoy de faire la garde hors du camp,

& en dedans il fit faire des feux qui éclairerent toute la nuit.

Le lendemain enfin, jour de Dimanche & fête de St. Michel, de l'année 1364, les armées se trouverent au point du jour dans la même position où elles avoient passé le samedi. Le comte de Montfort manda à Charles de Blois, que par respect pour la sainteté du Dimanche il conviendroit de remettre la bataille au lendemain ; mais on lui répondit qu'il n'y avoit plus à différer & qu'il falloit combattre. La priere se fit des deux côtés, & chacun se prépara au combat par des dévotions autant qu'il lui fût possible.

Le maréchal de Beaumanoir, du parti de Blois, bon patriote, ne pouvant penser sans douleur au sang qui alloit être versé par gens de la même nation, armés les uns contre les autres, s'avança pour faire quelques nouvelles tentatives. Mais Chandos l'ayant apperçu courut à lui, & lui dit qu'il étoit inutile présentement d'entrer en pour-parler, que le comte de Montfort vouloit la bataille. Beaumanoir étoit désespéré de voir les choses se porter à l'extrémité ; mais comme il étoit encore en l'état de prisonnier, comme

nous l'avons dit (1), il pria Chandos d'obtenir pour lui du comte de Montfort la permiſſion de s'armer ce jour-là, & de combattre, ne pouvant voir ſans regret tous ſes compagnons d'armes l'épée à la main, & lui ſeul les bras croiſés. Chandos le lui promit, & le quitta pour aller faire ſa commiſſion.

Quand il eut rejoint le comte de Montfort, tous les Seigneurs de l'armée l'environnerent pour ſavoir le ſujet de ſa converſation avec Beaumanoir: il dit que celui-ci lui avoit déclaré avoir fait de nouvelles inſtances auprès du comte de Blois, pour l'engager à quelques négociations; mais que ce Prince lui avoit fermé la bouche avec colere, & avoit dit qu'il vouloit la bataille. Là-deſſus, Montfort, portant la parole à toute la compagnie, dit, » Dieu m'eſt témoin de la droiture de mes intentions, il diſpoſera de l'événement ſelon ſa juſtice. « Enſuite Chandos pria

---

(1) Il étoit libre, ſur ſa parole de ne point porter les armes, tant comme priſonnier, que parce qu'il avoit mené en Angleterre les deux fils de Charles de Blois, qui y étoient encore, & il ne pouvoit s'armer qu'à leur retour.

le comte de la part de Beaumanoir de lui permettre de combattre ce jour-là & sans conséquence. » J'y consens, dit Montfort, à condition qu'il combattra en homme privé, & sans aucun commandement, & qu'après la bataille, il restera dans son état de prisonnier, & ne pourra plus s'armer. « Chandos retourna lui-même vers Beaumanoir qui l'attendoit, & lui porta cette permission sous les conditions qui lui étoient imposées.

Aussi-tôt les armées commencerent à s'ébranler. Il y eut entre les Généraux du parti de Blois, une contestation au sujet du ruisseau qui étoit entre les deux camps : du Guesclin ne vouloit pas qu'on le passât, le comte d'Auxerre & tous les autres furent d'avis contraire. Ils disoient qu'il ne falloit pas toujours être si prudent, qu'il falloit en certaines occasions donner quelque chose au hasard, & que dans celle-ci, sur-tout, il étoit intéressant de ne pas laisser croire aux ennemis qu'on les craignoit : de sorte que le comte d'Auxerre offroit de passer le ruisseau avec tous les siens si on vouloit, sans exposer l'armée, & son sentiment l'emporta sur celui de du Guesclin, qui, comme on le verra, étoit cependant le plus sage.

Alors tout marcha : on voyoit dans les deux armées les drapeaux voler dans l'air, tout pareils, & chargés d'hermines : & on avoit de part & d'autre le même cri de ralliement, qui étoit *Bretagne, Malo, au riche Duc.* Les enseignes étoient aussi pareilles de chaque côté. Les historiens racontent qu'en ce moment un lévrier appartenant au comte de Blois, & qui ne le quittoit jamais, passa dans l'armée ennemie, choisit le comte de Montfort lui-même pour le caresser, tout à cheval qu'il étoit, se dressant sur ses pieds de derriere, & portant ceux de devant sur ses bottes. Le Prince demanda à qui ce chien appartenoit, on le reconnut à son collier aux armes de Bretagne, & on répondit au Prince que c'étoit le lévrier du comte de Blois, qui venoit le saluer Duc de Bretagne.

Chandos voyant que Charles de Blois venoit droit à lui, fit avancer ses troupes, qui engagerent le combat avant que le ruisseau fût entiérement passé, ce qui porta à l'armée de Blois un préjudice qu'elle ne put réparer. Les archers de part & d'autre firent leur devoir, & après avoir lâché grand nombre de traits, on en vint aux haches

d'armes. Olivier de Cliſſon attaqua le corps du comte d'Auxerre, & il fut fait là des actions de valeur incroyables : ces deux chefs eurent chacun le même malheur, qui fut d'être tellement frappés à un œil, qu'ils en reſterent borgnes toute leur vie ; mais la bleſſure du comte d'Auxerre parut d'abord mortelle, quoiqu'elle ne lui eût pas fait quitter le champ de bataille.

Le Général Chandos qui faiſoit le devoir d'un grand & brave capitaine, ayant apperçu Cliſſon enfoncé dans une troupe de François, s'y jetta à corps perdu avec ceux qui le ſuivoient, & fit de ſi grands efforts, qu'il parvint juſqu'au comte d'Auxerre, qui fut environné, aſſailli ſi vivement, qu'il fut forcé de ſe rendre à Chandos. Sa priſe fut ſuivie de celle de pluſieurs autres ſeigneurs & chefs, au moyen de quoi tout ce corps plia & fut mis en déroute.

Du Gueſclin avoit pour principal objet de conſerver Charles de Blois : il ſe rangea auprès de lui, ſachant que de ſon ſalut dépendoit celui de tout ſon parti. Le comte de Montfort, (ou plutôt un homme qui le repréſentoit,) avoit attaqué du Gueſclin avec une vivacité étonnante, & jamais on n'avoit

vu deux hommes se battre avec tant d'acharnement. Le comte de Blois s'en étant apperçu, courut sur ce représentant, le chargea, & soutenu des siens, le coucha sur la poussiere : il crut avoir réellement tué le comte de Montfort, & que la victoire étoit à lui ; mais c'étoit un stratagême de ce comte, qui voulant sans doute se défaire d'un ennemi aussi redoutable pour lui, que du Guesclin, avoit employé quelqu'un de ses plus vaillans capitaines pour l'attaquer, & l'avoit revêtu d'une cotte-d'armes toute pareille à la sienne, ensorte qu'il étoit impossible de ne s'y pas tromper (1).

Du Guesclin, trompé comme les autres & croyant le comte de Montfort détruit, se sépara du comte de Blois, dont les affaires lui paroissoient décidées en sa faveur. Il le laissa environné des plus grands seigneurs de son parti, pour

(1) Quelques Historiens disent que le Comte de Montfort se servit de ce stratagême pour se soustraire au danger dont il étoit menacé par une ancienne prophétie de Merlin, qui, désignant expressément cette bataille d'Auray, disoit que ceux qui y porteroient les hermines seroient tués.

aller se mettre à la tête du corps de bataille qu'il commandoit, & qui avoit affaire à Chandos, Clisson & Robert Knolles : à son arrivée il releva le cœur des siens par sa présence, ensorte que les ennemis reculerent. Dans ce moment on vint avertir Chandos, que le faux Comte de Montfort avoit été tué, & que le véritable commençoit à se montrer, il quitta son corps pour aller le joindre. Cependant du Guesclin avoit en tête Clisson & Knolles qui lui donnoient bien des affaires; il les soutint avec assez de succès, & les auroit soutenus plus long-temps & même rompus, sans la nouvelle de la défaite & de la mort du Comte de Blois, qui fut apportée inopinément, & déconcerta tous les siens, & ensuite occasionna la défaite totale de son armée, & la ruine de son parti. Voici comme ce malheur arriva.

Quand Chandos, quittant son corps de bataille, comme nous venons de le dire, alla se ranger auprès du Comte de Montfort, qui combattoit contre Charles de Blois, il envoya l'ordre à Hüe de Caurelée de venir avec ses cinq cens lances donner en queue sur la bataille de Charles, pendant qu'avec deux

cens chevaux qui le ſuivoient, il le chargeroit en flanc. Cela s'exécuta avec tant de juſteſſe & ſi heureuſement que ces deux attaques faites en même-temps ouvrirent & enfoncerent le corps commandé par ce Prince, qui ayant appris qu'il n'avoit tué qu'un faux Comte de Montfort, faiſoit des prodiges de valeur, & cherchoit le véritable pour le combattre. Dans ce moment un Chevalier Anglois lui porta un coup de dague qui lui entra dans la bouche, & lui traverſa la tête de part en part. Il tomba du coup, & n'eut que le temps de dire : *Mon Dieu!* & à l'inſtant il expira.

Il périt à ſes côtés un grand nombre de Seigneurs de la premiere qualité, les Sires de Rieux, de Rochefort, du Pont, de Tournemine, de Dinant, de Montauban, de Koëtmen, de Kergorlay, de Boisboiſſel, de Kaergouet & Guillaume le Moyne, qui tous avoient fait des merveilles auprès de lui. Les Vicomtes de Rohan & de Léon, & le Sire de Retz ſe rendirent avec nombre d'autres Officiers de tout grade, après quoi le corps entier fléchit, & tout y fut tué ou pris.

Du Gueſclin tout ſeul avoit ſoutenu ſon corps de bataille, & combattoit en-

core ; toute l'armée victorieuse se tourne contre lui, l'enveloppe & l'attaque de toutes parts : Beaumanoir dans cette mêlée tua Richard de Cantorbie, beau-frere de Chandos. Alors la nouvelle de la mort du Comte de Blois fut apportée & confirmée dans le corps de Bertrand, qui l'ignoroit. Il en fut affligé très-sensiblement, les larmes lui coulerent des yeux avec abondance, & il ne devoit rien de moins à la mémoire d'un Prince qui l'avoit toujours honoré de son estime, de son amitié & de sa confiance, & auquel lui-même avoit été fidélement attaché par les mêmes liens : il s'écria à ceux qui étoient auprès de lui, nous perdons aujourd'hui le plus vaillant, le meilleur Prince & le plus honnête homme de notre siecle.

Cependant il combattoit avec une valeur qui tenoit de la fureur & du désespoir : il affrontoit la mort en homme qui ne vouloit pas survivre à un si bon Maître, & il ne considéroit plus que la veuve & les enfans, dont il auroit voulu maintenir les droits aux dépens de tout son sang. Il tua de sa main une vingtaine d'ennemis, & enfin son épée & sa hache d'armes étant rompues, il combattoit encore à poings fermés. Le Ma-

des arrangemens avec moi. Chandos prit la parole, & témoigna son admiration sur les beaux sentimens du Prince, mais en même-temps, & pour le consoler, il lui remontra que tant que son ennemi auroit vécu, il n'y auroit eu ni paix ni repos pour lui, ni pour la Province.

Dès ce moment-là, Jean, Comte de Montfort prit & porta le nom de Jean quatrieme, Duc de Bretagne, & fut surnommé le Conquérant. Il commanda que le corps de Charles fût porté à Guingamp, où il lui fit faire des obseques magnifiques.

Telle fut l'issue de la fameuse bataille d'Auray, où Jeanne la Boiteuse, née Duchesse de Bretagne, perdit tout : sa couronne, son état, celui de ses enfans, ses espérances, ses fideles serviteurs, enfin son vertueux & respectable Epoux, mort en combattant pour ses droits. Cette infortunée Princesse, si cruellement traitée par la fortune, pour sauver les débris de ce qui lui restoit, fut obligée, par le conseil de ceux de ses amis qu'elle avoit encore, de renoncer à ses prétentions, de céder au Comte de Montfort, son vainqueur, la souveraineté avec le titre de seul Duc

de Bretagne, par le célebre traité de Guerrande du douze Août de l'année suivante.

Chandos envoya ses prisonniers à Nyort, dont il étoit Gouverneur. Du Guesclin qui étoit du nombre, fit réflexion sur ce qui venoit d'arriver: la perte d'une bataille décisive, le triste sort du Comte de Blois, & les suites fâcheuses qui en résultoient pour sa maison : & l'on assure qu'il trouva que le jour de la bataille étoit un de ces jours infortunés que sa femme lui avoit cottés sur ses tablettes, & auxquels elle l'avoit prévenu de ne rien hazarder absolument. Il se repentit, mais il n'en étoit plus temps, de n'avoir pas eu plus de confiance dans les avis d'une personne si sage & si sçavante, & d'avoir fait comme ceux qui ne peuvent se persuader la possibilité de ce qu'ils ne comprennent pas. Il convint avec lui-même que cette science, nommé Astrologie judiciaire, n'est pas si frivole & si imaginaire qu'il l'avoit cru toute sa vie : il commença à croire qu'on pouvoit l'approfondir & en tirer des lumieres réservées aux sçavans, & qui échappent au commun des hommes.

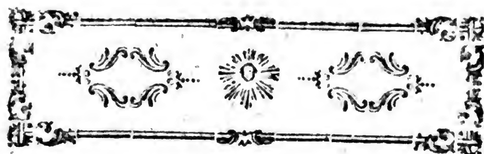
Nous rapportons ce trait pour l'exactitude

titude de l'hiſtoire, & comme une preuve des talens de Tiphaine Raguenel, ſans prétendre que nos lecteurs ajoutent plus de foi que nous à une ſcience ſi ridicule, qui cependant a ſubſiſté tant de ſiecles C'eſt l'avis des plus habiles gens, qu'un hiſtorien doit écrire ce qui caractériſe le ſiecle dont il parle, & nous nous ſommes fait un devoir de rapporter pluſieurs autres traits pareils, qui font voir, outre les vices du temps dont nous parlons, les effets de l'ignorance, & de la progreſſion de la raiſon qui les a réformés. Tel eſt celui-ci, tels ſont encore la fureur & les circonſtances des Duels, que l'on regardoit alors comme des points d'honneur indiſpenſables, & les pieuſes ſuperſtitions dont on les accompagnoit, la priere, la bénédiction des armes par un Prêtre, & les actions de graces du vainqueur. Graces à Dieu tout cela a diſparu.

La ſaine Philoſophie a diſſipé entiérement de pareilles erreurs du cœur humain, & éclairé notre raiſon : ainſi ce n'eſt pas par confiance en cette ſcience imaginaire que nous en avons parlé, au contraire nous avons un argument ſenſible & déciſif à lui oppoſer, qui

est le discrédit général où elle est tombée, ce qui n'a jamais pû & ne pourra jamais être le sort d'une science réelle & utile.

Fin du second Livre.



HISTOIRE DE BERTRAND DU GUESCLIN.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

Histoire des grandes Compagnies, les désordres qu'elles commettent. Du Guesclin est délivré de prison. Il va joindre les grandes Compagnies: est reçu honorablement. Les harangue & les détermine à les suivre en Espagne contre les Maures. Demande pour le voyage de l'argent au Pape, ce qui en arriva. Honneurs qu'il reçoit du Pape & du

Duc d'Anjou qui le prie de venger la mort de Blanche de Bourbon.

Etat des affaires d'Espagne. Arrivée de du Guesclin & de ses troupes en Espagne. Premiers exploits contre D. Pedre. Portrait de ce Prince & sa barbarie. Perfidies du Roi de Navarre renouvellées mille fois. Manifestes de D. Pedre & de D. Henri. Du Guesclin poursuit D. Pedre & lui enleve, avec rapidité, Magalon & Birbiesca. Bravade du Gouverneur, sa prise; générosité de du Guesclin, & la reconnoissance du même Gouverneur. Trait de cruauté de D. Pedre. Caractere de son ami Fernand de Castro. D. Henri proclamé Roi de Castille par du Guesclin. Va à Burgos pour s'y faire couronner. Réception qu'on lui fait, & ensuite à la Reine. Faveur insigne que cette Princesse fait à du Guesclin; elle lui donne la Comté de Transtamare, & le Roi y ajoute celle de Soria, le fait Connétable & Duc de Molines. Défiance contre les Anglois de l'armée. Siege de Tolede résolu. D. Pedre en sort en fugitif & emporte ses trésors. Les habitans déliberent, & se soumettent à D. Henri qui y fait son entrée. Il va tout de suite à la conquête de Seville, où D.

Pedre s'étoit sauvé sous la protection des Mahométans, qui n'osent le secourir. Du Guesclin envoie sommer la ville par un Héraut que D. Pedre veut faire pendre. Il fuit encore de cette Ville, après qu'il s'est assuré de la fidélité des habitans. Trait de sa cruauté. La Ville est investie; résolution des habitans de ne la pas rendre. Elle est assiegée dans les formes. Le siege dure trois mois. Elle est prise. Massacre des Juifs. Le Château se rend sur les remontrances de du Guesclin.

Disgraces de D. Pedre sans interruption, en Portugal, dans la Galice: il va en Guyenne, traite avec le Prince de Galles, en obtient du secours. Manœuvre du Roi de Navarre. Du Guesclin se rend à la Cour. Y leve du secours pour D. Henri. Marche du Prince de Galles au secours de D. Pedre. Envoie sommer D. Henri de rendre le Trône de Castille. Réponse de D. Henri. Le Roi de Navarre fait prisonnier. Le Prince de Galles entre en Castille, fait ses premieres hostilités. Retour de du Guesclin. Il conseille de ne point donner bataille, elle est cependant résolue. Bataille de Navarret. Perdue pour D. Henri. Suites de cette disgrace. Du

Guesclin est fait prisonnier. Différens traits de cruauté de D. Pedre victorieux. Perfidie insigne du Navarrois. D. Henri se retire en France, & y est joint par la Reine sa femme.

PAR le traité de Guerrande qui avoit terminé toutes les affaires de Bretagne & décidé le malheureux sort de la Duchesse Jeanne, il ne restoit plus entre la France & l'Angleterre aucun sujet ni prétexte de se faire la guerre : ces deux Couronnes n'avoient pas même de moyens d'occuper leurs vieilles troupes : Mais Edouard III. & le Prince de Galles son fils n'en concevoient pas moins une jalousie secrete, & une haine implacable contre la Monarchie Françoise : Charles le Mauvais étoit tout au moins aussi mal intentionné qu'eux, en sorte que ces trois Princes épioient l'occasion de chercher querelle.

Le Prince de Galles sur-tout, qui étoit d'un esprit très-artificieux, appuyoit secretement une troupe de soldats congédiés, qui s'étant réunis en corps sous le nom des *Grandes Compagnies*, composées d'Anglois & de Gascons, s'étoient répandues & cantonnées dans les meilleures Provinces de France, qu'ils

avoient nommées *leurs Chambres*, & y faisoient plus de mal & de désordre, que n'auroient fait des ennemis victorieux. Ces brigands pilloient les Eglises, les Châteaux & les Maisons des Paysans, tuoient, violoient, massacroient sans distinction d'âge, de sexe, ni de qualité; ils s'étoient donné un chef qui avoit l'insolence de se qualifier *l'ami de Dieu & l'ennemi des hommes*, & sous sa conduite, ils défirent une armée Royale envoyée contre eux & commandée par Jacques de Bourbon. Cette bataille fut donnée le vendredi après Pâques, 1361, auprès de Brignais, village à trois lieues au-dessous de Lyon; le Prince & son fils y furent si griévement blessés, qu'ils en moururent peu de jours après, à Lyon, où ils avoient été transportés.

Le Roi étoit cependant parvenu à dissiper une partie de ces brigands, par son autorité ou par ses armes. Mais quand les troupes employées en Bretagne se trouverent inutiles, les soldats allerent se joindre à leurs anciens camarades, & le mal devint plus grand que jamais. Ils se porterent à toutes sortes d'excès, & se rendirent si formidables, que les suites de ces désordres

allarmerent tout le Royaume. Le Roi tout sage & prudent qu'il étoit, n'y trouvoit point de remede ; c'étoient tous gens sans biens, & sans autre métier que la guerre, n'ayant d'autre gîte que des champs de bataille, avec qui il ne convenoit pas au Roi de traiter, & à qu'il n'étoit pas sûr de se fier. D'ailleurs ils faisoient des demandes si déraisonnables, qu'on ne sçavoit plus comment on pourroit les dissiper ; le Pape même employa contre eux les foudres de l'Eglise, mais bien loin de se soumettre à cette respectable autorité, il se disposerent à passer dans le Comtat d'Avignon où le Saint Pere étoit alors, & à aller l'épée à la main faire lever les excommunications lancées contre eux. Le Pape prévint leur fureur, en les en relevant.

On avoit d'abord imaginé qu'un bon moyen de délivrer la France de ces redoutables hôtes, étoit de tâcher de les engager à aller faire la guerre aux Turcs, qui avoient tourné leurs armes contre la chrétienté, & menaçoient les frontieres du Royaume de Bohême. On ne doutoit point qu'ils ne s'y déterminassent d'autant plus volontiers, qu'ils trouveroit dans cette guerre juste

& légitime, le double avantage de réparer en combattant pour la Religion chrétienne les crimes qu'ils avoient commis contre elle, & de s'enrichir des dépouilles des infideles.

Ces propositions leur furent faites, on y ajouta les promesses d'une forte paye, & bien assurée, mais sans succès : ils refuserent tout, & n'en devinrent que plus mauvais & plus insolens, soit que leur séjour en France, & la vie qu'ils y menoient leur agréassent plus que d'aller subsister ou périr bien loin soit que (& ce fut selon quelques Historiens, la véritable raison) les Princes ne s'accordassent pas pour le commandement en chef de l'entreprise, chacun prétendant en avoir l'honneur.

Enfin les maux que continuerent à faire ces grandes Compagnies furent poussés à un tel excès, que de toutes les Provinces où ils se fixoient successivement, les plaintes venoient sans cesse au Conseil du Roi, & l'on commença à se trouver très-embarrassé sur les moyens d'y remédier.

Il étoit réservé à Charles le Sage de trouver ces moyens dans sa prudence, & à du Guesclin de les exécuter avec sa sagesse, sa force & tous les talens qu'il

avoit reçus du Ciel ; voici comment cette grande opération fut commencée, & conduite au succès le plus heureux & le plus éclatant, qui va fournir à ce Héros une carriere plus brillante que tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici.

On a vu à la fin du livre précédent, que du Guesclin avoit été forcé de se rendre à Jean Chandos : celui-ci lui demandoit une rançon de cent mille francs, somme si exorbitante qu'elle passoit ses forces, & rendoit sa délivrance impossible. Chandos d'ailleurs ne manquoit à rien envers du Guesclin, il l'estimoit & l'honoroit, & lui en donnoit des témoignages continuels. Du Guesclin avoit pour Chandos les mêmes sentimens, & ces deux héros, les plus grands guerriers de leur siecle, se regardoient comme tels réciproquement. Mais il y avoit une raison secrete. Nous avons déja dit que le Roi Edouard, son fils le Prince de Galles, & le Roi de Navarre n'attendoient que l'occasion d'attaquer la France, & ils craignoient d'avoir du Guesclin en tête, & auroient par ce motif voulu faire durer sa prison toute sa vie. La Cour d'Angleterre redoutoit sur-tout deux choses de sa liber-

té, l'une qu'elle n'opérât quelques changemens aux affaires de Bretagne, l'autre qu'il ne délivrât la France des grandes Compagnies, qui étoient pour le Royaume un fléau qui concouroit avec les mauvaises intentions des Anglois.

Charles V. pensa de son côté que Bertrand étoit seul capable de le débarrasser de ces voleurs domestiques. Il connoissoit son affection pour lui, & tout son mérite : il sçavoit que sa valeur lui avoit acquis une confiance universelle parmi les gens de guerre, & qu'il étoit même regardé sans jalousie par les Chefs les plus estimables.

Il ne s'agissoit donc que de le tirer de sa prison ; mais la somme demandée effrayoit le Roi même, épuisé dans ses finances par les guerres du regne précédent & par les siennes : il en avança cependant une partie, du Guesclin fournit le reste, délivra la somme à Chandos dans son Gouvernement de Nyort, & devint libre.

Le Héros s'étant rendu tout de suite à la Cour, fut reçu du Roi avec un accueil digne de l'un & de l'autre. Le Prince lui donna publiquement les témoignages les plus favorables de son affection & de sa confiance, & peu de

brigands : & elle deviendra pour vous-même une occasion favorable de déployer les grands talents que le Ciel vous a donnés. Vous pouvez compter sur moi, sur mes finances & sur mes troupes ; & pour vous donner une preuve de ma confiance, je n'hésite point à vous dire que je souhaiterois sincérement qu'après avoir vaincu & chassé les Sarrazins, vous puissiez tout de suite châtier le Roi de Castille, Don Pedre, de ses crimes multipliés contre Dieu & les hommes, & le punir en particulier de la mort violente de la Reine Blanche sa femme & sœur de la Reine, enfin de tous les forfaits que ce Prince impie a commis contre la Religion, contre l'humanité, la Royauté & la nature «.

Du Guesclin écouta avec une attention respectueuse le discours du Roi, & répondit : » Sire, il n'y aura jamais rien de si difficile que je ne l'entreprenne pour le service de votre Majesté : je suis prêt & le serai toujours d'exécuter ses commandemens. Toute mon ambition en m'employant à délivrer votre Royaume des grandes Compagnies, sera, Sire, de vous obéir, & si l'occasion se présente de vous donner encore

la satisfaction de vous venger de Don Pedre, je me ferai un honneur de le punir de ses cruautés, & de la mort de la plus noble & de la plus vertueuse Reine du monde ».

En conséquence, il fut convenu entre le Roi & Bertrand, & d'envoyer sans délai un Héraut aux Capitaines des grandes Compagnies, pour leur demander un sauf-conduit. Peu de jours après il le fit partir avec une lettre, par laquelle, en les traitant très-honorablement, il leur mandoit qu'ayant été toute sa vie leur compagnon d'armes, il souhaitoit ardemment prendre part à leur fortune, & partager avec eux toutes leurs aventures : qu'il avoit aussi à leur faire quelques propositions, qu'il estimoit devoir leur être agréables, parce qu'elles leur seroient avantageuses; que pour en raisonner ensemble & prendre des résolutions & des mesures, il seroit bien aise de les aller voir, s'ils vouloient bien lui envoyer les sûretés convenables pour le voyage, & pour le retour.

Quand le Héraut fut arrivé au camp près de Châlon-sur-Saône, & qu'il eut remis ses dépêches, le bruit se répandit bien-tôt dans toutes les Compagnies du

sujet de ce message. C'est une chose incroyable que la joie qui éclata de toutes parts, les soldats en firent des feux de joie, & se félicitoient les uns les autres d'avoir pour un de leurs Chefs l'incomparable du Guesclin. Il ne nous trompera pas, se disoient-ils, & nous le suivrons jusqu'aux extrémités de l'Orient ; nous serons heureux d'avoir un Capitaine si sage, si renommé & si digne de toute notre confiance. Le sauf-conduit fut d'abord expédié avec toutes les circonstances que Bertrand avoit prescrites. Si-tôt que le Héraut fut parti pour porter ses dépêches à son maître, l'impatience devint générale par tout le camp de voir cet homme incomparable que quelques-uns ne connoissoient pas encore : & quand le jour de son arrivée approcha, les soldats sortoient le soir du camp en foule pour aller à sa rencontre & se disputer l'honneur de lui baiser les mains des premiers, & lui donner des marques de leur empressement à lui obéir. Enfin il arriva suivi de deux cens chevaux. Si-tôt que son équipage fut apperçu de loin, & reconnu à ses enseignes déployées & volant en l'air, le camp retentit de cris de joie & des bénédictions qu'on

lui donnoit. Hüe de Caurelée, qui étoit un des principaux Commandans, alla au-devant de lui à une lieue du camp, accompagné de toute la cavalerie, & de tous les Officiers de qualité, qui firent cortege à Bertrand jusqu'au camp. Dès qu'il y fut arrivé, on lui présenta toutes les marques du commandement général, mais il les refusa avec sa modestie ordinaire.

Hüe de Caurelée le reçut chez lui, & lui fit prendre son propre logement, ensuite lui donna un grand souper, où furent invités tous les Chefs, pensant ne pouvoir faire trop d'honneur à un hôte aussi illustre, & la soirée se passa dans tous les divertissemens que leur position pouvoit leur procurer.

Le lendemain le Seigneur de Caurelée se rendit au lever de du Guesclin, accompagné des plus nobles & plus distingués de l'armée, Mathieu de Gournay, Nicolas Scambourg, Robert Scot, Gauthier Hüet, le Chevalier Verd, (Louis de Châlons,) le Begue de Villaines, Jean d'Evreux, & de nombre d'autres (1). Après qu'ils eurent fait avec

(1) On voit par ces noms que les grandes Compagnies étoient composées autant des

lui quelque temps la converfation, on l'avertit que les foldats étoient en foule au-devant de fon logis bien impatiens d'avoir l'honneur de le voir. Cela le fit fortir de chez lui & paroître fur la place avec les Seigneurs déja nommés, & tous les autres nobles qui étoient venus lui faire la révérence. A fa vue les cris de joie de la veille recommencerent, & les foldats s'écrioient : *Vive le vaillant Bertrand, vive celui qui mérite de commander à tout l'univers.* En un mot, il fembloit que toute l'armée fût animée d'une efprit & d'un courage nouveau, & que fes efpérances n'euffent plus de bornes.

Du Guefclin alors fe trouvant pofté fur une petite éminence, fit un figne de la main, pour leur faire entendre qu'il avoit quelque chofe à dire ; auffi-tôt il fe fit un profond filence, & il leur parla ainfi : » Qu'eft-ce que je vois ici, foldats ? Sont-ce là ces braves hommes qui ont remporté tant de victoires en combattant pour leurs Princes légitimes ? Sont-ce-là ces guerriers dont la valeur faifoit

---

troupes licentiées d'Anglois, que de François & de Bretons, réunies pour vivre de pillage, c'eft-à-dire, de gens qui avoient combattu les uns contre les autres à Auray & ailleurs.

l'admiration de toute l'Europe ? Que ſont devenus ces ſoldats qui ont été l'eſpérance & l'appui de leur patrie, & comment ſont-ils devenus l'effroi des gens de bien ? Comment les protecteurs des peuples peuvent-ils s'occuper de leur ruine, & renoncer à la gloire qu'ils ont acquiſe par tant de travaux & de ſang ? Je viens vous propoſer d'autres triomphes que ceux-là, & plus dignes de vous, & d'autres lauriers à cueillir. Allons enſemble à la conquête de l'Univers, & commençons par venger les Chrétiens de l'oppreſſion où ils languiſſent ſous la domination des Sarrazins : allons chaſſer les Infideles des Royaumes de Grenade & de Murcie : allons nous enrichir de ces tréſors immenſes qu'ils ont accumulés par leur tyrannie ; replantons la croix de Jeſus-Chriſt par-tout où ils l'ont arrachée, & tâchons par ces actes de piété de fléchir la colere divine qui s'eſt enflammée ſur nos têtes pour tant d'actions criminelles ».

Ce diſcours prononcé avec force, & écouté avec l'attention que méritoit celui qui parloit, fit tout l'effet que Bertrand s'en étoit promis. Les ſoldats furent pénétrés de honte & de regret de l'état criminel qu'il avoient embraſſé,

& furent saisis d'une vive ardeur pour une gloire plus digne d'eux, & pour une fortune plus honorable : ils garderent pendant quelques momens un morne silence, comme gens qui réfléchissent, puis tout-à-coup & tout d'une voix, ils jetterent de grands cris d'applaudissemens, & battirent des mains, pour exprimer à du Guesclin qu'ils étoient prêts à le suivre au bout du monde.

Hüe de Caurelée prit la parole pour lui dire qu'il devoit juger de la disposition unanime de toutes les troupes, & qu'il ne devoit pas douter que les Chefs & les Seigneurs même ne se fissent un honneur de servir sous ses ordres, par-tout où il voudroit les conduire : qu'il lui portoit la parole pour tous, sans craindre d'être désavoué, qu'il pouvoit compter sur leur obéissance & leurs services ; & cette parole de Caurelée fut confirmée pas tous sans exception. Bertrand bien satisfait de ce succès, ajouta, pour les confirmer dans leur bonne résolution, qu'il ne doutoit pas que bien de braves gens ne vinssent se joindre à eux pour la même expédition, & que par provision, il avoit parole du Roi de leur faire com-

pter deux cens mille florins d'or pour leur voyage (1), au moment qu'ils quitteroient les terres de France, ce qui acheva de déterminer les chefs & les soldats, puis il les congédia.

Du Guesclin demeura à l'armée seulement le reste du jour, il en visita les quartiers, fit des libéralités extraordinaires, & reçut au nom du Roi toutes les places dont les Compagnies s'étoient emparées, tant étoit grande la confiance qu'on avoit en sa parole; ensuite il reprit le chemin de Paris. Hüe de Caurelée & les principaux capitaines, au nombre de vingt-cinq, partirent avec lui; & les commandans qui resterent furent chargés du soin de tout disposer pour marcher au premier ordre.

Charles le Sage averti que du Guesclin arrivoit avec ces Officiers qui venoient lui demander pardon du passé, implorer sa clémence, & lui offrir leurs services, & ceux de toutes leurs troupes, jugea ne pouvoir agir avec trop de prudence. Il leur envoya ordre de n'en-

(1) Il paroît par ce qui suit que Bertrand prit sur lui de faire une offre si considérable : sans doute qu'il crut nécessaire de la faire pour résoudre définitivement les troupes.

trer dans Paris que de nuit, & se rendre tous au Temple, où ils trouveroient leurs logemens préparés ; il leur fit dire que puisqu'ils venoient sur la parole de du Guesclin avec tant de confiance, ils pouvoient compter sur sa protection, & qu'il ne les exposeroit pas aux fureurs de la populace de Paris, à qui leurs excès les avoient rendus odieux au dernier point.

Quant à du Guesclin, il prit les devans, & rendit compte au Roi de son voyage & de sa négociation. Le Roi en fut tellement satisfait, & sur-tout de la promptitude avec laquelle il avoit agi & réussi, qu'il ne put contenir sa joie, & s'écria en présence de toute sa cour, je le sçavois bien que mon brave Breton feroit réussir mes intentions. Ensuite il lui fit l'honneur de l'embrasser & de lui dire : » Mon cher Bertrand, le service que vous venez de me rendre m'est aussi considérable, & aussi intéressant pour ma couronne, que si vous m'aviez acquis une grande Province ». Du Guesclin lui répondit : » Sire, je croirois avoir en effet rendu un bon service à Votre Majesté, s'il ne lui en coûtoit rien ; mais j'ai cru devoir promettre en son nom aux Compagnies deux cens

Le Roi leur distribua des présens & leur fit délivrer les Lettres de change payables à Lyon pour les deux cens mille florins d'or qui leur avoient été promis, sans exiger d'eux d'autre assurance de leur sortie du Royaume que leur parole & les bons traitemens qu'il leur faisoit. Ensuite il les congédia, & ils partirent pour aller rejoindre leurs gens, & les mettre en route incessamment, & Bertrand leur dit qu'ils le trouveroient à Lyon où il seroit avant eux.

Après le départ de ces vingt-cinq capitaines, on en fit annoncer la nouvelle dans tout Paris, & que c'étoit par l'entremise de du Guesclin que le Royaume en alloit être délivré : ce qui ne fit qu'ajouter encore un surcroît d'estime à celle que l'on avoit déja conçue pour lui.

Ensuite on répandit par-tout le Royaume le projet de croisade contre les Sarasins d'Espagne, & que Bertrand du Guesclin en avoit le commandement en chef. Cette nouvelle attira auprès de lui un très grand nombre des plus grands Seigneurs, & de Gentilshommes, flattés de combattre pour une cause si juste & si sainte, & d'apprendre la guerre

ſous le premier capitaine du ſiecle.

Les principaux Seigneurs qui ſe mirent de la partie, furent Jean de Bourbon, Comte de la Marche, le célebre Maréchal d'Andreham, Antoine, Sire de Beaujeu, le Begue de Villaines (1), Louis de Châlon, les Seigneurs d'Antoing (du Haynault), le Sire de Briſnel, Jean de Neuville, Guymars de Bailleul, Jean de Berquettes, Lallemand de Saint-Venant : outre leſquels étoient, d'entre les Seigneurs Bretons, Olivier de Mauny & ſes deux freres, Olivier du Gueſclin, frere de Bertrand, Guillaume Boiſtel, de Launoy, & Yvon de Carenlouet, lequel dans la ſuite tua Chandos. Tous ces Seigneurs, avec un nombre conſidérable de braves Gentilshommes François, Bretons & Anglois, partirent enfin de Paris & arriverent à Lyon preſqu'auſſi-tôt que les grandes Compagnies, auxquelles les deux cens milles florins d'or furent ponctuellement payés, ſuivant la parole du Roi : en-

(1) Il étoit né pauvre Gentilhomme de la Beauce ; il fut d'abord ſoldat, & par ſon mérite s'avança juſqu'au commandement, s'acquit une eſtime générale, & mourut après l'an 1394

suite

suite tous étant réunis, ils prirent la route d'Espagne.

En sortant des terres de France, & remontant le Rhône, cette armée entra dans le Comtat d'Avignon, où les soldats demanderent trois choses; la premiere, une absolution générale du Pape, (Urbain V.); la seconde, que le Saint Pere bénît les armes qu'ils alloient employer contre les infideles; la troisieme, qu'il voulût bien ajouter à ses indulgences & à ses bénédictions, une aumône de deux cens mille francs, pour contribuer à un si grand voyage, & qui intéressoit singuliérement la Religion.

Quoique le S. Pere fût instruit de la marche de cette armée, & de sa destination, il fut cependant alarmé de son entrée dans le Comtat. Il y envoya un de ses Cardinaux avec qualité de Légat, pour ordonner que l'on passât outre sans s'arrêter, & en cas de refus, excommunier Chefs & Soldats. A peine le Légat eut-il mis le pied dans le camp, que les premiers qui se présenterent à lui furent des Anglois, qui débuterent par lui demander s'il apportoit de l'argent pour les troupes. Ce compliment l'inquiéta, il savoit qu'il alloit trouver

des hommes à qui depuis long-temps les meurtres ne coûtoient rien, & il eut grandement peur pour lui, & auroit bien voulu que le Pape eût donné la commission à un autre ; mais il n'étoit plus temps de reculer, il falloit remplir les ordres de Sa Sainteté.

Les Chefs sachant son arrivée, allerent respectueusement au-devant de lui, & après les complimens faits de part & d'autre, il exposa sa commission. Le Maréchal d'Andreham, homme sage & éloquent, lui dit, au nom de tous, que les troupes que lui & les autres Capitaines conduisoient, n'avoient d'autre objet que de rendre leurs services à toute la Chrétienté : qu'ils avoient eu le malheur de mener une vie libertine & criminelle, dont ils se repentoient, & demandoient pardon à Dieu, & l'absolution au S. Pere, qu'ils regardoient comme le Vicaire de Jesus-Christ en terre, & le dispensateur des biens de l'Eglise ; mais que joignant à sa puissance spirituelle, la qualité d'un grand & puissant Prince temporel, l'armée espéroit qu'il exerceroit envers elle sa libéralité, en contribuant par un don de deux cens mille francs, à un dessein aussi grand & aussi pieux que celui qui la conduisoit si loin.

L'embarras du Cardinal redoubla : sa mission étoit bien d'absoudre, mais nullement d'accorder de l'argent. Il répondit au Maréchal, que les troupes pouvoient compter de la part du Saint Pere sur l'absolution qu'elles souhaitoient, & sur sa bénédiction apostolique, mais que pour leur demande d'argent, outre qu'elle étoit hors de toute mesure, il doutoit que le Pape pût s'y résoudre; qu'il doutoit même que la situation présente de ses affaires le lui permît. A cela du Guesclin prit la parole, & dit d'un ton très-ferme : " *Si pourtant nous faut-il de l'argent, autrement nous ne pouvons faire marcher nos soldats.* Nous voulons en faire d'honnêtes gens en dépit d'eux-mêmes, & c'est pour en délivrer le Pape & le Roi que nous les menons aux extrêmités de l'Espagne : c'est proprement les mener en exil, & ils attendront bien l'absolution jusqu'à Pâques, & même plus long-temps s'il le faut ; mais pour de l'argent, il en faut, & tout comptant, sinon ils ne peuvent partir ; ainsi, Monsieur le Légat, chargez-vous de porter cette réponse au Conseil du Pape ». Le Cardinal promit à la compagnie de porter leur réponse & de donner promp-

tement de ses nouvelles. " Je vous le conseille, lui dit du Guesclin, autrement nous allons nous loger à Villeneuve, à la porte d'Avignon, & nous n'en partirons point que nous ne tenions la somme que nous demandons, qui n'est point si excessive que vous le dites pour le Pape, & encore moins pour une si grande armée ».

Le S. Pere cependant attendoit le retour de son Légat avec beaucoup d'impatience & d'inquiétude. Arrivé dans la ville, il rendit compte au Pape de sa commission & de la réponse dont on l'avoit chargé, qui n'étoit autre que la résolution absolue des troupes d'avoir de l'argent. Sur cela on assembla le Conseil (1), où les opinions furent partagées : quelques Cardinaux vouloient que le Pape lançât les foudres Apostoliques sur les grandes Compagnies, n'y ayant point à douter, disoient-ils, que ces saints & terribles remedes ne détournassent l'orage dont la Cour Ecclésiastique étoit menacée : que les Chefs de ces troupes, tous hommes de qualité, & connus pour être

(1) C'étoit ce qu'on appelle aujourd'hui la Chambre Apostolique.

parfaitement soumis à l'Eglise, ne voudroient jamais attirer sur leurs têtes une excommunication solemnelle : que d'ailleurs il y alloit de l'honneur & de la dignité du S. Siege, de ne pas supporter la licence d'une milice insolente, qui osoit le mettre à contribution, & que si on avoit une fois la foiblesse d'y acquiescer, ce seroit tous les jours à recommencer, soit de la part de ceux-ci, ou d'autres ; qu'enfin le peuple d'Avignon n'étoit pas en état de fournir une si grande somme, que la ville étoit bonne & forte, & munie de tout, que le Pape & le sacré College y étoient en sûreté, & qu'il n'y avoit pas lieu de craindre que les Chefs chargés de conduire ces troupes en Espagne, & que la saison pressoit de partir, s'arrêtassent plus long-temps sur les terres de l'Eglise, & permissent le moindre acte d'hostilité.

Le Légat qui en savoit davantage, puisque c'étoit à sa personne que les propositions avoient été faites dans le camp, parla tout différemment. » Le parti le plus court, dit-il, & le plus sage, à mon avis, c'est de contenter les Compagnies. C'est se tromper soi-même que de croire que des soldats, &

fur-tout ceux-là, se mettront en peine des excommunications, nous en avons fait assez d'expériences depuis quelques années : il seroit même à craindre que si le S. Pere lançoit l'excommunication, les Chefs ne s'en irritassent, & ne s'en fissent absoudre par force. Ainsi avoir recours aux foudres du S. Siege, c'est faire deux fautes ; l'une de les faire mépriser & l'autre de s'exposer à une guerre dangereuse pour la ville & pour tout le Comtat : ce seroit s'attirer sans aucune nécessité bien des calamités que l'on peut éviter aisément. Ce n'est pas raisonner juste que de dire que la dignité du Saint Siege seroit compromise, parce que, où la violence l'emporte, il n'y a aucune honte à céder à la force, comme c'est au contraire un acte de sagesse de prévenir la violence, & les maux qu'elle entraine après elle. Il ajouta qu'il n'y avoit nulle comparaison pour les sujets du Pape, de payer deux cens mille livres, ou bien de s'exposer, eux, leurs familles & leurs biens aux ravages de la guerre, & que la moindre incursion d'une armée doubleroit infailliblement le dommage ; que de compter sur la force de la ville & sur ce qu'elle est en état de défense,

c'étoit s'abuser vis-à-vis des soldats déterminés, conduits par les plus grands Capitaines, & sur-tout par l'invincible du Guesclin : que par une raison contraire, ces grands hommes avoient trop d'honneur pour revenir à la charge, d'autant plus, qu'une fois partis pour l'Espagne, ils ne feroient plus à portée de vexer le S. Siege, ni ses sujets : qu'au surplus leur demande n'étoit pas une nouveauté, que leur entreprise étoit une véritable Croisade contre les Infideles, & qu'en pareilles circonstances, les Papes prédécesseurs de Sa Sainteté, avoient toujours contribué de leurs trésors : qu'enfin si son avis n'étoit pas agréable, il supplioit le Saint Pere de le dispenser de retourner vers l'armée, ne pouvant s'y présenter sans danger pour sa vie, s'il ne leur portoit pas d'argent. Que tout ce qu'il jugeoit de plus à propos à faire, étoit de composer, & de tirer le meilleur parti que l'on pourroit ».

Cet avis entraîna presque tous les Cardinaux, & le Pape même alloit l'adopter, lorsqu'il en fut ouvert un troisieme, qui fut suivi ; ce fut de commencer par lancer l'excommunication, dans l'idée que cette opération peut-

être feroit fuffifante pour contenir les foldats, & ne fe réfoudre à donner de l'argent qu'à la derniere extrémité.

Le même Cardinal qui craignoit tant de retourner vers l'armée, fut contraint de faire cette commiffion, & d'aller lui-même fulminer l'excommunication, malgré fa réfiftance & fes prieres pour en être difpenfé. Arrivé au camp, il faifoit bonne mine à tous les foldats, & leur annonçoit qu'il étoit porteur de bonnes nouvelles. Par bonheur, le premier des Chefs qu'il rencontra, fut du Guefclin : il le tira à part, & lui dit les larmes aux yeux, que malgré lui on l'avoit renvoyé chargé d'une mauvaife commiffion, qu'il lui expofa, & qu'il le prioit, comme bon Chrétien, qu'il étoit, & le plus honnête homme de l'armée, de le préferver de la fureur des foldats, & d'empêcher qu'il lui fût fait quelqu'outrage. Du Guefclin fe prit à rire de cette fimplicité; & le peu de conférence qu'il eut avec le Légat, ayant donné le temps à beaucoup d'Officiers & autres de les environner, il fe tourna vers la compagnie, & dit au Prélat : Monfieur le Légat, ne craignez rien pour votre perfonne, nous favions déja que vous avez propofé l'avis le plus fage

dans le Conclave : retournez dire au S. Pere que ces gens-ci sont trop bons Catholiques pour quitter le pays chargés d'une excommunication ; vous n'avez pas besoin de nous la présenter, nous la tenons pour suffisamment signifiée, & adieu. Le Légat ne se le fit pas dire deux fois, & partit plus content qu'il n'étoit venu, & bienheureux d'avoir eu affaire à un homme aussi sage que du Guesclin, & assez autorisé pour rendre de lui-même une réponse suffisante : car s'il eût fallu tenir un Conseil, l'armée entiere l'auroit su, & peut-être seroit-il arrivé quelque malheur au Légat. Il y parut assez un moment après, quand la nouvelle de cette excommunication fut répandue & confirmée. Le soldat devint furieux, & sans écouter les ordres des Chefs, ni les loix de la discipline militaire, sans respect pour le Pape & pour son autorité, il se répandit dans la campagne, & y fit tous les maux possibles, dont le S. Pere fut témoin, car cela se passa si près de lui que de ses fenêtres il voyoit le désordre & la ruine de ses sujets.

Il dépêcha en diligence un de ses Cardinaux au camp, avec ordre de s'adresser à du Guesclin, & de le prier de

faire cesser le pillage & la désolation du pays.. Bertrand l'écouta avec tranquillité, & lui répondit d'un air de compassion ironique : » j'admire la force des anathêmes de l'Eglise ; dès le moment que nos soldats ont été excommuniés, ils ont été changés en loups-garous, & ils en ont la fureur comme vous le voyez : ils n'ont plus de raison, & ils sont incapables de l'entendre. Retournez donc promptement dire au S. Pere qu'il leur envoie l'absolution & les deux cens mille francs qu'ils demandent ; faute de quoi il ne sera pas en notre pouvoir d'arrêter cette frénésie, ni de faire finir le désordre ».

Quand cette réponse fut portée au Pape, il jugea avec tout son Conseil, qu'il n'y avoit que deux choses à faire, l'une d'envoyer promptement une absolution en bonne forme, l'autre d'entrer en composition, & de tâcher d'obtenir quelque réduction.

Le même Légat, porteur de la réponse de du Guesclin, fut chargé de revenir vers lui, pour lui dire que le S. Pere, ému de sa charité paternelle, contribueroit de tout son pouvoir à l'entreprise généreuse des Croisés, qui étoit la cause commune de toute la Chré-

tienté ; mais que les affaires présentes de l'Eglise le mettoient hors d'état de faire selon son cœur : que tout le monde pouvoit juger combien le trésor Apostolique avoit souffert par les guerres d'Italie, aussi bien que par les courses & ravages des gens de guerre sur les terres d'Avignon pendant le regne d'Innocent VI, son prédécesseur, & sous son Pontificat, avant que les grandes Compagnies s'y jettassent : que tout cela bornoit sa bonne volonté ; mais que Sa Sainteté feroit un effort jusqu'à cent mille livres, que ce seroit avec bien de la peine qu'elle pourroit les fournir, & qu'elle conjuroit les troupes de s'en contenter, & de compter sur de continuelles & ferventes prieres pour leur bon voyage & les succès de leur entreprise.

Cette résolution du Pape fut apportée au camp, & annoncée aux soldats, qui d'abord ne s'en contenterent pas ; mais les Chefs s'entremirent à leur faire entendre raison, & y parvinrent, moyennant que les cent mille francs fussent payés tout comptant, & qu'il ne fût fait aucune réduction pour ce qu'ils avoient pris sur les gens de la campagne & autres, qui valoit les cent mille francs dont ils faisoient la remise.

Cette somme fut payée sans avoir beaucoup fatigué la Chambre Apostolique. Les habitans d'Avignon qui avoient vu aussi bien que le Pape la désolation de leurs maisons de campagne, s'étoient imposé à eux-mêmes une capitation volontaire, & avoient fait la somme; & si-tôt que le Pape sut que l'armée s'en contentoit, il la lui envoya par le même Légat, qui l'apporta au camp, & s'étant rendu chez les Chefs, se mit en devoir de compter les especes. Mais il fut interrompu par du Guesclin, qui lui dit: Monsieur le Légat, apprenez-moi comment le Pape a fait pour trouver cette somme si promptement. Le Prélat lui répondit de bonne-foi, que c'étoit au moyen d'une imposition qu'il avoit mise sur les Bourgeois, qui s'y étoient soumis sans peine: à cela Bertrand répondit, nous ne voulons point de l'argent du peuple, nous voulons celui du Pape & des Cardinaux: reportez cet argent, & qu'il soit exactement restitué, suivant que chacun a contribué: & si j'apprenois qu'il y eût de l'infidélité, je reviendrois du fond de l'Espagne pour la venger. C'est pour l'Eglise que nous nous sommes croisés, & non pas pour le service des Bourgeois d'Avignon.

Le Cardinal s'en retourna pour la troisieme fois vers le Pape, & lui porta cette réponse à laquelle certainement il ne s'attendoit pas, & qui fut beaucoup plus agréable aux habitans qu'à lui, quoiqu'ils ne s'y attendissent pas non plus. Mais il en fallut passer par-là : le Pape & les Cardinaux rendirent l'argent, & se cottiserent pour faire la somme demandée, & sans perte de temps ; car le désordre des soldats continuoit toujours, & on les voyoit de dessus les murs de la ville emmener les bestiaux des laboureurs, & emporter les bleds, les fourages & les meubles des maisons.

Cette grande affaire étant enfin arrangée, le Pape fit expédier une absolution très-étendue des excommunications que les grandes Compagnies avoient encourues, & des fautes telles qu'elles fussent, dont chaque particulier étoit chargé : après quoi il fit inviter les principaux Capitaines, & nommément du Guesclin, d'entrer dans la ville, & leur envoya pour cela tous les passeports nécessaires. Bertrand ne manqua pas à ce devoir, il eut l'honneur de baiser les pieds du Pape, & d'avoir avec Sa Sainteté un entretien secret &

fort long, après lequel elle le congédia, avec des démonstrations d'estime & de bienveillance très-extraordinaires, & lui donna sa bénédiction.

C'est ainsi qu'il quitta Avignon, accompagné jusque hors les portes par une foule de peuple qui le combloit de bénédictions & de louanges, en le nommant le *Héros de l'Eglise, & l'espérance de tous les Chrétiens.*

Louis, Duc d'Anjou, frere du Roi, étoit Gouverneur de la Province de Languedoc, & tenoit ordinairement sa Cour à Toulouse : les Capitaines des grandes Compagnies se faisant un devoir de présenter leurs respects à un si grand Prince, avant que de sortir du Royaume, firent prendre par-là à toute l'armée le chemin pour gagner les frontieres d'Espagne.

Le Prince leur fit un accueil très-distingué, les combla de présens, & ayant paru souhaiter de voir l'armée en bataille, elle s'y mit, & il en fut fait une revue en sa présence, après quoi il donna aux soldats de grandes marques de sa générosité. Le même jour au soir il invita tous les Chefs à l'honneur de souper avec lui dans son Palais, & les traita avec une magnificence vraiment

Royale. Après le repas, il leur dit qu'il souhaiteroit avec ardeur que les circonstances lui permissent de prendre la Croix Blanche dans une occasion si sainte & si glorieuse, & de se mettre pour le service de la Foi Chrétienne à la tête des plus vaillans hommes du monde, mais qu'il en étoit empêché par des raisons invincibles; que ce seroit pour lui une satisfaction parfaite de faire le voyage d'Espagne pour punir par la force de leurs bras l'impie, le perfide, le cruel Dom Pedre de tous les maux qu'il avoit faits, & en particulier venger dans son sang, la mort de la Reine Blanche sa femme, (fille de Pierre Duc de Bourbon) la plus sage, la plus vertueuse, & la plus aimable Princesse de son siecle; & faire de lui un exemple capable d'effrayer les Princes qui seroient à jamais aussi mauvais que lui, & aussi criminels envers Dieu & les hommes.

Il prononça ces paroles avec tant de feu & d'ardeur, que tous ces braves Capitaines en furent pénétrés; ils entrerent dans son ressentiment avec autant de vivacité que lui, & tous d'un même accord s'engagerent à venger Dieu & les hommes de l'outrage que

Dom Pedre avoit fait au Sang Royal de France. Ensuite le Prince tira du Guesclin en particulier, & après lui avoit témoigné l'estime particuliere qu'il conservoit pour lui, il l'entretint assez long-temps, & l'on entendit quelques mots de leur conversation, par lesquels on jugea qu'il lui avoit recommandé avec instance ce dernier article, qu'il avoit singuliérement à cœur.

Peu de jours après l'armée partit du voisinage de Toulouse, & fut bientôt sur les terres du Roi d'Aragon, qui se trouvoit alors à Perpignan, & avoit depuis peu sollicité tous les Princes & Seigneurs ses amis de l'aider à résister au même Roi de Castille, qui étoit entré dans son Royaume avec toutes ses forces, lui avoit déja enlevé plusieurs places importantes, & ne le menaçoit de rien moins que de le déposséder.

Mais pour mettre nos Lecteurs en état de lire avec connoissance les grandes opérations que nous allons rapporter, nous croyons nécessaire de leur en exposer l'origine & les causes, & de mettre sous leurs yeux l'état des affaires de l'Espagne, à l'époque où nous sommes.

Alphonse XI, Roi de Castille, mort

en 1350, avoit laissé pour héritier de sa couronne, mais non de ses vertus ni de sa sagesse, D. Pedre, son fils aîné. Ce Prince, né avec des inclinations très-vicieuses, eut le malheur d'avoir pour tuteurs & gouverneurs, des gens qui, ne s'occupant que de leurs intérêts particuliers, donnerent leurs moindres soins à son éducation, ensorte qu'il se livra bientôt sans retenue à tous les désordres possibles. Ces détestables Ministres, porterent le mal encore plus loin. Ils commencerent par inspirer au Prince de la défiance contre les plus grands Seigneurs de la Nation; ils lui firent ensuite envisager comme un avantage important, non-seulement de faire la paix avec les Maures, ennemis naturels des Castillans, mais encore de se les attacher par des traités d'alliance & d'amitié, dans la vue de se servir de leurs armes contre les mauvaises intentions de ses sujets. Une politique si mal entendue remplit bientôt la Castille de troubles, & de mécontentemens & de meurtres; le Prince, entretenu par d'indignes Conseillers dans une aversion générale pour les plus illustres Maisons du Royaume, devint par une suite né-

ceſſaire, odieux à ſes peuples, & rompit entiérement ce lien d'amitié & de confiance, qui doit être réciproque entre un Souverain & ſes ſujets.

Alphonſe, ſon pere, avoit eu de ſa Maîtreſſe, Dona Eléonóre de Guſman, cinq fils & trois filles: l'aîné fut Henri, Comte de Tranſtamare, qui va jouer un grand rôle dans les événemens que nous allons rapporter. Cette longue conſtance du Roi pour Eléonore de Guſman, rebuta la Reine Marie de Portugal ſa femme, qui, ſe voyant trop long-temps mépriſée, avoit quitté la Cour. Mais quand Alphonſe fut mort, la Reine devint redoutable à ſa rivale; & celle-ci, pour ſe mettre à l'abri des orages qu'elle avoit raiſon de prévoir, projetta de ſe retirer à Medina Sidonia, que le Roi ſon amant lui avoit donné. Elle y mena avec elle tous ſes enfans, réſolue de s'y fortifier & de s'y maintenir avec le ſecours de ſes amis. Elle attira avec eux les deux freres cadets de Dom Pedre, enfans comme lui de la Reine Marie, leur perſuadant que c'étoit le moyen de ſe procurer de grands établiſſemens; mais ſon projet étoit d'appuyer ſes propres intérêts & ceux de ſes enfans, de donner quelques

couleurs à son évasion, & peut-être de faire un jour de ces jeunes Princes des ôtages qui répondissent de sa sûreté.

Dom Pedre fit suivre Dona Eléonore dans sa fuite ; & par l'avis de son Conseil, après qu'on l'eut atteinte & arrêtée dans Séville, il la fut mettre prisonniere à Talavéra ; & ensuite, sur les vives instances de la Reine sa mere, il chargea Alphonse d'Olmedo de la faire mourir. Dès qu'elle fut arrêtée, ses enfans prirent la fuite & errerent sans se faire connoître dans la Castille ; mais quand ils apprirent sa mort, la terreur s'empara d'eux, & pour éviter le triste sort de leur mere, ils se réfugierent à la Cour du Roi de Portugal, qui les reçut ; mais ne voulant pas se brouiller avec le Roi de Castille en leur donnant un asyle, il chargea son Ambassadeur auprès de Dom Pedre, de solliciter leur grace, qui lui fut accordée. Ensorte que toute cette famille retourna en Castille, & y jouit de son premiere état.

Dom Pedre eut à son tour une violente passion pour Dona Marie de Padilla, fille de qualité, de laquelle il eut cinq fils ; cependant à la sollicita-

Cette action mit toute le Cour en alarme, on se persuada que ce Prince étoit enchanté, & que cette nouvelle Circé lui avoit fait donner un philtre par un Médecin Juif, qu'elle avoit corrompu. Cependant ce pouvoit être aussi-bien l'effet d'un attrait ou d'une sympathie naturelle, dont les exemples ont été & sont encore par-tout si fréquens, qu'il ne faut pas recourir à la magie pour les interpréter.

Dom Pedre alors commença à développer son caractere vicieux, qui le porta ensuite aux plus grands excès & le précipita enfin dans les derniers malheurs. Il débuta par contraindre sa propre mere à quitter la Castille; ensuite il fit mourir trois de ses freres, & il eut la barbarie de faire exposer aux lions ses sœurs bâtardes, filles d'Eléonore de Gusman. Ayant reçu la visite du Roi de Benmarine, (Maure) nommé Mahomet le Roux, qui la lui rendoit sur sa parole, il viola en sa personne les droits de l'hospitalité en le poignardant de sa propre main: ensuite allant chaque jour de crimes en crimes, il dépouilla les Eglises de leurs biens, & en enrichit les Ministres de ses vices & de ses abominations: il se

Ce dernier trait de barbarie, qui en couronnoit tant d'autres, fit ouvrir les yeux à tout ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens en Espagne, la Noblesse perdit patience, aucun ne pouvant se promettre de n'avoir pas son tour pour lui ou les siens de la part d'un si méchant homme : ils se concerterent ensemble, & chargerent de leurs plaintes & de faire des remontrances au Roi, D. Henri, Comte de Transtamare, fils aîné d'Eléonore de Gusman, qui étoit l'astre de la Cour, tant parce qu'il étoit l'aîné des Princes issus d'Alphonse, (D. Pedre ayant fait mourir ses trois freres légitimes) que parce qu'il étoit doué de toutes les vertus Royales : d'ailleurs de très-grande considération parmi les peuples & les Grands, & le seul en état d'accepter cette commission. Il l'accepta en effet, & la fit avec toute la prudence, l'adresse & les précautions possibles ; mais tout cela fut inutile. Le Roi l'écouta d'abord assez paisiblement ; mais à peine le Prince fut-il hors de l'appartement que D. Pedre le fit rappeller, le chargea d'injures les plus atroces, & lui ordonna de sortir à l'instant de sa présence & de ses Etats, qu'autrement il le feroit pendre.

Henri écouta ces injures & ces menaces avec douceur & soumission, & répondit humblement, qu'il étoit au désespoir d'avoir déplû à Son Altesse (1), qu'il la prioit d'être persuadée que ce n'avoit pas été son dessein, qu'au contraire elle n'avoit rien entendu ni vu de sa part qui ne lui eût fait connoître son zele pour son service & une fidélité inviolable; & que pour lui donner la plus grande preuve de son obéissance, il étoit prêt à s'éloigner de sa Cour.

En sortant de la présence du Roi, il rencontra dans les appartements mêmes un Juif, nommé Jacob, qui étoit le Favori dominant du Roi, & que l'on soupçonnoit d'être l'auteur de tous les mauvais conseils que le Prince suivoit. A cette vue D. Henri ne put contenir sa colere, il mit l'épée à la main & le tua sur la place.

Cet événement fit grand bruit au moment même, le Roi y accourut, & dans son premier mouvement il voulut tuer D. Henri de sa propre main, mais il lui

(1) Les Rois d'Espagne jusqu'à Charles-Quint n'étoient traités que d'Altesse. Ce Prince devenu Empereur, fut le premier qualifié de Majesté en Espagne.

lui échappa, se sauva dans la ville, & par les secours de ses amis, il fut bientôt hors des terres de la Castille. D. Pedre irrité jusqu'à la fureur envoya des gens après lui, avec ordre de le suivre, même en pays étranger s'il y passoit, de le redemander de sa part, comme un criminel de leze-Majesté, & en cas que quelque Prince que ce fût refusât de se rendre, lui déclarer la guerre.

Henri se réfugia en Aragon, dont le Roi avoit déja assez d'affaires sur les bras pour ne pas s'attirer encore un ennemi aussi puissant & aussi passionné que D. Pedre, en sorte qu'il refusa l'asyle à D. Henri, & le pria de passer outre, en s'excusant civilement de ne pouvoir faire mieux. D. Henri, sorti des terres d'Aragon, se rendit à Avignon, d'où il passa à la Cour de France; là il s'attacha au service du Roi Jean, qui lui donna une pension de dix mille francs par an pour sa vie, celle de sa femme & celle de Dom Juan, leur fils aîné.

Les affaires de ce Prince fugitif changerent de face; au bout de quelque temps il se fit en sa faveur une ligue secrete entre le Pape & les Rois de France,

d'Aragon & de Navarre, contre D. Pedre le Cruel. Le Pape avoit les plus grands motifs pour entrer dans ce traité : Dom Pedre, non-seulement avoit dépouillé les Eglises, & maltraité les Ministres, il avoit encore contracté des alliances avec les Princes Mahométans, qui jouissant du repos, se fortifioient de jour en jour, & amassoient beaucoup d'argent, en sorte que peu à peu il se formoit de leur part un orage qui menaçoit de fondre quelque jour sur la chrétienté : c'est ce que le Saint Pere craignoit & prévoyoit. Le Roi de France ne pouvoit lui pardonner ni la mort violente de sa proche parente & belle-sœur Blanche de Bourbon, ni son alliance avec les Anglois. Quant aux Rois d'Aragon & de Navarre, leur objet étoit de se remettre en possession de ce que les Rois de Castille avoient usurpé sur eux, outre qu'ils avoient grand intérêt d'affoiblir un Prince puissant & d'une ambition démesurée, & qui leur étoit également redoutable à l'un & à l'autre.

Le Pape commença par excommunier Dom Pedre, pour le rendre aussi odieux qu'il le méritoit, & en plein Consistoire il le déclara indigne & dé-

chu de la couronne de Castille, délia tous ses Sujets du serment de fidélité, & donna l'investiture de son Royaume à Henri Comte de Transtamare, son frere bâtard, que Sa Sainteté légitima, & à son défaut à tel autre Prince qui pourroit s'en emparer.

Quand Dom Pedre sçut les grands projets formés contre lui, il envoya des Ambassadeurs au Navarrois, Charles le Mauvais; il lui fit faire des prieres & des menaces, & enfin le gagna à lui, en sorte que celui-ci fit avec lui un second traité par lequel renonçant au premier contracté avec le Pape, la France & l'Aragon, il s'obligeoit à servir D. Pedre de ses forces, de ses finances & de sa personne. Cette perfidie du Navarrois jetta le Roi d'Aragon dans une étrange perplexité, attendu que celui de Castille, aussi-tôt son traité fait avec Charles le Mauvais, étoit entré dans l'Aragon, & lui avoit déja enlevé plusieurs places, comme nous l'avons déja dit. De sorte que l'Aragonois entra comme par force en négociation avec le Castillan vainqueur, qui, lui donnant la loi, exigea de lui qu'il se prêteroit à tromper Dom Henri par un faux accommodement dans le-

quel il feroit compris ; que par-là on l'attireroit à tel endroit convenu, où il feroit arrêté & mis dans les mains de Dom Pedre.

Ce traité perfide alloit être confommé ; le Prince Henri ayant eu le rendez-vous, avec l'indication du jour & du lieu, y arriva effectivement, mais avec un fi bon nombre d'amis & de foldats, que l'on n'ofa paffer outre. Le Caftillan ne douta point que le Roi d'Aragon ne lui eût donné avis du projet, & pour s'en venger, il l'attaqua plus violemment que jamais, ce qui obligea ce Roi à fe mettre férieufement fur la défenfive, & à preffer fes Alliés de le fecourir.

Voilà quel étoit l'état des affaires d'Efpagne, lorfque du Guefclin arriva à Perpignan, avec toute l'armée des grandes Compagnies. Son arrivée changea tout-à-coup la face des affaires ; l'Aragonois, qui ne pouvoit que fe renfermer dans fes meilleures places & s'y retrancher, n'héfita plus à tenir la campagne ; & le Roi de Caftille, effrayé du nombre de fes ennemis, fe vit obligé de quitter promptement l'Aragon, & de fe retirer dans le cœur de fes Etats, pour raffurer fes fujets & affembler de nouvelles forces.

Il débuta par envoyer vers le Roi de Navarre, pour le sommer de se mettre en campagne suivant leur traité; mais il avoit affaire à un homme aussi faux que lui, & qui tournoit toujours du côté où il trouvoit son plus grand intérêt. Celui-ci après des réponses vagues, usa de remises, & lui fit dire qu'il se mettroit en campagne quand il jugeroit qu'il en seroit temps, sans cependant déterminer le terme; qu'enfin il feroit ce qui séroit nécessaire pour la cause commune. Il armoit cependant; mais ce n'étoit pas pour le service du Roi de Castille : le voisinage des grandes Compagnies suffisoit pour le tenir sur ses gardes.

Le Prince Henri de son côté feignant d'ignorer le dernier traité du Navarrois, lui fit dire qu'il étoit temps d'exécuter celui qu'il avoit fait avec le Pape & les Rois de France & d'Aragon. Cela le jetta dans une terrible alternative : s'il tenoit le marché fait avec le Castillan, il voyoit dom Henri & le Roi d'Aragon à la tête d'une puissante armée, tout prêts à fondre sur lui & à l'accabler. D'un autre côté s'il exécutoit le premier traité, il avoit lieu de craindre que le parti de D. Henri

ne fût tôt ou tard obligé de succomber sous la puissance de D. Pedre, & il sentoit qu'alors ce dernier devenu le plus fort, seroit pour lui un ennemi implacable, & qu'il verroit son Royaume exposé à toute la fureur d'un Prince inhumain, sans pouvoir espérer du secours, ni du Roi de France qu'il avoit mille fois offensé, ni de celui d'Aragon qu'il venoit de trahir, ni du Prince de Galles, qui n'avoit pour lui ni estime ni amitié, & étoit ami du Roi de Castille.

Le Roi de Navarre agité de ces cruelles incertitudes, trouva encore dans son génie intrigant un nouvel expédient pour se tirer d'affaires, ce fut de s'ouvrir à D. Henri. Il sçavoit que ses armes étoient destinées à la ruine de D. Pedre & à le priver de sa couronne, & de-là il concluoit qu'il n'abandonneroit pas son objet capital pour s'amuser à la Navarre. Il lui avoua donc sa perfidie, c'est-à-dire, le traité qu'il avoit fait avec le Castillan, au préjudice de celui qui subsistoit avec le Pape, & les Rois de France & d'Aragon. D. Henri ne s'amusa pas à une longue négociation avec lui, il se contenta d'exiger qu'il demeurât neutre ;

le regardant comme un homme sur qui il n'y avoit pas plus à compter pour ses alliés que pour ses ennemis.

Le Comte de Transtamare en entrant dans la Castille publia des manifestes où il exposa les raisons qu'il avoit de faire la guerre au Roi, son souverain Seigneur, afin d'en instruire la nation, & de tourner les cœurs & les esprits de son côté, en faisant voir la justice & la légitimité de ses desseins.

Il en donnoit cinq motifs : 1°. L'outrage fait à Dona Eléonore de Gusman sa mere, que D. Pedre avoit fait mourir sans aucune formalité de justice & sans cause raisonnable ; outrage dont il ne pouvoit, sans violer les loix naturelles, manquer de prendre vengeance, ainsi que des mauvais traitemens qu'il avoit lui-même reçus de ce Prince. 2°. Les injustices & les cruautés innombrables, exercées par D. Pedre contre les plus honnêtes gens d'entre ses sujets, tant grands Seigneurs, que Nobles, ou personnes privées. 3°. Ses alliances avec les Rois Maures, & ses engagemens subsistans encore avec les Sarrazins. 4°. Son incapacité à posséder le Trône d'Espagne, prononcée par le Pape, qui, par un jugement solemnel,

l'en avoit déclaré indigne & déchu, & en avoit donné l'investiture au premier occupant, sur la connoissance que le S. Pere avoit qu'il avoit embrassé le Mahométisme, & qu'il étoit un Apostat. 5°. Enfin il avançoit que D. Pedre n'étoit point fils du Roi Alphonse, mais un enfant supposé. Que sa mere prétendue, Marie de Portugal, ayant déja quatre filles, & point d'enfant mâle, accoucha d'une cinquieme fille, à la place de laquelle elle eut l'adresse de substituer un mâle qui étoit fils d'un Juif, craignant d'être méprisée & abandonnée de son mari, qui souhaitoit un fils. Que par conséquent, lui D. Henri, étoit le légitime héritier de la couronne de Castille, parce que le Roi Alphonse avoit fiancé sa mere Eléonore, qui ne lui avoit accordé ses faveurs qu'à cette condition.

De ces cinq raisons, il y en avoit trois de notoriété publique, mais il est certain qu'elles ne suffisoient pas pour justifier une déclaration de guerre à son Roi : les deux dernieres étoient très-foibles, & même insoutenables.

D. Pedre, dans son manifeste en réponse, laissoit à part les trois premieres raisons, parce qu'il ne pouvoit les con-

tredire : sur la cinquieme, il dit en deux mots que c'étoit une fable sans preuves, sans témoins, sans vraisemblance, & qui se détruisoit d'elle-même.

Il insista davantage sur la quatrieme, & démontra que le S. Siege n'avoit aucune autorité sur les couronnes temporelles ; il cita nombre d'exemples des premiers Papes, & de Jesus-Christ même, qui ont reconnu les Princes régnans ; il dit que dans les persécutions de l'Eglise on prioit pour les Princes persécuteurs quoique payens : enfin, & pour abréger ses réponses, il se fondoit, pour récuser l'autorité du Pape en cette partie, sur les raisons qui ont servi depuis, dans les siecles éclairés, à établir cette maxime & ce principe incontestable.

Quant au crime d'Hérésie, d'Apostasie & de Mahométisme, il dit que le Pape n'avoit pas eu l'autorité de prononcer contre un Prince de sa dignité sans l'entendre, que même cette autorité n'appartenoit qu'à un Concile ; mais que l'imputation étoit fausse, & qu'il défioit qui que ce fût d'en fournir une preuve ; & quand tout cela auroit été vrai, qu'il n'y avoit aucune cause, aucune autorité pour le déposséder de sa couronne.

Ce dernier raisonnement étoit évidemment juste, mais D. Pedre avoit trop aigri les esprits, trop aliéné les cœurs de ses sujets pour se faire écouter. D. Henri au contraire trouva parmi eux une entiere confiance ; il passa pour constant dans toute la Castille que D. Pedre étoit fils d'un Juif & non du feu Roi, & cette opinion, fondée ou non, acheva de le rendre odieux à tout son peuple : & on alla jusqu'à se persuader que D. Henri étoit le fils légitime ; tant le vulgaire est susceptible des impressions bisarres qui flattent ses caprices.

D'un autre côté, les Ecclésiastiques que ce malheureux Prince avoit cruellement maltraités, insistoient sur l'excommunication du Pape, & sur l'interdit qu'il avoit prononcé ; ils prêchoient, écrivoient, ou débitoient dans les conversations, tous les raisonnemens que l'ignorance autorisoit dans ce temps-là, & qui ont été tant débattus depuis, & réduits au silence dans les siecles suivans. Ils faisoient valoir les exemples de la loi ancienne, & les différentes occasions où Dieu avoit employé le ministere de ses Prophetes pour punir des Princes criminels. Enfin ils employoient tout ces lieux communs

qui ne subsistent plus, & que nous supprimons comme fastidieux & anéantis.

Mais comme les esprits en étoient encore prévenus alors, ces moyens frivoles avoient tout leur effet, & D. Henri les faisoit valoir pour sa cause. Le conseil de D. Pedre y opposoit de vigoureuses & solides réponses: mais la haine que l'on portoit à ce Prince cruël, & la force des préjugés, faisoient que ses meilleures répliques tournoient encore à son désavantage. Toute la nation vouloit, & souhaitoit avec impatience voir une révolution qui achevât sa ruine: tout devenoit pour lui des obstacles invincibles, rien ne pouvoit plus lui réussir, & jusqu'aux choses sans conséquences, tout étoit mal interprêté: quand il rentra dans la Castille, comme nous l'avons dit, pour y assembler ses forces, c'étoit, selon la voix publique, la peur de ses ennemis qui l'avoit fait fuir devant eux; & il alloit leur abandonner ses conquêtes & ensuite son Royaume.

Dès que du Guesclin se fut apperçu que D. Pedre, sur les premiers avis de son arrivée avoit abandonné précipitamment les conquêtes qu'il avoit faites en Aragon, il se mit sur ses traces en toute diligence, tant pour répandre le plus

fieges : car il penfoit affez bien de du Guefclin & de fon habileté dans fon métier, pour le croire incapable d'aller en avant dans la Caftille, fans s'être rendu maître des places qu'il laifferoit derriere lui. Il avoit raifon d'en juger ainfi, & du Guefclin ne le laiffa pas manquer d'occafions de lui rendre la même juftice. Le Roi d'Aragon & D. Henri, connu encore à l'armée fous le nom de Comte de Tranftamare, lui avoient abandonné abfolument & fans reftriction cette grande affaire à conduire & le commandement des troupes, comme au plus grand Capitaine du monde. Il prenoit fi bien fes mefures, que foit qu'il affiégeât une place, foit qu'il fît un campement, il fe rendoit toujours maître des environs, & jamais il ne craignoit aucune furprife : d'ailleurs fes marches étoient fi fages & fi bien combinées, que bien loin que les Caftillans fuffent tentés de rien entreprendre, ils n'ofoient fenlement fe montrer ; enforte que les pourvoyeurs de l'armée avoient entiere liberté de fe fournir de toutes chofes en abondance.

Après avoir paffé la riviere d'Ebre, & être entré en Caftille, la premiere place que du Guefclin trouva fur fa rou-

faute contre toutes les loix de la guerre ; que c'en seroit une autre bien grande de n'avoir pas une place de retraite en cas de quelque disgrace ; que par la prise de Mugalon, qui n'avoit rien d'impossible pour tant de vaillans hommes, la réputation de leurs armes se répandroit dès leur coup d'essai, & s'affermiroit si constamment qu'elle ôteroit à D. Pedre ses amis & ses espérances à mesure que l'on prendroit ses villes. Que de proposer d'aller l'assiéger dans Burgos, cela seroit faisable si on en étoit assez proche, pour pouvoir s'y rendre dans un jour, & si on étoit assuré qu'il osât s'y tenir & s'y défendre : mais qu'il y avoit au contraire tout lieu de juger qu'il la muniroit, y mettroit bonne garnison, de bons Commandans, & s'en retireroit dès qu'il sauroit que l'armée s'y achemineroit : qu'il étoit encore à craindre que la garnison & la bourgeoisie d'une aussi grande ville ne se défendissent avec la derniere opiniâtreté, pour n'avoir pas la honte d'avoir été les premiers vaincus, & forcés de se soumettre à D. Henri : qu'ainsi son avis étoit qu'il falloit sur l'heure même envoyer sommer le Gouverneur de Mugalon de rendre sa place, & en cas

de refus, l'attaquer de toutes parts.

L'avis de du Guesclin fut agréé de tout le monde, & suivi. L'armée étant arrivée proche des murailles de la ville, à la longueur d'un jet d'arc, D. Henri, accompagné de quelques Officiers, s'avança sur le bord du fossé, & fit appeller le Gouverneur qui étoit de sa connoissance. Il lui fit observer les grandes forces avec lesquelles il étoit prêt à l'assaillir, lui dit qu'il le connoissoit pour un brave & vaillant Capitaine, qu'il auroit très-grand regret de le voir prendre le parti de la résistance, & lui grand tort de s'opiniâtrer à soutenir les intérêts du plus mauvais Prince qui fût au monde, d'un homme à la cruauté & à l'avarice duquel rien n'avoit échappé; indigne par toutes sortes de raisons de porter une des plus belles Couronnes de la terre, & d'avoir des serviteurs fideles, si ce n'étoit d'aussi méchans hommes que lui.

Le Gouverneur répondit que son parti étoit pris de défendre sa place, de s'ensevelir sous ses murailles, ou d'y faire périr tous les ennemis de son Maître: mais que ce qui donnoit le dernier étonnement, c'étoit de voir un Prince de sa naissance & de sa consi-

dération, qui devoit auffi-bien que lui, facrifier fa vie pour la gloire & les intérêts de fa patrie, être à la tête de fes ennemis, & avoir appellé des Etrangers pour porter le feu & le fer dans le fein de fa propre nation, & la remplir de larmes & de ravages, mais que Dieu, vengeur des perfidies, ne fouffriroit pas qu'il jouît de la fienne, qu'il fe ferviroit de ces mêmes Etrangers pour l'en punir, en permettant, que s'il étoit poffible qu'ils conquiffent le Royaume de Caftille, ils profitaffent de fon ufurpation, en l'en chaffant lui-même & en fe maintenant dans leurs conquêtes.

Sur cette réponfe qni ne demandoit pas de réplique, le Prince fe retira, & du Guefclin à l'inftant donna tous les ordres néceffaires pour l'affaut. Il ordonna trois attaques tout à la fois; la premiere par les François & les Bretons enfemble, lui à leur tête. La feconde des Efpagnols, commandés par D. Henri en perfonne. La troifieme des Anglois & Aragonois. En trois heures de temps le foffé fut comblé de pierres & de fafcines, car tous les outils & matériaux étoient préparés, & tous travailloient avec une ardeur incroyable. Alors les

trompettes ſonnent l'aſſaut, le ſoldat s'attache à la muraille, plante des échelles de toutes parts, monte avec intrépidité. Les aſſiégés n'en montroient pas moins à ſe défendre, & pendant que du côté de l'armée on faiſoit pleuvoir les fleches ſur eux pour ſoutenir l'attaque, on voyoit les hommes, les femmes & les enfans même ſe mettre en danger de périr pour la défenſe de leur ville : ils verſoient des chaudieres d'huile, de poix ou d'eau bouillante, lançoient des pots à feu, & faiſoient couler de deſſus les murs de longues pieces de bois, avec leſquelles ils renverſerent un bon nombre de ceux qui eſcaladoient.

Les aſſaillans cependant faiſoient les plus grands efforts. Du Gueſclin s'aviſa d'une ruſe; il perſuada aux ſiens que les Anglois étoient déja ſur les murailles, & qu'ils n'auroient pas l'honneur de cette premiere entrepriſe, s'ils ne redoubloient de courage : & comme il s'apperçut que les aſſiégés étoient fort occupés à ſe défendre, il ordonna à Guillaume Boiſtel de faire percer la muraille, ce qu'il exécuta ſi promptement qu'en moins d'une heure il fit une ouverture à paſſer deux hommes de front.

Du Guesclin s'y jetta le premier l'épée à la main & sa hache d'armes pendue au col : dans ce même moment, un Gentilhomme Normand avoit gagné le haut des murs, & y avoit planté son enseigne. Alors les assiégés s'apperçurent qu'ils étoient perdus, & laissant la défense des murailles ils se sauverent dans le Château qui étoit assez fort. Les assiégeans se trouvant les maîtres, & n'ayant plus d'ennemis à combattre, entrerent en foule dans la ville, la mirent au pillage, & le soldat victorieux ne laissa rien échapper à sa fureur & à son insolence, sans que les Capitaines pussent l'en empêcher. Il n'y eut aucun quartier pour les Juifs & pour les Sarrazins qui s'y trouverent, tous furent impitoyablement massacrés ; mais on épargna le sang des habitans & des Chrétiens.

La ville étant ainsi soumise, le vainqueur marcha vers le Château, qui ne se fit pas assaillir. Ceux qui s'y étoient refugiés, voyant le désordre de la ville, prierent qu'on le fit cesser, & qu'ils alloient se rendre à discrétion. Du Guesclin accepta leur condition, il fit prisonniers les Juifs & les Mahométans échappés du carnage, renvoya le Gou-

verneur & ses soldats sans armes ni bagages, & pardonna aux Bourgeois. Ainsi Mugalon fut la premiere place qui tomba au pouvoir du Comte de Transtamare, & le commencement de sa conquête.

Le Prince quitta la ville dès le lendemain avec une partie de l'armée, & Bertrand y demeura deux jours avec le reste, pour faire faire les réparations nécessaires, & mettre toutes choses en ordre, & suivit la route du Prince, qui chemin faisant attaqua & soumit deux ou trois places; ensorte que tous les habitans du plat pays, petites villes & bourgs, envoyerent des Députés pour implorer sa protection, & lui jurer fidélité.

Sur la route de Mugalon à Burgos, on trouve la ville de Birbiesça, qui est une grande & forte place: elle avoit pour Gouverneur Dom Rodriguès de Sanatrias qui fit une fanfaronnade bien digne d'un Espagnol. Il envoya à du Guesclin un Héraut pour le prier de ne pas passer outre, sans lui donner quelques heures de son temps & quelques assauts, que ce seroit lui faire un grand affront & un témoignage de mépris que de l'oublier, & qu'au contraire ce se-

roit un ſervice à lui rendre que de lui procurer les moyens de mériter ſon eſtime & ſon amitié par la maniere dont il le recevroit. Ce Gouverneur étoit homme de grand courage, très-accrédité parmi les troupes ; il tenoit une des meilleures places de toute l'Eſpagne, & comptoit ſur la valeur de ſa garniſon, & ſur la brave diſpoſition des habitans qu'il voyoit réſolus à ſe défendre juſqu'à la mort.

La même raiſon qui rendoit ce Gouverneur ſi réſolu, fit que l'on héſita au Conſeil de Guerre ſi on iroit attaquer Birbieſça ; on prévoyoit les longueurs d'un pareil ſiege & la perte des hommes devant une ville ſi bien fortifiée, & défendue par les plus vaillans hommes d'Eſpagne. Il avoit été ſeulement arrêté qu'on s'y préſenteroit, & que ſuivant le contenance du Gouverneur & des habitans on aviſeroit ſur ce que l'on auroit à faire ; mais la bravade de cet Officier décida la queſtion. Du Gueſclin jugea qu'il n'y avoit plus à balancer, & expoſa que ſi on manquoit à l'attaquer & à le forcer dans ſa place, le ennemis en deviendroient trop glorieux, & plus raſſurés qu'ils ne l'étoient. Il prit ſur lui, ſans délibération, de ren-

dre réponse au Héraut: » Allez lui dit-il, dire à votre Maître, de notre part, que nous satisferons sa curiosité, & qu'il va voir des hommes qui ne s'étonnent ni de la hauteur des murailles, ni de la profondeur des fossés, & qui ont des aîles pour franchir tout cela ». Il fit, suivant son usage, un présent au Héraut & le congédia, & deux jours après il se trouva avec toute l'armée à la vue de Birbiesça.

Il fit son campement, distribua ses quartiers, & alla reconnoître la place, & dès qu'il fut de retour chez lui, le même Héraut qui lui avoit porté la premiere bravade du Gouverneur, lui en apporta une seconde: ce fut un présent des meilleurs vins d'Espagne, accompagné de ses remercimens de la peine qu'il avoit prise de venir lui faire visite. Du Guesclin reçut le présent, & manda au Gouverneur qu'il voyoit qu'il étoit un fort galant homme, & qu'il lui donnoit sa parole de le faire attaquer si vivement, que sa défense lui feroit honneur, & à lui la réduction de la place.

La journée du lendemain se passa à faire les dispositions pour un assaut général: on donna aux Anglois la com-

miſſion du quartier des Juifs : du Gueſclin choiſit une des portes de la ville pour lui & ſes Bretons Le Maréchal d'Andreham prit un autre quartier pour le reſte des François ; & le Prince avec ſes Eſpagnols, avoit l'œil par-tout, pour donner du ſecours où il en ſeroit beſoin. La nuit ſe paſſa dans le repos ; le Gouverneur prit ce temps pour tenter une ſortie , & brûler les faſcines dont le foſſé étoit comblé ; il s'adreſſa au quartier des Anglois, mais l'ordre étoit ſi bien donné par tout, que ſa tentative ne lui réuſſit pas, & que ſa troupe ſe retira dans la ville ſans avoir pu entreprendre rien.

Dès que le jour fut venu, on marcha bravement vers la ville, qui avoit une double enceinte de murailles : on gagna la premiere, après quoi il fallut recommencer l'aſſaut de la ſeconde. Si l'on attaquoit bien d'un côté, on ſe defendoit de l'autre vigoureuſement. Du Gueſclin qui avoit auprès de lui le jeune Comte de la Marche, Prince du Sang, fait attaquer la porte qu'il s'étoit reſervée , & la force, après avoir vu périr à ſes yeux pluſieurs de ſes braves ſoldats. Mais en la forçant, il n'en étoit pas plus avancé : les aſſiégés avoient fait un

retranchement derriere, & ne l'avoient défendue que par bravoure, & pour faire perdre du temps aux assiégeans. Eustache de la Houssaye, brave Chevalier Breton dont il a déja été parlé, se jetta dans le fossé, pour monter contre la muraille, mais il lui fut jetté des créneaux une grosse pierre, dont il eut un bras rompu.

Les Anglois qui avoient fait leur attaque du côté du quartier des Juifs, étoient parvenus à percer la muraille à coups de pics & de tranches. Quelques-uns d'entr'eux s'étant glissés par-là dans la ville, prirent en queue les Juifs qui étoient sur le haut des murailles, & les attaquerent de façon qu'ils les firent retourner pour se défendre: cela donna moyen à ceux qui escaladoient de parvenir jusqu'en haut, & les uns & les autres tombant sur ces malheureux, après un carnage horrible d'un grand nombre, firent le surplus prisonnier. Les Anglois s'avancerent ensuite à la seconde enceinte, où ils ne trouverent presque personne pour la défendre.

Cependant le Marechal d'Andreham & du Guesclin travailloient merveilleusement chacun de son côté, & si heureusement, qu'ils se trouverent presque en même-

même-temps sur les murailles avec tout leur monde, & les enseignes des assiégeans furent plantées de tous côtés. Alors l'effroi se mit parmi les assiégés, & du Guesclin ayant fait de sa main ce vaillant Gouverneur prisonnier, au moment qu'il faisoit la retraite, la seconde enceinte ne fut pas bien difficile à attaquer & à forcer. Les ennemis se jetterent en foule dans une grosse tour, où on les somma de se rendre, & sur leur refus, du Guesclin y fit mettre le feu, ensorte que tous y furent misérablement brûlés, & avec eux quelques-uns des gens de l'armée, qui y étoient entrés pêle-mêle en les poursuivant de trop près.

Cette tour étant ruinée, le soldat eût la liberté de piller, il se répandit bientôt dans toute la ville, & fit un butin immense. Le Prince D. Henri y entra & fit cesser le meurtre & le pillage, ensuite il fit assembler les habitans, & reçut d'eux le serment de fidélité. Du Guesclin qui avoit donné le Gouverneur son prisonnier à garder à quelques Chevaliers Bretons, alla lui faire une visite, & trouva un homme dont la disgrace n'avoit en rien abattu le courage: il le mit à rançon; ensuite de quoi, pour le

ſurpaſſer en générosité, comme il l'avoit vaincu par la force, il lui remit ſa rançon & lui rendit ſa liberté, ſa femme, ſes enfans & tous ſes biens. Celui-ci confondu d'une ſi grande générosité, tomba à ſes génoux, & lui dit ces belles paroles : » Vous me voyez en cette poſture pour vous rendre grace, vous ne m'y auriez jamais vu pour vous la demander, pas même de la vie. J'ai été votre ennemi & vous ai réſiſté quand vous avez eu les armes à la main, mais en ce moment votre victoire eſt plus belle que de m'avoir fait priſonnier : votre valeur incroyable a ſurmonté ma fortune, & vous a rendu maître de ma place, mais cette magnanimité que vous venez de me faire voir, rend votre victoire complette, & vous le maître de mon cœur même. Vivez, brave Bertrand, vivez pour faire des heureux & l'être vous-même : & que la victoire vous charge de lauriers par-tout où vous porterez vos armes contre d'autres Princes que le mien ». Enſuite ils ſe ſéparerent pénétrés de la plus haute eſtime l'un pour l'autre.

Auſſi-tôt que cette ville de Birbieſça eut été ſoumiſe, deux Bourgeois en ſortirent ſecrétement, & prirent avec toute

la diligence possible la route de Burgos pour en porter la nouvelle au Roi D. Pedre, avant que le bruit en fût répandu, pour qu'il avisât à ce qu'il auroit à faire dans une circonstance aussi critique. Leur bonne volonté fut mal payée. D. Pedre, suivant dans l'infortune le torrent de ses passions, & incapable de modération, traita ces deux fideles sujets, de traîtres & d'imposteurs, & les fit pendre. Cette cruelle & injuste exécution n'empêcha point la nouvelle d'être bientôt confirmée & répandue dans toute la Castille. Le cruel commença à ouvrir les yeux, & à reconnoître que quelque solide & constante que soit la grandeur des Rois, elle n'est pas à l'abri des revers, & même d'une chûte totale. Cette réflexion tardive le jetta dans une mélancolie noire & profonde, comme ne comptant plus sur rien après la perte d'une Place qu'il avoit regardée comme une barriere où les ennemis devoient se consumer. Il avoit un fidele sujet & sincere ami, qui lui étoit réellement attaché de cœur & d'affection, D. Fernand de Castro : il le conjura de ne le pas abandonner dans l'extrémité où il se trouvoit, & de le soutenir par ses bons & salutaires con-

seils. Ce Seigneur jugeoit sainement de la situation où son maître étoit, néanmoins il ne laissa pas de lui donner de bonnes espérances, & de le consoler, en lui persuadant de son mieux que ses affaires n'étoient pas sans remede ; que la perte de deux ou trois places peu importantes au commencement d'une guerre civile ne devoit pas le décourager : qu'il étoit encore Roi de Castille, de Séville & de Léon, & qu'avant que ses ennemis fussent arrivés au point où leur ambition tendoit, ils auroient bien des places fortes à réduire & des sujets à corrompre : que ces petits désavantages même tourneroient à son profit, en ce que ses bons & fideles serviteurs s'en détermineroient plutôt à se ranger à leur devoir, & à le venir joindre, pour le venger de l'insolence d'un bâtard, de sa révolte & de son infidélité : qu'il falloit cependant quitter Burgos de peur de surprise, parce que si les ennemis pouvoient l'y surprendre, ils l'y assiégeroient infailliblement, & qu'il n'étoit pas de la dignité d'un grand Roi comme lui de se mettre dans le cas de défendre une place assiégée : que cependant il devoit avant que de sortir de Burgos donner aux peuples

des raisons de son départ, tant pour leur donner bonne opinion de ses affaires, que pour soutenir leur attachement & leur courage.

Dom Pedre trouva ce conseil fort sage: il fit courir le bruit qu'il avoit reçu des nouvelles de Tolede, qui lui marquoient que sur un différent survenu entre deux particuliers, toute la Ville étoit en division; que déja on s'étoit assemblé de part & d'autre, qu'on en étoit venu aux mains, & qu'il y avoit eu beaucoup de sang répandu; que pour arrêter le mal avant qu'il allât plus loin, sa présence & son autorité étoient nécessaires. Cette résolution prise, il fit venir devant lui les principaux habitans de Burgos, leur exposa ce que l'on vient de voir, & la nécessité de son voyage, les assura qu'il seroit de retour dès que cette affaire seroit terminée, & il leur recommanda de veiller à son service pendant son absence & de ne pas s'écarter de leur fidélité constante.

En partant de Burgos, D. Pedre envoya sous le nom de D. Fernand de Castro, au camp du Comte de Trastamare, pour lui faire des propositions d'accommodement. D. Fernand feignoit

d'agir de ſon propre mouvement, & de ſe faire médiateur entre les deux Princes. D. Henri ayant reçu le meſſage, conſulta du Gueſclin ſur la réponſe qu'il devoit faire à ces propoſitions. Bertrand lui répondit avec ſon humanité naturelle, que s'il y avoit moyen de faire une bonne paix, ſolide & avantageuſe, il lui conſeilloit de n'en pas mépriſer l'occaſion. Mais le Prince qui arrivoit en ce moment-là dans la Ville de Calahorra, dont les Bourgeois lui avoient ouvert les portes, & s'étoient volontairement ſoumis à ſon obéiſſance, rejetta toutes les propoſitions qu'on lui faiſoit. Cette nouvelle conquête, qui ne lui coûtoit rien, le flattoit ſi fort, & lui préſentoit l'état de ſes affaires ſi avantageux, qu'il crut ne devoir faire autre choſe que de pouſſer la guerre. En effet, on le regardoit déja dans la Caſtille comme un libérateur, les Villes ſouhaitoient d'entrer ſous ſa domination, ſes forces s'augmentoient tous les jours à meſure qu'il alloit en avant: d'ailleurs quelle ſûreté pouvoit-il y avoir pour lui à traiter avec un Prince auſſi méchant & auſſi artificieux que D. Pedre, qu'il avoit offenſé d'une maniere irrémiſſible, & dont il ne pouvoit at-

tendre qu'une feinte apparence de grace, qui couvriroit un défir éternel de vengeance contre lui & fa famille, quelques traités, quelques fermens qu'il pût faire, pour confirmer la paix.

D'un autre côté fon confeil fecondoit fon ambition, & lui perfuadoit de prendre hautement le titre de Roi de Caftille. Quoiqu'il ne fouhaitât rien plus ardemment, il y avoit pour le moment une fecrete répugnance, foit par la crainte de s'expofer à tomber de trop haut, fi la fortune lui devenoit contraire, foit qu'il crût qu'il lui convenoit mieux de ne pas laiffer paroître trop d'ambition, & de ne pas perdre l'affection & la confiance des peuples, n'y ayant encore aucune néceffité de fe preffer fur cet article. Mais une raifon effentielle le contenoit : il ne vouloit pas donner lieu à la Cour de Rome de le confidérer comme Roi de Caftille en vertu de l'interdit prononcé contre D. Pedre, & de l'inveftiture accordée par le Pape à lui, ou au premier occupant, & qu'en conféquence de ce principe, les Papes prétendiffent dans la fuite avoit acquis un droit imaginaire fur ce Royaume, dont il vouloit conferver la fouveraineté & les droits inviolable-

ment. Et quoi qu'il voulût bien tirer parti de cet interdit pour l'avancement de ses affaires & de ses desseins, il ne vouloit cependant point paroître s'en être prévalu, pensant au contraire que les Papes n'ont absolument, ni en aucune circonstance que ce soit, le droit d'étendre leur puissance sur le temporel des Rois.

Par ces considérations, il refusoit constamment de se prêter aux desirs de ses amis, & de consentir à prendre le titre de Roi, ou de se le laisser donner. Du Guesclin, présent à cette délibération, & qui en sentit l'importance, prit la parole, & représenta au Prince qu'il ne devoit pas s'opiniâtrer plus long-temps contre l'avis général de toute son armée : » Souffrez, dit-il, Seigneur, que nous joignions tous nos très-humbles prieres pour vous résoudre à vaincre votre modestie, & à ne pas préférer votre opinion particuliere aux vœux de toute l'Espagne entiere, & à l'affection de tous vos serviteurs. Considerez, s'il vous plaît, la différence qui est entre vous & D. Pedre : ses crimes le renversent du Trône, & vos vertus vous y appellent. Il n'est point question ici de l'interdit du Pape,

ni des prétentions que la Chambre Apostolique pourroit avoir un jour : c'est votre épée & un juste sujet d'uune vengeance naturelle & légitime qui dépossédent le Tyran : c'est sa cruauté, ses perfidies, ses impiétés qui ont occasionné cette guerre, vous n'êtes armé que pour votre défense. Quelque intérêt que nous prenions tous, & que vous deviez vous-même prendre à votre gloire, c'est l'intérêt de toute la nation qui est aujourd'hui à considérer : ce changement est devenu nécessaire, puisqu'elle vous souhaite pour son Roi : ce titre vous est nécessaire dans la circonstance présente, Dieu y a attaché un caractere qui est sa propre image, & qui inspire aux peuples l'amour, le respect & l'obéissance. Au reste, votre armée victorieuse a droit de vous proclamer Roi, comme autrefois les armées Romaines ont donné des Empereurs à l'Univers entier. Soyez assuré, Seigneur, que les mêmes soldats qui vous auront déféré ce glorieux titre, vous maintiendront sur le Trône jusqu'à la derniere goutte de leur sang ». Quand du Guesclin eut fini ce discours, il s'écria tout de suite & sans s'interrompre, Vive le Roi D. Henri deuxieme, par la grace de Dieu, le Victorieux,

Roi des deux Castilles, de Séville & de Léon. Alors toute l'assemblée cria, Vive le Roi, tout d'une voix ; toute l'armée en fit autant, & les voix de la Bourgeoisie firent retentir l'air de Vive le Roi. C'est ainsi que D. Henri fut proclamé & reconnu Roi dans la Ville de Calahorra. Le premier acte de sa Royauté fut de donner à du Guesclin la Comté de Borgia, en reconnoissance de ses services & de son attachement, (& peut-être de ce qu'il venoit de faire), il fit des présens aux Seigneurs & aux Capitaines qui se trouverent près de lui, & distribua une grande somme d'argent aux soldats.

Aussi-tôt la proclamation, & en attendant le couronnement avec tout l'appareil Royal, & suivant l'usage de la Castille, on arbora l'Etendart Royal, sous les auspices duquel, & sans perdre un moment, on prit le chemin de Burgos, où le couronnement devoit se faire, & où étoient déposés les ornemens Royaux.

D. Henri avant que de partir pour cette capitale, envoya donner avis aux habitans, que Dieu l'ayant élevé sur le Trône de Castille par la voix des Grands, de toute l'armée, & du peu-

ple, il alloit se rendre dans leur Ville pour y prendre les ornemens Royaux, s'y faire sacrer, prêter les sermens usités, & recevoir ceux de la nation, suivant qu'il avoit été de tout temps pratiqué par les Rois ses prédécesseurs. Qu'il leur enjoignoit de se disposer pour cette cérémonie, & qu'il espéroit de leur affection qu'ils ne négligeroient rien pour la rendre auguste, & pour qu'on ne manquât à rien de ce qui appartenoit à un si grand jour.

Cette nouvelle, & les ordres qui l'accompagnoient, surprirent étrangement cette Bourgeoisie qui n'en avoit encore aucun avis : il y en eut quelques-uns qui opinerent d'abord de répondre à Dom Henri que la Ville de Burgos ne connoissoit d'autre Roi de Castille que D. Pedre, mais on se ravisa, & on prit l'intervalle d'un jour pour se consulter & convenir de la réponse qu'il y auroit à faire.

Pendant les délibérations, le peuple s'assemble dans les rues, sçachant que D. Henri venoit chez eux avec une armée puissante & victorieuse, il déclare qu'il n'y a point deux partis à prendre, que ce Prince les soumettra de force, si on ne le reçoit pas de bonne grace, que D.

Pedre n'a ni la volonté ni le pouvoir de les défendre, & qu'il les a abandonnés par une fuite honteuse. Que D. Henri est un Prince rempli de vertus, & l'autre le plus vicieux de tous les hommes, qu'ainsi il n'y avoit pas à balancer, & qu'il falloit recevoir D. Henri & le couronner.

La Bourgeoisie de Burgos étoit composée d'hommes de trois religions, des Chrétiens, des Juifs & des Mahométans. Pour éviter les contestations qui auroient pu survenir si on eût fait la délibération dans une assemblée générale, il fut convenu que ceux de chacune de ces trois religions s'assembleroient en leur particulier, se consulteroient, & chargeroient des Députés de se trouver avec les autres au Conseil qui seroit tenu dans la Maison de Ville, & que là on prendroit une résolution définitive.

Dans l'assemblée des Chrétiens, qui formoient la principale & la plus nombreuse portion de la Bourgeoisie, l'Evêque (1) qui y présidoit, dit que Dieu dans sa colere avoit donné à l'Espagne en la personne de D. Pedre un Roi pour la

---

(1) C'est aujourd'hui un riche Archevêché érigé en 1574, sous le regne de Philippe II.

châtier de ses péchés ; que Dieu appaisé leur amenoit lui-même un Prince de sa main & selon son cœur, & qu'il avoit orné de toutes les vertus Royales : que D. Henri étoit un présent de la miséricorde divine, qui avoit désarmé sa justice. Que la différence entre un Roi cruel, & insupportable à toute la nation, & un Prince plein de bonté, de sagesse & de modération, étoit un augure certain de la prospérité future du Royaume : que les grandes qualités du nouveau Roi alloient essuyer les larmes que l'inhumain D. Pedre avoit fait répandre aux grands comme aux petits. Que ce grand événement étoit visiblement un miracle de la Providence, & un ordre de s'y soumettre, puisque cette Providence avoit mis dans les mains de D. Henri, contre toute apparence, des forces suffisantes pour contraindre ceux qui résisteroient à la volonté divine, & qui attireroient par cette désobéissance la colere de Dieu sur eux, & la ruine de leurs familles, & de leur patrie.

Ce discours du Prélat entraîna tous les esprits & toutes les voix : tous y applaudirent & témoignerent leur empressement de voir D. Henri dans leur Ville & de recevoir ses loix. Le même parti

fut pris dans l'aſſemblée des deux autres ſectes, en ſorte que les Députés s'étant trouvés au rendez-vous, il n'y avoit plus rien à conſulter, ſinon ce qu'il y auroit à faire pour la réception du nouveau Roi.

On commença par envoyer au-devant du Prince vingt des plus qualifiés habitans, pour lui préſenter les reſpects de la Ville, avec les honneurs dûs à la Majeſté Royale, & l'aſſurer de l'obéiſſance & de la fidélité de ſes ſujets. Ces Députés le trouverent encore dans Calahorra, où il attendoit le retour de ſon envoyé, ayant ſeulement fait avancer quelque cavalerie pour inveſtir Burgos, en cas que cette grande Ville eût balancé à le reconnoître.

Les députés introduits en la préſence du nouveau Roi, ſe jetterent à ſes pieds, & lui firent leur harangue accompagnée d'abondantes larmes, qui exprimoient leur affection & leur tendreſſe beaucoup mieux que leurs paroles. Le Roi pénétré d'une ſi vive expreſſion de leurs ſentimens, leur donna des témoignages ſenſibles de ſa ſatisfaction, & du contentement qu'il avoit de la conduite de leurs concitoyens; & ſans déplacer confirma de ſon propre mou-

vement tous leurs privileges, & en ajouta de nouveaux. Puis prenant par la main celui qui avoit porté la parole, il le mena à du Guesclin, & en le lui montrant : voilà, dit-il, celui qui vous a donné un Roi ; c'est par sa valeur & par sa voix que Dieu m'a mis la Couronne sur la tête. L'Orateur regarda avec admiration cet homme extraordinaire, dont la renommée avoit porté le nom & les exploits jusques dans Burgos : il se jetta à deux genoux devant lui & lui dit : » Seigneur, vous avez rendu à la Castille un service inestimable : elle est heureuse & glorieuse d'être vaincue par vous : le souvenir de votre nom lui sera précieux jusqu'à notre derniere postérité ». Bertrand le releva & lui dit seulement, que la fidélité des habitans acheveroit leur bonheur, que l'armée n'avoit fait que commencer. Le Roi congédia les Députés & leur promit qu'il seroit chez eux dans cinq ou six jours. Ils reprirent ensuite le chemin de leur Ville pour y porter de si bonnes nouvelles, & annoncer la prochaine arrivée du Roi pour que tout fût disposé pour sa réception.

Le Prince partit enfin comme il l'avoit promis, & quand il fut à quatre

lieues près de Burgos, il trouva à sa rencontre tous les corps de la Bourgeoisie, précédés par huit des Principaux portant les clefs de la Ville chacun au bout d'une lance, la Ville ayant huit portes. A une demi-lieue de distance des fauxbourgs, il trouva l'Evêque avec tout le Clergé venant processionnellement au-devant de lui, Croix & Bannieres levées.

Le Roi & tous ceux qui l'accompagnoient descendirent de cheval : il se mit à genoux pour remercier Dieu des graces dont il le combloit, & il entra dans la Ville précédé de cette nombreuse procession. Toutes les cloches annoncerent son entrée : il trouva les rues tendues des plus belles tapisseries, & les fenêtres garnies de toutes les Dames, parées de leur mieux, pour célébrer un si beau jour : elles faisoient entendre leurs cris de joie & leurs vœux pour sa prospérité, en lui donnant mille bénédictions. Les rues par où il passoit étoient jonchées de fleurs, & partout l'air retentissoit des plus belles voix & des instrumens de musique. Parmi tant de pompe, de magnificence & de joie publique, on entendoit le nom de du Guesclin proclamé par tout ce peu-

ple, enforte qu'il partageoit presque avec le Roi les acclamations & les honneurs de ce triomphant spectacle.

Ce cortege accompagna le Roi à l'Eglise Cathédrale, où il rendit ses premiers hommages & ses actions de graces à Dieu ; de-là on le conduisit au Palais des Rois de Castille, où il trouva un souper que la Ville lui avoit préparé avec toute la magnificence, la somptuosité & la délicatesse imaginables.

Le Roi avant que de se faire couronner, souhaitoit la présence de la Reine sa femme, qu'il avoit laissée en Aragon; mais elle avoit prévenu son intention, & s'étoit approchée, à mesure qu'elle avoit appris qu'il avançoit dans la Castille, ensorte qu'au bout de huit jours elle fut auprès de lui. Son arrivée annoncée dans la Ville y renouvella la joie de tous les habitans : du Guesclin à la tête de cinquante des principaux Seigneurs de l'armée, alla par ordre du Roi à une lieue de la Ville au-devant d'elle. La Reine avoit avec elle trois sœurs du Roi son mari : elles étoient dans un char doublé de drap d'or, & enrichi de pierreries, suivi de plusieurs autres presque aussi magnifiques, où étoient les Dames de sa Cour.

Si-tôt qu'elle apperçut du Gueſclin & ſon cortege, elle mit pied à terre auſſi bien que toutes ſes Dames : ils étoient déja tous deſcendus de cheval dès qu'ils avoient apperçu les équipages de la Reine, pour lui témoigner plus de reſpect. La Reine reconnoiſſant de loin du Gueſclin à la tête, oublia ſa dignité, & preſque la bienſéance, elle doubla le pas, ſe jetta à ſon col, & l'embraſſa de tout ſon cœur : » C'eſt vous, lui dit-elle, avec tranſport, vaillant du Gueſclin, c'eſt vous que je dois regarder toute ma vie comme le protecteur de ma maiſon ; c'eſt à vous que je dois l'état Royal où je me vois montée contre toutes mes eſpérances. Ce n'eſt pas moi qu'il en faut remercier, Madame, répondit du Gueſclin, ce ſont les vertus du Roi votre époux & les vôtres, que la juſtice de Dieu a récompenſées d'une des plus belles couronnes du monde ".

Cependant les Princeſſes ſœurs du Roi, conſidéroient du Gueſclin avec étonnement, & ne trouvoient pas que ſa figure répondit à tant de merveilles qu'elles avoient entendu dire de lui : elles ne pouvoient comprendre que cet homme dont la renommée leur avoit fait entendre les faits d'armes extraor-

dinaires, & qui en dernier lieu étoit l'auteur de l'élévation du Prince leur frere sur le Trône, fût d'une représentation si désavantageuse: & disoient qu'il étoit un exemple bien vrai, que la vertu surpasse la bonne mine.

Après que la Reine eut reçu les complimens des Seigneurs venus avec du Guesclin, & ceux des habitans de Burgos, elle monta sur une mule d'Aragon, couverte d'une housse & d'un harnois tout éclatans d'or & de pierreries, qui étoit un présent des mêmes Bourgeois. Elle voulut que du Guesclin, à qui elle crut ne pouvoir faire trop d'honneur, eût celui de marcher à côté d'elle, & les Dames de sa Cour, au nombre de cinquante, ayant trouvé aussi des montures toutes prêtes, ne remonterent plus dans leurs chars. La Reine & chacune de ses Dames avoient leur Chevalier auprès d'elles, & dans ce brillant équipage on poursuivit la route jusqu'à Burgos.

La Reine, avant que d'y entrer fut haranguée par tous les Ordres de la Ville: le Clergé lui fit hors des portes la même réception qu'il avoit faite au Roi: enfin on n'oublia rien pour lui faire connoître la joie, le respect &

l'attachement des habitans. Elle se rendit à la Cathédrale, où elle fut reçue & complimentée par l'Evêque, & delà au Palais, où elle trouva le Roi, accompagné du Comte de la Marche & de tous les Seigneurs, qui attendoient cette illustre épouse, pour partager avec elle sa gloire & son triomphe, comme elle avoit partagé avec lui ses disgraces.

Enfin le jour de son couronnement arriva. Cette auguste cérémonie se fit le jour de Pâques 1366, avec toute la magnificence possible, & avec la joie la plus générale de la part du peuple par l'Evêque de Burgos, dans le Monastere *de Las Hüelgas* (1).

Lorsqu'on fut de retour au Palais, pour le repas Royal, la Reine avant que de se placer dit au Roi son mari, qu'elle avoit une priere à lui faire; mais que par provision, elle le prioit de lui promettre de ne la pas refuser; le Roi lui jura de lui accorder d'avance tout ce qu'elle voudroit de lui. Aussi-tôt elle appella du Guesclin, & lui dit, puisque le Roi me le permet, je vous donne la Comté de Transtamare qui est à moi;

(1) C'est un Monastere de Filles en possession de l'honneur du couronnement des Rois,

du Guesclin lui rendit grace comme il le devoit, de sa générosité vraiment Royale. Le Roi alors prit la parole, & lui dit, pour confirmer ce que la Reine vient de faire, j'y ajoute la Comté de Soria, dont je vous fais présent; & Bertrand confus de tant de bienfaits, ne put que recommencer ses actions de graces.

Le lendemain, le Roi assembla l'Armée & la Bourgeoisie: il dit à ses Officiers qu'il vouloit récompenser autant qu'il le pourroit leurs services & leur valeur: il commença par notre Héros qu'il éleva à la dignité de Connétable de Castille, & le fit Duc de Molinès. (1) Il distribua des Terres & des Titres aux Seigneurs, à proportion de leurs mérites; & pour rendre cette journée à jamais mémorable, il ajouta de nouveaux privileges de ceux qu'il avoit déja accordés à la Ville de Burgos.

La joie de toutes ces brillantes cérémonies fut un peu troublée par l'in-

---

(1) Les Historiens ne nous apprennent pas si ces trois titres de Comte de Transtamare, Comte de Soria & Duc de Molinès étoient héréditaires; il y a apparence qu'ils n'étoient qu'à vie.

qu'étude que donnerent au nouveau Roi, les Capitaines Anglois qui étoient venus en Espagne, avec les Compagnies blanches. Depuis quelque-tems on remarquoit du refroidissement de leur part: on s'apperçut de quelques liaisons avec les partisans de D. Pedre, & de leur mécontentement contre D. Henri, dont on attribua la cause, à leur jalousie contre du Guesclin, qu'ils voyoient comblé de faveurs & en possession de toute la confiance du Prince. Le bruit couroit même que leur traité avec D. Pedre étoit tout fait, & qu'ils n'attendoient plus qu'une occasion favorable pour se déclarer, & on se confirma dans cette opinion, par la demande que firent les Compagnies au Roi, de leur permettre de suivre leur premiere destination en passant au Royaume de Grenade. Cette proposition venoit des Anglois, & quoi qu'elle fût tout-à-fait déplacée, & contraire aux vœux du reste de l'armée, ils la soutenoient si opiniâtrement, que D. Henri pensa qu'il feroit sagement de faire arrêter leurs principaux Officiers; mais il différa de s'assurer de leurs personnes, tant dans l'espérance qu'ils reviendroient de ce déraisonnable pro-

jet, que parce qu'il se trouvoit en état de ne rien craindre de leur envie ni de leur infidélité.

Que ce soupçon fût fondé ou non, on ne laissa pas de les bien observer, & sur-tout de ne les pas laisser en force près de la personne du Roi, de crainte de quelque surprise: cependant il n'y avoit pas d'apparence raisonnable qu'ils eussent voulu le trahir, après les preuves qu'ils lui avoient données de leur zele & de leur courage, & après la générosité avec laquelle il les avoit récompensés, & qu'ils eussent fait une telle lâcheté pour favoriser un Prince odieux à tout l'univers, & de qui ils n'avoient rien à attendre. Mais comme dans les circonstances militaires plus que par-tout ailleurs, la défiance est prudence & sagesse, on cessa de les appeller aux Conseils, & de leur communiquer ce qui s'y délibéroit, pour leur faire voir qu'on avoit pris ombrage de leur conduite, & qu'on ne les craignoit pas, & que même s'ils donnoient quelques sujets de plainte, on étoit en état de leur faire un mauvais parti. Ainsi D. Henri n'admit plus dans son Conseil que les seuls Seigneurs & Capitaines François & Espanols.

Les choses étant en cet état, le Roi tint un Conseil général, & déclara que son intention étoit d'aller en avant dans la Castille & sans délai : sur quoi il demanda l'avis de du Guesclin le premier ; celui-ci lui répondit en peu de mots, en homme dont la sagesse dirigeoit les sentimens, " Seigneur ; il n'y a pas là lieu à délibérer, il faut dès demain marcher vers Tolede, & la diligence est d'autant plus nécessaire, que si D. Pedre vous attend dans cette ville, vous l'y prendrez infailliblement : car tout lui manque, il n'a point de forces en campagne, ses Places sont dégarnies, & rien ne pourra arrêter les progrès de votre armée victorieuse ; & si D. Pedre vous tomboit entre les mains, la guerre finiroit là. Si d'un autre côté ce Prince ne se hazarde pas à soutenir un siege, comme raisonnablement il ne le doit pas, il manifestera sa foiblesse, & ne craignez pas, sur ma parole, que les Bourgeois abandonnés & sans défenseur, exposent une si grande & riche ville aux désolations d'un siege ".

Cet avis fut reçu & approuvé sans contradiction, & dès le même jour, du Guesclin, Olivier son frere, le Begue de Villaine, le Chevalier Vert, & Olivier

vier de Mauny prirent les devans avec l'avant - garde. Le lendemain dès la pointe du jour, le Roi, la Reine & toute la Cour prirent la même route avec le reste de l'armée.

D. Pedre fut bientôt averti de cette marche, & vit bien que ses affaires étoient désespérées. Il assembla les habitans de Tolede pour les leurrer suivant son usage de fausses espérances: il leur dit qu'il avoit fait lever une puissante armée à Séville & à Cordoue; & qu'il comptoit la mener au devant de ses ennemis, mais que la défection des habitans de Burgos avoit dérangé ses mesures: qu'il espéroit de leur fidélité, & les conjuroit d'être plus constant dans son service que ne l'avoient été quelques autres villes: que la leur étoit grande, forte, garnie abondamment de toutes sortes de munitions, & remplie des plus braves hommes du monde: qu'il ne leur demandoit que de tenir huit jours, & qu'avant ce terme, il viendroit à leur secours avec une armée de cent mille hommes: qu'il étoit fâché de les quitter, mais qu'il comptoit sur leur valeur, & que sa présence étoit nécessaire pour faire avancer cette grande armée.

Les Tolédans étoient trop bien informés de la fausseté de ces promesses, pour en être les dupes : cependant ils feignirent de le croire, & lui promirent tout ce qu'il voulut, dans l'idée de se débarrasser bien vîte de la présence de ce Prince cruel, & de rester les maîtres de se conduire suivant les occurrences. D. Pedre les quitta le même jour, emportant avec lui toutes ses richesses, ses plus beaux meubles, & ses bijoux. Quand il fut hors de cette grande ville, il se retourna pour la regarder encore une fois, & sentant le déplorable état de ses affaires, qui le réduisoit à fuir devant son frere bâtard, sans avoir eu le moyen de lui opposer une armée, & qu'au contraire sa Noblesse même lui refusoit le secours, sa férocité naturelle s'amollit, il ne put s'empêcher de répandre des larmes & de reconnoître dans l'abyme de malheurs où il se trouvoit réduit, la vengeance d'un Dieu qui fait, quand il lui plaît, rendre compte aux Rois du repos & du bonheur des peuples qu'il leur a donné à gouverner. Un Aventurier, faisant l'Astrologue, comme pareils gens ne manquent pas auprès des Princes, surtout du caractere de D. Pedre, lui an-

nonça, pour le confoler, que fa mauvaife fortune ne feroit que pour un temps, & qu'il fe reverroit plus puiffant que jamais. On verra par la fuite de cette hiftoire, à quoi fe termina cette impertinente prophétie.

Quoique D. Pedre eût enlevé fes tréfors avec toutes les précautions poffibles, pour ne pas laiffer juger qu'il partoit pour ne plus revenir, chacun le fut le jour même. Alors le bas peuple fe répandit dans les rues comme une troupe de furieux, & crioit que puifque le Roi les abandonnoit ainfi aux armes des Etrangers, & qu'en fe retirant de leur ville, & emportant fes meilleurs effets, il renonçoit à y revenir, il falloit fans balancer fe donner à un nouveau Maître qui eût la puiffance & la volonté de les protéger. Les Bourgeois eurent le crédit de diffiper cette canaille, & de la contenter de paroles, en forte que cette émotion n'eut pas de fuite.

Nous avons vu que du Guefclin avoit pris les devans avec l'avant-garde : le bruit de fa marche répandit l'alarme dans les environs de Tolede, enforte que tous les gens de la campagne vinrent chercher un afyle dans la ville, avec leurs effets & leurs beftiaux, & y

porterent le trouble & la consternation. Sur ces entrefaites Bertrand survint avec son monde, investit la place, & acheva d'y répandre l'effroi. Il envoya un Héraut sommer les habitans de rendre obéissance à D. Henri leur Prince légitime, proclamé & couronné suivant les loix & les usages des Rois de Castille. Ils demanderent vingt-quatre heures pour se consulter & rendre leur réponse. Il en arriva de même qu'à Burgos: l'assemblée générale se tint dans la Maison de Ville, où l'Archevéque (1), à la tête des habitans, leur dit: " Personne ne peut plus douter de la fâcheuse situation du Roi D. Pedre; sa sortie de Tolede ou plutôt sa fuite démontrent son désespoir & son impuissance: ce que nous devons considérer ici, c'est le merveilleux que Dieu lui-même fait paroître dans le renversement d'un si puissant Prince, que sa justice divine a frappé de son foudre vengeur; si le Dieu des Armées combat pour D. Henri, notre

(1) C'est le premier & le Primat de toute l'Espagne, & l'Archevêque le plus riche de la Chrétienté, excepté ceux qui sont Souverains. On estime son revenu à trois millions, argent de France.

résistance sera non-seulement inutile, mais encore téméraire & criminelle, & ne servira qu'à attirer sur nos têtes la vengeance du ciel, dont la protection se voit sensiblement par les forces qu'il lui a plu de mettre dans les mains de ce Prince victorieux ».

Dès que le Prélat eut achevé ce discours, toutes les voix s'unirent pour le prier de se charger de porter lui-même les clefs de la ville à D. Henri, & de l'assurer du respect, de la soumission & de la fidélité des habitans. L'Archevêque se chargea bien volontiers d'une commission aussi honorable, avec un cortege des principaux Bourgeois. En sortant des portes il rencontra du Guesclin à qui il fit toutes les civilités, & les actes d'amitié qu'il crut devoir à un homme dont la renommée portoit toujours bien loin au-devant de ses pas le nom & les vertus : Bertrand lui apprit que D. Henri marchoit en forces vers Tolede, & le Prélat le pria de le conduire lui & sa compagnie vers le Prince, ce que du Guesclin leur accorda à l'instant, & se mit en route avec eux. Ils arriverent sur le soir au lieu où étoit le Roi à la tête de ses troupes : si-tôt que ce Prince apperçut de loin du Guesclin

avec l'archevêque & toute sa suite, il ne put contenir sa joie & son admiration; il se retourna vers ceux de sa Cour: » En vérité, leur dit-il, cet homme a quelque chose d'admirable, lui seul vaut toute une armée, & il ne faut que son nom pour soumettre les villes ».

Du Guesclin lui présenta l'Archevêque, en lui disant qu'il lui amenoit un homme qui étoit moins l'envoyé des habitans de Tolede, que l'envoyé de Dieu même. Le Prélat se jetta à genoux devant Sa Majesté, & saisissant l'expression de du Guesclin, il dit: » Votre Connétable, Seigneur, a raison de me regarder comme un envoyé de Dieu, puisqu'il est évident que la résolution des habitans de Tolede de se soumettre à vos loix est plutôt une inspiration du ciel, qu'un conseil humain; souffrez que j'aie l'honneur de remettre à Votre Majesté les clefs de notre ville, & de l'assurer que son autorité y est généralement reconnue de tous les habitans, qui ne souhaitent que l'honneur de vous voir dans leurs murs, & de vous y prêter serment de fidélité ».

Le Roi promit qu'il s'y rendroit dès le lendemain, mais qu'il ne vouloit ni

éclat, ni dépense, seulement que son entrée fut solemnisée par la joie & les témoignages d'affection de ses sujets. L'un des députés partit tout de suite pour aller à Tolede porter cette bonne nouvelle avec ordre du Roi, qui y fut su le soir du même jour. Du Guesclin, arrivé quelque peu auparavant, avoit fait entrer ses troupes dans la ville pour se rendre le maître des portes, & pendant qu'il entroit par l'une, la garnison que D. Pedre y avoit laissée sortoit par la porte opposée. Il est inutile d'entreprendre de décrire la joie des peuples à la vue de leur nouveau Roi; il suffit, pour ne pas tomber dans les répétitions, de dire qu'au cérémonial près que le Roi avoit défendu, ce fut la même chose qu'à Burgos, mêmes cris de joie, mêmes transports, mêmes feux par toutes les rues: ce qui est aisé à comprendre par la bonne odeur que le nom de Henri portoit avec lui, en comparaison de la haine & de l'indignation générale que D. Pedre avoit méritées.

Tolede soumise sans peine, & tous les arrangemens faits par le Roi, pour conserver toutes choses en ordre, Sa Majesté y laissa la Reine & partit pour Cordoue où il savoit que D. Pedre s'é-

toit retiré ; mais si-tôt que ce malheureux fugitif sut que son ennemi venoit à lui, il se réfugia à Séville, ensorte que la ville de Cordoue ne fut pas plus difficile à ranger à l'obéissance que Burgos & Tolede.

Les Officiers Anglois, parmi toutes ces heureuses opérations, avoient eu lieu de s'appercevoir qu'on n'avoit pas en eux autant de confiance qu'auparavant. Pour s'en éclaircir, ils résolurent de s'adresser aux Ministres de D. Henri. Ce fut à du Guesclin qu'ils crurent devoir en parler le premier, connoissant son caractere généreux & bienfaisant. Hüe de Caurelée fut chargé de cette commission, & l'ayant trouvé chez le Roi, il lui dit, les larmes aux yeux, qu'il avoit lui & toute sa Nation à se plaindre vivement de leur malheur, en ce qu'ayant rendu tant de si bons services, on les reconnoissoit si mal, & que l'on prétât l'oreille à de sinistres impressions qui s'étoient données sur leur compte par la méchanceté de gens qui n'oseroient se montrer pour les soutenir ; mais que ce qui les étonnoit & chagrinoit le plus, c'étoit que lui qui étoit le plus judicieux homme du monde, & le cœur le plus droit, & sur l'a-

mitié duquel il auroit crû devoir compter toute sa vie, ne l'eût pas instruit d'une opinion aussi fâcheuse, aussi déshonorante pour lui, ses amis, & tous ses compagnons d'armes. Du Guesclin lui répondit, qu'il avoit effectivement entendu tout ce qui s'étoit dit au désavantage de ceux de sa Nation; qu'il n'avoit rien pu faire pour leur service dans cette occasion, ni désabuser le Roi de la défiance qu'il avoit conçue ou qu'on lui avoit inspirée contre eux, qui ne pouvoit s'effacer qu'avec le temps, & par une grande fidélité à l'avenir pour le service; que quant à lui il ne pouvoit pas absolument attribuer cette défiance à une simple crédulité, puisque lui-même avoit vu tant d'allées & de venues, qui avoient un air d'intrigues; que cette défiance du Roi n'étoit pas si injuste & si mal fondée. Mais, reprit Caurelée, dans quel sentiment pensez-vous que le Roi soit actuellement? Je n'ai entendu parler de rien, répondit du Guesclin, depuis quelque temps; mais je ne vois pas de quoi vous vous plaignez: le Roi ne vous donne aucun sujet de mécontentement, vous avez partagé ses bienfaits avec ses meilleurs serviteurs, & vous ne pouvez pas dire

qu'il vous ait refusé les témoignages de sa satisfaction. La fin de cette conversation fut que Caurelée pria du Guesclin d'assurer le Roi qu'il n'avoit pas de meilleur serviteur que lui, ni de sujets plus attachés à ses intérêts que les Anglois de son armée.

Du Guesclin ne douta pas que le point de vue de Caurelée étoit de se réintégrer dans ses anciennes entrées au Conseil, & que voyant les affaires constamment assurées d'un côté, & entiérement ruinées de l'autre, il vouloit persuader qu'il n'avoit eu ni liaison, ni envie d'en contracter avec D. Pedre. Au reste on ne pouvoit en juger que par soupçons.

Le Roi, à qui cette conversation fut rapportée, demanda à du Guesclin ce qu'il en pénsoit: » Je pense, répondit Bertrand, que Caurelée parle de bonne-foi, parce que pour parler & penser autrement, il faudroit qu'il eût perdu le bon sens & la raison ». Le Roi depuis cela donna occasion à Caurelée de l'assurer de sa fidélité, & l'admit aux Conseils, & dans les secrets, comme auparavant.

Toutes les grandes villes de la Castille étant soumises au nouveau Roi

D. Henri, il ne lui reftoit plus que Séville à réduire. Cette grande, puiffante & ancienne ville eft fituée au milieu de la fertile campagne d'Andaloufie, fon affiette eft admirable, & elle eft enceinte de hautes murailles, extrêmement peuplée, & fes habitans les plus riches de toutes les villes d'Efpagne; auffi a-t-il un proverbe qui dit, *Che non a vifto Seviglia, non a vifto maraviglia.* D. Pedre avoit raffemblé dans cette ville ce qui lui reftoit de forces, & y attendoit celles qu'il avoit follicitées auprès des Maures de Grenade & d'Afrique; du Guefclin y marcha avec toute l'armée; & avant d'en commencer le fiege, il envoya un Héraut pour dire aux habitans, au nom du Roi Henri, que pour peu de réflexion qu'ils vouluffent faire fur l'état préfent des affaires, ils connoîtroient que les fuccès de D. Henri étoient vifiblement l'ouvrage de Dieu même, qui lui avoit foumis toute l'Efpagne, fans prefque avoir combattu; que ce Prince marchoit à eux, non pour leur faire la guerre, mais pour recevoir leurs fermens de fidélité, & les réunir avec tous leurs compatriotes en un feul & unique peuple; qu'il les eftimoit trop fenfés

pour craindre qu'ils voulussent se départir des sentimens uniformes de toute l'Espagne, en refusant de reconnoître pour leur Roi un Prince qui avoit plus conquis par sa bonté & ses vertus, que par son épée, & qui seroit très-fâché qu'ils le missent dans le cas d'agir avec eux autrement qu'il n'avoit fait avec Burgos, Cordoue & Tolede.

Le Héraut fit sa commission avec une extrême diligence; il se présenta à la porte de Séville, & celui qui y commandoit le mena au Roi D. Pedre, qui voulut le faire mourir; mais le peuple qui connoissoit le mauvais caractere de ce Prince, & qui se défioit de la sûreté du Héraut, s'assembla tumultueusement, & fit dire au Roi que s'il faisoit outrage à cet envoyé, il alloit dépêcher vers du Guesclin, pour l'inviter à venir, & que les portes lui seroient d'abord ouvertes. Ils savoient bien que du Guesclin auroit été violemment irrité de l'insulte qui auroit pu être faite à son Héraut, & qu'il en auroit tiré une vengeance exemplaire, dont ils ne vouloient pas faire l'épreuve. D. Pedre fut donc forcé de le renvoyer, & il le chargea de faire de sa part beaucoup de menaces, qu'il devoit exécuter quand il seroit remonté

sur son Trône. Mais de la part de la ville, on le chargea de porter pour réponse que si D. Henri avoit trouvé des traîtres & des lâches dans toute la Castille, il trouveroit dans Séville des sujets fideles à leur Roi, & des soldats intrépides, qui braveroient la mort pour la cause de leur Prince, & qui mettroient plutôt la ville en cendres, que de la voir possédée par un bâtard, un usurpateur & un révolté.

Cependant le mouvement que la populace avoit fait en faveur du Héraut donnoit d'étranges inquiétudes à D. Pedre : ses soupçons furent encore augmentés & mêmes confirmés par une jeune fille Juive, sa maîtresse, qui trouva le moyen de s'échapper de la maison de son pere, & alla secrétement trouver le Roi pour lui dire qu'elle étoit certaine que ceux de sa nation avoient des intelligences avec D. Henri, & qu'elle les avoit entendus comploter ensemble de lui rendre la ville : qu'il devoit juger de sa douleur par la passion qu'elle avoit toujours eue pour lui, & qu'elle conserveroit toute sa vie pour son service & sa personne : qu'elle avoit pensé mourir de frayeur pour son Roi, quand elle avoit appris cette perfidie avec tant de

certitude. Elle accompagna ce discours d'un torrent de larmes & de soupirs ; enfin elle le conjura par le souvenir de sa tendresse pour elle, & des faveurs dont il l'avoit honorée, de rompre cette dangereuse conspiration, ou d'en prévenir les funestes effets.

Cet avis de la part d'une personne qui ne pouvoit être suspecte à ce malheureux Roi, acheva de l'abattre, & de le remplir d'ennuis & de frayeurs. Il fit appeller D. Fernand de Castro, ce fidele serviteur dont nous avons déja parle, & le seul qui lui restât : il lui ouvrit son cœur, & lui exposa ses inquiétudes. Après en avoir reçu toutes les consolations & tous les témoignages possibles d'une amitié dont ce méchant Prince n'étoit pas digne, ils concerterent ensemble sur ce qu'il y auroit encore à faire pour derniere ressource ; & ils convinrent que D. Fernand feindroit d'abandonner D. Pedre, se rendroit dans ses terres au Royaume de Galice, & que là il feroit de son mieux pour amasser de l'argent, & le plus d'hommes qu'il pourroit, pendant que D. Pedre de son côté assembleroit les Bourgeois de Séville, & leur feroit comprendre la nécessité où il étoit d'en sortir pour

aller accélérer les secours que les Maures lui avoient promis, sachant que l'embarquement étoit tout prêt en Afrique, & que les Grenadins n'attendoient que son arrivée pour se mettre en campagne avec de très-grandes forces.

D. Fernand partit suivant ce projet, & D. Pedre assembla les Bourgeois de Séville, & leur persuada (car il étoit homme d'esprit & éloquent) ce qu'il voulut leur dire, si bien qu'au lieu de trouver de la résistance, comme il s'y attendoit, ils le supplierent de ne pas attendre dans leur ville les événemens d'un siege : ils lui jurerent de se défendre jusqu'à la derniere extrémité, & de faire une si vigoureuse résistance, qu'ils lui donneroient le temps de venir à leur secours avec les forces considérables sur lesquelles il comptoit.

D. Pedre satisfait d'une résolution si conforme à ses vues, ordonna aussitôt que tout son équipage fût prêt pour partir dès la nuit suivante, & les Bourgeois lui donnerent quarante des leurs les plus qualifiés pour l'accompagner, & lui rendre plus d'honneur. Il sortit donc de Séville dès qu'il fut nuit, & s'étant trouvé au point du jour sur une

petite montagne d'où on voyoit la ville à découvert, il s'arrêta, & dit, je suis sûr de n'avoir plus là-dedans que de bons & fideles serviteurs, car j'en ai fait sortir tous les traîtres qui y étoient encore. En même-temps il fit signe à ses gardes d'arrêter les quarante Bourgeois qu'on lui avoit donnés comme une escorte honorable: il en fit séparer vingt à qui il reprocha leurs trahisons, leur dit qu'il avoit intercepté plusieurs lettres d'eux, où il avoit découvert leur crime & leurs-intelligences avec ses ennemis, & à l'instant les fit prendre en présence de leurs compagnons de voyage. Il congédia ensuite les vingt autres, & continua sa route ou plutôt sa fuite.

Cette exécution annoncée dans la ville y excita une grande rumeur: mais soit que ces Bourgeois fussent coupables ou non, on trouva le moyen de la faire passer pour juste, & d'appaiser le peuple; & jamais on n'a su si ce n'étoit pas plutôt un trait de cruauté de D. Pedre, qui ne pouvoit se refuser de donner de pareils exemples de sa férocité, qu'un acte de son autorité Royale.

Cependant D. Henri parut bientôt à la vue de Séville, avec une des plus belles armées que l'on eût encore vues en

Espagne. Du Guesclin, en sa qualité de Connétable, fit faire les quartiers, ordonna les campemens, & disposa toutes choses pour commencer les approches & faire une premiere attaque. Le lendemain il alla en personne reconnoître la place, accompagné seulement de cinq ou six Officiers; mais il avoit posté deux cens hommes d'armes à portée de le soutenir en cas de surprise & de nécessité. Les Sévillans ayant vu du haut de leurs murs ces six ou sept Cavaliers qui s'étoient fort avancés, firent sortir cent chevaux par une fausse-porte, dans le dessein d'envelopper ce peu de monde: mais du Guesclin étoit trop habile dans le métier pour se laisser surprendre. Il avoit envoyé un de ses hommes au galop jusque sur la contrescarpe. Celui-ci ayant apperçu ces cent chevaux des ennemis, revint, comme il étoit allé, en rendre compte à du Guesclin, qui fit ensorte de les attirer au combat, bien assuré que ses deux cens hommes d'armes feroient leur devoir. En effet les cent ennemis sortent du fossé & viennent impétueusement fondre sur le Connétable & sur sa petite troupe, qui feignirent de se retirer, & tous étant bien montés étoient

ſûrs de n'être atteints que quand ils le voudroient : les ennemis les pourſuivirent vivement, & furent étrangement ſurpris de voir venir à eux cent hommes d'armes au trot, (car le Connétable n'en commanda pas davantage, afin de mieux engager le combat, & il avoit laiſſé les autres derriere une maiſon qui les couvroit entiérement). Alors du Gueſclin, avec ſes cent hommes d'armes, ſe met en contenance de recevoir les cent ennemis, qui, ſe voyant égaux en nombre, combattirent vaillamment, lorſque cinquante nouveaux hommes vinrent rafraîchir la troupe de Bertrand, & un moment après le reſte s'y mêla. Les Sévillans jugeant qu'il n'y avoit pas à reculer, & qu'ils ſeroient deshonorés s'ils avoient fui, prirent le parti de ſe défendre merveilleuſement. Du Gueſclin crut qu'il n'auroit pas été digne de lui, ni dans l'exacte générosité de les faire tuer, & voulut les avoir priſonniers, pour ſavoir d'eux exactement l'état de la place : c'eſt pourquoi il leur cria de ſe rendre, & qu'ils ſeroient bien traités. Leur Commandant, qui étoit un Maure, vaillant & de bonne mine, lui remit à l'inſtant ſon épée : alors le Connétable fit ceſſer le combat,

laissa les prisonniers à la garde de ses gens, & continua d'aller reconnoître la place, comme il avoit commencé. Après sa ronde faite, il revint à sa troupe, & donna la liberté à quatre-vingt des ennemis, les autres ayant été tués. Il leur fit rendre leurs chevaux & leurs armes, & se contenta de retenir le Commandant avec deux ou trois autres, & le lendemain il les renvoya aussi chez eux, après en avoir tiré toutes les lumieres dont il avoit besoin sur l'état de la ville.

Le retour de ces prisonniers dans Séville, contribua beaucoup à augmenter l'estime que l'on y avoit pour le Connétable, dont le nom y étoit déjà parvenu. Ces hommes racconterent avec quelle valeur & quelle prudence il avoit conduit son opération : mais ils ne pouvoient assez exalter sa grandeur d'ame & la générosité avec laquelle il les avoit traités ; ensorte que tout le monde convint que la renommée ne leur avoit annoncé de notre Héros rien qui ne fût exactement vrai.

Avant que de renvoyer ces derniers prisonniers, il les présenta au Roi, qui interrogea lui-même le Commandant sur l'état de la place, & chargea des

Seigneurs de sa Cour d'interroger de même, mais séparément, les autres prisonniers, afin de combiner leurs rapports, & de n'être pas trompés. Toutes leurs relations se trouverent uniformes, & on en conclut que Séville étoit suffisamment garnie de toutes sortes de munitions pour deux ans, qu'elle contenoit tant en soldats qu'en bourgeoisie plus de vingt mille hommes portant les armes, tous résolus à souffrir les dernieres extrémités, plutôt que de se rendre. Ils se vantoient d'avoir la gloire eux seuls de rétablir le Roi D. Pedre, & qu'ils mettroient leur ville en cendres avant que de la voir passer sous d'autres loix que les siennes: les femmes, les enfans & les vieillards travailloient jour & nuit aux réparations des murailles, & aux nouvelles fortifications que l'on ajoutoit aux anciennes. On sut que la garde ordinaire étoit de six mille hommes qui se relevoient toutes les vingt-quatre heures: que leur ville étoit séparée en trois quartiers, celui des Chrétiens, celui des Juifs, & celui des Sarazins, & qu'on en avoit formé un quatrieme dans le Palais du Roi, destiné à y retirer les malades & les blessés, avec les effets les plus pré-

cieux, & les richesses des particuliers.

Sur ces rapports très-semblables de tous les prisonniers séparément, on délibéra sur le parti qui étoit à prendre. On comprend aisément que les circonstances étoient trop intéressantes, pour que les avis ne fussent pas partagés dans le Conseil. Les uns vouloient que l'on se rendît maître de toutes les petites places des environs, & que l'on s'y fortifiât, pour couper les vivres à une ville si grande & si peuplée, qu'on l'affameroit immanquablement bientôt, & qu'ainsi peu à peu on la réduiroit à la nécessité de capituler. D'autres étoient d'avis que l'on se retirât sans entreprendre ce siege, & sans s'y engager plus avant; quelques-uns remontrerent que les chaleurs étant devenues excessives, les maladies se mettroient infailliblement dans l'armée, & qu'il étoit beaucoup plus sage de ne pas hasarder tant d'hommes qu'elles pourroient emporter, puisqu'il n'y avoit aucune apparence de réduire en trois mois une place aussi forte que celle-là, & que si on y étoit surpris de l'hiver, les marais se rempliroient d'eau, & tout ce que l'on auroit fait deviendroit inutile.

Du Guesclin parla à son tour, & dit

avec ſon aſſurance & ſa confiance ordinaires : » Ce n'eſt point à des Conquérans à prendre l'un ni l'autre de ces partis, quand même ils ſeroient les meilleurs ; nous ſommes dans le cas de tout attendre de notre bonne fortune, & de la valeur d'une armée tant de fois victorieuſe : il eſt très-évident que ſi l'on manquoit la priſe de Séville, tout ce que nous avons conquis juſqu'ici ſeroit perdu. Nous ne devons donc pas manquer à en preſſer le ſiege, puiſque nous n'en ſerons jamais les maîtres que par la force, & nous y employer ſans relâche : car d'un côté c'eſt ſe tromper ſoi-même volontairement, que de croire qu'en affamant la ville à force de temps & de longueurs, nous amenerons les Bourgeois à capituler : de l'autre, ces mêmes longueurs donneront à D. Pedre le loiſir de venir ſur nous en force, & à ſes amis la hardieſſe de ſe joindre à lui, & de tout entreprendre, ce qu'ils n'oſent faire dans la ſituation actuelle de ce Prince, & la nôtre : au lieu que ſi nous pouvons, comme il n'eſt pas impoſſible, & comme je l'eſpere, entrer dans la ville, la guerre ſera terminée, & la conquête de toute la Caſtille conſommée. Alors D. Pedre totalement

dépouillé, sera sans ressource, & aura bien plus de peine à trouver des amis & des secours étrangers, que si nous laissions une si importante place en son pouvoir, avec tout le territoire des environs. Enfin quand cette derniere conquête sera faite, nous aurons à choisir, ou d'aller contre les Infideles de Grenade, comme c'est notre destination, ou à la rencontre des secours que D. Pedre pourroit amener d'Afrique.

L'avis de du Guesclin l'emporta sur tous les autres, aussi étoit-il sans comparaison plus juste & plus sensé, suivant la circonstance & l'état des choses. En conséquence il fut déterminé que sans autre délai, la ville seroit dès le point du jour du lendemain, assaillie de toutes parts, & pour cet effet on commanda des travailleurs pour saper les murailles & y faire des ouvertures. Les échelles furent préparées, & quinze mille hommes ordonnés pour l'assaut, & grand nombre d'autres pour les soutenir & rafraîchir. On fit quatre attaques, le Roi en personne se chargea des deux premieres, dont l'une devoit être adressée au quartier des Mahométans, & l'autre vers une partie de celui des Chrétiens. La troisieme fut confiée aux Fran-

çois, sous les ordres du Comte de la Marche, du Maréchal d'Andreham, du Sire de Beaujeu, & du chevalier Vert, (Louis de Châlon) & devoit attaquer l'autre partie du quatier des Chrétiens: & la quatrieme fut destinée aux Anglois, contre le quartier des Juifs, sous le commandement de Hüe de Caurelée & de Mathieu de Gournay. Du Guesclin avec ses Bretons devoit avoir l'œil par-tout pour seconder les assaillans, soutenir ceux qui auroient été repoussés, & chercher sur-tout à enfoncer quelques portes.

Dès qu'il fut jour, on marcha dans l'ordonnance que nous venons de dire. Les assiégés avoient bordé leurs murailles & leurs tours de gens de traits, pendant que les femmes & les enfans y portoient des pierres & des chaudieres d'eau & d'hüile bouillantes, pour jetter par les créneaux sur ceux qui se présenteroient aux échelles. Tout ce que les assiégeans purent faire ce jour-là, fut de combler une partie du fossé, & il y eut de part & d'autre quelques hommes tués à coups de fleches; mais en petit nombre.

Le lendemain l'attaque recommença dès le point du jour, & les gens qui étoient

étoient à D. Henri, & sous ses ordres, animés par le souvenir de leurs victoires passées, & plus encore par l'espérance du pillage dans une ville qui passoit pour la plus opulente de toute l'Espagne, alloient à l'assaut avec une ardeur inexprimable. Les habitans qui avoient à défendre leurs personnes, leurs familles, leurs maisons, leur patrie & leur propre honneur, connoissoient assez le péril où ils étoient de tout perdre; aussi se défendoient-ils suivant l'intérêt qu'ils avoient à conserver. Les assaillans dresserent donc les échelles de toutes parts, & de toutes parts elles furent renversées, de sorte que la journée s'étant passée dans de si violens travaux, la nuit vint les interrompre, & força les deux partis à se retirer.

Ces commencemens, ayant été plus à l'avantage des assiégés que des assaillans, leur avoient enflé le cœur, & avoient presque dissipé la terreur que la réputation de du Guesclin & de ses Bretons leur avoit imprimée, ils allerent même jusqu'à mépriser l'armée de D. Henri, & à en donner des marques publiques. Ces troupes irritées résolurent de s'en venger, en réparant avec avantage le peu de succès qu'elles avoient

eu, elles prirent même de la haine contre les assiégés qui les avoient insultés. Ce siege dura très-long-temps, & il n'y avoit pas de jour qui ne fût marqué par quelqu'événement extraordinaire.

Enfin D. Henri commença à s'ennuyer d'être trois mois devant une place, pendant que tant d'autres lui avoient ouvert leurs portes sans se faire battre, & même avec une satisfaction marquée. Il en fit un jour des reproches à ses soldats, il leur dit qu'il sembloit que leur valeur n'étoit plus la même qui lui avoit conquis tant d'autres villes, & ajouta que c'étoit cependant-là que leurs travaux devoient être couronnés, & leurs conquêtes assurées. Ce peu de mots leur donne une nouvelle ardeur : ils courent aux échelles, les plantent contre les murailles, & font des efforts surnaturels. Enfin, après six heures d'une attaque générale, les Anglois parvinrent à forcer le quartier des Juifs, qui payerent leur malheur bien cher; car les Chrétiens & les Mahométans qui ne combattoient pas sur les murailles, les soupçonnant d'intelligence, fondirent sur eux avec une fureur qui tenoit de la rage, & firent de ces malheureux un carnage épouvantable. Du Guesclin s'appercevant du

fuccès des Anglois, court de quartier en quartier, fait voir aux foldats les enfeignes du Seigneur de Caurelée, plantées fur une tour; cela leur donna une hardieffe nouvelle, ils redoublerent leurs efforts, & les Bretons gagnerent le haut de la muraille. Alors tout fléchit & fe mit en fuite vers le château qui n'étoit pas capable d'en contenir la moitié, & les premiers entrés fermerent les portes aux autres, dans l'appréhenfion que les vainqueurs n'y entraffent avec eux. Les derniers combattirent encore, mais foiblement, & enfin ils implorerent la clémence du vainqueur.

Le foldat étoit tellement animé qu'il ne vouloit pas ceffer le carnage, quelques peines que les chefs fe donnaffent; cependant ils y parvinrent & fauverent la vie à un bon nombre. Reftoit à gagner le château : du Guefclin n'étoit pas d'avis qu'on le forçât, parce qu'il y périroit immanquablement quantité de gens de marque, & de braves foldats du parti du Roi, & qu'en même-temps la même chofe arriveroit du parti contraire, parce qu'il s'y étoit retiré tout ce qu'il y avoit de plus diftingué dans la ville & dans la garnifon. Il remontra ces raifons à D. Henri, &

lui exposa que les Officiers & soldats ennemis n'ayant fait que remplir leurs devoirs, montroient qu'ils seroient pour lui des sujets fideles, qui dans la suite pourroient lui rendre de bons services; que d'ailleurs il s'étoit retiré dans le château un grand nombre de vieillards, de femmes & d'enfans, qu'il ne seroit pas possible de sauver de la fureur & de la licence du soldat : que le butin y seroit si considérable, que le soldat enrichi quitteroit l'armée, ensorte qu'il se trouveroit sans forces, & qu'une pareille victoire lui feroit à lui-même plus de tort que la perte d'une bataille.

Le Roi se rendit à de si bonnes raisons, & ordonna à du Guesclin de s'avancer sur le bord du fossé, & de parler aux Commandans : il y alla, & les fit appeller par un Héraut : ils descendirent à la porte, & sortirent sur la planchette qu'ils firent baisser. Du Guesclin leur dit, que l'extrémité où ils étoient, servoit de témoignage & de preuve constante de leur valeur; mais qu'aussi ils devoient juger que cette valeur n'étoit pas toujours invincible : qu'ils avoient acquis tant de gloire par leur belle défense, qu'il seroit diffi-

cile de décider qui en remportoit plus d'honneur, des vainqueurs ou des vaincus. » Je vous conjure, ajouta-t-il, avec toutes les instances possibles, de ne pas obliger le Roi à vous faire attaquer : il est temps pour vous de reconnoître sa bonté & sa clémence, je vous en apporte de sa part toutes les assurances que vous pouvez désirer, & vous inviter de les accepter. Mais si l'intérêt de votre conservation vous touchoit si peu, que vous aimassiez mieux mourir honorablement l'épée à la main, que de vous soumettre aux loix que la nécessité & votre état présent vous imposent, considérez au moins cette multitude de victimes innocentes dont le salut doit vous être cher, & que vous sacrifieriez à une résolution barbare qui tiendroit du désespoir. Vous devez au contraire les protéger & les défendre, vous ne le pouvez qu'en acceptant une capitulation honorable, puisque désormais la force de vos armes vous est devenue inutile «.

Le Gouverneur répondit pour tous, qu'ils pouvoient être vaincus, mais que leur vertu ne pouvoit se soumettre à l'inconstance de la fortune : qu'ils étoient tous délibérés de mourir, &

d'effacer par leur sang leur malheur & la honte de leur défaite : que les vieillards qui étoient parmi eux leur avoient appris à préférer une mort glorieuse à l'ennui & à la honte d'une conservation sans honneur, & qu'ils vouloient par leur mort continuer ces mêmes leçons à ceux qui viendroient après eux. Que les femmes les avoient élevés dans ces nobles sentimens, & qu'elles ne balanceroient pas à pratiquer ce qu'elles leur avoient elles-mêmes appris. Que quant aux enfans (dont sans doute quelques-uns échapperoient à la fureur des armes), ce seroit pour leurs peres & pour eux un opprobre éternel, s'ils avoient le malheur de vieillir souillés de la lâcheté de leurs aïeux ; qu'au contraire ce seroit un honneur pour leur mémoire que ces mêmes enfans racontassent aux leurs, & transmissent à la postérité un acte si glorieux de fermeté & de courage. Cela dit, il remercia du Guesclin de sa bonne volonté, prit congé de lui au nom de tous ses compagnons, & ils rentrerent dans le château.

Le Roi instruit de l'opiniâtreté des assiégés, en fut vivement mortifié : il regretta d'être obligé de faire un exem-

ple néceffaire fur tant de braves gens ; mais il ne put fe difpenfer de les faire attaquer de toutes parts, & dans un moment la muraille fut gagnée. Du Guefclin qui y étoit arrivé des premiers, contint les foldats, & fufpendit l'affaire, pour fe donner le moyen de faire un dernier effort fur ces hommes déterminés : il leur fit une feconde fois les offres qui leur avoient été faites, & qu'ils avoient rejettées, voulant périr plutôt que de recevoir aucune grace. Cependant ils revinrent à eux, & ne purent s'empêcher d'admirer la générofité d'un ennemi qui ayant la victoire dans les mains, fembloit encore leur demander comme une grace leur propre confervation. Le Commandant ravi d'un fi noble procédé, tendit la main à du Guefclin, lui donna fa parole, & lui remit le château au nom du nouveau Roi.

Par la réduction de cette importante place, D. Henri fe vit univerfellement reconnu pour Roi de Caftille & de Léon, & n'eut plus rien à faire qu'à donner toutes fes attentions au gouvernement de fes Royaumes, & à récompenfer tant de braves gens qui l'avoient mis fur le Trône : après quoi il les

licentia, pour que chacun pût aller jouir dans ses biens & dans sa famille d'un repos qu'ils avoient si bien mérité.

Pendant l'intervalle du siege de Séville, que nous venons de rapporter, le malheureux D. Pedre qui regardoit cette place comme la derniere qui pût lui conserver la qualité de Roi, & même comme imprenable, vu l'état où il l'avoit laissée, espéroit que la fidélité des habitans & la valeur des troupes qu'elle contenoit, seroient capables d'arrêter le cours des conquêtes de son ennemi, & lui donneroient le temps d'assembler des forces nouvelles pour le combattre, le chasser & se rétablir. Dans cette pensée, il gagne les bords de la mer où il avoit donné ordre de préparer des vaisseaux pour le transporter en Afrique, où il vouloit aller lui-même solliciter les Princes ses voisins de lui donner des secours, d'embrasser sa querelle, & de venger sur D. Henri l'injure qu'il avoit faite en sa personne à tous les Souverains de la terre : cependant il envoya faire la même demande au Roi de Portugal son oncle.

Quand il fut arrivé à Cadix pour s'y

embarquer, il fut fort étonné que son Trésorier général, Martin Ynès, ne lui apportât point d'argent, quoiqu'il lui eût commandé de faire conduire sur des barques par la riviere jusqu'à Cadix, tout ce qu'il en avoit, & que les barques fussent alors en état de partir; mais on lui apprit que la populace ayant sçu que ses trésors étoient embarqués, avoit couvert la riviere de batteaux pour piller l'argent, & qu'on avoit encore été assez heureux de sauver les barques des mains de ces voleurs, & de les mettre en sûrete, jusqu'à une occasion plus favorable pour les faire arriver. Cette réponse, toute sensée qu'elle étoit, ne contenta pas D. Pedre, & soit qu'il soupçonnât Ynès d'infidélité, ou peut-être d'intelligence avec ses ennemis, son caractere féroce & cruel lui inspira la pensée de le faire mourir, & on eut bien de la peine à contenir cet esprit continuellement disposé à la violence & à la cruauté. Cependant il s'appaisa, & après avoir passé seulement un jour à Cadix, à faire embarquer tout ce qu'il vouloit emporter avec lui, il monta sur son vaisseau, accompagné de deux navires de conserve.

Réduit à cette extrémité de mal-

heurs, D. Pedre sentit vivement la grandeur de sa chûte, en comparant sa gloire & sa puissance passées avec l'état où il se voyoit réduit : ses réflexions le conduisirent à une mélancolie mêlée de fureur : tantôt les larmes lui tomboient des yeux, tantôt les soupirs & les sanglots lui échappoient malgré lui ; mais son orgueil indomptable les lui faisoit cacher autant qu'il le pouvoit. En quittant le port, il fixa ses yeux vers la terre qu'il quittoit, il resta long-temps plongé dans une profonde tristesse, & dit enfin pour toute parole, *je la reverrai*. Un de ses Courtisans lui répondit, qu'il devoit espérer le bonheur de revoir l'Espagne, & que si Dieu avoit voulu lui faire ressentir sa rigueur, ce n'étoit que pour faire éclater plus glorieusement sa justice & la bonté de sa cause. Mais cet esprit inflexible ne tournoit pas ses vues vers la Divinité, au contraire il ne méditoit que vengeances & supplices, & il s'écria encore une fois d'un ton plus violent que la premiere : *Je la reverrai*, vous dis-je, *oui ; je reverrai l'Espagne, & mes ennemis m'y reverront.*

Cependant le vent lui étoit favorable, & le poussa en peu de temps à

Lisbonne, où le Roi de Portugal son oncle, apprenant son arrivée, vint au devant de lui, & le reçut avec tous les honneurs dûs à un si grand Roi. D. Pedre sans perdre un momens entra en matiere sur le sujet de son voyage, & sur l'état de ses affaires, dont ses Ambassadeurs avoient déja instruit les Ministres de Portugal, & conféré sur les demandes qu'ils avoient faites. D. Pedre offroit de donner sa fille aînée à l'Infant de Portugal, & de très-grands avantages d'ailleurs, si ce Prince vouloit l'assister d'hommes & d'argent : la réponse fut que le Portugais le supplia de l'excuser de l'impossibilité où il étoit de le secourir : qu'il avoit été tellement sensible à ses disgraces, que s'il s'étoit trouvé en état de lui rendre service, il n'auroit pas attendu qu'il eût pris la peine de venir le demander : le pria de considérer que ce Royaume étoit de peu d'étendue, qu'il se trouvoit dépourvu d'hommes & de finances par les guerres qu'il venoit d'avoir à soutenir ; que de plus le secours qu'il pourroit lui donner seroit très-peu de chose en comparaison des forces de D. Henri, qui peut-être en saisiroit l'occasion pour lui déclarer la guerre & s'emparer de ses Etats, dont

la conquête ne lui seroit pas si longue & si difficile que l'avoit été celle des deux Castilles & du Royaume de Léon : qu'il s'en rapportoit à lui-même s'il n'avoit pas un intérêt essentiel de garder la neutralité, tant par ce qu'il venoit de lui exposer, que parce que la femme de D. Henri étoit de son sang, quoique d'un dégré plus éloigné que lui.

D. Pedre voyant qu'il étoit absolument décidé dans le Conseil de Portugal de ne lui donner aucun secours, & qu'il n'y avoit aucune apparence d'en faire changer la résolution, se retrancha à demander au Roi seulement la permission de traverser ses terres pour se rendre dans le Royaume de Galice, où D. Fernand de Castro étoit allé l'attendre, & d'où il espéroit de mettre quelque ordre dans ses affaires.

A peine D. Pedre étoit-il hors de Lisbonne, que Martin de Gournay, Anglois, y arriva de la part de D. Henri, & n'eut pas grande peine à remplir son ambassade, tout ce qu'il venoit demander au Roi de Portugal, se trouvant déja terminé à sa satisfaction : il confirma ce Prince dans ses sentimens, & repartit.

(1367.) Le Roi D. Henri sachant que

D. Fernand de Castro étoit dans la Galice & qu'il y travailloit pour le service de D. Pedre, qui devoit y arriver lui-même dans peu de jours, craignit que cette circonstance ne fît quelque tort à ses affaires dans Burgos & dans toute la Castille vieille ; il s'avança de ce côté-là avec son armée, tant pour empêcher ce qu'il craignoit, que pour s'assurer du Roi de Navarre, & en même-temps contenir le comte de Foix.

D. Pedre apprenant la marche de D. Henri, prit le parti de sortir de la Galice, après s'y être signalé par un trait digne de lui, qui fut de faire assassiner l'Archevêque de Compostelle. Ensuite il s'embarqua avec les deux filles qu'il avoit eues de Marie de Padilla ; mais le vent lui fut tellement contraire qu'il fut repoussé dans le même port d'où à peine venoit-il de sortir, & qu'il ne put jamais quitter que le vent n'eût changé. Il laissa en Galice son fidele serviteur D. Fernand de Castro, qui s'employoit à y maintenir ce qui lui restoit d'autorité, & à lui conserver ce Royaume ; mais l'arrivée de D. Henri renversa tous ses efforts, les plus grands Seigneurs étant venus se soumettre au nouveau Roi, & toutes

les Villes lui ayant ouvert leurs portes.

D. Fernand seul résista, & même se mit en défense dans une place que l'histoire ne nomme pas : D. Henri l'y assiégea, & le réduisit à lui donner sa parole de rendre sa place, si avant le jour de Pâques prochain, son maître ne paroissoit pas en forces capables de rentrer dans les Etats dont il étoit dépossédé. D. Henri s'en contenta, & marcha vers la Navarre, toujours inquiet de la conduite du Roi Charles le Mauvais, perfide par caractere, & qui avoit mille fois donné sa foi & violé ses sermens, vis-à-vis des Rois de France Jean, & Charles V. son successeur. Il y eut entre D. Henri & Charles le Mauvais, une conférence où les deux Rois voulurent que du Guesclin assistât, pour être témoin & comme garant des traités qu'ils se disposoient à faire ensemble. Le résultat de cette entrevue fut que le Navarrois entra de nouveau dans la ligue contre D. Pedre, promit de ne lui donner aucun secours, & d'empêcher le passage par ses terres aux troupes que le Prince de Galles pourroit lui envoyer : il confirma sur-tout ce dernier article, sur ce que l'on savoit que D. Pedre étoit déja en Guienne, auprès

de ce Prince, & qu'il sollicitoit son secours & sa protection. Quand cette négociation fut terminée, D. Henri fut obligé de licencier les troupes Angloises qu'il avoit avec lui, à qui le Prince de Galles avoit mandé de venir le rejoindre. Le Roi jugeant par-là de l'orage qui se préparoit contre lui, fit partir du Guesclin pour la Cour de France, chargé de faire de nouvelles levées, & de les amener en Espagne pour l'ouverture de la campagne suivante.

A peine fut-il parti que D. Fernand de Castro profitant de son absence & de la séparation des Anglois d'avec D. Henri, rassembla ses amis, & avec eux reprit une grande partie des places que D. Pedre avoit perdues dans la Galice, menaça le Roi de Navarre de lui faire la guerre, s'il ne renonçoit à son dernier traité fait avec D. Henri, & commença à ébranler sa fidélité & ses sermens. Pendant que D. Fernand de Castro s'occupoit ainsi à rétablir les affaires de D. Pedre, D. Henri étoit à Burgos, où il tenoit les Etats du Royaume, y renouvelloit ses alliances avec le Roi d'Aragon, & se disposoit à la guerre pour le Printemps, & à

conserver par ses armes des conquêtes qui lui avoient tant coûté.

Le Prince de Galles que D. Pedre avoit choisi pour son protecteur, étoit alors le Prince le plus glorieux de son siecle, il n'avoit que trente-cinq ans, & dès l'âge de quatorze il avoit beaucoup contribué par sa valeur au gain de la bataille de Créci, contre Philippe de Valois. Il s'étoit trouvé depuis en plusieurs occasions, & avoit gagné en personne la bataille de Poitiers, où il avoit fait prisonnier le Roi Jean. On l'appelloit ordinairement *le Prince Noir*, parce qu'il méprisoit les ornemens extérieurs, & portoit toujours une cotte d'armes noire. Il commandoit en Guienne, en Poitou, & dans les Provinces qui avoient été cédées au Roi d'Angleterre, par le traité de Bretigny; & comme il tiroit des revenus considérables de tous ces pays riches & peuplés, sa Cour étoit plus magnifique qu'aucune autre de l'Europe. Elle étoit remplie d'Etrangers, qui y étoient arrivés autant par les manieres engageantes & le caractere doux, modeste & affable du Prince, que par les Spectacles, les Tournois & les autres fêtes guerrieres qui s'y suc-

cédoient continuellement. Ce fut dans ces circonstances que D. Pedre se rendit auprès de lui pour implorer son secours. Le malheureux Roi aussi humble dans sa disgrace, qu'il avoit été insolent dans la prospérité, se jetta à ses genoux & le pressa de contribuer de toute sa puissance à le rétablir sur son Trône. Il lui représenta l'état affreux dans lequel se voyoit réduit un souverain légitime, dépossédé de sa couronne, chassé de ses états par l'insolence monstrueuse d'un bâtard, & les intrigues d'une nation inquiete & perfide : que sa cause étoit celle de tous les Souverains, & que le vainqueur des Rois devoit être leur asyle dans la mauvaise fortune. » Il y va de votre gloire, lui disoit-il, après tant d'actions héroïques qui rendront votre nom immortel, de vous déclarer protecteur d'un Prince opprimé : personne au monde n'est plus capable d'opérer mon rétablissement qu'un Prince heureux, vaillant, & redouté comme vous l'êtes ; & si vous vouliez seulement paroître en Espagne avec une puissante armée, je suis assuré que l'ancienne & naturelle affection de mes sujets renaîtroit dans tous les cœurs. Je suis déja ins-

truit que le plus grand nombre regrette de s'être rendu à mon ennemi, & d'avoir été forcé par ses armes victorieuses à recevoir ses loix : je sais que les principales villes souhaitent de me revoir, & que chacune se rendroit avec d'autant plus d'empressement, qu'elles voudroient à l'envi l'une de l'autre obtenir une amnistie de leur défection. D'ailleurs votre intérêt personnel vous y engage : si D. Henri reste en possession de la Couronne de Castille, c'est pour vous un ennemi de plus & certain ; ce sera toujours un allié des François auxquels il doit sa grandeur présente, & leurs armes étant réunies, tôt ou tard ils vous enleveront la Guienne. D. Pedre ajouta à ces prieres les promesses les plus magnifiques, de donner au Prince de Galles la principauté de Biscaie, de payer tous les frais de la guerre, & de lui remettre entre les mains, ses trésors, & ses deux filles en ôtages.

Le Prince de Galles accueillit avec bonté le Roi fugitif, le consola & lui rendit tous les honneurs dus à sa dignité, sans cependant vouloir encore s'engager définitivement vis-à-vis de lui. Ayant mis cette affaire en déli-

bération dans son Conseil, les plus sages de ses Ministres, furent d'avis qu'il donnât seulement retraite à D. Pedre, mais qu'il ne s'engageât point dans une guerre pénible, pour rétablir sur son Trône un tyran, l'horreur du genre humain. La Princesse de Galles s'y opposoit aussi, regardant D. Pedre comme un monstre, qui avoit fait mourir sa femme. D'un autre côté Chandos, Felleton & tous les autres Capitaines, tant Anglois que Gascons, qui ne respiroient que la guerre, faisoient envisager au Prince cette affaire comme la plus belle occasion qu'il pût trouver d'acquérir de la gloire & de s'immortaliser, en rétablissant sur son Trône un Roi son allié, qui n'avoit point d'autre protection que la sienne. L'esprit ambitieux du Prince de Galles étoit assez disposé à goûter ces conseils. Il étoit agréablement flatté de se voir en ce moment comme l'arbitre de la destinée de deux Rois, & le maître de disposer d'une aussi belle Couronne que celle de Castille. D'ailleurs sa jalousie secrette contre la nation françoise lui faisoit espérer de les voir encore les armes à la main & de les vaincre, comme il avoit fait en

tant d'occasions ; & il desiroit avec ardeur de se mesurer contre de Guesclin, dont la grande réputation offusquoit un peu la sienne. Il ne jugea pourtant pas à propos de rien conclure, dans une affaire de si grande importance, sans la participation d'Edouard son pere, à qui il dépêcha un exprès. Le Conseil de ce vieux Roi eut de la peine à prendre un parti ; on y connoissoit assez D. Pedre, pour juger qu'il ne tiendroit de ses promesses que ce qu'il ne pourroit absolument refuser. On prévoyoit qu'après son rétablissement il arriveroit de deux choses l'une, ou le dépit d'avoir été trompé, ou la nécessité de lui faire la guerre, après avoir engagé l'Angleterre dans de très-grandes dépenses perdues. Que par-dessus cela, on n'avoit aucune assurance de réussir dans une telle entreprise, & de chasser un Prince brave, victorieux & adoré de ses sujets, comme l'étoit D. Henri, pour remettre sur le Trône un Roi dont on ne pouvoit se dissimuler les vices, & que ses cruautés & sa tyrannie avoient rendu insupportable à ses propres sujets. Que les Rois de Portugal & d'Aragon, & les Maures d'Espagne s'opposeroient à son

rétablissement, par la crainte qu'ils auroient qu'il ne se vengeât du refus qu'ils lui avoient fait de le secourir : que si l'armée Angloise venoit à avoir du désavantage en Espagne, soit par la perte d'une bataille, soit par les maladies, ou faute de vivres, ce qui étoit très-possible, on se reprocheroit d'avoir sacrifié la fleur des forces du Royaume, & de l'avoir exposée à être la proie des François & des Ecossois, anciens ennemis de la nation. On savoit encore que le Roi de France avoit fait alliance avec D. Henri, & qu'il n'y avoit pas à douter que si le Prince de Galles alloit, ou envoyoit du secours à D. Pedre, le Roi de France ne le fît sommer de s'en départir à cause de la mouvance de la Guienne de sa Couronne, & en cas de refus, qu'il n'entrât en armes dans cette Province & dans tout ce qui appartiendroit à l'Angleterre où il ne se trouveroit plus personne pour défendre le pays. Pour conclusion on décida qu'il falloit abandonner D. Pedre à sa mauvaise fortune, reconnoître que ses disgraces étoient évidemment l'effet de la vengeance divine, & au contraire faire avec D. Henri une alliance très-étroite, pour le détourner de son attachement à la France.

Ces obſervations politiques, toutes ſages qu'elles étoient, furent combattues & renverſées par pluſieurs motifs. Le premier étoit l'empreſſement que tout le monde connoiſſoit au Prince de Galles pour cette entrepriſe; le ſecond étoit l'ambition du Roi Edouard, qui deſiroit paſſionnément voir encore augmenter les poſſeſſions de ſa Couronne, & une expédition ſi glorieuſe illuſtrer la fin de ſon regne. On conſidéroit encore que de tout temps l'Angleterre avoit eu des alliances avec la Caſtille; on avoit compaſſion d'un Roi ſi généralement dépoſſédé, & on regardoit comme une choſe d'une dangereuſe conſéquence pour les Souverains, de ſouffrir un bâtard jouir paiſiblement d'une Couronne qu'il avoit enlevée, ſans aucune apparence de droit ni de juſtice. Ces conſidérations déciderent Edouard à envoyer à ſon fils un pouvoir illimité de faire ce qu'il jugeroit à propos, & il joignit à ce plein pouvoir quatre cens lances, & quatre cens archers que lui mena le Duc de Lancaſtre ſon frere. Un nombre de Seigneurs Anglois accompagnerent ce Prince à Bordeaux pour être de l'expédition.

A l'ouverture des lettres du Roi, le

Prince de Galles se décida à l'instant pour la guerre, & toute la Guienne fut d'abord en mouvement pour lever des hommes & pour les préparatifs. Tous les Seigneurs de la Province voulurent témoigner à ce Prince leur affection & leur courage, & se disputerent à qui auroit les plus belles Compagnies & les plus vaillans hommes. La difficulté étoit de savoir comment on entreroit en Espagne, & l'on savoit que dans l'entrevue du Roi D. Henri avec le Navarrois, il avoit été convenu que celui-ci empêcheroit le passage par ses terres ; & comme il étoit le maître des gorges des Pyrénées, il l'étoit par conséquent de barrer le chemin, s'il l'eût voulu, & on n'auroit pu tenter de passer de force, sans exposer toute l'armée à un péril évident. Mais comme on connoissoit le Navarrois pour peu scrupuleux dans l'observation de ses traités, on ne désespéra pas de le corrompre. Jean Chandos, Anglois, & le Captal de Buch, Gascon (1), se chargerent

(1) Il eut un frere, Archambault de Grailly, dont la femme Isabelle étoit sœur de Mathieu de Castelbon, Comte de Foix, après la mort duquel il en prit le titre

de cette négociation, & l'allerent joindre à Pampelune, où il les reçut avec de grandes démonstrations d'amitié & de joie : ils eurent avec lui une conférence particuliere, & lui remontrerent de la part du Prince de Galles qu'il s'étoit fait un préjudice considérable en faisant alliance avec un usurpateur & un sujet rebelle : qu'il savoit à n'en pouvoir douter que D. Henri avoit contracté des liaisons qui ne se pouvoient rompre avec le Roi d'Aragon, ennemi juré de la Navarre, & que s'il ne prenoit de loin des mesures pour prévenir les événemens dont sa Couronne étoit menacée, il devoit craindre que ce nouveau Roi, se voyant constamment affermi, ne s'unît quelque jour avec celui d'Aragon pour le traiter comme D. Pedre, & le dépouiller. Que non-seulement par son dernier traité il avoit renoncé à ses anciens amis dont il avoit reçu des secours essentiels dans ses affaires, mais

---

en 1400, & en fit hommage au Roi Charles VI, à Paris, où il vint avec sa femme que l'on nommoit la Perle du monde, à cause de sa beauté & de sa vertu. L'illustre Gaston de Foix, Duc de Nemours, tué à Ravenne en 1512, étoit leur arriere-petit-fils.

qu'il

qu'il s'étoit jetté entre les bras des ennemis de sa personne & de sa Maison. Qu'ainsi il étoit ponr lui du plus grand intérêt de se maintenir dans l'amitié du Prince de Galles, & de lui donner par ses terres le passage qu'il lui demandoit pour son armée, d'autant plus qu'il ne pouvoit se dissimuler qu'en cas de refus, le Prince n'auroit pas beaucoup de peine avec d'aussi vaillantes troupes que les siennes à avoir par force, ce qu'il ne pourroit obtenir de bonne grace : que les circonstances étoient pour lui les plus avantageuses du monde, par la situation fâcheuse où D. Pedre étoit réduit, & par la nécessité où il se trouveroit de lui accorder toutes les conditions qu'il lui imposeroit, & que s'il en faisoit difficulté, le Prince de Galles non-seulement l'obligeroit de les accepter, mais même se rendroit garant de leur exécution. Et ils conclurent par l'engager à venir voir le Prince de Galles à Bayonne, & lui offrit le passage qu'il souhaitoit à travers la Navarre, ce qu'il pouvoit faire sans scrupule, n'ayant fait aucun traité par lequel il se fût détaché de l'alliance d'Angleterre : qu'enfin quand il seroit à Bayonne, le Prince ménageroit ses intérêts avec D. Pedre

qui devoit être conſidéré malgré ſes malheurs, comme ſeul & légitime Roi de Caſtille.

Le Roi de Navarre ſe rendit à de ſi ſpécieuſes raiſons, & promit aux deux Négociateurs qu'il ſe rendroit à Bayonne, ſous prétexte de rendre une viſite au Prince de Galles. Il y fut reçu de la meilleure grace du monde, on lui fit bien des careſſes & des amitiés, on traita pour lui avec D. Pedre, qui accorda tout ce que l'on voulut, au moyen de quoi le Navarrois promit non-ſeulement le paſſage, mais de joindre ſes forces à l'armée Angloiſe.

Il eſt temps de retourner à du Gueſclin que nous avons dit être parti pour la Cour de France. Le Héros en ſortant de Burgos, ſe rendit en diligence & directement à Barcelonne, où étoit le Roi D. Pedre d'Aragon; ce Prince le reçut avec des témoignages de joie ſi ſenſibles, qu'il n'eût pu en donner de plus grands au plus cher de ſes parens; il lui dit que ce qu'il avoit fait en Eſpagne ſurpaſſoit tellement la croyance humaine, qu'on ne pouvoit le regarder ſans reſſentir pour lui tout le reſpect & l'admiration que l'on devoit aux Héros. Du Gueſclin rougit d'un éloge ſi ex-

ceſſif dans la bouche d'un Roi, & de ſes expreſſions, & ſe contenta de lui répondre modeſtement, que la valeur de D. Henri, & la bravoure des ſoldats que le Prince lui avoit donnés, avoient conquis la Caſtille, qu'il n'en avoit été que le compagnon & le tomoin, & tout au plus un foible inſtrument, & qu'il n'avoit pas la vanité de s'en rien attribuer. Le Roi d'Aragon le retint quinze jours à Barcelonne, qu'il employa à lui procurer tous les plaiſirs poſſibles, à lui faire voir la magnificence de ſa Cour, & à lui confier les grands deſſeins qu'il avoit contre les Sarrazins d'Eſpagne & d'Afrique, & les moyens que lui donnoient pour ſon projet les Iſles de Sardaigne, de Sicile, de Mayorque & Minorque, (1) & ſa proximité avec les Royaumes de Grenade & de Murcie.

Du Guesclin lui répondit ſur chacun de ces articles, lui donna les conſeils qu'il crut convenables, & lui promit ſes ſervices. Enſuite s'étant apperçu que ce Roi étoit un peu refroidi pour les intérêts de D. Henri, il lui fit bien vîte comprendre que lui-même n'avoit

(1) Sans doute que toutes ces Iſles appartenoient alors à la Couronne d'Aragon.

pas de plus grand intérêt que de s'attacher à lui, parce que si D. Pedre se retrouvoit jamais sur le Trône, l'Aragon auroit en lui un ennemi implacable, qui ne lui pardonneroit jamais le passé. Le Roi en demeura tellement convaincu qu'il se détermina à renouveller ses traités avec D. Henri, qui, à la vérité, étoit dans son tort, pour n'avoit pas exécuté aux Etats de Burgos les anciens traités faits entr'eux.

De Barcelonne, du Guesclin se rendit à Toulouse, où étoit le Duc d'Anjou, frere du Roi, qui savoit déja son départ d'Espagne, & qui l'attendoit: il lui fit une réception très-favorable, & le retint le plus long-temps qu'il put. Pendant son séjour en Languedoc, il s'assura d'un nombre de braves gens de sa connoissance, avec qui il convint de les prendre à son retour de Paris, & de les mener avec lui en Espagne. Il partit ensuite pour la Cour, ayant reçu du Roi un ordre réitéré de s'y rendre. Il seroit superflu de décrire combien sa présence fut agréable au Roi, quelle satisfaction il eut de le voir arriver glorieux & conquérant; & la joie que du Guesclin ressentit de la vue de son Roi, & de recevoir de sa part tant de témoi-

gnages de ſon amitié & de ſon eſtime.

Notre Héros arrivant à la Cour, étoit inſtruit des préparatifs de guerre qui ſe faiſoient en Guienne, & des pratiques ſourdes du Prince de Galles avec le Roi de Navarre, & jugea de-là qu'il n'avoit point de temps à perdre, & que le plutôt qu'il pourroit ſe rendre auprès de D. Henri, ſeroit le mieux. C'eſt pour quoi il ſe mit à preſſer ſes levées, écrivit en Bretagne & en Normandie, à tous ſes amis, & reſſembla tout ce qu'il put de Soldats & Officiers ayant ſervi ſous lui.

Toute la jeune Nobleſſe de France ſouhaita d'être du voyage, & d'aller apprendre le métier ſous ce grand maître : il s'en préſenta en ſi grand nombre, qu'il ne fut embarraſſé que du chox : il ſe borna à quatre mille hommes d'armes faiſant douze mille chevaux effectifs, & la meilleure cavalerie du monde ſans contredit. Pour l'infanterie, il ne leva que deux mille arbalêtriers à pied, parce que dans ce temps-là la cavalerie, même les nobles, ne faiſoient point de difficulté de ſe mettre à pied quand on le leur commandoit. Il donna à cette armée le rendez-vous après de Toulouſe, & dépêcha des couriers à D.

Henri, pour lui donner avis de la marche de ses troupes, & de la sienne, le priant de ne point livrer de bataille qu'il ne fût auprès de lui.

Cependant le Prince de Galles avoit donné à Ausch le rendez-vous à toute son armée, & lui-même s'y rendit de Bordeaux. Il y resta quelque temps pour y attendre le Duc de Lancastre son frere qui venoit le joindre, comme nous l'avons dit, & lui amenoit un renfort d'Angleterre, avec ce qu'il avoit rassemblé d'hommes dans la Bretagne par où il avoit pris sa route. Le Comte de Foix vint à Ausch saluer le Prince de Galles, qui le pria de tenir sa place en Guienne pendant son absence, & d'avoir soin de toutes choses. Jacques, Roi de Mayorque, se rendit aussi auprès de lui, & implora son secours contre le Roi d'Aragon qui s'étoit emparé de son Isle. Le Prince lui promit que dès qu'il auroit terminé l'affaire pour laquelle il marchoit, il travailleroit pour ses intérêts : & ce Roi le suivit à la guerre avec D. Pedre.

Le Prince de Galles avant que d'engager son armée dans les montagnes, crut devoir prendre ses précautions pour ne pas tomber dans quelque surprise de

la part du perfide Roi de Navarre. Il fit donc partir avant lui Hüe de Caurelée (1), pour s'emparer des gorges, & les occuper en l'attendant ; pensant n'avoir pas un moment à perdre, vu que l'on étoit au mois de Février, & que si les passages venoient à se boucher par la chûte des neiges, dans des routes aussi impraticables que celles des Pyrénées, toute l'armée, Capitaines & Soldats y périroient infailliblement de faim & de froid, qu'ainsi il falloit prévenir les obstacles qui pourroient s'y trouver.

Hüe de Caurelée en entrant dans ces dangereux passages, ne fut pas peu étonné de ne trouver aucunes nouvelles du Roi de Navarre, ni personne de sa part pour servir de guide à lui & à son camp-volant. Ce Général entra en défiance qu'il n'y eût de la trahison de la part de ce Roi artificieux ; & prenant son parti, il se jette brusquement sur les villes de Mirande & du Pont de la Rei-

(1) Ce ne peut pas être celui que nous avons vu venir à Paris, comme l'un des chefs des grandes Compagnies, & avoir été présenté au Roi par du Guesclin, puisqu'il avoit pris parti avec lui, pour passer en Espagne, à moins qu'il ne se fût retourné du côté du Prince de Galles son Prince naturel.

ne, s'en rend maître, en donne avis au Prince de Galles, & mande au Roi de Navarre, qu'il se passera bien de lui & de ses gens ponr ouvrir au Prince de Galles son maître un passage par son pays. Le Navarrois usa de ses détours ordinaires. Il écrivit au Prince de vives plaintes contre Caurelée qui le traitoit en ennemi, quoiqu'il sût la part qu'il avoit prise dans la ligue contre D. Henri, & qui par provision lui prenoit ses villes : il supplioit le Prince de les lui faire rendre, & de commander à Caurelée de lui faire des satisfactions proportionnées à l'insulte.

Le Prince lui répondit qu'il n'avoit point donné d'ordres positifs à Caurelée d'entrer en ennemi sur les terres du Royaume de Navarre, mais bien de traiter comme tels tous ceux qui s'opposeroient à son passage, & qui favoriseroient le parti de Henri le bâtard. Le Navarrois comprit bien par ce style que ses secrets étoient découverts, & en particulier un nouveau traité qu'il avoit fait au préjudice de celui de Bayonne. Sur cela il resta tranquille comme s'il eût été dans une parfaite neutralité : il laissa, d'une part, traiter son pays comme on voulut, sans s'y opposer, & de l'au-

tre, il ne rendit aucun service pour faciliter le passage, & ne se mit point en peine de fournir des vivres pour les gens de guerre.

Caurelée cependant n'avoit avec lui qu'une poignée d'hommes, avec lesquels il ne pouvoit pas beaucoup entreprendre : le Prince lui-même en avoit trop peu pour les hasarder à une aventure où tout auroit pu se perdre à la fois : ainsi leurs opérations respectives demeurerent par force suspendues jusqu'à un temps plus favorable : & si le Navarrois eût voulu ou osé profiter de la circonstance, il pouvoit aisément obliger les Anglois à reprendre le chemin de Bordeaux. Mais ses deux places lui tenoient au cœur : outre que ses Ministres, qui étoient secrétement dans les intérêts de D. Pedre, lui remontroient sans cesse que si Mirande & le Pont de la Reine restoient démembrés de la Navarre, ce seroit deux portes aux Anglois pour s'emparer de ce qu'il possédoit du côté de le France, & le joindre à la Guienne, comme les Castillans avoient fait du côté de l'Espagne, & qu'il se verroit à la fin resserré dans des bornes si étroites, qu'il n'auroit plus de Roi que le nom. De-là ils tiroient

cette conséquence, qu'il falloit satisfaire le Prince de Galles & se déclarer pour lui sans délai, parce que le moindre retard pourroit donner lieu à D. Henri d'entrer sans obstacle dans la haute Navarre, comme le Prince de Galles étoit actuellement dans la basse : que si cela arrivoit, il se trouveroit entre deux grandes Puissances qui feroient de son pays le théâtre de la guerre, & qu'à la fin le parti qui seroit victorieux pourroit le détrôner, sans qu'il eût le moyen de faire résistance.

Ces observations politiques, mais spécieuses, mirent le Roi de Navarre dans de terribles inquiétudes. Après avoir bien tourmenté son esprit intrigant pour se tirer d'un pas aussi difficile, il se détermina du côté le plus pressant ; il envoya au Prince de Galles, un Gentilhomme, nommé Martin de Kares, subtil négociateur, & le chargea de lui représenter que si son Maître n'avoit pas exécuté les conventions faites à Bayonne, c'est que ses sûretés avec D. Pedre n'étoient pas satisfaisantes ; & cet habile envoyé parvint à le lui prouver tellement que le Prince en convint, ou feignit d'en convenir. Il répondit à de Kares qu'il pouvoit assurer le Roi de

Navarre qu'il auroit tout le contentement qu'il pourroit defirer; mais que comme ils n'étoient qu'à peu d'éloignement l'un de l'autre, il feroit à propos que pour ménager le temps des allées & des venues, il prît la peine de fe rendre à Saint-Jean-pied-de-porc : que là les deux Princes ayant leurs Confeils auprès d'eux trouveroient avec lui plus aifément les moyens d'ajufter toutes les difficultés, tant d'une part que de l'autre.

Le Roi de Navarre ne goûta pas trop cet expédient; cependant il fe détermina à en courir le rifque, & partit pour fe rendre à Saint-Jean-Pied-de-porc. Avant que de fortir de Pampelune, il envoya fecrétement un homme de confiance à D. Henri, pour lui expliquer les raifons qui le forçoient à entrer dans cette négociation, & tâcher de lui perfuader qu'il demeureroit ferme dans fes premiers fentimens, & dans la réfolution de traverfer de tout fon pouvoir le deffein des Anglois. Son appréhenfion étoit que fi D. Henri venoit à favoir fon voyage vers le Prince de Galles, il n'entrât dans la Navarre, & ne lui déclarât la guerre comme à un ennemi perfonnel. D. Henri balança

s'il ne le feroit pas, mais il considéra que c'étoit pour lui un trop foible ennemi, & un ami sans constance & sans fidélité, qu'il étoit au-dessous de lui de l'attaquer ouvertement, & qu'il auroit toujours assez de moyen de le ruiner, s'il lui arrivoit de faire quelque chose de contraire à ses intérêts.

Le Prince de Galles ayant appris que le Roi de Navarre étoit arrivé à Saint-Jean-Pied-de-porc, lui envoya le Duc de Lancastre son frere avec Chandos, qui tournerent si bien cet esprit inconstant, qu'ils l'amenerent dès leur premiere conférence à un nouveau traité, & le firent consentir, pour le conclure définitivement, à un rendez-vous avec le Prince de Galles & D. Pedre, qui s'y trouverent en personnes : & là le traité & toutes ses conditions furent arrêtés, signés & jurés.

Quand cet accord fut fait, & que le Prince de Galles ne craignit plus rien du Navarrois, il se mit en état de faire passer les montagnes à son armée. Il la divisa en trois corps : donna son avant-garde à conduire au Duc de Lancastre & à Chandos. (Celui-ci avoit à sa suite un Seigneur Breton nommé de Neuville, qui servoit à ses frais avec trente

lances qu'il commandoit, & cela pour servir au rabais de sa rançon, ayant été fait prisonnier à la bataille d'Auray). Cette avant-garde passa un Lundi. Le lendemain le Prince de Galles & D. Pedre passerent avec le corps de bataille : & le troisieme jour l'arriere-garde, conduite par le Roi de Mayorque, les Comtes d'Armagnac, (de Foix) & d'Albret, & Olivier Sire de Clisson, qui étoit arrivé de Bretagne deux jours auparavant, & avoit amené trois cens Gentilshommes.

Cette armée étoit une des plus lestes que l'on pût voir; elle étoit composée de tout vieux soldats aguerris, Anglois, Bretons, Gascons & Poitevins, qui avoient toute leur vie fait la guerre en France, en Bretagne & en Normandie. Les Seigneurs, vassaux de l'Angleterre, ou amis particuliers du Prince de Galles s'y étoient rendus; ensorte que le tout ensemble passoit le nombre de quarante mille hommes de bonne infanterie, & trente mille de la plus belle & de la meilleure cavalerie de l'Europe.

Du Guesclin informé que le Roi de Navarre avoit donné passage par son pays au Prince de Galles, évita les montagnes, & passa par le Royaume d'A-

ragon avec ses quatre mille hommes d'armes & ses 2000 arbalêtriers, & là il prit un renfort de cinq cens lances qui étoit destiné au service de D. Henri, commandé par le Comte d'Aigüe, jeune & vaillant Capitaine, mais trop présomptueux.

Le Prince de Galles étant entré dans la Castille, écrivit de sa main une lettre qu'il envoya par un Héraut à D. Henri, où il lui marquoit, qu'il n'avoit personnellement aucune animosité contre lui, qu'il ne venoit point en Espagne pour s'y couvrir de gloire aux dépens du sang de quantité de braves gens, que les batailles détruisent toujours : mais qu'il n'avoit pu refuser à D. Pedre le secours qu'il lui avoit demandé : que la malheureuse situation d'un si grand Roi l'avoit sensiblement touché, sur-tout étant chassé de son Royaume par ses propres sujets, & en particulier par ceux qui auroient dû s'intéresser le plus vivement à le maintenir sur son Trône. Qu'il s'étoit trouvé très-heureux d'avoir été recherché jusque dans sa ville de Bordeaux pour être l'asyle, le protecteur & l'espérance d'un grand Roi, malheureux & dépossédé : qu'il auroit couru aux extrémités de la terre pour

trouver une occafion auffi glorieufe & auffi honorable que celle que la fortune lui préfentoit; qu'il ne pouvoit croire de lui qu'il perfiftât à retenir ce qu'il avoit ôté à D. Pedre, ni qu'il s'obftinât à jouir comme d'une conquête légitime, de ce qui n'étoit précifément qu'une ufurpartion & une révolte criminelle; qu'il favoit auffi-bien que perfonne que les particuliers n'ont jamais eu le droit de tirer l'épée contre leurs Princes, & que celui de faire la guerre eft un droit facré réfervé aux Souverains: qu'ainfi il l'eftimoit trop raifonnable pour ne par rétablir les affaires du Roi fon Seigneur dans l'état où il auroit dû être la premier à les foutenir: que les circonftances devoient l'engager à faire ufage de fes vertus, & de la haute réputation que fa valeur & fes grandes qualités lui avoient acquife: que ce feroit fe déshonorer que de s'opiniâtrer à défendre la poffeffion d'une Couronne auffi mal acquife que celle dont il jouiffoit; qu'au contraire il lui feroit glorieux & honorable de la reftituer à celui à qui elle appartenoit par le droit de fa naiffance par toutes les loix: que s'il étoit capable de fe rendre à des motifs fi équitables, il lui of-

froit sa médiation auprès de D. Pedre pour qu'il le rétablît dans ses bonnes graces & qu'il mît en oubli tout ce qui s'étoit passé : qu'il emploieroit même ses bons offices pour lui procurer de plus grands avantages qu'il n'en avoit jamais eus, & tout ce qu'il pourroit lui-même souhaiter, offrant d'être la caution de son traité.

D. Henri lut cette lettre en présence des principaux Seigneurs & Capitaines de son armée : tous convinrent que le procédé du Prince, bien loin d'avoir quelque chose d'offensant, étoit de la plus grande générosité, & faisoit voir le caractere d'un vrai honnête homme. On agita long-temps dans le Conseil quelle réponse il convenoit de faire à cette lettre, & on s'arrêta à la faire en cette sorte. Le Roi lui manda : » J'ai été de la derniere surprise qu'un Prince aussi illustre par ses vertus & sa valeur, ait pu se résoudre à donner un asyle à D. Pedre, dont il ne pouvoit ignorer les crimes qui l'ont rendu l'objet de la haine du ciel, & l'opprobre de la terre. Il est inconcevable que deux Personnes de caracteres aussi éloignés l'un de l'autre, aient pu s'accorder en quelque chose; & je ne craindrai pas de dire que

la Providence, par un effet de fa volonté, qu'il ne m'appartient pas de fonder, a voulu concilier toutes les vertus avec tous les vices. Quant à moi je ne dois ni ne crois pouvoir avec honneur abandonner un Trône où la bonté divine m'a placé, & d'où fa juftice a précipité D. Pedre pour le punir de fes cruautés, de fes impiétés & de fes perfidies. J'ai même une fi grande opinion de votre vertu, que je fuis perfuadé que vous-même auriez regret d'avoir réuffi à le remettre fur le Trône, & que vous connoiffez trop bien celui pour qui vous vous intéreffez, pour douter que fi vous ajoutiez cette nouvelle victoire à toutes celles que vous avez remportées ailleurs, elle n'auroit d'autre effet que d'expofer les peuples de la Caftille à la vengeance d'un tyran impitoyable. Je reffens une douleur fincere de voir qu'un tel homme ait furpris par fes artifices un cœur fi généreux, qui auroit dû au contraire s'unir avec tous les gens de bien pour punir un fi méchant homme, plutôt que d'autorifer par votre affiftance tant de forfaits exécrables. Je vous prie donc de vous retirer avec votre armée, & de vous épargner & à moi la douleur

de voir périr tant de vaillans hommes, & de ne me pas forcer à devenir l'ennemi d'un Prince dont j'estime infiniment le mérite & les vertus ».

Le Prince de Galles ayant reçu cette lettre, ne put s'empêcher de dire tout haut, & en présence même de D. Pedre : » Nous allons avoir en tête un homme plein de cœur & de bon sens : c'est à nous à bien sérieusement conduire notre entreprise ». Et tout de suite il donna l'ordre de marcher vers la Castille.

Du Guesclin, en partant pour la Cour de France, avoit laissé dans sa Comté de Borgia Olivier de Mauny, pour y commander pendant son absence les François qui se trouvoient encore en Espagne. Ce Seigneur indigné des perfidies réitérées du Roi de Navarre, & résolu d'en avoir raison, prend avec lui trois cens lances, entre dans la Navarre, brûle plusieurs villages, & fait un dégât général par-tout où il peut parvenir. Le Roi de Navarre assemble en diligence cinq ou six cens lances pour le combattre ; mais Mauny se poste si avantageusement que dès que cette troupe paroît, il la surprend, en tue la plus grande partie, & fait le Roi lui-même son prisonnier. Cet événement fut si

étonnant, que tout le monde pensa que c'étoit-là encore un nouveau stratagême de ce Roi, & que cette opération & sa captivité étoient concertées entre lui & Olivier de Mauny. La Reine de Navarre sa femme ayant appris qu'il étoit entre les mains d'un parti qu'il avoit mille fois trompé, craignit qu'on ne le traitât en prisonnier de guerre, & que même on ne le fît mourir. Elle se rendit aussi-tôt au camp du Prince de Galles, se jetta à ses genoux, & lui dit fondant en larmes, qu'il n'y avoit que la haute considération que son mari avoit toujours eue pour lui, qui l'avoit détaché des intérêts de D. Henri, & engagé à ouvrir ses passages à l'armée Angloise : que son pays étoit ruiné & sacrifié à la vengeance du Castillan, & sa personne en prison, & peut-être en danger de sa vie. Qu'elle venoit le supplier, comme le refuge & le protecteur des Rois malheureux, de garantir la vie du Roi son mari du péril où elle étoit, & de lui procurer sa liberté, qu'il n'avoit perdue que pour s'être attaché à ses intérêts.

Le prince de Galles lui répondit qu'il partageoit bien sincérement sa douleur & le malheur du Roi de Navarre : » Ne

craignez rien pour ſes jours, Madame, lui dit-il, il eſt entre les mains d'un homme plein d'honneur & de généroſité, qui, ſur ma parole, n'entreprendra rien contre lui : quant à ſa liberté, il n'eſt pas encore temps d'y travailler, mais le moment en viendra dans peu, & je ne le négligerai pas ». Les Anglois de leur côté étoient fort aiſes de la captivité du roi de Navarre; car quoiqu'il fût dans leur parti actuellement, ils n'étoient jamais ſans défiance de ſes infidélités, & le craignoient plus que s'il eût été un ennemi déclaré : ils penſoient que s'ils venoient à avoir du deſſous en Caſtille, ce Prince qui étoit toujours pour le parti le plus utile, leur fermeroit leur retour par ſes montagnes, & les mettroit en danger de ne pouvoir s'en retourner, & de périr juſqu'au dernier. D'ailleurs ils avoient de la peine à revenir de leur premiere opinion qu'il s'étoit entendu avec Olivier de Mauny; & les partiſans de D. Henri les entretenoient dans cette idée, pour perpétuer leur défiance.

Suivant ce qu'il avoit été arrêté depuis peu de jours au Conſeil du Prince de Galles, ſon armée entra en Caſtille, & dès qu'elle fut arrivée dans les environs

de Sauveterre, elle y trouva en abondance tout ce qui étoit nécessaire pour la subsistance des hommes & des chevaux. Il s'approcha de la ville, & envoya un Héraut la sommer de se remettre dans l'obéissance de son Souverain légitime. Les Bourgeois balancerent sur le parti qu'ils avoient à prendre, & après deux heures de délai qu'ils avoient obtenu pour délibérer, ils envoyerent les clefs de leur ville à D. Pedre. Ce Prince barbare vouloit commencer à exercer son caractere violent sur eux, & en faire un exemple qui effrayât les autres places de la Castille ; mais le Prince de Galles, plus sage & plus humain, lui dit qu'il ne souffriroit pas que les peuples qui se soumettroient à sa discrétion reçussent aucun mauvais traitement ; qu'il étoit plus à propos de montrer de la douceur, que de jetter dans le désespoir ceux que l'on réduiroit, & qu'autrement ce ne seroit que ranimer la haine de la nation contre lui. D. Pedre fut contraint de se ranger à ce conseil, mais son cœur pervers se promettoit bien de les châtier dès qu'il seroit assez fort pour se satisfaire.

L'armée Angloise trouvant dès son arrivée une abondance si grande tant

dans le plat pays, que dans la ville même de Sauveterre, pensa que cette abondance étoit inépuisable, & fit une telle profusion des vivres, qu'au bout de huit ou dix jours tout manqua à la fois, tant par le désordre des soldats, que par la négligence de ceux à qui il appartenoit d'y veiller : cette disette générale détermina le Prince Galles à livrer bataille, & tâcher de la rendre décisive. Il connoissoit la valeur de ses troupes, accoutumées à vaincre, & il comptoit sur sa bonne fortune personnelle : mais son principal motif étoit qu'il savoit que du Guesclin n'étoit pas encore arrivé de son voyage, il le redoutoit & souhaitoit profiter de l'absence de ce grand Capitaine : il pensoit encore que les gens qu'il amenoit avec lui seroient capables d'animer & encourager les troupes de son ennemi.

Il quitta donc Sauveterre, & fit marcher en avant Guillaume Felleton, Sénéchal d'Aquitaine, avec quinze cens chevaux & quelqu'infanterie, pour répandre l'alarme, fatiguer les ennemis par des escarmouches & commencer la petite guerre. Felleton s'avance en effet, se poste à la vue de l'armée de D. Henri, lui fait des prisonniers,

donne pendant une nuit dans le quartier du Roi, & manque à se saisir de D. Henri lui-même. Ce Roi ne put souffrir cette façon de faire la guerre, & voulant faire voir au Prince de Galles qu'il avoit trop de cœur pour le craindre & se laisser braver de la sorte, il fit marcher son armée sur Navarret : elle étoit de plus de soixante mille hommes de pied, & de plus de quarante mille de cavalerie, sans le renfort qu'il attendoit de François & d'Aragonois.

Le Prince de Galles de son côté s'étant avancé jusqu'à la ville de Vittoria, peu éloignée de Navarret, s'y logea & assit son camp au pied des murailles. Il n'y avoit plus entre les deux armées de rivieres à passer, ensorte que dans l'une comme dans l'autre on ne doutoit pas qu'il n'y eût bataille dans très-peu de temps.

Les affaires étoient dans cet état quand du Guesclin arriva à l'armée de D. Henri Sa présence fit un effet étonnant, elle ranima les soldats, & sembla leur donner une ardeur nouvelle, beaucoup mieux que le secours qu'il amenoit. Il étoit accompagné du Maréchal d'Andreham, du Begue de Villaines & d'un nombre de jeune Noblesse Françoise, outre les

Comtes d'Aigüe & de Roquebertin , Seigneurs Aragonois

Le Comte D. Tellès, frere de D. Henri, voulant savoir des nouvelles au vrai du camp ennemi, avoit à ce dessein détaché quelque cavalerie. Il sut que le Duc de Lancastre avec Jean Chandos & toute l'avant-garde du prince de Galles étoit à tel endroit qu'on lui indiqua : il résolut d'aller les y attaquer, & pria du Guesclin d'être de la partie pour prendre ses avis. Celui-ci qui ne demandoit que de telles expéditions , fut d'abord prêt, & ils partirent ensemble à l'entrée de la nuit avec six mille chevaux, tant François qu'Espagnols, & au point du jour ils trouverent Hüe de Caurelée campé dans une prairie, le long d'un ruisseau, sous un petit bois. Ils le chargerent si vigoureusement que tout fut tué, & les bagages enlevés. Caurelée voyant le désordre de ses gens, rassembla quelques Compagnies qui s'étoient réfugiées auprès de lui, & tenta de prendre le Comte Tellès en arriere, mais on s'en apperçut assez à temps pour tomber sur lui, lui tuer un nombre de ses meilleurs hommes & le forcer à chercher son salut dans la vîtesse de son cheval. Le

Duc

Duc de Lancastre & Chandos apprirent bientôt cette aventure, ils firent prendre les armes à tout leur monde, & se mirent en bataille sur le penchant d'une colline. Le Prince de Galles & le Roi D. Pedre y accoururent, & toute l'armée se rangea au même lieu, croyant que celle de D. Henri en alloit faire autant, & qu'il y alloit avoir bataille. Du Guesclin & D. Tellès voyant tout ce mouvement parmi les Anglois, se consulterent pour savoir s'il ne seroit pas à propos de les charger sans leur donner le temps de se reconnoître: ne sachant à quoi se résoudre dans le moment, ils se bornerent à faire quelques escarmouches pour tenter la fortune, sauf à prendre leur parti suivant la contenance des ennemis. Ils envoyerent donc des escarmoucheurs, mais les Anglois ne s'en émurent point, & les reçurent à coups de fleches, ce qui les détermina à se retirer. Les Anglois ne les suivirent point de crainte de tomber dans quelqu'embuscade: mais le parti Espagnol en se retirant se trouva face à face avec Felleton, qui ne savoit rien de ce qui venoit d'arriver. On l'attaque vaillamment, il se défend de même, enfin il tombe mort, tout son monde reste sur

la place ou est fait prisonnier, & tout son bagage emmené au camp de Dom Henri.

Cet heureux succès anima tellement le courage de l'armée d'Espagne contre les Anglois, que les soldats ne demandoient qu'à marcher au combat. Les plus sages Capitaines ne se trouvoient pas de ce sentiment; ils connoissoient la valeur des deux nations, & ne vouloient pas risquer le succès, ni se livrer à l'impétuosité Castillane. On tint conseil dans la chambre du Roi; du Guesclin prit la parole le premier, & dit au Roi, qu'il estimoit que Dieu avoit permis qu'il eût affaire à des ennemis aussi braves que les Anglois & les Gascons, pour manifester plus clairement les effets de sa puissance & de sa protection, que cependant l'occasion demandoit qu'il se servît de tous les moyens qu'il avoit pour assurer sa dignité & ses conquêtes: que le plus sûr parti pour être victorieux étoit de ne point combattre, parce que les Anglois impatiens par tempérament s'ennuieroient bientôt dés longueurs de la guerre, & que les vivres leur manqueroient dans peu; qu'il suffisoit donc de leur disputer le terrein pour les consumer, & que bien-

tôt ils feroient trop heureux de demander la paix & de se retirer. Que si au contraire il leur livroit bataille, il perdoit tous ses avantages en les exposant au hasard de l'événement, & au sort des armes. » Enfin, je me sens obligé, Seigneur, de vous dire que les Anglois battront les Espagnols; je ne doute pas que la valeur ne soit égale des deux côtés, mais les Anglois ont une maniere de combattre plus décidée & plus dangereuse ».

Le Comte Tellès s'offensa de ces derniers mots, & interrompant brusquement du Guesclin; » hé quoi! s'écria-t-il, Messire Bertrand, est-ce là la résolution où je vous ai vu, je n'attendois pas de votre part un tel conseil; pensez-vous que les Espagnols ne valent pas bien les Anglois? Est-il raisonnable que vous, & les François qui sont ici sous vos ordres, soyez les maîtres dans l'armée, & que tout y soit soumis à vos idées & à vos volontés? Vous ne composez que la dixieme portion des troupes, & vous croyez valoir vous seuls plus que tout le reste ensemble: c'est que vous commencez à devenir vieux, & que la peur vous gagne ». Moi! de la peur, répond Bertrand avec vivacité, je n'en ai jamais

ressenti la moindre atteinte, & si quelqu'un étoit si téméraire que de m'en taxer, je lui en donnerois à l'instant le démenti comme à un imposteur & un lâche. D. Henri interrompit cette altercation, de peur qu'elle n'eût des suites, & il fut enfin résolu qu'on donneroit bataille. Du Guesclin ne put encore s'empêcher de reprendre la parole & de dire au Roi: » Vous voulez, Seigneur, que nous combattions, il faut vous obéir, j'y mourrai ou serai fait prisonnier; mais, je vous le repete, les Anglois vont remporter sur vous une victoire complette, & vous verrez que les Espagnols ne leur résisteront pas ».

Du moment que la résolution de donner bataille fut prise, on ne s'occupa plus d'autre chose. D. Henri donna le commandement de son avant-garde à du Guesclin & au Maréchal d'Andreham: elle étoit composée de Seigneurs François & Bretons avec leurs troupes, faisant au-delà de six mille hommes-d'armes, (dix-huit mille chevaux) là fleur & même l'espérance de l'armée, & c'étoit le corps le plus avancé sur la droite.

Le second corps étoit aux ordres de ses deux freres D. Tellès & D. Sanche,

& étoit de vingt-cinq mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Cette troupe étoit un peu plus en arriere que celle de du Guefclin & à fa gauche le long d'un ruiffeau. Du Guefclin la voyant fi bien rangée & dans un appareil le plus brillant du monde, demanda à d'Andreham ce qu'il penfoit d'une troupe fi belle, qu'il fembloit que rien ne pourroit lui réfifter : le Maréchal lui répondit qu'il en efpéroit beaucoup, & qu'elle montroit une grande réfolution & une grande fermeté. Et moi, dit du Guefclin, je ne crois feulement pas que ces hommes là mettent l'épée hors du fourreau; ils fuiront dès qu'ils verront les Anglois devant eux.

La troifieme bataille avoit pour Chef le Roi D. Henri en perfonne, & contenoit fept mille hommes d'armes, & trente mille de pied: auprès de lui étoient tous les Seigneurs des Royaumes de Caftille, de Léon & de Portugal : ce troifieme corps étoit entre les deux premiers, & un peu plus en arriere que le fecond. Outre cela il y avoit un corps de réferve compofé des Comtes d'Aigüe & de Roquebertin avec leurs Aragonnois, tous bien armés, & montés fur des chevaux admirables; leur deftina-

tion étoit d'être par-tout, pour donner du secours où il en seroit besoin.

Cette grande & belle armée se trouva rangée en bataille dès le point du jour, le samedi 3 Avril 1368: on vouloit combattre du matin pour éviter la grande chaleur & la poussiere.

Le Roi D. Henri, monté sur une superbe mule des montagnes d'Aragon, alloit de rang en rang pour animer les Chefs & les soldats ». Souvenez-vous, leur disoit il, mes amis, que c'est moins pour remonter sur le Trône de Castille que le Roi D. Pedre a imploré le secours des Anglois, que pour avoir le moyen & l'autorité d'assouvir sa fureur & sa vengeance ; & ne croyez pas que si le Prince de Galles, qui est sans contredit le plus ambitieux Prince de son siecle, obtenoit la victoire, il lui rendît sa Couronne, & qu'il ne la gardât pas pour lui-même, comme un ôtage des engagemens que D. Pedre a pris avec lui ; ainsi les Castillans se verroient assujettis à une domination étrangere. Que si au contraire ce Prince rétablissoit le cruel D. Pedre, ce seroit mettre sur le Trône la cruauté, l'inhumanité & la tyrannie même, & ce malheur seroit si général, qu'il n'y auroit ni Noblesse, ni

Peuple, ni Militaire, ni Bourgeoisie, qui ne dussent s'attendre à en ressentir la violence, chacun à son tour. Vous m'avez volontairement appellé à la Royauté, & placé sur le Trône de mes ancêtres: je ne crois pas avoir donné à personne sujet de s'en repentir, & je vous proteste qu'en combattant pour me maintenir dans cette haute dignité, je n'ai d'autre objet que de faire le bonheur de la nation, & la préserver des fureurs de mon ennemi: ainsi votre bonheur, votre repos, votre fortune sont entre vos mains, c'est à présent à vos épées à assurer votre tranquillité & celle de votre patrie ».

Quand il fut arrivé au corps que commandoit du Guesclin, il le prit par le bras, l'embrassa, & lui dit: » Je tiens ce bras redoutable qui a déja fait tant de belles actions en ma faveur: c'est aujourd'hui, vaillant Bertrand, qu'il faut l'employer pour affermir une Couronne que je tiens de vous, & que je voudrois voir sur votre tête, si c'etoit celle de l'Univers entier: une moindre ne seroit pas digne d'un Heros dont le cœur est plus grand que toute la terre ».

Ensuite D. Henri étant allé reprendre sa place, & la priere étant faite,

toute l'armée s'écria qu'ils étoient tous diſpoſés à mourir pour un Prince ſi bon, ſi grand, ſi magnanime que le victorieux D. Henri, Roi de Caſtille.

Le jour ne faiſoit que paroître, quand on apperçut l'armée Angloiſe ſur un petit côteau, & deſcendant dans la plaine de Navarret; en cet ordre. Le Duc de Lancaſtre, frere du Prince Edouard de Galles commandoit l'avant-garde deſtinée à combattre contre celle de du Gueſclin : il avoit auprès de lui Jean Chandos, les deux Maréchaux de Guienne, Hüe de Caurelée, & pluſieurs autres Seigneurs Anglois. Le ſecond corps étoit aux ordres du Prince de Galles, du Roi D. Pedre, & de Martin de Kares, Navarrois, qui repréſentoit là le Roi ſon maître; ſa deſtination étoit contre D. Tellès & D. Sanche. Le troiſieme étoit conduit par le Roi de Mayorque, Jean de Grailly, Captal de Buch, les Comtes d'Armagnac & d'Albret, & étoit oppoſé au corps du Roi D. Henri: c'étoit le plus conſidérable de tous, & il étoit compoſé de François, Béarnois, Allemands & Poitevins. Les Sires de Cliſſon & de Retz commandoient le corps de réſerve compoſé des Bretons qu'ils avoient ame-

nés. Les Anglois se trouverent rangés en plaine précisément dans le même ordre que l'armée d'Espagne, & les uns & les autres avoient leurs bagages sur les derrieres.

Le vaillant & pieux Prince de Galles, voyant deux nombreuses armées Chrétiennes prêtes à se détruire l'une l'autre, fut touché jusqu'aux larmes de cet affreux spectacle : il plaignit, en soupirant, les malheurs de la Chrétienté, & que tant de gens qui devroient se porter une affection mutuelle qui leur est tant recommandée par leur Religion, se disposassent à se tuer les uns les autres, au lieu de s'unir contre les ennemis communs du Christianisme, & levant les mains & les yeux vers le ciel, au lieu de haranguer ses troupes, il prononça à haute voix ces belles paroles:

» *Mon Dieu, de qui l'œil éternel pénetre dans le fond des ames, vous sçavez que je n'ai quitté mon pays que pour aider à maintenir le bon droit d'un Roi chassé injustement de son Etat; donnez à ses ennemis l'esprit de paix que nous leur avons demandé: ou bien, Seigneur, ajoutez votre force à nos armes, & conduisez nos coups, afin que nous obtenions la victoire en votre nom* ». Ensuite il se

retourna vers D. Pedre, lui tendit la main, & lui dit : » *Nous verrons aujourd'hui si Dieu veut que vous soyez Roi de Castille, mais souvenez-vous de lui promettre de pardonner sincérement à vos ennemis, & de traiter à l'avenir les sujets qu'il vous aura rendus, avec plus de justice & de modération que vous n'avez fait* ».

Toute l'armée commençoit à s'ébranler, & on alloit sonner la charge, lorsque Jean Chandos sort de son rang, s'approche du Prince de Galles son maître, tenant à la main une Banniere roulée, la lui présente, & lui dit : Monseigneur, il y a long-temps que je suis Chevalier; graces à Dieu & à vos bienfaits, je suis assez puissant en terres & assez riche, pour être Chevalier Banneret. J'ai dans mes Fiefs assez d'Ecuyers & de Chevaliers pour accompagner ma banniere & la défendre, si vous voulez m'honorer de cette qualité. Le Prince prit la Banniere de la main de Chandos, la donna au Roi D. Pedre, & le pria de la déployer, ce qu'il fit, & on vit les armes de Jean Chandos en écusson; (il portoit d'argent au pal de gueules, au pied fiché). D. Pedre la lui rendit & lui dit : »

Voilà,, brave Connétable, votre Banniere que je vous mets en mains toute déployée: je ne doute point que tous ceux qui la suivront n'apprennent par votre exemple à combattre vaillamment & à la bien défendre: vous êtes Chevalier Banneret ». Chandos l'ayant reçue, rendit graces aux deux Princes, & tout de suite la porta aux Gentilshommes ses vassaux qui étoient dans l'armée à ses ordres, & leur dit ces mots: » Compagnons, cette Banniere est la vôtre: il y va de votre honneur autant que du mien qu'elle soit vue bien avant parmi les ennemis, & qu'elle soit généreusement conservée » . Tous jurerent d'en bien faire leur devoir, & de la conserver au prix de leur sang, & l'ayant reçue de sa main, ils la donnerent à porter ce jour-là à un Chevalier nommé Guillaume Alary. (Nous rapportons ce trait, pour que le lecteur connoisse ce que ce mot de Banneret signifie en Angleterre, & le cérémonial pour donner cette qualité, & même le grade qu'elle donnoit au-dessus des autres Chevaliers; mais pour l'obtenir il falloit être très-riche).

Cela fait, les trompettes sonnent de toutes parts pour la charge: le Duc de

Lancastre à la tête de l'avant-garde marche au petit pas, & du Guesclin s'avance vers lui : les deux corps étoient à pied & s'approcherent en gardant un profond silence, qui les étonnoit également, & qui exprimoit le cœur & la fierté des combattans. Si-tôt qu'ils furent à la portée du trait, les fleches partirent en si grande quantité que le Ciel en fut obscurci, mais elles firent peu d'effet, chacun étant de part & d'autre armé de cuirasses qui leur résistoient ; cependant il y fut tué quelques hommes, & quelques autres blessés.

Les fleches étant épuisées, on en vint à l'arme blanche, & on se joignit. Les Chefs des deux armées étoient attentifs aux efforts de ces deux avant-gardes, comme si la victoire alloit dépendre du succès de l'une contre l'autre. Elles se joignirent encore de plus près, & tenterent long-temps de se rompre réciproquement, sans pouvoir y parvenir; enfin elles se rompirent, & ce fut alors que l'on vit un combat digne des vaillans hommes dont elles étoient composées, & leur exemple anima tellement les autres corps, qu'à peine le Prince de Gallés pût-il contenir l'ardeur des siens. Il

marche contre D. Tellès, qui sans se donner le temps d'être attaqué, dès qu'il apperçoit D. Pedre, tourne le dos avec vingt mille chevaux qu'il commandoit & se sauve en déroute. (Voilà ce que du Guesclin avoit prévu & prédit). On ne sçait si ce fut lâcheté ou trahison, mais le plus vraisemblable c'est le défaut d'expérience, ne s'étant jamais trouvé en si périlleuse avanture : peut-être encore, dit l'Historien, fut-ce l'aspect de D. Pedre, & ce caractere majestueux que la Divinité imprime sur le front des Rois, & qui porte par lui-même l'allarme dans les cœurs de ceux qui les ont offensés (1). D. Tellès par sa fuite entraîna presque tout le corps qui étoit à ses ordres, le reste fut bientôt défait, & D. Sanche son frere qui le commandoit avec lui, mais plus vaillant, fut fait prisonnier.

Le Prince de Galles empêcha que l'on allât à la poursuite des fuyards pour ne point déranger son ordonnance ; mais il commanda seulement un petit

---

(1) D. Tellès étoit frere de D. Henri, fils d'Eléonore de Gusman, & comme lui bâtard & sujet révolté. Sans doute que sa frayeur provenoit de la peur de tomber dans les mains de D. Pedre, & d'éprouver sa cruauté.

corps de quatre mille hommes pour les recevoir, en cas qu'ils se ralliassent; car cette fuite étoit si brusque & si inopinée, que le Prince craignoit que ce ne fût une feinte, & qu'ils ne revinssent à la charge, quand on ne penseroit plus à eux, ou que peut-être leur objet eût été de faire un détour pour tomber sur les Anglois en arriere ou en flanc. Quand il eut pris cette précaution, il partagea son monde en deux corps; il en donna un à D. Pedre, qui étoit très-brave de sa personne, pour qu'il allât prendre en flanc D. Henri, qui étoit aux prises avec le Roi de Mayorque: & avec l'autre corps, il alla au secours du Duc de Lancastre son frere, & de Chandos son Connétable, qui avoient affaire à du Guesclin.

D. Pedre s'acquitta parfaitement de sa commission; il chargea ses ennemis avec beaucoup de vigueur. Ce corps de D. Henri qui jusques-là avoit bien combattu, se voyant attaqué par des troupes fraîches, & sçachant la fuite honteuse de D. Tellès, plia tout entier & se mit en déroute après très-peu de résistance. Le cruel D. Pedre animé de fureur contre ces malheureux, en fit passer la plus grande partie au fil de l'épée, & rassa-

fioit son inhumanité du sang de ses sujets, pensant déja tenir la victoire, & se voir rétabli sur son Trône. Mais le Prince de Galles, aussi estimable par la bonté de son cœur & sa vaillance, que D. Pedre étoit odieux, voulant épargner le sang, manda aux siens de cesser cette boucherie, & de se rendre auprès de lui, ce qu'ils firent à l'instant.

Les Aragonois de leur côté, s'étant avancés en bon ordre pour combattre, avoient été totalement défaits par Olivier de Clisson, & par le Sire de Retz, en sorte qu'il n'y avoit plus que le corps commandé par du Guesclin, qui combattît encore; aussi toute l'armée Angloise se tourna-t-elle contre lui: il avoit auprès de sa personne le Maréchal d'Andreham, le Begue de Villaines avec les autres François & Espagnols qui avoient eu assez de courage pour se joindre à lui; & ils soutenoient toute l'armée Angloise avec une troupe bien inférieure en nombre.

Pendant leur combat il arriva deux choses dignes de notre Histoire, mais nous dirons auparavant quel fut le sort du Roi D. Henri.

Ce Prince infortuné voyant l'entiere défaite de son parti, prit quatre ou

cinq mille chevaux de ceux qui avoient combattu à ses côtés, & vint se joindre à la bataille de du Guesclin. Quand il y fut arrivé, il dit tout haut : » Vous allez voir, mes braves & généreux amis, que je n'étois pas tout-à-fait indigne de la haute dignité où vos armes m'avoient élevé ». A l'instant il se précipite dans les ennemis, en tue cinq ou six de sa main. Dieu le garda dans un si grand danger par un miracle évident, & le conserva pour en faire la gloire & le bonheur non-seulement de l'Espagne & de la France, mais de toute la Chrétienté, où toutes les têtes couronnées le comptent parmi leurs aïeux ; & ce fut certainement par une singuliere protection du Ciel qu'il se retrouva au milieu de son monde, sans la moindre blessure. Du Guesclin saisit l'occasion pour lui conseiller de mettre sa personne en sûreté ; qu'elle étoit trop chere à l'Espagne & à ses amis pour qu'il l'exposât comme il venoit de faire, que de sa conservation dépendoit la fortune & le bonheur de sa famille, & qu'il falloit espérer d'être plus heureux une autre fois. Le Prince reçut ce sage & fidele avis, & ayant choisi seulement quatre des siens pour rendre son évasion plus secrete, il se retira de la mêlée : en-

ſuite il expédia un courier à la Reine ſa femme pour l'inſtruire du mauvais état de ſes affaires, & il lui manda de ſe rendre en diligence & ſecretement avec ſes enfans & ſa maiſon à Tranſtamare, où elle recevroit de ſes nouvelles.

Pour revenir à ce que nous diſions il y a un moment être arrivé au corps d'armée de du Gueſclin : un brave Chevalier Caſtillan, nommé Martin Ferrand, homme très-vaillant & d'une grande force, s'attacha à Chandos, le renverſa de cheval, & ſe mit en poſture de lui couper la tête : mais celui-ci auſſi adroit que vigoureux, tira une dague qu'il portoit à ſon côté, & en donna un ſi furieux coup dans le ventre de ſon adverſaire au défaut de ſes armes, qu'il le tua ſur la place.

Le ſecond événement fut qu'un Gentilhomme Anglois, grand ami de Chandos, chercha du Gueſclin pour avoir l'honneur de lui donner le premier coup, mais il eut affaire à ſon maître, qui le tua de ſa main & d'un ſeul coup. Chandos au déſeſpoir de la mort de ſon ami, voulut le venger ; mais les Capitaines des deux partis les entourerent en ſi grand nombre, que l'on empécha un des deux

plus grands hommes du monde de périr de la main de l'autre.

Le Duc de Lancaſtre attaqua le Begue de Villaines, & il y eut du ſang répandu autour d'eux, & par eux-mêmes, mais le Begue ſuccomba ſous le nombre, & fut contraint de ſe rendre priſonnier.

Le Prince de Galles, ſuivi de D. Pedre rencontra dans la mêlée du Gueſclin, le Maréchal d'Andreham, & Gauvin de Bailleul avec un nombre d'autres, parmi leſquels ſe trouvoit Sylveſtre de Budes (1). Ils étoient tous adoſſés contre une muraille, où ils ne pouvoient être attaqués par derriere, & combattoient comme des lions : le Prince les conſidéra quelque temps, puis ne voulant pas voir périr de ſi braves hommes, il s'avança vers eux, leur tendit la main, & leur dit avec bonté : Rendez-vous, vaillans Chevaliers, c'eſt aſſez combattre, conſervez-vous pour de plus heureuſes avantures. Ils alloient effective-

(1) Il portoit ce jour-là l'enſeigne de du Gueſclin, comme un très-brave & très-diſtingué Gentilhomme Breton. Le nom de Budes ſubſiſte encore, & a donné à la France l'illuſtre Maréchal de Budes, Marquis de Guébriant. Il eſt enterré à N. D. de Paris, avec ſa femme auſſi illuſtre que lui.

ment rendre leurs épées, lorsque D. Pedre, que sa férocité n'abandonnoit jamais, fend la presse, & s'approche du Prince de Galles, en criant de toute sa force, point de quartier, tant que ces hommes là vivront, je ne me croirai jamais Roi de Castille. Du Guesclin l'entendit, & entrant dans une furieuse colere, il s'élança contre lui, & lui porta un si grand coup d'épée, qu'il le fit tomber sur les genoux, quoique le coup n'eût porté que sur le bouclier; mais comme il avoit le bras levé pour lui en porter un second, un Anglois le saisit par le milieu du corps, un autre l'arrêta par son casque, & ils lui dirent tous deux: Messire Bertrand, il faut vous rendre ou mourir. Il fit des efforts pour se débarrasser de leurs mains, mais il entendit le Prince de Galles qui crioit aux siens qu'ils ne fussent pas si hardis que de tuer un si brave Chevalier: du Guesclin tourna la tête vers le Prince, & lui rendit son épée, en disant: au moins ai-je dans mon malheur la consolation de remettre mon épée au plus généreux Prince de la terre.

Edouard la reçut, & donna son prisonnier en garde au Captal de Buch, qui lui dit: Messire Bertrand, tel est le

ſort des armes, vous me fites priſonnier à Cocherel, & je vous tiens aujourd'hui : oui, dit Bertrand, avec une petite différence, vous avez été mon priſonnier, & vous n'êtes ici que mon gardien. Le maréchal d'Andreham ſe rendit pareillement au Prince de Galles, & tout le reſte de leurs troupes fut tué ou fait priſonnier.

Tel fut le ſuccès de la bataille de Navarret, que le Prince de Galles eut l'avantage de gagner par ſa valeur, & par la lâche fuite de D. Tellès, avec le champ de bataille, & tout ce qui peut caractériſer une victoire complette. On n'avoit rien à reprocher au Roi D. Henri, ſi non d'avoir confié à ſon frere, jeune homme ſans expérience, une partie d'une affaire ſi intéreſſante pour lui, & de n'avoir pas écouté l'avis de du Gueſclin par préférence à la vanité très-déplacée de ce même D. Tellès. Il eſt même certain que ce Roi, avec un peu de réflexion, & s'il n'eût pas eu alors des vues d'ambition au-delà de ſes forces, auroit compris qu'il lui étoit bien plus aiſé de ſe défaire des Anglois, que de les vaincre, & d'épargner, en gagnant du temps, la terrible effuſion de ſang qui ſe fit dans cette déplorable journée : en-

fin il ne fit pas l'action d'un homme sage, comme il étoit, d'exposer sa Couronne à la fortune d'une bataille.

Quand toute l'affaire fut terminée, le Prince de Galles fit sonner la retraite, & rendit graces à Dieu de sa victoire sur le champ de bataille même; après quoi voyant le Roi D. Pedre arrivant du combat, il lui montra cette plaine couverte de morts, de mourans &de blessés, & lui dit: » Vous voilà victorieux, mais il n'en est pas moins vrai que vous avez perdu une bataille, puisque vous ne recouvrez votre Royaume qu'au prix du sang de vos sujets; Dieu les a punis de vous avoir abandonné, tremblez à votre tour qu'il ne vous punisse, si vous ne changez votre maniere de gouverner ». Ensuite portant la parole à tous ceux qui étoient présens, il ajouta: » Les Princes doivent être sages & modérés, puisque leurs passions coûtent la vie à tant d'hommes. Ah! que nous sommes malheureux de ne pouvoir parvenir au but de nos desseins & de nos projets, sans perdre les personnes qui nous sont les plus attachées, & les plus dignes de notre affection »! D. Pedre voulut se jetter à ses genoux pour le remercier du grand service qu'il venoit de lui rendre,

mais il l'en empêcha & lui dit : c'est Dieu qui vous a donné la victoire & non pas moi, c'est à lui que vos actions de graces doivent s'adresser, vous lui devez tout, & rien à moi.

On fit chercher parmi les morts le corps de D. Henri que l'on croyoit resté sur le champ de bataille, on en fit autant parmi les prisonniers ; on ne le trouva pas, & on ne pouvoit l'y trouver. D. Pedre en devint furieux, & appercevant du Guesclin au nombre des prisonniers que l'on avoit rassemblés ensemble, il essaya de se jetter sur lui & de le frapper, tout désarmé qu'il étoit, d'une dague qu'il avoit à la main, mais on l'empêcha de faire une si mauvaise & si honteuse action : au moins, dit il au Prince de Galles, donnez-le moi, je le payerai son poids d'argent. Le Prince indigné le lui refusa, & dit ces belles paroles : „ Vous me connoissez bien mal de me faire une proposition si indigne de moi, & que tout le monde & moi-même me reprocherois éternellement : si Messire Bertrand étoit votre prisonnier, je le racheterois de son pesant de pierreries : je vois assez quel traitement vous lui feriez, s'il étoit entre vos mains ».

Le Prince fit ensuite avancer en sa pré-

ſence le Maréchal d'Andreham, & lui dit qu'il étoit fort étonné de le voir parmi ſes priſonniers, & qu'il devoit ſavoir que n'ayant pas payé ſa rançon, & ſe trouvant pris les armes contre lui, il étoit dans le cas de perdre la tête : le Maréchal lui répondit qu'il ne le penſoit pas ainſi, qu'il s'étoit armé pour D. Henri, contre D. Pedre, & non contre le Prince d'Angleterre. Le Prince ne voulut pas être juge lui-même de cette queſtion, il la déféra à douze Chevaliers, leſquels après avoir mûrement examiné l'affaire, la déciderent en faveur du Maréchal, & le renvoyerent de cette accuſation.

Il y avoit auſſi un nombre de Seigneurs Caſtillans qui furent pris dans le combat armés pour D. Henri : D. Pedre vouloit les faire tous mourir, comme criminels de leze-Majeſté ; mais Edouard le pria de leur pardonner, ce qu'il ne put lui refuſer, ſauf à trouver le moment de contenter ſon caractere vindicatif. Ces Seigneurs rentrés en grace lui firent hommage & ſerment de fidélité : les villes de Burgos, de Léon, Tolede, Cordoue, Séville & toutes les autres du Royaume envoyerent des Deſputés au Roi, & toute la Nobleſſe vint en perſonne

avec le Roi de Navarre qui étoit sorti de prison, au sujet de son passage par les montagnes, mais les choses s'arrangerent dans une entrevue qu'ils eurent ensemble, au moyen de quoi il se rendit à Bayonne.

Pendant son séjour à Valladolid, il avoit mis à rançon presque tous les prisonniers François, ou les avoit échangés, & de tant de personnes de marque qu'il tenoit, il ne s'étoit réservé que le seul Bertrand du Guesclin. Son Conseil lui remontra que s'il lui rendoit sa liberté toute la Castille pourroit encore se réunir sous sa conduite, par la haine que l'on portoit à D. Pedre: que cela occasionneroit une seconde guerre plus dangereuse que la premiere, parce que l'armée Angloise affoiblie par les maladies & par les fatigues ne pourroit repasser en Espagne, sans être exposée à périr de misere dans un pays stérile, où les vivres lui seroient aisément coupés; que même D. Pedre profiteroit de l'événement pour éluder ses promesses. Sur ces représentations, le Prince jugea à propos de conserver du Guesclin en son état de prisonnier, & de l'emmener ou envoyer à Bordeaux.

Il ne faut pas passer ici sous silence

un nouveau trait de perfidie de Charles-le-Mauvais, Roi de Navarre; on a vu qu'il avoit été fait prisonnier par Olivier de Mauny, & nous venons de dire qu'il étoit devenu libre, voici comment cela arriva. Mauny, que Bertrand avoit laissé comme son Lieutenant dans sa Comté de Borgia, y avoit mis en bonne garde le Roi de Navarre. Après que la bataille de Navarret fut perdue pour D. Henri, Mauny jugea bien qu'il ne pourroit garder sa ville, & que soit de la part des Anglois, ou des Navarrois qui voudroient ravoir leur Roi, il seroit infailliblement assiégé, & se détermina à composer avec le Navarrois de sa rançon: celui-ci convint de lui donner une de ses Terres en Normandie, une somme d'argent, & trois mille livres de rente, & de lui mettre dans les mains, comme ôtage de ses promesses, le Prince Pierre son second fils. Mauny accepta les conditions, le jeune Prince est amené à Borgia, Charles est mis en liberté. Ils partent ensemble pour aller à Tudelle donner la derniere formalité à leur traité. Mais au lieu d'en voir exécuter les conditions, Mauny est arrêté lui-même par ordre de ce perfide Roi, & son frere Eustache de Mauny

présent à cette violence, ayant mis l'épée à la main pour défendre son frere, est tué sous ses yeux. Par grace on lui promit sa liberté à la condition préalable de rendre l'infant, & il en fallut passer par-là. Ainsi ce brave Breton fut la dupe de sa bonne foi & de sa confiance, il eut le chagrin de perdre son frere, & n'eût pas même du Navarrois la dépense qu'il avoit faite pour lui à Borgia, non plus que sa rançon.

Le Roi D. Henri, en se sauvant après la perte de la bataille de Navarret, courut mille aventures aussi fâcheuses l'une que l'autre. Il se rendit d'abord à Borgia où Mauny lui donna des chevaux frais; de là il passa au Royaume d'Aragon, & étant prêt d'y entrer, il fut reconnu & attaqué par plusieurs hommes qui voulurent le tuer, ou le prendre, pensant que s'ils le menoient mort ou vif au Roi D. Pedre, ils tireroient de lui une récompense digne d'un si grand service; mais sa valeur, ou pour mieux dire la Providence qui lui gardoit la Couronne de Castille, le tira de ce danger. Il vit le Roi d'Aragon de qui il reçut tous les témoignages possibles d'amitié, mais ayant quelque soup-

& lui fit bon accueil, & le Prince le quitta très-satisfait. Cependant on a cru que le Comte avoit eu regret de ne l'avoir pas fait arrêter.

De-là D. Henri se rendit à Toulouse où résidoit le Duc d'Anjou, frere du Roi de France, ennemi juré des Anglois, & toujours secrétement fâché de leurs succès. Là D. Henri, tranquille & en sûreté, se mit à recueillir les débris de ses malheurs, & ayant été joint par quelques Gentilshommes Bretons, il se mit à faire des courses dans la Guienne, pour se venger du Prince de Galles, qui n'y étoit pas encore de retour. Il prit par escalade la ville de Bagnieres en Bigorre, comme nous l'avons déja dit, & de-là il se répandoit sur toute l'étendue de la domination Angloise, & y faisoit le plus de dégât qu'il pouvoit.

La Princesse de Galles en porta ses plaintes au Roi de France Charles V, comme suzerain. Le Roi manda à D. Henri de cesser ses hostilités, & fit même arrêter & mettre en prison le jeune Comte de Sancerre, qui assembloit ses amis, & levoit des soldats pour aller le joindre. Sur ces entrefaites le Prince de Galles arriva en Guienne, ce qui obli-

gea D. Henri à se contenir & à prendre garde à lui-même ; car il fut instruit que l'on mit bientôt des troupes sur pied pour le suivre & le charger. Cela l'obligea de quitter Bagnieres, de licentier, pour un temps, les troupes qu'il avoit rassemblées, & de se retirer à Toulouse où il étoit assuré d'un asyle.

Peu après son arrivée dans cette ville, la Reine sa femme se rendit auprès de lui : elle avoit passé par l'Aragon qu'elle avoit été obligée de quitter par ordre du Roi, qui même avoit retenu sa fille aînée, marié à l'Infant D. Juan, fils de D. Henri. Les raisons de ce Roi pour en user ainsi étoient sensées. D. Pedre étoit un ennemi trop dangereux & trop puissant pour n'être pas redouté, de sorte que depuis son rétablissement en Castille, l'Aragonnois avoit fait avec lui un traité de paix, par lequel il s'étoit engagé à être son allié pour toujours, & à renoncer aux intérêts de D. Henri : ainsi le Roi d'Aragon se trouvoit absolument lié, & il sembloit que de toutes parts toutes choses tournassent au désavantage de D. Henri, & favorisassent son adversaire.

Mais les desseins de la Providence n'étoient pas remplis : elle avoit mis D.



Henri fur le Trône de Caftille, & elle l'en avoit renverfé par fa volonté que l'on doit adorer, fans en fonder les décrets : nous allons dans le Livre fuivant la voir exercer fa juftice, & punir l'exécrable D. Pedre de fes anciens & de fes nouveaux forfaits.

Fin du troifieme Livre & du Tome premier.









